CORRESPONDANCE
du Père J.-B. Aubry.

APPROBATION

de Mgr l'Évêque de Beauvais.

Beauvais, le 27 octobre 1886.

Très cher Monsieur le Curé,

J'ai dû, faute de temps pour la faire moi-même, confier la lecture de la « Correspondance du Père Aubry », *votre vénéré frère, à un des prêtres les plus capables d'en apprécier le mérite et la valeur.*

« Ces lettres, dit-il, sont écrites dans un style simple, familier, abondant, et toutefois élevé, animé, original. Elles offrent un vif intérêt, non seulement de curiosité, mais d'édification. Elles font parfaitement ressortir les vices du caractère, les usages de la civilisation chinoise. Elles mettent aussi à jour les sentiments intimes, les souffrances morales, les consolations surnaturelles de l'apôtre, durant le long martyre de sa vie de missionnaire. Rien de plus apostolique que cet appel incessant qu'il fait à ses amis de France, et qu'il invite par tant d'instances à se jeter avec lui dans l'abîme du sacrifice !

» Sans partager tous les jugements qu'il porte sur les personnes, les choses, sur les conditions du ministère sacerdotal en France, sur le salut des prêtres séculiers, nous croyons que la lecture de cette correspondance ne peut qu'être utile et édifiante. »

Sous ces réserves, très cher Monsieur le Curé, je recommande bien volontiers aux prêtres et aux fidèles la lecture de la correspondance de notre dévoué missionnaire du Kouy-Tchéou.

Recevez, très cher Monsieur le Curé, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† JOSEPH-MAXENCE,
Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.

CORRESPONDANCE

du Père J.-B. Aubry,

des Missions Étrangères,

Missionnaire au Kouy-Tchéou,

Docteur en théologie, ancien Directeur au grand séminaire de Beauvais.

Trézel, libraire. — Beauvais.

Imprimé par la Société de Saint-Augustin.

Desclée, De Brouwer et Cie, — LILLE.

AVANT-PROPOS.

CES lettres, destinées à l'intimité, écrites sur tous les chemins de la contrée la plus reculée de la Chine, en des heures que le missionnaire dérobait à son repos, forment une collection dont *nulle autre* du même genre n'égala jamais l'intérêt et le charme véritablement exquis.

Nous y avons, peinte au vif, une âme qui se livre, dans l'épanchement d'une causerie, avec ses élans, ses pensées, ses impressions de chaque jour ; mais une âme riche entre toutes d'une pureté parfaite, d'une ardeur incroyable, *passionnée* pour l'immolation d'elle-même au salut du prochain, âme de *prêtre*, d'*apôtre*, de *martyr ;* un cœur fort, limpide comme le diamant, et d'une tendresse débordante ; une intelligence merveilleusement douée, abreuvée aux meilleures sources de la doctrine sacrée, constamment en éveil, et dont les pensées fortes et originales s'incarnaient dans un style *primesautier*, simple, clair, alerte, ému, plein de saveur et d'*humour*. Tous ces trésors, J.-B. Aubry les sacrifia au service des âmes les plus misérables et les plus abandonnées, dans la pauvre province chinoise du Kouy-Tchéou.

Distingué par son évêque dès le début de ses études théologiques, envoyé par lui au Collége romain où il conquit, à la suite des examens les plus *remarqués*, le diplôme de docteur, professeur au grand séminaire de Beauvais, entouré de *disciples* qu'il enthousiasmait pour les études saintes, seules capables de faire du prêtre le sel de la terre et la lumière du monde, suivant le mot d'Albert le Grand : *Recta dogmata faciunt sanctitatem*, — réservé aux dignités et aux honneurs, il obéit quand même à la voix de Dieu, qui, le jour de sa pre-

mière communion, l'appelait déjà aux Missions Étrangères ; « il se jeta tête baissée, disait-il, dans l'abîme du sacrifice qu'il voyait ouvert devant lui. » Il partit, résolu au martyre, — et aussi au long martyre de l'apostolat.

On l'a dit dans un magnifique langage, « il faut que le missionnaire apprenne l'art de mourir à tout, et tous les jours, et toujours !... Si Dieu lui impose l'épreuve d'une longue vie, chaque jour l'amertume des ans comblera et fera déborder le vase de ses douleurs... il se traînera sur les chemins arrosés des sueurs de sa jeunesse et qui n'ont pas fleuri... Ainsi il attendra que son pied se heurte à la pierre où il doit tomber, que sa vie s'accroche à la ronce où elle doit rester suspendue, une masure, une cachette au fond des bois, un fossé sur la route. Car le cimetière, cet asile dans la terre consacrée, le missionnaire ne l'a pas toujours. Trouvant à mourir jusque dans la mort, il se dépouille aussi du tombeau. Telle est la vie du missionnaire... C'est trop peu de l'appeler une lente et formidable mort. »

Telles ont été les années que J.-B. Aubry consacra à l'évangélisation des infidèles, telle fut sa fin. Il mourut à 38 ans, seul, momentanément éloigné de ses confrères, épuisé de fatigue, dévoré d'inquiétudes sur le sort de sa chère mission, après avoir connu toutes les souffrances qui peuvent torturer un apôtre, et versé une fois, suivant le plus ardent désir de son cœur, quelques gouttes de son sang pour Jésus-Christ. Il mourut sans savoir que son évêque, Mgr Lions, venait de le demander au Souverain-Pontife pour son coadjuteur.

Après la prière, sa consolation était d'écrire souvent et longuement à son père et à sa mère, à son jeune frère, élève au grand séminaire de Beauvais, au prêtre vénérable, le premier confident de sa vocation, devenu pour lui un frère aîné, à quelques amis demeurés fidèles à son souvenir. Il leur racontait, dans ses moindres détails, sa vie de chaque jour, de chaque heure, de chaque instant ; et ces chères lettres, aujourd'hui mouillées de tant de larmes, apportaient à tous la joie et l'édi-

fication : on les relisait comme les épîtres d'un apôtre, on les gardait comme un trésor.

Hélas ! les voilà devenues des *reliques*, et la mort du Père Aubry a rendu leur liberté à ses correspondants, qui avaient dû promettre de n'en jamais publier le moindre fragment. En dépit de certaines répugnances de leur cœur, et après avoir hésité trois ans, ceux-ci livrent enfin à l'impression la plupart des lettres écrites par le Père Aubry depuis son départ de France jusqu'à sa sainte mort. Encore une fois, c'est la correspondance d'un *apôtre* qui consacre aux âmes les forces qu'il va chercher en Dieu par une continuelle oraison ; mais aux effusions de la piété la plus tendre s'y mêlent les vues profondes du théologien, les idées les plus justes, les plus neuves, sur les choses et les hommes de notre temps et de notre pays, les observations les plus vraies et les plus piquantes sur la Chine et les Chinois, avec les mille saillies de cette gaîté charmante des âmes pures et généreuses, semblable au cri joyeux de l'oiseau délivré des filets et qui s'envole vers le Ciel : — « *Laqueus contritus est !* »

Puisse cette publication continuer et étendre l'apostolat du cher défunt ! Puisse-t-elle faire connaître davantage ces missionnaires, l'honneur de notre race, que les calomnies et les injures des *lettrés* et des *mandarins* français vont pourtant poursuivre jusqu'au fond de la Chine ! (1)

Nous offrons la correspondance de J.-B. Aubry à ses vaillants confrères des Missions Étrangères, aux associés de la Propagation de la Foi, à ses condisciples du Séminaire français à Rome, aux nombreux amis qu'il s'était faits dans le diocèse de Beauvais, à tous les prêtres de notre chère France qui, en sa détresse présente, réclame, comme les pays infidèles, des *apôtres* dévoués et prêts aux plus rudes sacrifices ; aux élèves des petits et des grands séminaires, pour leur inspirer

(1) Voir notamment *La cité chinoise*, par Eug. Simon, ancien consul de France en Chine, 1886.

ce que le père Aubry possédait au suprême degré : l'intelligence, l'amour, l'enthousiasme du sacerdoce, *immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu* (1).

(1) Lacordaire.

CORRESPONDANCE du Père J.-B. Aubry.

LETTRE I.

Singapour, le 25 octobre 1875.

Cher monsieur le Doyen (1),

Vous avez éprouvé, n'est-ce pas, que les grandes et profondes émotions sont muettes ? On voudrait parler, et les mots se trouvent comme noyés dans des sanglots. Vous ne serez donc pas surpris que je commence le récit de notre *odyssée*, sans essayer de vous dire ce que j'ai senti et souffert au départ. D'ailleurs vous étiez là. Oh ! merci d'être resté avec moi jusqu'au bout, et de m'avoir laissé encore ce souvenir avec tant d'autres qui ne s'effaceront jamais de la mémoire de votre fils.

De Paris à Marseille, rien de saillant ; parfois, des voyageurs nous demandent ce que nous sommes, et où nous allons ; les uns s'étonnent, les autres nous félicitent du *beau voyage* que nous entreprenons ; je vous demande un peu !

Le samedi matin, nous disons la messe à Notre-Dame de la Garde, pour recommander notre voyage à *la bonne Mère :* c'est le mot des Marseillais. Comme mes bien-aimés vivants

(1) M. le Doyen de Ribécourt (Oise) découvrit et cultiva, dès l'enfance du Père Aubry, le germe de sa vocation. Le missionnaire garda pour *son curé* une affection filiale, et c'est lui qui eut avec ses parents ses dernières paroles et ses dernières pensées ; les lettres qu'il lui écrivait étaient toujours pour toute la famille.

et mes chers morts étaient présents à ma pensée, au *memento* de ma dernière messe en France ! Le soir, nous nous installons sur l'*Hoogly*, paquebot des Messageries maritimes. Les quatre missionnaires de la rue du Bac partagent une cabine avec deux jésuites qui vont à Bourbon ; la cabine voisine est occupée par deux Pères du Saint-Esprit, quatre Frères des Écoles Chrétiennes, tous à destination de Bourbon, et six autres Frères qui nous accompagnent jusqu'à Hong-Kong, où ils vont fonder un pensionnat et un orphelinat. Ajoutez une dizaine de sœurs de saint Vincent de Paul, Mexicaines exilées, se rendant à Naples, et vous aurez une idée de la compagnie que nous avons eue. On dit toujours que, dans le plan de la Providence, la civilisation est destinée à servir l'Évangile, et que la vapeur en particulier a été inventée pour porter plus vite aux extrémités du monde ceux qui prêchent la bonne nouvelle ; jusqu'à présent j'avais regardé cela comme une pieuse exagération ; or, cette pensée m'a beaucoup frappé, en voyant notre côté des *secondes* rempli de prêtres, de religieux et de religieuses, et en apprenant que chaque paquebot en emporte une assez forte provision. Il faut dire que le reste de la compagnie se compose de seize comédiens italiens partant pour Manille, de quelques Anglais qui vont de divers côtés, de créoles qui retournent dans leurs colonies, de Japonais, de Chinois et de nègres employés sur le bateau comme domestiques et hommes de peine.

Donc, le dimanche 26 septembre, à neuf heures, nous voilà lancés sur l'eau, et la terre s'efface peu à peu devant nous. Les premières heures sont occupées à voir fuir la terre de France, vous pensez avec quelle impression et quelles réflexions ; puis à s'organiser à bord, puis à faire connaissance, à regarder les visages pour savoir avec qui on doit avoir affaire, puis à se former en petits groupes selon ses sympathies. Deux d'entre nous disent la messe chaque jour, si l'état de la mer le permet. Jusqu'ici le roulis nous en a empêchés une ou deux fois seulement ; la traversée du reste est fort douce. Le climat de la

cabine est bien chaud, et la vie à peu près entière, même la nuit, se passe sur le pont, abrité contre le soleil du jour et le frais de la nuit par une très bonne tente. La nourriture est excellente ; enfin, si la vie de missionnaire est faite de privations, nous ne l'avons pas encore éprouvé ; mais, dans un mois, nous serons à Shang-Haï, c'est là que commencera la misère !

Au début du voyage, la nouveauté et les préoccupations m'ont empêché de sentir trop vivement la séparation du pays et de la famille ; après quelques jours, cette impression m'a saisi ; tous les soirs elle me revient assez vive mais sans amertume cependant, car nous ne sommes pas comme les marchands qui s'éloignent de leur patrie *ad duritiam cordis*, pour faire fortune et revenir plus tard ; Dieu, pour qui nous voyageons, reste avec nous.

A Naples, j'ai profité d'un petit arrêt pour refaire connaissance avec la ville, que j'avais visitée il y a sept ans.

A Port-Saïd, encore un arrêt de sept à huit heures ; nous descendons tous. Vous savez que ma *friandise*, quand je traverse un pays, est d'aller voir la population dans les rues, sur les portes, et, autant que possible, dans les maisons ; je n'ai pas manqué le coup à Port-Saïd. Ces populations égyptiennes, arabes, turques ou grecques, sont étranges à voir : ces hommes demi-nus et hideux qui crient, se battent, vous suivent et se mettent à votre service pour vous conduire, ramasser votre parapluie, ou simplement vous regarder, puis vous demander de l'argent ; ces femmes sales qui ont le nez et le bas de la figure voilés et la poitrine découverte ; ces enfants innombrables qui courent, se roulent, grouillent, tripotent dans la malpropreté, ou dorment en plein soleil ; ces huttes immondes qui composent la ville indigène, et d'où sort une odeur *infernale ;* tout cela est d'un aspect singulier, dont on ne peut ni se faire ni donner une idée. Et puis, pas un arbre, pas une fleur, pas un brin d'herbe, rien que du sable chauffé par le soleil, et, autour de la ville, la plus affreuse plaine qu'il y ait

au monde. Dans les rues, des boutiques avec des tas de fruits, dattes surtout, couverts de mouches et très peu appétissants. Vraiment il faut quitter l'Europe pour apprendre à bénir Dieu d'y être né et d'y vivre ; il faut avoir vu ces peuples abrutis et presque incapables de civilisation, et ces immenses plaines de sable, pour apprécier nos populations et le séjour charmant de nos campagnes.

Départ pour Suez par le *canal :* ce fameux canal nous a permis de bien voir des deux côtés le désert égyptien. Inutile de vous faire des descriptions, elles sont dans les livres ; mais quand on vient de France, on ne se lasse pas de regarder cet immense et morne désert qui s'étend à perte de vue ; ce spectacle me saisit plus que celui de la mer, et m'attriste ; aussi loin que la vue peut s'étendre, ce n'est qu'un océan de sable, avec les miroitements du soleil sur le sol ; quelquefois des bandes d'oiseaux qui tournent au-dessus des lacs salés, ou d'immenses troupes de pélicans qui volent lourdement en rasant la terre et en s'aidant de leurs pattes : on les prendrait pour des troupeaux de moutons ; le long du canal, des files de chameaux, conduits par un Arabe, et chargés de bois ou d'outres pleines d'eau ; un Bédouin accroupi des heures entières au sommet d'un monticule de sable en plein soleil, immobile comme une statue, pensif comme un sphinx.

Un épisode : tout paquebot abordant à Port-Saïd est aussitôt assailli par une nuée de barques qui viennent s'offrir, moyennant *bakchiche*, aux passagers ; chaque batelier crie, hurle, beugle en arabe : « Prenez la mienne », avec accompagnement de gestes brusques, vifs et engageants, et un jeu de physionomie d'une expression incroyable ; à peine un voyageur a-t-il mis le pied sur l'échelle que dix, quinze, vingt hommes sont là pour l'enlever sur leur barque ; toutes les mains se tendent vers lui ; on le tire, on l'arrache, on l'emporte à bras le corps ; je n'exagère pas, je me suis vu *dans les bras* de trois Arabes à la fois ; ils me soulevaient ensemble pour m'emporter chacun de son côté, et me tiraient en conséquence chacun

dans sa direction ; je criais aussi fort qu'eux et je jouais du poing ; heureusement l'Italie m'avait quelque peu habitué à ces insupportables personnages. Mais ici c'est encore bien plus fort qu'en Italie.

Dans le canal, qui est resserré et s'engorge continuellement, nous nous ensablons plusieurs fois. Arrêt de quelques heures à Suez, sans descendre. Nous voici sur la Mer Rouge ; on nous montre, dans le lointain, la fontaine de Moïse, le Sinaï, la direction de La Mecque, etc. La Mer Rouge est entourée de déserts torrides et privée des vents qui rafraîchissent les grandes mers ; nous y avons sué ! Pourtant, c'était supportable ; mais, en des saisons moins clémentes, on a vu des voyageurs mourir d'insolation ou de suffocation, l'air faisant complètement défaut.

Aden ! oh ! l'affreux pays ! Encore un épisode : à l'arrivée du vaisseau, une volée de petites pirogues effilées fondent sur lui ; elles sont pleines d'enfants à peine vêtus qui se mettent à crier aux passagers : « *A la mer ! à la mer ! à la mer !* » Cela veut dire : Jetez dans l'eau une pièce blanche, nous plongerons pour la repêcher ; on jette ; de toutes les barques s'élancent toutes ces petites grenouilles, on les voit filer droit au fond, se disputer la pièce sous l'eau, jusqu'à ce que le vainqueur la rapporte en triomphe.

Nous passons là douze heures. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un pays plus désolé ! Pas une source, pas un puits, pas une goutte d'eau douce, jamais de pluie, pas un arbre, pas un buisson, pas une touffe d'herbe nulle part ; rien que d'affreux rochers tout noirs, un soleil effrayant qui nous tuerait sur le coup, si nous y restions à midi, la tête découverte. Pour procurer de l'eau douce aux habitants, le gouvernement distille de l'eau de mer en grande quantité, et en donne une ration par personne. Si j'avais le temps, je vous décrirais la ville d'Aden : horrible, horrible ! Les pauvres Capucins qui ont là une résidence de trois prêtres, et chez qui j'ai passé une heure, disent qu'au point de vue physique c'est le purgatoire, et qu'au

et mes chers morts étaient présents à ma pensée, au *memento* de ma dernière messe en France ! Le soir, nous nous installons sur l'*Hoogly*, paquebot des Messageries maritimes. Les quatre missionnaires de la rue du Bac partagent une cabine avec deux jésuites qui vont à Bourbon ; la cabine voisine est occupée par deux Pères du Saint-Esprit, quatre Frères des Écoles Chrétiennes, tous à destination de Bourbon, et six autres Frères qui nous accompagnent jusqu'à Hong-Kong, où ils vont fonder un pensionnat et un orphelinat. Ajoutez une dizaine de sœurs de saint Vincent de Paul, Mexicaines exilées, se rendant à Naples, et vous aurez une idée de la compagnie que nous avons eue. On dit toujours que, dans le plan de la Providence, la civilisation est destinée à servir l'Évangile, et que la vapeur en particulier a été inventée pour porter plus vite aux extrémités du monde ceux qui prêchent la bonne nouvelle ; jusqu'à présent j'avais regardé cela comme une pieuse exagération ; or, cette pensée m'a beaucoup frappé, en voyant notre côté des *secondes* rempli de prêtres, de religieux et de religieuses, et en apprenant que chaque paquebot en emporte une assez forte provision. Il faut dire que le reste de la compagnie se compose de seize comédiens italiens partant pour Manille, de quelques Anglais qui vont de divers côtés, de créoles qui retournent dans leurs colonies, de Japonais, de Chinois et de nègres employés sur le bateau comme domestiques et hommes de peine.

Donc, le dimanche 26 septembre, à neuf heures, nous voilà lancés sur l'eau, et la terre s'efface peu à peu devant nous. Les premières heures sont occupées à voir fuir la terre de France, vous pensez avec quelle impression et quelles réflexions ; puis à s'organiser à bord, puis à faire connaissance, à regarder les visages pour savoir avec qui on doit avoir affaire, puis à se former en petits groupes selon ses sympathies. Deux d'entre nous disent la messe chaque jour, si l'état de la mer le permet. Jusqu'ici le roulis nous en a empêchés une ou deux fois seulement ; la traversée du reste est fort douce. Le climat de la

cabine est bien chaud, et la vie à peu près entière, même la nuit, se passe sur le pont, abrité contre le soleil du jour et le frais de la nuit par une très bonne tente. La nourriture est excellente ; enfin, si la vie de missionnaire est faite de privations, nous ne l'avons pas encore éprouvé ; mais, dans un mois, nous serons à Shang-Haï, c'est là que commencera la misère !

Au début du voyage, la nouveauté et les préoccupations m'ont empêché de sentir trop vivement la séparation du pays et de la famille ; après quelques jours, cette impression m'a saisi ; tous les soirs elle me revient assez vive mais sans amertume cependant,car nous ne sommes pas comme les marchands qui s'éloignent de leur patrie *ad duritiam cordis*, pour faire fortune et revenir plus tard ; Dieu, pour qui nous voyageons, reste avec nous.

A Naples, j'ai profité d'un petit arrêt pour refaire connaissance avec la ville, que j'avais visitée il y a sept ans.

A Port-Saïd, encore un arrêt de sept à huit heures ; nous descendons tous. Vous savez que ma *friandise*, quand je traverse un pays, est d'aller voir la population dans les rues, sur les portes, et, autant que possible, dans les maisons ; je n'ai pas manqué le coup à Port-Saïd. Ces populations égyptiennes, arabes, turques ou grecques, sont étranges à voir : ces hommes demi-nus et hideux qui crient, se battent, vous suivent et se mettent à votre service pour vous conduire, ramasser votre parapluie, ou simplement vous regarder, puis vous demander de l'argent ; ces femmes sales qui ont le nez et le bas de la figure voilés et la poitrine découverte ; ces enfants innombrables qui courent, se roulent, grouillent, tripotent dans la malpropreté, ou dorment en plein soleil ; ces huttes immondes qui composent la ville indigène, et d'où sort une odeur *infernale* ; tout cela est d'un aspect singulier, dont on ne peut ni se faire ni donner une idée. Et puis, pas un arbre, pas une fleur, pas un brin d'herbe, rien que du sable chauffé par le soleil, et, autour de la ville, la plus affreuse plaine qu'il y ait

au monde. Dans les rues, des boutiques avec des tas de fruits, dattes surtout, couverts de mouches et très peu appétissants. Vraiment il faut quitter l'Europe pour apprendre à bénir Dieu d'y être né et d'y vivre ; il faut avoir vu ces peuples abrutis et presque incapables de civilisation, et ces immenses plaines de sable, pour apprécier nos populations et le séjour charmant de nos campagnes.

Départ pour Suez par le *canal:* ce fameux canal nous a permis de bien voir des deux côtés le désert égyptien. Inutile de vous faire des descriptions, elles sont dans les livres ; mais quand on vient de France, on ne se lasse pas de regarder cet immense et morne désert qui s'étend à perte de vue ; ce spectacle me saisit plus que celui de la mer, et m'attriste ; aussi loin que la vue peut s'étendre, ce n'est qu'un océan de sable, avec les miroitements du soleil sur le sol ; quelquefois des bandes d'oiseaux qui tournent au-dessus des lacs salés, ou d'immenses troupes de pélicans qui volent lourdement en rasant la terre et en s'aidant de leurs pattes : on les prendrait pour des troupeaux de moutons ; le long du canal, des files de chameaux, conduits par un Arabe, et chargés de bois ou d'outres pleines d'eau ; un Bédouin accroupi des heures entières au sommet d'un monticule de sable en plein soleil, immobile comme une statue, pensif comme un sphinx.

Un épisode : tout paquebot abordant à Port-Saïd est aussitôt assailli par une nuée de barques qui viennent s'offrir, moyennant *bakchiche,* aux passagers ; chaque batelier crie, hurle, beugle en arabe : « Prenez la mienne », avec accompagnement de gestes brusques, vifs et engageants, et un jeu de physionomie d'une expression incroyable ; à peine un voyageur a-t-il mis le pied sur l'échelle que dix, quinze, vingt hommes sont là pour l'enlever sur leur barque ; toutes les mains se tendent vers lui ; on le tire, on l'arrache, on l'emporte à bras le corps ; je n'exagère pas, je me suis vu *dans les bras* de trois Arabes à la fois ; ils me soulevaient ensemble pour m'emporter chacun de son côté, et me tiraient en conséquence chacun

dans sa direction ; je criais aussi fort qu'eux et je jouais du poing ; heureusement l'Italie m'avait quelque peu habitué à ces insupportables personnages. Mais ici c'est encore bien plus fort qu'en Italie.

Dans le canal, qui est resserré et s'engorge continuellement, nous nous ensablons plusieurs fois. Arrêt de quelques heures à Suez, sans descendre. Nous voici sur la Mer Rouge ; on nous montre, dans le lointain, la fontaine de Moïse, le Sinaï, la direction de La Mecque, etc. La Mer Rouge est entourée de déserts torrides et privée des vents qui rafraîchissent les grandes mers ; nous y avons sué ! Pourtant, c'était supportable ; mais, en des saisons moins clémentes, on a vu des voyageurs mourir d'insolation ou de suffocation, l'air faisant complètement défaut.

Aden ! oh ! l'affreux pays ! Encore un épisode : à l'arrivée du vaisseau, une volée de petites pirogues effilées fondent sur lui ; elles sont pleines d'enfants à peine vêtus qui se mettent à crier aux passagers : « *A la mer ! à la mer ! à la mer !* » Cela veut dire : Jetez dans l'eau une pièce blanche, nous plongerons pour la repêcher ; on jette ; de toutes les barques s'élancent toutes ces petites grenouilles, on les voit filer droit au fond, se disputer la pièce sous l'eau, jusqu'à ce que le vainqueur la rapporte en triomphe.

Nous passons là douze heures. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un pays plus désolé ! Pas une source, pas un puits, pas une goutte d'eau douce, jamais de pluie, pas un arbre, pas un buisson, pas une touffe d'herbe nulle part ; rien que d'affreux rochers tout noirs, un soleil effrayant qui nous tuerait sur le coup, si nous y restions à midi, la tête découverte. Pour procurer de l'eau douce aux habitants, le gouvernement distille de l'eau de mer en grande quantité, et en donne une ration par personne. Si j'avais le temps, je vous décrirais la ville d'Aden : horrible, horrible ! Les pauvres Capucins qui ont là une résidence de trois prêtres, et chez qui j'ai passé une heure, disent qu'au point de vue physique c'est le purgatoire, et qu'au

point de vue moral c'est la gueule de l'enfer, car on n'y peut rien de rien pour convertir ces pauvres indigènes, plus qu'abrutis et plus que corrompus. — Mon Dieu, que la France est un ravissant pays à côté de tout ce que l'on voit ailleurs ; il faut la quitter pour le comprendre ! Que le peuple chrétien, même quand il oublie l'Évangile, est un beau et noble peuple et que la civilisation chrétienne est une chose admirable !

D'Aden à Pointe de Galle, neuf jours de vapeur, sans désemparer, ni arrêter, ni apercevoir de terre autre chose que quelques îles. De temps en temps, au loin, on signale une voile, tous les passagers accourent voir : quel bateau cela peut-il être ? quelle nation ? où va-t-il ? C'est un événement ! Le reste du jour, on regarde voler les poissons-volants, sauter les marsouins, passer quelque oiseau voyageur ; on lit un peu, on dort, on sue, on s'ennuie.

Deux jours d'arrêt à Pointe de Galle, le plus beau pays du monde comme nature physique. Quel bonheur de revoir de la verdure ; celle de Pointe de Galle est d'une richesse incroyable ; nous avons parcouru un peu le pays et les environs, bu et mangé du coco; ce n'est pas fameux, pas plus que la banane qu'on m'avait tant vantée. Vive la France ! Nous logeons chez un bon *sylvestrin* espagnol, qui est curé de la paroisse catholique, et qui achève là la construction d'une belle église. Des nuées d'enfants de toutes couleurs, mais tous tirant sur le noir, nous assomment de demandes d'images, de médailles, de chapelets. Voilà encore des populations curieuses ; les maisons étant ouvertes à tous les vents, on peut regarder à son aise, et voir tout cela barboter dans le ménage, qui se compose du reste d'à peu près rien. Ce qui fait mon bonheur, ce sont ces innombrables enfants vêtus de leur innocence, à laquelle ils ajoutent ordinairement une ficelle liée à la ceinture et portant une amulette ; la coiffure ou l'arrangement des cheveux indique les mahométans qui, avec les bouddhistes, sont en très grande majorité. Je me suis souvent défié des gens qui, dans une population mêlée, prétendent reconnaître

les catholiques à un certain air de figure plus honnête et plus ouvert ; à Pointe de Galle et à Singapour, je suis très frappé de cela ; il y a de la décence dans l'extérieur, le visage n'est plus si abruti, ni l'œil si sauvage, ni la tenue si malpropre. Nous rencontrons pas mal de *nos ancêtres* les singes, attachés aux portes des maisons, et des milliers d'énormes lézards qui se chauffent au soleil et se sauvent devant nous. Tableau : sur le pas d'une porte, une maman indienne, assise à terre, tient sur ses genoux deux petits *marmousins* de quelques mois (vêtus de leur innocence et de la ficelle) ; elle a dans une main un coco frais entr'ouvert ; avec l'autre main elle gratte la bouillie grasse, blanche et fade qui tapisse la paroi du coco ; elle offre cela tour à tour à chaque *marmousin*, qui ouvre le bec et avale avec bonheur.

On m'avait montré sur la montagne un temple bouddhiste que je tenais à voir, malgré l'avis de mes compagnons ; je m'esquive avec un Frère et nous y allons. Je trouve une grande maison, propre, mais assez ordinaire, fermée ; des enfants, qui nous voient rôder autour, vont chercher la clef chez le prêtre logé auprès et que nous voyons couché à sa porte et vêtu de jaune ; on ouvre le temple, nous refusons d'ôter nos chapeaux sur l'invitation qu'on nous en fait, cette invitation même ayant un motif religieux ; j'entre et je recule effrayé en face d'une immense idole de dix mètres de long, couchée sur le côté, entourée d'animaux fantastiques comme vous avez dû en voir quelquefois, et qui remplacent bien peu avantageusement ces charmantes figures d'anges, de saints et de saintes, dont nos églises sont remplies et nos tabernacles entourés ; tout est burlesque et monstrueux dans ces cultes de l'Extrême-Orient. La partie européenne de Pointe de Galle contient quelques milliers d'habitants pour lesquels il y a trois temples protestants de cultes différents et hostiles les uns aux autres, et il reste dans la ville pas mal de protestants qui n'ont pas de temple de leur culte ; même chose à Singapour, où il y a sept temples protestants de différents cultes.

De Pointe de Galle à Singapour, six jours de traversée ; nous longeons toutes sortes d'îles, et enfin le continent ; dans le port de Singapour, nous apercevons deux de nos missionnaires, dont un connu de nous et parti en juillet ; l'autre est procureur, et a ici une maison où nous allons loger. C'est de là que je vous écris ; il fait bien bon être chez soi et sur un sol qui ne remue pas. Hier soir, en notre honneur, une dizaine de missionnaires sont venus dîner chez lui avec nous, et nous avons expérimenté ce qu'on dit toujours, que les missionnaires sont très gais. Ces missions méridionales sont assez tristes comme résultats, et on y a bien du mal ; le peuple malais a un type physique hideux, et les meilleures figures qu'on rencontre sont encore celles des Chinois. Je me trouve bien partagé en fait de mission, quoique tout soit bon pour celui qui porte la foi aux infidèles.

A Dieu, cher monsieur le Doyen, croyez à toute mon affection filiale à la vie, à la mort.

LETTRE II.

Shang-Haï, le 24 novembre 1875.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

IL y aura bientôt quinze jours que l'*Hoogly* nous a déposés, le 12 novembre, sur ce rivage lointain, et que nous avons pris possession du sol chinois. Je dis à dessein que nous en avons *pris possession*, car c'est notre domaine, puisque nous sommes envoyés de Celui qui possède la terre, et que nous venons pour la lui conquérir. Vive le continent ! Il faut avoir passé quarante-cinq jours en mer pour comprendre comme il est doux d'habiter la terre ferme. Notre allégresse, en débarquant, avait beaucoup de raisons surnaturelles que je vous laisse à penser ; mais aussi une raison naturelle : la fatigue et le dégoût que finit par inspirer le séjour en bateau. Bien que je n'aie pas eu un instant le mal de mer, ou peut-être à cause de cela, je me suis trouvé, vers la fin de mon voyage, tellement fatigué de l'estomac que je ne pouvais plus manger, et qu'arrivé à terre, je ne digérais plus.... Mais laissons ces misères ; la suite de mon odyssée vous intéressera davantage.

De Singapour à Saïgon, changement de décoration, même sur mer ; nous rencontrons partout une innombrable quantité de jonques chinoises et cochinchinoises, qui voyagent pour le commerce ou qui pêchent en pleine mer ; on passe souvent assez près d'elles pour voir ces barques d'une forme étrange, avec une voile en natte tressée, chargées de Chinois dont la plupart sont tout nus, et occupés à visiter d'immenses filets

qu'on laisse flotter presque librement dans la mer, accrochés à de grandes perches émergeant de distance en distance.

Nous arrivons à Saïgon le samedi à midi ; — vingt-quatre heures d'arrêt que nous passons au collége tenu par les prêtres de notre société (petit et grand séminaire à la fois).

Visite aux quelques missionnaires de la ville et à l'évêque. Les pauvres missionnaires, et en général les Européens de Saïgon, nous ont fait à tous une bien pénible impression, par leur visage défait, leurs yeux creux et leur teint transparent. C'est un affreux climat ; nous avons retrouvé là un jeune missionnaire que nous avions connu à Paris, et qui nous avait quittés en janvier, robuste et de bonne mine ; après huit mois de séjour, il est maigre, pâle et affaibli. Ce qui est encore plus triste, c'est que la pauvre colonie française est dévorée par l'irréligion et le vice, et que les missionnaires, non seulement ne trouvent aucun appui pour leur apostolat dans leurs compatriotes, mais encore n'ont pas de plus grand obstacle à leur ministère que la présence de l'administration française. Faut-il qu'un pays comme la France soit si mal représenté au milieu de ces peuples païens, prenne si à rebours sa mission civilisatrice, et n'apporte à ces pauvres peuples que les conséquences ou même les excès de la civilisation avant de leur en donner les principes ! J'ai rencontré en pleine rue de Saïgon un immense convoi funèbre du culte bouddhiste, et, au nom de la liberté des cultes, on a laissé subsister dans les rues, sur les places, devant les maisons, et partout enfin, toutes les extravagances et les images monstrueuses du bouddhisme ; et c'est une ville française ! Les orphelinats sont peuplés d'enfants métis (qui ont une mère cochinchinoise et pas de père connu ;) c'est la religion qui ramasse et nourrit tout cela.

De Saïgon à Hong-Kong contre-mousson, c'est-à-dire vent contraire et mer assez agitée ; de tout notre voyage, c'est la seule fois que nous ayons eu gros temps ; la plupart des passagers vomissent et sont sur le flanc. Jusqu'à Saïgon, nous avions toujours dit la messe ; de Saïgon à Hong-Kong,

nous ne l'avons dite que le premier jour, qui était celui de la Toussaint ; ce jour-là, du reste, il y a eu fête à bord, messe solennelle sur le pont, avec un bel autel préparé par l'équipage, et tout ce qui s'ensuit. J'ai été fort peiné de ne pouvoir dire la messe le *Jour des Morts ;* c'est un jour que j'aime, et il faut être loin de son pays pour se rappeler vivement, comme je l'ai fait, les morts et les vivants qu'on y a laissés.

A Hong-Kong, nous avons eu quarante-huit heures, du samedi six au lundi huit ; nous avons là une procure tenue par deux missionnaires, pour le service des missions, et un hôpital pour les missionnaires malades ou fatigués. Le climat est excellent, le paysage enchanteur ; la ville est anglaise, tout-à-fait *européenne,* et beaucoup moins triste à voir, au point de vue physique et moral, que Saïgon. On nous soigne et on nous régale, mais nos estomacs, fatigués de la vie en bateau, commencent à nous refuser le service ; le mien surtout se dérange, et je m'embarque pour Shang-Haï bien peu réconforté.

Enfin nous arrivons à Shang-Haï, le douze au matin ; on nous annonce que nous ne partirons guère avant le premier décembre, ce dont je me réjouis fort. Nous avons ici une procure, tenue par un missionnaire résident, pour le service des missions de Chine ; et tout ce qui me viendra de France devra toujours arriver jusqu'ici. C'est donc dans notre procure que nous sommes installés ; nous ne sommes occupés qu'à nous dorloter, nous écouter et nous refaire, car vous savez que nous sommes seulement à la préface de notre *odyssée ;* reste huit ou neuf cents lieues de pays à traverser, tant en barque qu'en chaise à dos d'homme, ce qui sera tout-à-fait pittoresque.

Nous avons ici deux courriers du Se-Tchouan venus à Shang-Haï pour l'achat des marchandises destinées aux missions de l'intérieur ; ce sont des hommes de confiance, c'est avec eux que nous devons remonter le Fleuve-Bleu, vers le premier décembre. Nous avons trouvé ici également

deux missionnaires venus de Se-Tchouan, pour raison de santé, et qui vont remonter avec nous, en sorte que nous aurons des interprètes et des guides. Toutefois, nous autres destinés au Kouy-Tchéou, nous devons recevoir, d'ici à peu de jours, avant notre départ de Shang-Haï, une lettre de Monseigneur Lions nous donnant notre itinéraire ; et, comme il ignore que, par la voie du Se-Tchouan, nous avons des compagnons de route, il est possible qu'il nous trace un autre chemin, et nous envoie des guides dans une autre direction. En toute hypothèse, le bateau à vapeur nous conduit sur le Fleuve-Bleu de Shang-Haï à Hankow ; là nous quittons toute civilisation, et nous sommes en plein système chinois.......

Nos habits chinois sont achetés, voire même la pipe, la queue et l'éventail ; quelles horreurs ! Il faut que la gloire de Dieu l'exige, pour qu'on se soumette à de pareilles misères. Bientôt, on va nous raser la tête, nous accrocher à la nuque une touffe de faux cheveux terminés par une houppe de soie, et nous partirons à la conquête de la Chine. A Paris, personne ne connaissait personnellement Monseigneur Lions ; enfin depuis Hong-Kong, j'ai rencontré deux ou trois missionnaires qui le connaissent bien et qui l'ont vu ; ils ont fait de lui un grand éloge qui se résume en deux mots : *Mitis et humilis corde ;* il paraît que c'est un vrai bon père ; comme il est au Kouy-Tchéou depuis 1848, et que les missionnaires sont très familiers entre eux, ses prêtres ont conservé avec lui leur familiarité d'avant son épiscopat, et on l'appelle *le Père-Évêque.* Il est clair qu'à mesure que nous approchons et que nous voyons davantage, nos idées sur les missions et sur la Chine se transforment ou se précisent ; nous apprenons une foule de détails étranges et de tout point différents de ce que nous nous étions figuré ; plus tard, lorsque j'aurai *vu*, je vous en dirai plus long sur toute chose.

Un mot sur notre séjour ici. Vous pensez si je suis curieux d'aller regarder dans les rues et partout ces populations chinoises. Depuis que je suis débarqué, je passe ma vie à crier :

Est-ce étrange ! est-ce singulier ! quel peuple bizarre ! Impossible de vous décrire cela, je ne saurais par où commencer.

Shang-Haï, comme tous les ports chinois, se compose de deux villes accolées, ville européenne, qui ressemble aux nôtres, et ville chinoise ; c'est dans celle-ci qu'il faut se promener pour trouver de quoi observer. Rues très étroites et toutes bordées de magasins remplis de denrées, meubles, vaisselles et marchandises chinoises ; une fourmilière incroyable de peuple qui grouille et crie là-dedans, courant pour le commerce et portant d'énormes fardeaux ; des marchands de petits oiseaux dressés à se battre ensemble ; des diseurs de *bonne aventure ;* des médecins en plein vent, empressés à servir de petites pincées de remèdes de toute couleur à leurs clients ; des déclamateurs occupés à divertir du matin au soir le petit cercle de curieux qui les entoure ; des marchands de faux lingots d'argent (un petit cube en cire couvert de papier argenté) à offrir aux divinités, qui seront censées croire que ce sont de vrais lingots ; des marchands de divinités monstrueuses à six bras, à trois têtes, etc. ; des apprivoiseurs de grillons qui viennent vous mettre leurs élèves sous le nez pour que vous les achetiez ; à chaque pas, des chaudières de friture où l'on voit cuire et sauter dans la sauce un tas de choses qui n'ont pas de nom ; des images représentant toutes les fantasmagories imaginables ; des musiciens s'évertuant à siffler dans une horrible flûte en bambou, à gratter un malheureux petit violon aigre et pointu, en chantant d'un ton nasillard je ne sais quels petits bouts de phrases détachées. Au fond de chaque boutique, on aperçoit, à la place d'honneur, le Bouddha entouré d'ornements en bois découpé et en papier de toute couleur, avec une lampe devant lui ; de temps en temps, on rencontre quelques bonzes ou moines bouddhistes, qui passent gravement avec leur tête pelée et nue, vêtus d'une grande robe de chambre gris-jaune ; on voit passer ces horribles femmes chinoises aux petits pieds; quelques-unes ont si bien réussi (c'est incroyable !) qu'elles semblent n'avoir pas de pieds du

tout et marcher sur des jambes de bois : leurs petits souliers sont aussi larges que longs; il faut voir comme elles marchent en titubant. Enfin tout cela est inénarrable. J'ai visité la principale pagode : un immense Bouddha, horrible, rouge, ventru, à gros yeux incandescents, entouré de monstres fantastiques et d'emblèmes bizarres ; des adorateurs qui viennent faire une prostration, déposer quelques *faux lingots d'argent,* et faire brûler une chandelle fumeuse ; et tout autour du temple, jusque dans l'intérieur, des nuées de marchands qui crient, qui hurlent, qui glapissent pour qu'on leur achète.

La mission catholique de Shang-Haï appartient aux Jésuites ; ils ont une église dans la ville européenne et un petit noyau de fidèles, surtout français et portugais ; ils ont une autre église avec séminaire et scolasticat dans la ville chinoise; c'est une vraie fleur au milieu des épines, et nous avons été bien consolés, bien réjouis, bien touchés dimanche dernier, en arrivant dans une tribune de cette église pour y recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement, après avoir traversé toutes ces rues et rencontré cette population bizarre, de trouver réunie là une très belle assemblée de chrétiens, tous chinois et chinoises, bien à genoux, bien recueillis, et se tenant tous, sans exception, fort respectueusement. Vous croirez sans peine que le contraste de ce que nous venions de voir m'avait disposé à trouver notre culte, surtout dans un salut du Saint-Sacrement, singulièrement beau et touchant dans sa majestueuse simplicité et notre *Ave verum* bien admirable. Il faut dire qu'il vient toujours un bon nombre de païens aux cérémonies catholiques ; ils se tiennent debout dans l'espace vide qui est près de la porte, et on voit bien à leur visage que ces pauvres gens éprouvent aussi, à la vue de notre culte, une certaine impression religieuse et sont frappés de respect. Les Jésuites nous ont montré leur maison et leurs œuvres, séminaires, écoles d'enfants; dans la maison, une congrégation de jeunes laïques de la ville ; à l'église, une congrégation de femmes pieuses et une archiconfrérie de *vierges chrétiennes* qui vivent chacune

chez elle, mais qui ont une règle, une organisation, des réunions, une présidente ou supérieure, et tout un *modus vivendi* bien réglé. Toutes ces œuvres-là sont prospères dans le présent et pleines d'espérances pour l'avenir, et si le petit noyau chrétien est encore excessivement peu de chose, comparé à l'immense population païenne qui remue autour, au moins, le christianisme est représenté et vivant ici. Ce spectacle m'a réjoui et réconforté ; j'avais un peu d'idées noires la semaine dernière, mais je vois bien qu'il y a de quoi faire en Chine des œuvres intéressantes et attachantes. S'il plaît à Dieu, nous en essayerons au Kouy-Tchéou, et n'eussé-je sous la main que dix chrétiens, si je parviens à les faire avancer un peu plus loin dans la piété, j'aurai de la joie autant qu'il m'en faut pour être heureux.

Je vais terminer cette lettre par où j'aurais dû commencer : le jour de l'an est encore loin, mais quand vous lirez ces lignes il sera passé depuis au moins dix jours ; les souhaits que je vous envoie aujourd'hui, pensez bien que je les ferai toujours pour vous et que, le 1er janvier 1876, je serai auprès de vous en pensée et par le cœur. Les nouvelles qui me viendront de France mettront trois mois pour m'arriver. Que de vous il ne m'en vienne jamais de mauvaises, ni en 1876, ni de longtemps! Je vous souhaite une belle église et un beau presbytère (1) ; quand toutes ces constructions seront achevées, ayez soin de m'en faire prendre un croquis par quelque artiste, et je suspendrai cela auprès de mon dessin de l'église et du presbytère d'Orrouy (2) ; quand les Chinois me demanderont ce que c'est, je répondrai : « Ce sont mes deux maisons paternelles ! » Croyez que cette réponse sera toujours accompagnée du geste qui veut dire : Chinois, mes bons amis, je suis venu ici pour votre salut, et je donnerais bien volontiers ma vie pour sauver un seul d'entre vous, mais ça n'empêche pas que la meilleure partie de mes affections ne soit restée par là-bas...

(1) M. le Doyen de Ribécourt commençait la construction de son église.
(2) Orrouy, village du département de l'Oise où le Père Aubry commença ses études.

A Dieu ! A toutes vos âmes chrétiennes donnez pour pénitence de prier pour moi... A vous ma meilleure et ma plus filiale affection.

LETTRE III.

Sur le Fleuve-Bleu, le 7 janvier 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

JE ne sais vraiment quel nom donner au lieu où je commence cette lettre ; je sais seulement que, dans huit ou dix jours, nous devons arriver à un petit port de commerce nommé Cha-Che, près d'une ville du nom de Kin-Tchéou-Fou, y passer quelques heures, et y donner nos lettres aux Franciscains italiens, qui les enverront à Shang-Haï. Je vous avais écrit de cette dernière ville ; selon mon habitude, je vais, aujourd'hui encore, vous raconter tout simplement ma vie, et vous décrire les contrées que je traverse.

Nous avons quitté Sang-Haï le seize décembre... Vous ai-je dit que j'avais visité, à une demi-lieue de Shang-Haï, le centre de la mission locale, qui appartient aux Jésuites, et leurs établissements centraux réunis en un village sous le nom de Zi-Ka-We. Cette visite a été une de mes jouissances, et, pour le dire de suite, vous comprenez bien que, partout sur notre passage, je tâche de voir tout ce qu'il y a d'établissements catholiques, pour m'instruire et recueillir le plus d'observations possible. Ces établissements des Jésuites sont bien intéressants, et c'est une belle chose pour nous de trouver ainsi partout l'Église naissante et entourée de ce petit groupe d'œuvres si belles, qui sont comme sa production nécessaire, et qui jaillissent tout de suite auprès d'elle, comme une germination naturelle du sol où elle s'établit. Résidence de l'évê-

que, qui est un Jésuite, et des Pères qui dirigent la mission, séminaire grand et petit, avec noviciat et scolasticat pour ceux des clercs chinois qui se font Jésuites, orphelinat de petits garçons, orphelinat de filles, avec pensionnat pour les chinoises plus riches, couvent de Carmélites. Les Jésuites ont une ressource que n'ont pas les autres missionnaires ; dans leurs scolasticats chinois, ils ont toujours quelques scolastiques français, mêlés aux scolastiques et séminaristes chinois et étudiant avec eux, leur donnant le ton ecclésiastique, l'esprit catholique, et, autant que possible, l'élan européen ; quelle heureuse idée ! A leur petit séminaire est annexée une pension d'une centaine d'élèves chinois destinés à rester simples chrétiens ; on les pousse dans les études chinoises le plus loin possible, pour en faire des hommes distingués, capables d'exercer une influence, de remplir des postes, et de donner du relief au christianisme le jour où il sortira des catacombes. Il est bon de vous dire, une fois pour toutes et afin que vous me compreniez aujourd'hui et dans l'avenir, que, pour le moment, et de longtemps encore, le peuple chinois doit rester chinois par son éducation ; tous les essais d'éducation européenne appliquée à des sujets chinois ont mal réussi, ont fait des pédants, des ambitieux et de mauvais chrétiens, en leur tournant la tête ; on y a renoncé partout, et on a reconnu la nécessité d'attendre et de prendre la question de plus loin. Ici, comme en Europe, les Jésuites insistent sur l'éducation, et, outre leur collége de Zi-Ka-We, ils ont deux ou trois petits colléges de divers degrés dans Shang-Haï, et plusieurs dans l'intérieur de la mission. Pour moi, j'admire cette méthode, elle est savante et forte ; on va peut-être lentement, mais on travaille solidement.

Je reviens à Zi-Ka-We. C'a été une jouissance pour moi d'y voir, pour le peu que j'ai pu regarder et me faire expliquer, exactement le même système d'études ecclésiastiques en petit qu'au Collége Romain en grand ; même méthode, même organisation, même programme ; ici, comme partout,

le *Ratio studiorum societatis Jesu* est la formule d'études ecclésiastiques et humanitaires suivie toujours par les Jésuites, et composée au Collége Romain, qui est le type de son application.

A Zi-Ka-We encore, orphelinat de garçons dirigé par deux Pères et plusieurs Frères français et chinois ; nombreux orphelins, immense maison très bien organisée et solidement réglée; les orphelins n'y sont pas seulement élevés, on les utilise pour le service général de l'établissement ; il y a des ateliers : menuiserie, cordonnerie, étoffes, imprimerie, imagerie, etc. ; tout cela fonctionne activement, et produit des choses qui se vendent et s'utilisent. Les enfants sont occupés et répartis selon leur aptitude; on les intéresse à leur travail par une prime qui fait la boule de neige, et qu'ils trouveront en sortant ; et, en attendant, ils apprennent un bon métier chinois, dans lequel on leur a montré à joindre, autant que possible, à l'industrie de leur pays les perfectionnements du nôtre. A leur sortie, on les marie avec des orphelines, et voilà des familles chrétiennes. Orphelinat de filles tenu par des Religieuses Auxiliatrices du Purgatoire ; pensionnat de jeunes chrétiennes riches et noviciat de Religieuses indigènes pour les *œuvres actives* de la mission ; nous y avons vu six ou sept novices, et quatre ou cinq professes fort convenables et de bon air ; vous savez évidemment la condition abjecte de la femme dans ce pays-ci; or, voilà comment le christianisme, tout naturellement et sans qu'on vise à autre chose qu'à gagner le Ciel, réparera ce désordre et relèvera la femme, en lui donnant, dans les familles fondées par lui, le rang qu'elle doit avoir.

Couvent de Carmélites tenu par des Françaises et destiné à recevoir les Chinoises qui seront plus aptes à la *vie pénitente et contemplative ;* c'est un essai pour voir si la vie religieuse, sous cette forme, pourra réussir et porter des fruits en Chine ; vous voyez que l'expérience est intéressante et importe à l'avenir de l'Église sur ces malheureuses terres. Les Carmélites ne sont là que depuis huit ou dix ans ; elles ont eu beaucoup de novices qui ont presque toutes échoué, et dont quel-

ques-unes sont encore chez elles, mais restées novices ; le lendemain même de notre visite, il y avait une profession, la première depuis qu'elles sont là, mais ce n'est qu'une converse. Le Père qui nous conduisait nous disait : « Le peu de résultats obtenu jusqu'ici par les Carmélites, loin de nous décourager, nous semble très rationnel et n'était pas imprévu ; elles ont apporté, elles persisteront et doivent persister à appliquer ici leur règle dans toute sa pureté et sa rigueur, sans adoucissement ni transaction ; elles aiment mieux n'avoir que très peu de sujets, et les attendre longtemps, que d'avoir des Carmélites *frelatées*. On n'a pas encore de *Mères de chœur*, parce que, pour être vraiment dans la règle, on exige d'elles, non seulement un très bon noviciat, comme pour les converses, mais encore qu'elles sachent lire le latin pour l'office au chœur, et parler français pour pouvoir étudier les livres de spiritualité. » Comme tout cela est sage !

Dans l'autre maison aussi, au noviciat des Sœurs Auxiliatrices pour les filles chinoises, la supérieure nous a dit : « Nous ne passons rien à nos novices, et nous exigeons *un bon noviciat.* » Il est clair que, d'un côté comme de l'autre, elles sont stylées par les Jésuites, qui eux-mêmes tiennent tant à la formation première et ont un si solide noviciat.

Vous pensez combien toutes ces œuvres m'intéressent, et avec quelle curiosité je les examine. Vous ai-je dit qu'à Shang-Haï et dans les diverses missions de Chine, outre les quelques essais de couvents qui ont été commencés, il existe, dans chaque chrétienté, un petit groupe de *Vierges chinoises ?* — C'est le nom officiel et public. — Ces filles, qui vivent chacune dans leur famille et de la vie commune, mais qui ont fait vœu de virginité, sont réunies en congrégation sous la présidence de l'une d'elles et la direction du missionnaire, vouées aux bonnes œuvres qu'il fonde et pour lesquelles il requiert leur service. Il y en a, paraît-il, un bon petit nombre au Kouy-Tchéou, formant de vraies communautés, avec une règle et une supérieure.

A la fin de notre séjour à Shang-Haï, nous avons reçu une lettre bien paternelle de Mgr Lions, notre évêque, qui nous exprime sa joie d'avoir deux missionnaires de plus, et nous donne notre itinéraire par le Fleuve-Bleu et le Se-Tchouan. Nous partons donc de Shang-Haï le seize décembre ; cette première partie du voyage en fleuve se fait sur de grands bateaux à vapeur américains, très beaux, très luxueux et très confortables ; ils vont bien au-delà de Nankin, jusqu'à la ville de Hankow ou, en style chinois, Wou-Tchang. Nous y arrivons en quatre jours, et nous y sommes reçus par le procureur de la mission, qui appartient aux Franciscains italiens, et qui a là son centre et quelques-uns de ses établissements. Il nous faut séjourner encore à Hankow jusqu'au lendemain de Noël pour attendre nos barques chinoises. La mission est fort pauvre : grande église romane en construction, orphelinat de filles et hospice de vieilles sous la garde de Sœurs italiennes ; petit et grand séminaire renfermant en tout cinquante élèves répartis dans les diverses classes ; ces élèves ont bonne façon, mais n'ont pas cet entrain qui fait le charme des colléges nombreux et florissants ; le séminaire sert de résidence à l'évêque franciscain italien, qui est charmant, plein d'amabilité, la simplicité même, — comme tous les évêques missionnaires que nous avons vus jusqu'ici. La chrétienté du lieu étant peu nombreuse, les offices de Noël sont un peu tristes, et les chants, exécutés à la mode italienne par des gosiers d'enfants chinois, n'égayent pas beaucoup. Rien d'aigre, de nasillard et de grêle comme le chant d'un Chinois ! Il me semble que les Jésuites ont obtenu dans leurs églises tout ce que les Chinois peuvent donner sous ce rapport, un chant peu agréable mais convenable ; j'ai mes petites illusions aussi pour faire quelque chose à mon tour au Kouy-Tchéou, quand j'aurai un domaine spirituel. Vous souvenez-vous de ce que nous disions ensemble sur la place à donner à la musique, dans un séminaire et dans l'éducation ecclésiastique ? Dans les paroisses le chant est un puissant moyen d'action sur les âmes, pour les toucher, les élever, les

faire *prier ;* un beau cantique est une prédication qui se fait toute seule et que le chrétien se fait à lui-même, sans qu'il en coûte ni talent ni peine au pasteur. Certainement qu'après vos leçons et vos catéchismes, nos petits cantiques, *Mon doux Jésus. Enfin voici le temps*, et les autres, ou encore le *Miserere* du Carême, ont été pour quelque chose dans ma vie chrétienne et ma vocation.

Le départ de Hankow est annoncé pour le vingt-six décembre ; nos courriers, qui sont des chrétiens, et à qui nous avons ordre de nous en remettre de tout point, font les préparatifs sans que nous nous en occupions ; seulement nous avons apporté de Shang-Haï des provisions européennes qui serviront jusqu'à destination : vin, café, eau-de-vie même, sardines, et quelques autres petites niaiseries. Nous irons en barque jusqu'à Tchong-Kin, sur le grand Fleuve-Bleu ; Tchong-Kin est la capitale du Se-Tchouan ; cette ville est à environ trois cent cinquante lieues de Hankow, qui est à deux cent cinquante lieux de Shang-Haï. De Hankow à Tchong-Kin, nous en aurons pour deux mois. Mais l'ennui et les embarras d'un pareil voyage sont bien allégés par deux vieux missionnaires qui, revenus de Shang-Haï pour se reposer, rentrent avec nous au Se-Tchouan. Notre caravane se compose de quatre barques de commerce à peu près semblables, louées par la mission du Se-Tchouan pour le transport de ses marchandises. Voulez-vous que je vous décrive notre organisation ?

D'abord la barque où j'ai pris passage avec deux de mes confrères. Nous l'avons nommée *l'Étoile du Messie*, en souvenir du jour du départ ; nos trois autres compagnons, réunis ensemble, ont baptisé la leur *St-Jean l'Évangéliste*. Ne croyez pas que ces embarcations soient, comme on se l'imagine d'abord, et comme je me l'imaginais moi-même, de petites nacelles étroites et légères, exposées à tous les temps ; elles ont quinze mètres de long sur trois à quatre de large, et le fond de cale, qui contient le chargement, paraît bien avoir près de deux mètres ; il est couvert de planches formant un sol assez ferme,

et le mouvement de la barque est assez insensible pour me permettre d'écrire fort tranquillement.

Commençons par l'arrière. Ma barque se termine en poupe par une cabine en planches où loge le patron avec sa femme, sa petite fille de six ou sept ans, et la mère de sa femme : toutes trois ont de petits pieds, c'est-à-dire que leurs jambes posent à terre comme des bâtons ; elles sont occupées tous les jours à se chauffer autour d'une chaufferette, à se passer une grosse pipe qui leur est commune, et à nous regarder par les fentes de leur cabine, car elles ne sortent pas. La petite fille seule, en raison de son âge, a le droit d'aller et venir ; elle profite de la permission pour nous *guigner* dans notre loge, surtout quand nous mangeons, ce qui lui semble très drôle. Devant cette cabine du patron, qui occupe la largeur de la barque et qui prend environ cinq pieds de sa longueur, se trouve une cour de quatre mètres de long, bordée du côté de l'eau par un parapet en planches, et couverte d'un toit en tresses de bambou qui glissent l'une sur l'autre et qui, en fermant à peu près hermétiquement la dite cour, en font la nuit une chambre ; on y voit un fourneau, qui est notre cuisine, des *lambilles* de lard et d'autres viandes suspendues, quelques poissons salés, des paniers pleins de pommes de terre, de navets et d'oignons : ce sont nos provisions ; deux paquets de couvertures roulées dans des tapis en tresses fines de bambou : ce sont les lits des deux courriers chrétiens qui occupent notre barque, sont responsables des marchandises dont elle est chargée, et nous font la cuisine ; car la petite cour en question leur sert de résidence le jour, de cuisine pour eux et pour nous, de chambre à coucher la nuit ; dans la même cour se trouve aussi le gouvernail, et par conséquent le pilote, qui nous étourdit toute la journée en criant à l'équipage, en train de ramer ou de tirer la corde, un tas d'injures chinoises, surtout un mot qui signifie *beau-frère !* Est-ce étrange !

Après la petite cour voici notre maison : elle occupe toute la largeur de la barque, et environ trois mètres soixante-quinze

centimètres de sa longueur ; une porte à l'arrière sur la cuisine, une porte à l'avant sur l'équipage ; au-dedans, deux lits d'un côté et un de l'autre, — c'est le mien, et, au bout de mon lit, le réfectoire, c'est-à-dire une petite table carrée avec trois bancs ; nos lits sont des planches posées sur des tréteaux, une paillasse posée sur ces planches, deux couvertures ; nos malles occupent le dessous du lit ; la petite table nous sert aussi à dire la messe que nous avons pu célébrer jusqu'ici chaque matin. Après notre cabine c'est le pont, qui est couvert avec des espèces de bâches en tresses de bambou mobiles et qu'on glisse le matin l'une sur l'autre, tandis qu'on les étale le soir pour former un toit sous lequel couche l'équipage.

L'équipage se compose de quatorze hommes : le pilote, deux hommes qui restent toujours à l'avant pour la manœuvre, et onze qui tantôt sont sur la barque occupés à mouvoir deux énormes rames très-lourdes, tantôt sont sur la rive tirant à force de bras réunis une longue, longue corde amarrée au sommet de notre grand mât, et nous faisant ainsi remonter le courant ; nous avons deux mâts dont chacun porte une voile ; au pied du grand mât est la cuisine de l'équipage, c'est-à-dire un fourneau portant un immense chaudron dans lequel on fait cuire toujours la même nourriture, du riz, toujours à la même sauce, de l'eau. Une nacelle est attachée au flanc de notre barque, pour porter l'équipage à terre quand il faut tirer, ou le rapporter à bord quand il faut ramer, ou encore pour nous porter nous-mêmes à terre une heure ou deux toutes les après-midi, car, sans être mal ici, nous ne pourrions pas y vivre tout le jour sans tomber malades. Notre cabine est très bien couverte et assez bien fermée ; quoiqu'il fasse assez froid et qu'il ait même neigé un peu ces derniers jours, chose rare ici, nous avons chaud ; nos deux chrétiens sont bons et complaisants, ils nous nourrissent vraiment bien et trop abondamment ; sur la propreté dans la manière de préparer et de servir, il est bon de fermer les yeux et de ne pas assister à leurs opérations ; enfin la vie est assez gaie...

Nous lisons, nous faisons nos exercices de piété, nous causons, nous chantons. La marche est très inégale, c'est selon les endroits ; si le vent est favorable, nous allons vite, sans travail pour ces pauvres rameurs, qui ont d'ordinaire un mal horrible à tirer la corde, et une affreuse existence ; d'autres fois, le temps mauvais ou les courants trop rapides nous font avancer avec une lenteur désespérante ; si le vent est trop contraire, il faut s'arrêter et amarrer à la rive. Tous les soirs, on amarre les barques les unes près des autres à la rive, en face de quelque village chinois, et on dort là pour partir le lendemain matin vers sept heures au plus tard, à quatre heures au plus tôt, jamais sans avoir immolé d'abord cinq ou six pétards à Bouddha, dont l'autel est au fond de notre cuisine.

Les barques, innombrables sur ce fleuve, se réunissent pour passer la nuit dans ces sortes de petits ports, au nombre de trente, quarante, quelquefois cent, deux cents et trois cents. Comme on s'arrête souvent dans l'après-midi, nous descendons faire un tour à terre et voir le pays ; tous ces barquiers crient, se disputent, s'insultent ; les gens du lieu viennent leur vendre du riz, des navets, des œufs (pour les aristocrates comme nous). Quand nous descendons, les naturels du pays, sous notre costume chinois, ont bien vite reconnu des Européens ; ils vont s'avertir les uns les autres : alors on les voit accourir par bandes, hommes et enfants, pour nous regarder bouche béante, puis se détourner et s'en aller en riant à se tordre ; les femmes aux petits pieds, ne pouvant guère sortir, sont aux portes et regardent sans rire, mais de l'air le plus stupéfait du monde, les Européens. Tout cela est d'un drôle, d'un drôle qui ne se décrit pas.

La campagne est triste et désolée, bien cultivée, mais pauvre et toute marécageuse ; les maisons sont très petites, en terre et en paille de riz, ou en tresses de bambou, sans fenêtres ; on y voit grouiller ensemble les chiens, les cochons, qui sont très nombreux et qui vivent en liberté, les hommes et les femmes, et d'incroyables nichées d'enfants sales, déguenil-

lés et fort peu *ragoûtants.* Ce pays est peuplé comme on ne se le figure pas ; il y a des maisons et des gens partout, pas un coin n'est inoccupé. Que d'âmes perdues, et que tout cela paraît loin, bien loin de l'Évangile ! Le peu de chrétiens vivant parmi ces populations immenses est submergé et disparaît, imperceptible dans cette masse, comme une petite caravane de fourmis dans une forêt ; et cependant le vrai Dieu est adoré, la croix est plantée par ci par là, le nom du christianisme est arrivé aux oreilles de la plupart, et enfin l'Église existe, elle est vivante, et elle croît peu à peu, jusqu'à ce que, comme dit quelque part saint Paul, elle ait complété, par ses conquêtes, le corps mystique de Jésus-Christ, *qui adimpletur omnia in omnibus !*

Je vous disais tout-à-l'heure qu'on nous reconnaissait sous notre costume chinois ; s'il faut vous en dire un mot, je veux bien ; me voici des pieds à la tête. Je commence par la tête : elle est rasée, à l'exception d'une houppe *ad verticem*, laquelle poussera à volonté pour me donner une belle queue à la mode du pays ; en attendant, il a fallu greffer et lier à ma houppe encore bien courte une queue postiche de cheveux qui sont très noirs, car le blond n'existe pas en Chine ; or, cette malheureuse queue est tombée depuis quatre ou cinq jours ; je ne trouverai d'artiste capable de la remettre qu'à Cha-Che, dans dix ou douze jours ; et comme, en attendant, il ne faut pas sortir sans queue, quand je sors, j'attache mon appendice avec des épingles au-dedans du bonnet ; si le bonnet tourne à mon insu, je me trouve avoir la queue sur l'oreille ; je suis du reste ravi qu'elle soit tombée, car c'est fort incommode, et on ne peut rien faire des mains sans que la misérable queue vienne s'en mêler, ce qui est intolérable. Pour bonnet, une calotte ronde en feutre couvert de soie, ayant assez la forme d'un chapeau sans rebord ; pour tenir chaud à nos têtes rasées nous ajoutons un turban de soie commune qui nous couvre les oreilles ; on nous a coupé une bonne partie des favoris et laissé la moustache et le menton velu. Notre vête-

ment se compose d'une chemise ou grand gilet en toile à longues et larges manches ; un immense pantalon, dans lequel j'entrerais bien en quadruple exemplaire, à jambes larges et courtes, qu'on serre au moyen d'une sorte de jambière et que j'appelle des *manchettes à jambes*, le nom vous dit à peu près la forme ; une grande robe bleue, en coton, ouatée, très épaisse, parce qu'il fait assez froid, et fendue de haut en bas du côté droit, avec de très longues manches qui la font ressembler à un habit de pierrot ; une ceinture en étoffe bleue, et, par-dessus le tout, un caraco à manches courtes et larges en drap noir; aux pieds, des bas en toile aussi larges en bas qu'en haut et fort vilains à voir ; des souliers en étoffe noire montés sur une semelle très épaisse et assez incommode aux pieds, dont la pointe est refoulée et relevée en l'air. Voilà le personnage ! Du reste, nous sommes si bien habitués à notre accoutrement, que nous n'y pensons plus. La privation de poches est ce qu'il y a de plus ennuyeux, mais on peut en coudre ; nous en avons déjà fait quelques-unes, j'en mettrai partout. Ajoutez par-dessus le tout une bourse plate en étoffe pendue à la ceinture, un éventail quand il fait chaud, et un parapluie primitif en papier vert et ciré.

Il est clair que notre teint, notre barbe trop abondante sous le menton, sa couleur et celle de nos cheveux, la taille de notre nez, nous font aisément reconnaître pour des *Diables d'Occident*, et que notre habit chinois ne nous déguise nullement, du moins aux yeux de ceux qui nous voient d'assez près ; mais nous n'avons encore rencontré jusqu'ici personne qui nous ait paru malveillant ; au contraire, dans nos promenades à pied le long du fleuve, nous rencontrons beaucoup de monde, nous traversons des hameaux, de petits villages ; les pauvres gens qui nous voient rient assez souvent de nous ; si nous leur en laissons le temps, ils approchent peu à peu d'un air curieux, nous dévorent des yeux, regardent surtout nos bréviaires ou autres livres européens avec stupéfaction, tâtent nos robes et chaque partie de notre vêtement en calculant ce

qu'il peut valoir, pour en conclure le rang que nous devons occuper et notre fortune ; ils nous adressent un tas de questions que nous autres, nouveaux venus, ne comprenons pas. Du reste ils n'ont pas l'air bien méchants ; aujourd'hui seulement, 10 janvier, il a failli nous arriver un peu de désagrément; nous traversions à deux un groupe de maisons sur le rivage ; toute la petite population accourt sur notre passage, et, nous une fois passés, rit à se tordre ; il nous fallait faire un angle pour suivre le chemin battu, les Chinois coupent à court, ils galopent à travers champs, jeunes et vieux, pour nous retrouver au passage à l'angle ; nous les voyons, et, pour les éviter, nous prenons une autre direction, tous y accourent ; nous revenons au premier chemin, tous y reviennent ; enfin, nous prenons le large à travers champs, et nous les évitons, mais non sans les entendre crier assez fort. Un quart d'heure après, nous voici obligés de repasser par là pour remonter dans nos barques, arrêtées précisément en cet endroit ; nos gredins de Chinois nous voient revenir, et les voilà qui accourent au galop se poster tous sur le chemin que nous ne pouvons plus éviter ; nous nous armons de fermeté, convenons de garder un visage impassible et de les regarder dans les yeux ; nous passons sans encombre et sans cris, et on ne rit qu'après notre passage.

Il n'est pas possible à un prêtre qui traverse ces populations innombrables et bizarres, et qui entrevoit partout les signes de leurs superstitions fantastiques, de ne pas éprouver une impression étrange et une immense tristesse à la vue de ce nombre incalculable d'âmes presque nécessairement vouées à la damnation, et pour lesquelles il ne peut rien, pour lesquelles il y a si peu, si effroyablement peu d'apôtres, et qui du reste répugnent si fort à l'Évangile par leurs superstitions, leurs mœurs, leur état social, réunissant tous les défauts de la civilisation à tous les défauts de la barbarie, sans avoir les qualités ni de l'une ni de l'autre. Oh ! qu'un pauvre missionnaire, perdu et isolé au milieu de ces peuples immenses, se sent peu de chose, qu'il est écrasé par la grandeur de sa tâche, qu'il a

besoin de sentir derrière lui, en Europe, dans les pays de foi, dans les paroisses où il reste de la piété, quelques bonnes âmes qui prient pour lui et qui offrent leurs mérites, leurs sacrifices, leurs peines petites et grandes, en vue de mériter pour lui et d'ajouter à ses forces et aux grâces dont il dispose pour agir sur ces malheureux idolâtres ! Dites cela, s'il vous plaît, à vos bonnes âmes en ma faveur. Jamais je n'ai senti comme aujourd'hui la nécessité et la valeur de la prière, en même temps que la solidarité des chrétiens, qui doivent s'aider les uns les autres à travers les espaces, et, par leurs prières, bien plus encore que par leurs offrandes, soutenir au loin l'action apostolique des prêtres placés, comme je le serai bientôt, aux avant-postes de la catholicité. On parle beaucoup de la nécessité de la prière, et on n'y croit guère effectivement ; moi-même jusqu'ici j'ai souvent prêché cela aux autres, et je n'y croyais pas le quart de ce que j'y crois aujourd'hui, ni peut-être la centième partie de ce que je devrais y croire. Une bonne âme qui, en France, priera et offrira ses mérites pour m'aider, fera peut-être plus que moi, et fera certainement réussir mes travaux, en même temps que cet acte de charité, le plus éminent de tous, lui sera précieux à elle-même devant Dieu. Bonnes dames pieuses qui savez être encore chrétiennes au milieu d'un monde qui ne l'est plus, et qui n'avez pas perdu la science de la prière, vous ignorez quelle est votre puissance ; plus la prière s'étend à beaucoup de choses, plus elle prend de force ; vous avez déjà beaucoup d'objets proposés à vos prières, priez encore pour les missionnaires, et méritez pour nous, afin que Dieu vous bénisse ainsi que vos enfants, vos vivants et vos morts, en même temps que nos Chinois.

Savez-vous un des sacrifices que je sens et sentirai le mieux, je crois ? Ce sera d'être séparé et si loin de tout ce mouvement d'idées et de ce travail intellectuel qui se produit en France, et qui m'intéressait tant et tant. Quelle immense jouissance de se trouver dans ce milieu si vivant où surgissent et s'élaborent toutes les bonnes idées qui font le tour du monde, et

de suivre, à l'abri de la foi catholique, ce grand travail d'expansion de la vérité, et ses luttes avec l'erreur ! Je compte un peu sur vous pour y suppléer ; car, ici même, la perfection pour nous ne consiste pas à nous séquestrer dans la mort de l'intelligence ; je compte également sur mes livres, et je m'applaudis bien aujourd'hui d'en avoir emporté une provision. S'il m'arrive des peines, et il m'arrivera au moins des moments d'angoisses morales, à la pensée que je ne dois plus revoir mon pays et ceux que j'y laisse, après les consolations puisées dans les pensées de la foi, je trouverai toujours une source de joie dans mes chères études à compléter et à perfectionner de plus en plus.

LETTRE IV.

Y-Tchang, le 22 janvier 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

NOS barques sont arrêtées en face d'une ville où nous allons passer huit jours, car nous sommes à la veille du premier de l'an, solennité qui est, pour tout Chinois, l'occasion d'un chômage et d'une débauche en règle *sub omni respectu.* Le fleuve, ayant ici environ un kilomètre de large, forme sous la ville un port dans lequel séjournent sept ou huit cents barques à l'ancre, chacune avec sa charge de marchandises et de population, hommes et animaux, chiens, coqs et poules, tout cela côte à côte, l'un sur l'autre : vous entendez le bruit, et vous voyez le beau tumulte ! Ajoutez-y les marchands de la ville qui passent sur la rive, et vont d'une barque à l'autre, criant : « Du riz, des œufs, de la viande, des légumes, des fruits, etc., etc., » vous aurez une petite idée du tableau. A certains moments, je me demande encore si je ne rêve pas, si je suis vraiment en Chine, et si je ne vais pas m'éveiller dans un lit français.

Les rives du fleuve sont escarpées, et nous voyons les maisons de la ville au-dessus de nous : constructions basses, toits noirs souvent couronnés de monstres en tuiles, murs en bois et terre, fenêtres étroites et de formes bizarres, figures fantastiques peintes sur les façades, aspect singulier. Nous aurions bien du plaisir à visiter en détail, et à courir par ci par là pour voir de près ces mœurs et ces gens, surtout ces jours ci

où il y a plus de mouvement et un peu de solennité, même en public ; mais il faut rester en barque. Si un Européen s'avise d'aller à terre, le premier Chinois qui l'aperçoit crie à ceux qui sont un peu plus loin : « Voici un Européen ! » Ceux-ci le crient à d'autres, ces autres à d'autres ; les Chinois accourent par centaines, par milliers, quittent leur besogne, leur boutique, sortent des maisons, se portent en masse vers l'endroit où l'Européen est signalé ; on n'entend qu'un cri : « Un Européen ! » Les Chinois sont l'un sur l'autre pour voir, et rient toujours aux éclats ; enfin la curiosité devient une vraie émeute. Ne croyez pas que j'exagère rien, je ne vous promets qu'une chose dans mes lettres : l'exactitude la plus scrupuleuse à ne rien affirmer dont je ne sois sûr. Je n'ai pas encore passé par la mésaventure dont je viens de vous parler, sinon en petit, quatre ou cinq fois, dans des villages que nous traversions à pied ; mais tout le monde nous dit qu'elle arrive toujours dans ces villes de l'intérieur quand un Européen se montre ; aussi sommes-nous prisonniers dans notre barque ; et même sur notre barque nous ne pouvons nous montrer librement, car, à la moindre exhibition d'un de nos visages (ceci je l'ai déjà vu plusieurs fois depuis hier), toute la population des barques voisines sort de ses terriers et fonds de cale, et se hausse pour nous voir et rire de nous ; il y en a même qui viennent d'une barque à l'autre rôder autour de notre cabine, *guigner* par notre petite fenêtre, qui a 30 centimètres de long et autant de large, et j'ai déjà vidé deux ou trois verres d'eau en plein visage à quelques-uns de ces curieux, qui s'en vont alors tout bêtes.

Le prêtre chinois qui est dans la ville est venu nous voir ; nous l'avons invité à déjeûner avec nous hier à midi ; comme il est excessivement pauvre et qu'il vit à quatre ou cinq sous par jour, notre invitation a été pour lui une faveur ; je me suis risqué seul, avec un de nos hommes qui est chrétien, à l'aller chercher à domicile. Hier matin donc je suis parti au petit jour, afin d'être moins rencontré ; il y avait déjà du

monde dans les rues, mais je cachais mon visage dans une de mes manches, et, la brume aidant, je n'ai pas été signalé ; je suis arrivé sans encombre ; j'ai dit la messe, assisté à celle du brave prêtre, déjeuné avec lui, c'est-à-dire avalé successivement cinq ou six tasses de thé sans sucre (toujours sans sucre), et mangé une petite galette de maïs coûtant deux sapèques (il faut 10 sapèques pour faire un sou de France), puis j'ai passé l'avant-midi à causer avec lui en latin. Hier c'était dimanche, et je n'avais vu à sa messe que six personnes, dont deux enfants qui sont à son service. J'ai fait à ce prêtre l'humiliation de lui demander combien à peu près il y a de chrétiens. Vous gémissez sur la stérilité de votre ministère : le pauvre prêtre me dit que, depuis une dizaine d'années, la mission a toujours eu un *père* ici ; lui-même y est depuis un an et demi ; on le connaît comme chrétien dans sa rue, et personne ne lui fait de mal ; il est vertueux, nous a dit un Franciscain belge que nous avons vu à Cha-Che, il y a huit jours, et j'ai été édifié de la convenance de sa petite chapelle absolument pauvre, et de la manière dont il a dit la messe. Or, il n'a « pas un seul chrétien » ; sur ceux que j'ai vus, deux sont ses domestiques, et le reste sont des étrangers de passage. Pour ne pas l'embarrasser, je lui demande de suite combien il y a d'âmes dans la ville ; sur sa réponse qu'il y en a 600,000 (il y a dans ces villes une population fabuleuse, je ne la croyais pas vraie non plus, mais tous me le disent), je lui réplique : « Eh bien, vous avez 600,000 chrétiens *in spe.* » — « Oui, me répond-il, *in speculatione.* »

J'ai bien pensé à vous en causant avec lui, et je me demandais si j'aurais le courage de vivre une vie entière dans une situation comme celle-là. Me voyez-vous dans quelque ville du Kouy-Tchéou, entouré de quelques dizaines ou centaines de mille païens occupés de la terre, du commerce, du boire, du manger, du péché, vivant pour le démon, et ne pensant ni à Dieu, ni à une âme, ni à la vie future ; me voyez-vous me creuser la tête pour en prendre quelqu'un au filet sans y réus-

sir, et me morfondre à les attendre des années entières, toujours seul et toujours déçu ; enfin, me voyez-vous, comme ce pauvre prêtre, n'ayant pour compagnie et pour consolation que Notre-Seigneur dans son petit tabernacle en bois blanc, dans une toute petite chapelle bien moins belle et bien moins grande que votre chambre ? Cette pensée et la perspective d'un tel avenir pour moi m'a bien trotté dans la tête depuis le jour où j'ai vu cela... Peut-être suis-je dans l'illusion, c'est probable, mais je me dis qu'il y a une certaine joie à vivre comme ce prêtre, travaillant toujours à convertir et ne convertissant jamais, attendant toujours et ne réussissant jamais, sinon, s'il le veut bien, à méditer, à prier, à conserver son petit trésor intérieur, à goûter un peu la compagnie et le voisinage de Notre-Seigneur !

Si j'étais dans une situation semblable, je rêve de mettre dans ma petite chapelle une table, une chaise et quelques-uns de mes meilleurs livres ; j'irais travailler là auprès du bon Dieu. Nous travaillerions nous deux, nous causerions nous deux, et il me semble que je passerais là quelques beaux moments. Et puis j'aurais pour me consoler les pensées que voici : Le démon règne partout autour de moi, et ses propriétés enveloppent ma maison ; mais le règne de Dieu est entre mes quatre murailles ; l'Église vivante, surnaturelle, pleine de grâces et pleine d'avenir, est représentée ici ; elle habite ici, et c'est moi qui suis l'Église ; il y a ici, au service de ceux qui en voudront, la source de la grâce et le trésor de la rédemption, et c'est moi qui porte ce trésor ; Notre-Seigneur est vivant ici, et c'est en moi qu'il est vivant, en même temps que dans ce petit tabernacle qui est à moi et à lui, et où je le fais venir tous les jours ; l'Esprit-Saint a ici un pied-à-terre et une petite vigne qu'il cultive et qui produit, et c'est mon âme qui est cette petite vigne et ce pied-à-terre ; quand viendra le jour où le règne de Dieu s'étendra, et où Notre-Seigneur sortira de prison pour conquérir ces pauvres peuples, c'est de moi qu'il sortira, sans me quitter, pour se répandre autour de

moi ; c'est moi qui serai sa mère, et ma petite chapelle qui sera son berçeau. Ne trouvez-vous pas qu'il y a, dans ces pensées, une consolation, un stimulant pour conserver mon état de grâce, grandir en esprit intérieur, et utiliser même cette situation si pénible et si délaissée ? Voyez-vous ces villes chinoises pleines de centaines de mille hommes livrés aux intérêts terrestres, qui ont ici bien plus de puissance encore qu'en France, aux superstitions absurdes et aux préjugés indéracinables du bouddhisme, à la débauche sans frein ; et, au milieu, ce pauvre petit coin où un prêtre prie, et où brûle une lampe devant le Saint-Sacrement ; il y a dans cette pensée quelque chose de saisissant et en même temps de consolant.

Pour revenir de la ville, les rues étaient pleines de monde ; il m'a fallu prendre une chaise ou palanquin ; c'est la première fois que j'en fais usage ; on m'amène donc deux hommes portant à épaules un fauteuil aux deux bras duquel est attaché un brancard ; le fauteuil est couvert et fermé en avant et sur les deux côtés par une natte claire qui me permet de voir sans être vu, et me voilà, pour vingt sapèques — deux sous, — rapporté en triomphe à travers un tas de Chinois qui se croisent dans les rues, et qui ne me laisseraient pas retourner si tranquillement s'ils savaient qu'il y a là un Européen.

Nous continuons à faire vraiment meilleure chère que je n'aurais pensé, toujours à l'européenne, le vin excepté ; notre pain, ayant déjà un mois d'existence, a été recuit pour se garder sec ; on nous le sert détrempé dans un bol de bouillon. Depuis hier seulement nous nous sommes mis aux bâtonnets, ils me vont mieux que je n'aurais cru ; ça ne vaut pourtant pas la fourchette, n'eût-elle que deux dents. Depuis quinze jours nous buvons du thé sans sucre, quoiqu'il y ait en Chine beaucoup de cassonnade, mais sale et d'assez mauvais goût. Nous avons du café grillé de Shang-Haï pour tout notre voyage ou à peu près, enfin nous ne sommes pas malheureux ; la poule figure souvent sur notre table, bouillie ou rôtie, et nous mangeons deux œufs à la coque tous les matins. Tout

cela est pour vous dire que je ne suis pas à plaindre et que la vie de bateau ne m'a pas encore nui. Je lis la grammaire chinoise, j'écorche avec un de nos courriers quelques mots chinois, je lis « *la Vierge Marie* » de M. Nicolas, un bien beau livre, et quelques autres petits ouvrages de spiritualité ; le temps se passe à merveille et ne me semble vraiment pas long.

Pendant les six jours que nous avons stationné ici, un peu de neige nous a empêchés d'aller à terre ; j'aurais pourtant aimé visiter le pays. Il est accidenté ; depuis Cha-Che, les grandes plaines marécageuses ont disparu ; partout des montagnes avec quelques arbres, sinon des bois ; l'aspect est pittoresque, et les deux bords du fleuve, qui, jusqu'à Cha-Che, étaient affreux, désolés, une argile boueuse, suintante, crevassée, s'éboulant par grands morceaux, sont devenus très intéressants, escarpés, surmontés de rochers et d'arbres ; le chemin pour nos remorqueurs serpente et va de bas en haut à travers les rochers, nous le suivons d'ordinaire une partie de l'après-midi ; un des missionnaires qui remonte avec nous a un fusil: les oiseaux foisonnent, il nous tue quelques tourterelles, merles et je ne sais quoi, pour le repas du soir. Il y aura, je pense, outre la grande et fondamentale consolation de travailler à cette belle, immense besogne du règne de Dieu et de l'établissement de notre foi parmi ce peuple, il y aura des observations curieuses à faire par ici à plusieurs points de vue ; tout cela fera passer la vie et attendre, peut-être sans être trop tenté de regret, l'éternité, où il faut bien penser que nous serons réunis.

Il est six heures du soir : voici notre barquier qui fait son sacrifice *vespertin* à Bouddha; il tape de grands coups de tam-tam dans le recoin qui nous sert de cuisine, pendant qu'un autre brûle des pétards à la proue, tout en faisant à la chandelle où il les allume, de profondes et révérencieuses salutations ; aujourd'hui, à cause de la vigile du premier de l'an, le tam-tam est prolongé, nous en sommes abasourdis. Notez

que, pendant à peu près une demi-heure, sur chacune des quelques centaines de barques réunies autour de nous, il y a pareille cérémonie, c'est charmant ! Hier, j'ai eu vraiment une émotion en entendant de loin, par bouffées, un son d'instrument à vent qui ressemblait à la flûte des bergers ; assez souvent, quand nous sommes en marche, et que nous passons à peu de distance d'un village, je suis touché et je me crois en France, en entendant de loin le chant des coqs mêlé à l'aboiement des chiens. Ah ! qu'il faut peu de chose pour éveiller les souvenirs ! Vous pensez bien quel prix et quel charme ont aujourd'hui pour moi les souvenirs de patrie et de famille.

LETTRE V.

Kouy-Fou, le 14 février 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

VOUS ne trouverez peut-être pas sur la carte la ville où nous venons de nous arrêter ; c'est la première résidence de notre mission du Se-Tchouan, et à peu près la moitié du chemin entre Shang-Haï et le Kouy-Tchéou ; nous repartons demain pour arriver à Tchong-Kin vers le carnaval. Nous avons passé ici quelques heures chez deux de nos confrères qui occupent la résidence et administrent les chrétientés du district ; ils nous reçoivent et nous soignent comme des enfants gâtés ; il faut dire que nous sommes bien fatigués, et que la vie de barque et le régime chinois auquel nous nous essayons détraquent nos estomacs. Cependant nous ne manquons ni de force ni de courage ; nous prenons encore notre petit café, une larme de vin chaque soir, et nous ne nous privons pas de rire de tout ce qui se rencontre. Vive toutefois le Kouy-Tchéou, le but de notre voyage, et l'objet de mes désirs les plus ardents !

Que de choses à vous raconter depuis Y-Tchang ! Le paysage a totalement changé d'aspect, du tout au tout : fleuve encaissé dans d'immenses montagnes rocheuses, d'une forme on ne peut plus grandiose et variée ; cela nous empêche de descendre aussi souvent à terre, mais, pour le peu que nous le faisons, nous sommes dans l'admiration vraiment, car tout est plein de sites bizarres et magnifiques. Le fleuve, en battant contre les rochers, forme une foule de rapides qui rendent

la navigation très pénible et très lente. Croiriez-vous qu'aujourd'hui, l'équipage entier de notre seule barque se compose de soixante hommes, tant rameurs que pilotes et tireurs à la corde? Je vous demande quel beau tapage autour de nous. Je voulais vous décrire quelques-unes des scènes auxquelles ces pauvres gens nous font assister chaque jour ; ce sont de vrais abrutis, hideux, horribles, d'une grossièreté qui passe l'imagination ; il faut les voir, tirant la corde du haut des rochers qui bordent le fleuve, s'insultant et se maltraitant ; l'un d'eux tient le bâton pour les frapper ; je crois, du reste, que ce procédé n'est pas regardé par eux comme odieux, car ce n'est pas toujours le même qui tient le bâton, et on se le passe pour se relayer. Ils reviennent manger le riz sur la barque, auprès de nous ; quelle pitié de les voir gruger une écuelle de riz cuit à l'eau, groupés par quatre ou cinq autour d'une marmite dans laquelle chacun pique tour à tour, et en regardant si le voisin ne va pas plus vite, ou n'en prend pas plus que les autres ! Puis la chasse aux poux ; nous n'en avons pas encore récolté jusqu'ici, mais nous n'y renonçons pas absolument.

Les endroits les plus difficiles du fleuve sont franchis ; certain passage d'un demi-kilomètre nous a coûté deux jours de fatigues extrêmes, à cause des rapides qu'il fallait remonter à force de bras ; la manœuvre des barques en cet endroit était vraiment terrible à voir, et quoiqu'il y eût bien cent cinquante hommes qui, de la rive, tiraient nos cordages pour nous faire remonter, nous tremblions pour notre esquif, au sommet du rocher du rivage d'où nous regardions faire. A présent, ce n'est plus qu'une affaire de temps et de patience ; grâce à Dieu, nous n'en manquons pas encore, et notre petite provision se refait un peu tous les jours dans la prière et la considération du but où nous allons. Dans l'un de ces rapides, il nous est arrivé malheur : notre barque s'est lancée vers un banc de sable ; comme elle est assez chargée, le poids a entrouvert deux planches du fond ; voilà l'eau qui entre et qui

monte ; le fond de cale où sont les marchandises, sous nos pieds, a deux mètres de profondeur : vite nous plions nos effets, on nous porte à terre, on débarde les marchandises sur le rivage, on se met à vider l'eau, et on radoube le fond. Pendant ce temps, nos Chinois développent les marchandises pour les sécher, autrement elles pourriraient : ce sont des pièces de toile américaine qu'on vend à l'intérieur de la Chine ; on étend sur les rochers les pièces les plus mouillées, il y en a au moins deux cents : quel équipage ! Le patron de la barque se lamente ; mais sa femme, qui est à bord, ne perd pas la tête, elle donne les ordres en courant de côté et d'autre sur ses petits pieds ; les tireurs à la corde s'amusent, jouent à une sorte de jeu de dominos, assis sur les rochers et sur le sable ; nous nous tenons, nous autres, debout de distance en distance, pour voir si on ne vole pas la toile. Enfin, vers trois heures après-midi, tout est sec, le bateau à peu près reparé : on plie les pièces de toile sous la direction de nos deux courriers, on replace les ballots dans la barque, et nous repartons à quatre heures. Je ne sais quand nous arriverons à Tchong-Kin, ce voyage est interminable.

Que je remercie le bon Dieu de m'avoir fait venir par ici ! Tenez, depuis Shang-Haï, la joie ne m'a pas quitté : l'œuvre vers laquelle je vais est effroyable, vous ne pouvez apprécier le genre et la grandeur des difficultés qui l'entravent, et le peu d'espérances qu'elle a ; je n'y jetterai qu'un grain de poussière : vive la joie ! Je ferai ce que je pourrai, il restera toujours quelque chose de mes œuvres, ne fût-ce qu'un *germe ;* or, un germe finira toujours par germer, *germinabit radix Jesse, alleluia !* Réjouissons-nous : la vie d'un prêtre est si heureuse, si radieuse, si calme, si sereine, si rassurée sur l'avenir, je parle de son avenir à lui et de l'avenir de ses travaux. Je n'ai jamais goûté les méditations et les pensées saintes, le bonheur calme et intérieur de la pureté de l'âme qui est, après tout, essentielle à notre état, comme depuis que e me sens entouré d'un peuple immense et voué au

péché et à la mort spirituelle, et depuis que je me dis : « Il faut que la vie surnaturelle se répande sur ce pauvre peuple ; elle est encore dans ses réservoirs, qui sont les cœurs des prêtres : il faut que je sois un de ces réservoirs. » Il me reste bien à faire, beaucoup de défauts à extirper que j'ai apportés avec moi, et que je retrouve tous les jours et à tout instant : c'est votre affaire de prier Notre-Seigneur pour moi, de lui demander d'enfoncer les tampons, et d'entrer quand même. Je voudrais bien aussi trouver par ici l'occasion de déposer ce *germe* de la vie surnaturelle dans quelques âmes, et mon bonheur aurait été, en France, d'avoir cette occasion : c'a été ma principale tentation de rester à Beauvais pour la trouver. L'aurai-je par ici ? C'est un souci que je remets au bon Dieu avec tout le reste. Je ne saurai pas, avant mon arrivée à destination, où, comment et à quoi je serai occupé : le peu que j'ai vu jusqu'ici prouve que nos pauvres chrétiens sont bien épais, que leur tact intérieur et la pointe de leur spiritualité ne va pas loin ; ils sont dans un milieu si matériel, si païen, si voué au diable qu'on sent, qu'on devine, qu'on respire partout, et qui occupe tout, et on a déjà tant de peine à obtenir d'eux le simple et élémentaire état de grâce sans cesse perdu et toujours retrouvé ! Si déjà en France, où il est connu et installé dans les âmes par le baptême, Notre-Seigneur en trouve si peu pour le recevoir et lui donner l'hospitalité, c'est bien autre chose par ici : vous le figurez-vous caché, serré, gêné, à l'étroit dans les quelques pauvres âmes pures qu'il trouve au milieu de ces immenses populations de païens voués au péché ! Il y a quelque chose de consolant dans cette pensée pour le missionnaire, qui se trouve être souvent son unique pied-à-terre et sa petite résidence, et qui est presque à lui seul tout le trésor du surnaturel au milieu de ce débordement de paganisme.

LETTRE VI.

Tsen-y-Fou, le 19 mars 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

NOUS y voici enfin, dans ce bienheureux Kouy-Tchéou après lequel nous courons depuis six mois ! Il nous reste cinq jours de marche d'ici à la capitale ; nous sommes arrêtés à Tsen-y-Fou pour passer la fête de saint Joseph, et nous reposer deux jours chez un des missionnaires, qui seront désormais nos confrères. C'est de là que je vous écris, le jour même de la fête de notre grand patron à tous, puisque tous nous voulons être de la Sainte-Famille. Reprenons les choses d'un peu plus haut. Je vous ai écrit de Kouy-Fou, je crois, vous promettant une lettre de Tchong-Kin ; mais, bien que nous y ayons passé huit jours; je ne l'ai pas faite; j'étais trop fatigué, presque malade, puis assez mal installé pour écrire. Que de choses il faudrait vous dire pour être complet ! mais c'est impossible ; à chaque instant je rencontre quelque scène, quelque objet, quelque détail, quelque idée que je voudrais vous envoyer et que je promets de ne pas oublier ; puis j'oublie tout et il ne me reste que des ensembles confus et incolores que je vous envoie faute de mieux, pour vous aider à me suivre, car c'est mon plaisir et ma joie de penser que je ne suis pas encore oublié, et que quelques vrais amis me suivent encore de loin, comme je reste avec eux au-dessus et au travers des espaces.

De Kouy-Fou à Tchong-Kin, mes souvenirs ne me rappellent plus rien de saillant ; à Tchong-Kin, nous avons trouvé deux

missionnaires résidant ensemble, le plus jeune des deux ne sachant pas encore la langue ; deux jours de repos chez eux. Mais, dans ce malheureux Se-Tchouan, on est prisonnier entre ses quatre murailles, ou, si l'on voyage, on est prisonnier dans sa chaise bien fermée ; car, si on montre le nez, si on est aperçu, vite la foule s'amasse, vous dévore des yeux, rit à se tordre, commence à vous insulter, et voilà une émeute.

Après Kouy-Fou, à Hoang-Hieu, nous trouvons encore un autre missionnaire, un jeune cette fois et que nous avions connu à Paris ; nous passons avec lui seulement quelques heures, et repartons pour Tchong-Kin, où nous arrivons le Mercredi des Cendres à la nuit. J'ai éprouvé une impression étrange en entrant dans cette grande ville, conduit en avant de notre barque par une petite nacelle, et porté en palanquin jusqu'à la maison de l'évêque ; plus nous avançons au fond de la Chine, plus l'aspect de ces villes chinoises est bizarre et différent de l'Europe ; celui de Tchong-Kin entre autres, surtout le soir, où nous avons traversé dans toute sa longueur cette ville de six cent mille âmes, m'a beaucoup frappé : ville infecte, rues plus étroites que les corridors de vos maisons ; boutiques borgnes, noires, enfumées, malpropres ; des cris partout : celui qui domine est celui des ~~cochons~~ porcs que les charcutiers tuent le soir pour préparer la nuit et vendre le lendemain ; partout de petits autels à Bouddha en plein vent, avec des chandelles rouges qu'on y fait brûler, non pas par respect pour le dieu, mais pour apaiser sa colère ; sur chaque porte deux images superstitieuses représentant des divinités ~~à très gros ventre et~~ à figure monstrueuse.

Nous voici donc rendus à l'évêché, bien contents d'en avoir fini avec cette vie en barque dont nous étions fatigués ; nous allons saluer Mgr Desflêches, et que trouvons-nous avec lui ? Outre son secrétaire et un missionnaire de passage, un de ceux du Kouy-Tchéou, venu tout exprès pour nous chercher, et ayant lui-même son district dans la partie la plus voisine du Se-Tchouan. Je vous laisse à penser notre joie et les mille ren-

seignements que nous lui avons demandés les jours suivants ; nous trouvons en outre avec lui un homme de Kouy-Yang-Fou et un autre de Tsen-y-Fou, envoyés eux aussi pour nous. Tout est préparé déjà pour notre départ ; on nous fait seulement rester quelques jours à Tchong-Kin pour nous reposer, compléter ou réparer un peu notre vêtement, et il est décidé que nous partirons de Tchong-Kin pour la *Capitale*, comme disent les missionnaires du Kouy-Tchéou et comme je dirai désormais dans mes lettres en parlant de Kouy-Yang-Fou, par terre, en palanquin porté non par *quatre* mais par *trois officiers*. Rien à voir à Tchong-Kin, sinon la ville même ; les œuvres principales de la mission ne sont pas là. L'évêché est un ramassis de vieilles maisons chinoises mal recousues ensemble et en ruines, occupant du reste un assez beau terrain ; il y a des projets de reconstruction, mais on hésite, et la malveillance des mandarins et de la population fait reculer indéfiniment. Deux églises catholiques dans la ville (les protestants ne sont pas dans la ville, et n'entrent dans la Chine qu'à la suite des consuls anglais, qui ne sont encore qu'à Hankow); la première de ces deux églises est la chapelle même de l'évêché ; c'est une grande masure propre, triste, vieille, sans cachet, et qui sera démolie ; l'autre, la cathédrale, est assez belle pour la Chine, mais nos yeux européens, habitués à la riche simplicité des églises romanes ou gothiques, n'admireront jamais ce qu'il faut faire par ici pour plaire aux Chinois ; et, comme me disait le *curé chinois* de cette église, pour qu'un monument fasse ici de l'effet, *opus est ut percellat oculos :* construction en bois peint, doré, verni, partout des inscriptions en caractères chinois, suspendus et coupant les lignes, des armées d'images pieuses de confection française, polychromées, puis des lustres compliqués à papillotes, à frisettes, à dorures, à clinquant ; comme goût c'est détestable ; je pourrai probablement vous envoyer bientôt la photographie de la nouvelle cathédrale de Kouy-Tchéou, bâtie sous le vocable de saint Joseph et qui sera consacrée le troisième dimanche après Pâ-

ques, fête du patronage saint Joseph ; vous aurez une idée du genre ; encore la situation de l'Église au Kouy-Tchéou permet-elle un peu plus d'audace, et on s'écarte davantage du genre chinois, comme vous le verrez dans ce monument, qui me semble une combinaison assez heureuse du gothique avec le style du pays.

Nous voici en chaise, le huit mars, à neuf heures du matin, portés chacun par nos *trois officiers*, qui sont de robustes lurons, en loques, assez bonnes figures, riant et causant sous leur fardeau cependant assez lourd. Nos chaises nous appartiennent et nous resteront ; elles coûtent chacune vingt-cinq francs : ce sont de grandes boîtes carrées ouvertes par devant; au fond est le siége du porté qui peut à volonté tirer un voile devant pour se cacher, ou rester découvert pour respirer ; deux grandes perches de bambou très solides et légères forment le brancard ; deux porteurs en avant, un en arrière. Ce moyen de transport vous paraît odieux et répugnant ; j'avais la même impression, mais il faut bien en passer par là ; c'est le seul, ou à peu près, usité en Chine, avec la mule, dont nous aurons lieu de nous servir spécialement au Kouy-Tchéou ; les Chinois ne le trouvent nullement odieux, et nos porteurs n'ont pas d'autre gagne-pain ; tous les transports se font du reste ici à épaules d'hommes, et celles des Chinois sont incomparablement plus robustes que celles de n'importe quel portefaix européen. Voilà des hommes qui nous portent six et huit heures par jour, en ne se reposant qu'à peu près une fois par heure ; ils vont presque toujours au pas de course, et Dieu sait si le chemin est raboteux, escarpé souvent. Nous partons chaque matin vers cinq heures et demie ; on marche avant de manger deux heures à peu près : on arrive à une auberge chinoise plus ou moins écartée, on déjeune là, c'est-à-dire que nous y mangeons ce que nous y avons apporté ; l'auberge ne peut guère fournir que du riz, de l'eau, du thé, une sorte de mauvais chou vert et feuillu qu'on fricasse à l'eau et au sel, un fromage fade fait avec une pâtée de grosses fèves fermentées ; je n'ai pas encore

pu m'y mettre. En passant dans les villes, nous faisons une provision d'œufs, de sucre en poudre assez bon quoique pas propre ; pour moi, qui suis plus fatigué, un peude viande de porc ; mes deux compagnons, et les trois ou quatre chrétiens qui font partie de notre escorte, font maigre perpétuel, à cause du carême, qu'on a conservé en Chine dans toute sa rigueur, excepté le jeûne ; on ne jeûne que le vendredi.

Arrivés donc à une auberge, nous y trouvons déjà installés un certain nombre de voyageurs, porte-faix, marchands, car la route est pleine de monde qui circule. On nous cède immédiatement la première place, c'est-à-dire la plus belle table, car nous autres nous sommes des *grands hommes*, comme on dit par ici de ce qui est un peu plus notable ; il n'y a qu'un fourneau et qu'une marmite, ils nous sont livrés sans retard, et nous commençons à y faire nos sauces. Depuis Tchong-Kin j'ai heureusement retrouvé la recette pour faire la soupe à l'oignon et la panade ; le matin nous commençons toujours par la panade, et le soir par la soupe à l'oignon, où je fais roussir une poignée de farine avant de mettre l'eau. Les Chinois ne font pas de pain, mais à Tchong-Kin et ici les missionnaires en font et nous en avons une provision. Le soir, vers trois ou quatre heures, plus ou moins, on s'arrête dans une auberge ; il faudrait vous décrire encore ces auberges, ou mieux, il faudrait que vous les vissiez ; toutes, riches et pauvres, taillées sur le même modèle : grande masure ouverte à tout venant, et à la disposition de qui veut y rentrer, même sans y rien dépenser ; on entre par un bout, on sort par l'autre, sans descendre de mule ou de palanquin, sans débotter ; la route traverse la maison ; dans un coin un gros fourneau en briques à une seule ouverture ; tout passe par la même et unique marmite ; des tables au fond de l'appartement, et, si l'auberge est un peu riche, quelques chambres au moyen d'une cloison en bois et en terre. Le soir donc nous nous arrêtons à une auberge qui loge ; nous avons avec nous, comme tous les voyageurs de ce pays-ci, nos couvertures et une natte ; la chambre

contient quelques lits, c'est-à-dire des planches sur deux tréteaux; les plus belles auberges n'ont pas autre chose, et les plus belles chambres sont littéralement des chambres sans plafond, sous la tuile, et avec la terre pour plancher; on dort tout de même.

Si vous voulez me suivre un peu au passage, sur la carte du Kouy-Tchéou, voici quelques noms de villes, ou, comme on dit, de *marchés*, par où nous avons dû passer jusqu'ici : le dernier du Se-Tchouan où nous avons couché est Koan-Yn-Kao; le treize au matin nous entrons au Kouy-Tchéou et le soir nous couchons à San-Kan; le quatorze à San-Po; le quinze à Tong-Tse. De Tchong-Kin à Tong-Tse huit jours de voyage; mais ici, attention : cette petite ville est la résidence du missionnaire qui est venu nous chercher, c'est pour ainsi dire là que se faisait notre entrée officielle au Kouy-Tchéou, le quinze après-midi, par un beau soleil printanier. Vous devinez mes impressions en arrivant à notre première église et dans notre première chrétienté; notre réception a été charmante; notre compagnon, missionnaire du lieu, voyage non en chaise comme nous, mais monté sur une mule; il était arrivé deux heures avant nous pour préparer sa maison, où nous devions rester un jour et deux nuits. Pour nous, arrivés après lui à une demi-lieue de la ville, nous voyons une petite députation de chrétiens qu'il envoie nous recevoir et nous escorter à notre entrée. D'abord ce sont trois beaux jeunes hommes qui descendent de leurs mules, et nous font, à la mode du pays, la génuflexion en pleine route; je leur dis avec les quelques mots de chinois que je sais : « Vous êtes des chrétiens ? » — « Oui, » me répondent-ils avec ce bon sourire que le prêtre catholique a toujours et partout la consolation de retrouver sur le visage de ceux qui appartiennent à sa foi et à sa famille. Pauvres gens, ils paraissaient tout émus en nous voyant, et je vous assure que, pour moi, en rencontrant pour la première fois, si loin de la patrie et du centre de l'Église, des chrétiens qui nous appartiennent pour ainsi dire, j'étais

bien ému aussi. Plus loin, nous en retrouvons encore trois à pied, tous se mettent à notre suite ; nous arrivons à la porte de la ville, les trois cavaliers passent en avant l'un derrière l'autre, et nos chaises après, escortées de piétons ; les trois mules ont des grelots qui résonnent, la ville entière sait qu'il arrive des nouveaux *pères chrétiens*, notre cortége est respectable, et nous faisons vraiment sensation, car tous les païens sont sur les portes et dans la rue pour nous voir. Du reste, pas une injure, pas un cri, pas un signe de dédain ; au contraire, la sympathie et surtout le respect sur tous les visages ; notre marche est vraiment triomphale, et l'on voit que ces païens se disent : « Voyez donc comme ces chrétiens honorent leurs prêtres, et comme ceux-ci, quoique leur venant de si loin, ne sont pas pour eux des étrangers ! »

Il faut vous dire que, dans toute la Chine, on déteste l'Européen, on l'insulte et on se moque de lui ; nous avons été saturés de cela à Shang-Haï et à Tchong-Kin, et le missionnaire ne peut pas se montrer en public. Au Kouy-Tchéou, ce n'est plus la même chose; nous nous montrons, on nous regarde avec curiosité, mais sans mépris, et le peuple est sympathique et plus naturel. Cette différence vient sans doute du caractère, mais aussi de la situation que les missionnaires ont prise, et de la façon dont ils se sont posés dès le principe ; Mgr Faurie a vraiment conquis la position, et, comme disent les missionnaires, « nous vivons de lui ! »

Nous voici descendus à Tong-Tse, et dans la résidence du missionnaire ; sa petite maison à la chinoise est propre et convenable ; son église et un orphelinat auprès, tout cela sur terrain appartenant à la mission. On a battu le tam-tam d'une certaine façon ; il y a trois cents chrétiens dans la ville ; environ deux cents sont réunis dans l'église pour recevoir l'eau bénite que je suis chargé de leur donner, et pour nous faire les prostrations d'usage ; puis nous entrons à la maison, et, toute la soirée, nos causeries avec le Père sont interrompues par l'arrivée des chrétiens, qui viennent nous saluer en particulier et

consulter le Père, absent depuis six ou sept semaines pour les tournées dans les petites chrétientés de son district.

Nous repartons le dix-sept pour Tsen-y-Fou ; de Tong-Tse à Tsen-y-Fou deux jours de voyage toujours en chaise par un chemin plus ou moins pavé, mais au moins toujours frayé, et qui porte le beau nom de *Route impériale ;* il a en général un mètre de large, le passage d'une chaise ; du reste, chemin pittoresque s'il en fut, toujours monter et descendre. Le paysage que nous traversons est ravissant, sauvage, tout en montagnes à pic plus hautes et plus pittoresques qu'au Se-Tchouan ; partout des rochers, des torrents, des bouquets d'arbres ; culture superbe : les Chinois ne laissent pas perdre un pouce de terrain, et on voit partout sur le flanc des montagnes à pic un Chinois avec son buffle couleur d'hippopotame et une petite charrue primitive, en train de gratter le peu de terre qui recouvre la roche, pour y planter de grosses fèves ou de l'opium; les montagnes trop escarpées pour être mises en culture sont boisées ; de notre chaise, nous sentons les bonnes odeurs des bois et des champs, et nous entendons les oiseaux.

A Tsen-y-Fou, réception plus touchante encore qu'à Tong-Tse ; nous trouvons ici une résidence assez grande avec beau terrain récemment acheté pour y établir peu à peu des œuvres. Le Père du lieu nous attend en compagnie de trois autres missionnaires venus à notre rencontre ; nous passons deux jours ensemble ; ce soir-là, nous nous sommes couchés.... le matin. La soirée est chantante, riante, et tant soit peu même dansante ; c'est une maxime de Mgr Faurie, passée ici en tradition, qu'il *faut faire les fous pour ne pas le devenir;* c'est aussi un principe reçu dans la société des Missions Étrangères, que la gaîté est une des forces du misionnaire français, et il est connu partout que le Kouy-Tchéou est une des missions où cette morale est le plus fidèlement mise en pratique. Tout ce que j'entends dire de notre mission, du reste, me plaît beaucoup; on y a gardé, autant qu'il a été possible, le genre, les habitudes, les usages d'Europe, et on a obtenu des Chinois

qu'ils ne s'en étonneraient et ne s'en offusqueraient pas. Il y a fort à faire, mais il y a moyen de faire quelque chose, paraît-il ; la fatigue est grande à cause de la configuration du pays, qui est très montueux, mais personne ne s'en plaint, et ces fatigues ne seront pas perdues, si Dieu bénit la sueur des missionnaires, ce qui, pour en revenir toujours à mon refrain, ne dépend pas de lui seul, mais de la ferveur avec laquelle on priera pour lui en Europe.

Vous savez mon idée à moi, celle qui a toujours été le fond de ma vocation et qui m'amène en Chine : c'est la formation de la société chrétienne plus encore que la conversion des individus, qui en est cependant le moyen ; c'est l'agrandissement de l'Église par la transformation des peuples qui ne sont pas encore chrétiens ; l'œuvre n'est pas petite, *grande opus !* par ici surtout où les esprits sont si peu préparés à l'Évangile, où toutes les idées sont opposées aux nôtres ; mais enfin elle avance tout doucement, avec l'aide et les prières des âmes chrétiennes d'Europe. Nous sommes ici pour que l'Église soit catholique, c'est-à-dire pour que la foi soit représentée partout, et que partout le salut soit offert à tous ceux qui s'y sont préparés par une vie aussi pure que possible et par la bonne volonté ; dussé-je ne faire presque rien, et échouer presque en tout, il me semble que cette pensée, que je représente ici la foi, que je rends l'Église *catholique*, et que je suis moi-même l'Église, me soutiendra toujours un peu partout. Nous sommes bien peu nombreux, mais enfin nous apporterons dans cet abîme notre grain de poussière, ceux qui nous suivront entreront dans nos travaux, comme dit l'Évangile, c'est-à-dire auront le profit de nos peines, et jouiront de ce que nous aurons fait ; tant mieux si nous avons pu ainsi, par nos sueurs, nos sacrifices et nos larmes, avancer tant soit peu le grand travail de la propagation de la foi, du règne de Jésus-Christ. Du reste les païens, même ceux qui ne veulent pas accepter notre prédication, la prennent au sérieux, savent qu'elle enseigne ce qui est bien et ce qu'eux autres ne veulent pas s'imposer...

A Dieu, priez pour moi, priez pour les missions catholiques en général ; souvenez-vous et dites bien, dans vos prédications, vos directions et vos catéchismes, qu'il en est de la prière à rebours des entreprises humaines : plus elle embrasse d'intentions, mieux elle étreint.

LETTRE VII.

Kouy-Yang-Fou, le 17 avril 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

VOYEZ-VOUS d'où je date ma lettre ? Je suis arrivé ici le vingt-cinq mars, *jour de l'Annonciation de la Sainte Vierge ;* remarquez bien : notre entrée à la capitale avait été fixée au vingt-cinq mars, avant que nous eussions pensé à la fête de l'Annonciation ; donc la Sainte Vierge me paraît *responsable* de la joie que nous en avons eue, et des bénédictions que cette coïncidence nous fait espérer.

Un mot sur la dernière partie du voyage ; elle est déjà presque vieille, et j'ai vu, entendu et déjà oublié tant de choses depuis !

Nous voilà partis de Tsen-y-Fou dans nos chaises, portés chacun par nos *trois officiers* que nous voudrions, surtout à la fin de notre interminable route, faire aller aussi vite que le vent. Plus on avance dans le Kouy-Tchéou, plus les montagnes sont élevées, rocheuses, accidentées ; pas la moindre petite plaine où puisse se reposer notre œil fatigué ; au fond des vallées il y a toujours un torrent, on cultive les deux bords, et les cultures s'étagent de chaque côté, sur le penchant de la montagne, tant que ce n'est pas trop abrupt ; les Chinois sont, sous ce rapport, très hardis : ils font monter leurs petits buffles gris-sales sur les rochers pour gratter le moindre coin de terre végétale, et on croirait à chaque instant que l'homme, la bête et la charrue vont rouler du haut en bas ;

au sommet des montagnes, quelques pauvres arbres, sapins et autres, tandis qu'au Se-Tchouan les montagnes sont dénudées et sans bois. On aperçoit partout les traces des fléaux, rébellion, famine et peste, qui ont ravagé cette province, il y a dix ans: des ruines de maisons et de bonzeries, des villages entiers dont il ne reste que les débris ; à chaque pas, dans les rochers, au pied d'un arbre, au bord d'un ruisseau, et surtout devant une maison, nous rencontrons un édicule de pierre, en forme de temple, d'un peu plus d'un mètre cube, couvert de sentences, renfermant deux statues assises, l'une d'homme et l'autre de femme, et quelques petites chandelles de suif rouge plantées devant : c'est un autel des ancêtres que représentent les deux statues ; de temps en temps, surtout le soir, nous voyons un Chinois du lieu qui fait devant ce petit autel des prostrations à deux genoux et des salutations profondes, avec grands gestes des deux mains croisées en avant et portées du front aux genoux. Aux abords des villes et des villages, on voit les tombeaux en forme de buttes rondes, d'un mètre de haut, semés partout au milieu des terres cultivées, et couverts de gazon ; les familles vont de temps en temps s'y promener en beaux habits ; on s'arrête au milieu des tombeaux de ses parents, un homme bat le tam-tam, on se met à faire, chacun à son tour, les prostrations et salutations devant une pierre tumulaire qui est sur un côté du tertre ; on brûle des pétards, chose fort en vogue par ici, pour faire peur aux mauvais esprits ; on pousse quelques cris plaintifs, sur un ton très aigu, en signe de douleur; on prononce même des paroles de lamentation ; ce qui n'empêche pas de se retourner, de causer et rire avec les autres assistants, entre deux salutations et deux lamentations ; puis on fait sur place un petit régal. Je vous envoie, sous ce pli, une sorte de chapelet de ces faux lingots d'or et d'argent qu'on dépose ou qu'on brûle devant les autels de Bouddha et des ancêtres: la divinité est sensée les prendre pour de bon argent, et accorder sa protection en retour ; je suis obligé de les aplatir pour les mettre dans ma lettre, vous

n'avez qu'à les redresser en forme de cônes tuyautés. On ne se fait pas d'idée de la notion stupide que ces pauvres gens ont de leurs dieux, et du peu d'habileté qu'il faut pour attraper ces dieux ; j'ai ramassé cette grappe de lingots derrière une bonne femme à petits pieds qui en portait une liasse devant moi.

Il paraît que pas un païen ne croit à Bouddha et aux superstitions bouddhistes ; seulement ils ont une foi superstitieuse au diable et aux esprits ou génies bons ou mauvais, surtout mauvais ; et le diable entretient cette foi par de vrais prodiges qu'il leur fait voir par ci par là, et qui les tiennent dans une crainte perpétuelle de sa puissance ; c'est uniquement pour l'apaiser qu'ils lui présentent leurs offrandes et leurs hommages. Chose remarquable que ce culte très compliqué, très assujettissant, rendu au démon par des gens qui reconnaissent sa méchanceté, mais l'honorent uniquement par peur. Comme cela contraste avec l'idée du vrai Dieu et les hommages qu'il attend de nous !

De temps en temps, nos guides nous font arrêter chez quelque chrétien où nous prenons une tasse de thé, toujours et toujours du thé ; encore n'est-il pas si fameux que j'aurais cru, le thé de Chine ; d'abord on le prend sans sucre, amer et fade... Enfin, on s'y habituera, comme à leur vin de riz qui soulève le cœur.

Notre dernière station est Tcha-Tso ; un missionnaire y réside ; il est belge et m'appelle son voisin, parce que je suis du nord de Paris. Nous couchons chez lui, dans sa maisonnette en bois, comme toutes les habitations chinoises ; nous y disons la messe le jour de l'Annonciation. La ville de Tcha-Tso compte une centaine de chrétiens, tous assistent à notre messe et emplissent une pauvre petite chapelle en planches, pourtant la plus grande des quatre pièces de la maison. Les stations sont plus ou moins bien installées, celle-ci n'a rien d'extraordinaire, ni en bien, ni en mal ; quel plaisir quand je pourrai vous décrire ma station à moi !

Enfin, nous sommes en route pour la capitale, et nous *entamons* l'étape par le plus radieux soleil qui ait jamais éclairé la terre ; mais l'étape est longue, l'impatience l'allonge encore, et la capitale du Kouy-Tchéou se dérobe si bien au fond de son entonnoir, que, pour l'apercevoir, il faut avoir gravi les sommets de la dernière montagne. Arrivés à une auberge écartée, à une bonne lieue et demie de Kouy-Yang-Fou, nous rencontrons un des missionnaires résidant auprès de Mgr Lions ; il vient au-devant de nous, nous apportant des oranges et la bienvenue de Mgr et de son entourage ; grande joie et abondance de questions de part et d'autre. Nous nous remettons en route, lui sur sa mule, nous en chaise. C'est sans doute Bouddha, mécontent de nous voir venir, qui nous envoie ses diables pour arrêter notre marche : un de mes porteurs se blesse le genou, je descends pour le soulager, mais je suis éreinté, ces atroces souliers chinois me blessent les pieds, et les chemins ! Il faut remonter en chaise, et on marche tant bien que mal ; un brancard de mon palanquin se détache, on le *rafistole* le mieux possible, et nous avançons. Voici une petite troupe de chrétiens de la ville qui vient saluer les nouveaux Pères, c'est-à-dire se mettre à genoux devant eux ; puis une autre troupe, une autre encore ; puis les élèves du séminaire, ceux de l'orphelinat ; cela nous fait une belle suite, comme vous voyez. Nous approchons, tout d'un coup, de la cime de la montagne, et au détour d'un rocher qui gênait notre vue, la ville nous apparaît dans toute son étendue : une plaine d'environ cinq kilomètres de long sur deux ou trois de large, entourée de montagnes et de pics rocheux, pointus, irréguliers, les uns nus et arides, les autres un peu boisés, quatre ou cinq surmontés d'une pagode bouddhique avec un couvent de bonzes qui ressemble à un fort dans la plaine, un amas de maisons basses et sombres, couvertes de tuiles noires ; autour, une muraille en pierre, avec créneaux à l'antique ; par ci par là, de grands mâts peints en rouge indiquent la demeure du gouverneur, des mandarins, des chefs militaires et des lettrés ;

partout, en dehors des murs, et sur le versant des montagnes, de petites buttes de terre et des pierres levées, ce sont des sépultures ; on enterre n'importe où, les tombeaux sont inviolables, on n'y touche pas, on ne cultive plus la terre qui recouvre la dépouille sacrée des morts. L'aspect de la capitale est donc assez misérable. Mais le regard est attiré par une construction plus grande, plus éclairée, qui domine superbement la ville, c'est l'église des chrétiens !

Nous arrivons en ville, escortés du cortége de chrétiens recrutés en route, mais toujours en chaise, la bienséance ne nous permettant pas de faire notre entrée à pied. Nous voici près de l'église, au *palais* épiscopal, maison assez spacieuse, entourée d'un grand jardin, mais basse et en bois, sans étage bien entendu, et avec des papiers pour carreaux. On nous dépose dans la cour ; un missionnaire arrive, deux, trois, puis Monseigneur; tout le monde pousse des cris, les uns en français, les autres en chinois, les chiens et les habitants de la basse-cour, chacun dans leur langue ; on nous assourdit de pétards ; Monseigneur nous bénit, nous embrasse, nous conduit à la chapelle et à table sans perdre de temps ; enfin nous sommes arrivés !

Monseigneur a près de lui son provicaire, le procureur de la mission, et un missionnaire malade. Nous avons été reçus à bras ouverts, et traités comme le dernier-né dans une famille. Quatre autres missionnaires habitent la ville ou la banlieue ; l'un est chargé de la direction d'un grand orphelinat, deux sont à la tête du séminaire. Tous viennent, le dimanche vingt-six, dîner avec Monseigneur et nous voir : réjouissance, causerie, joie, je n'ai pas besoin de vous décrire tout cela, mais seulement de vous dire que si les missionnaires ont pas mal de tracas, de misères et d'inquiétudes, avec une vie d'ordinaire bien triste, isolée et ennuyeuse au point de vue naturel, leur cœur n'est guère mélancolique, et surtout s'ils se trouvent deux ou trois réunis de temps à autre, Notre-Seigneur, qui ne manque pas d'être au milieu d'eux, selon la promesse de l'Évangile, n'y apporte

pas la mélancolie. Mgr Lions fait sous ce rapport comme Notre-Seigneur : c'est le plus simple des hommes et tout bonnement un des missionnaires du Kouy-Tchéou, le *Père-Évêque*, comme disent ses anciens compagnons ; on ne se gêne pas plus avec lui qu'avec le premier venu de ses missionnaires, et il est bien le plus humble et le plus accommodant ; aussi sommes-nous aujourd'hui tout aussi familiers avec lui qu'avec les autres confrères que nous avons vus.

Dès le lendemain de mon arrivée, je me suis mis à dormir, dormir et dormir encore, non seulement la nuit, mais le jour ; c'est ce qui m'a guéri ; et je me suis trouvé, après une semaine de sommeil presque ininterrompu, remis et plein de forces, prêt à partir pour un district, si on veut m'en donner un ; mais ceci ne se fera que dans trois semaines. Le jour du patronage de St-Joseph, les missionnaires du Kouy-Tchéou seront réunis ici pour la retraite. On commencera ce jour-là par la bénédiction solennelle de l'église, achevée depuis à peine deux mois ; grande fête pour les deux mille chrétiens de la ville, et pour nous tous. La retraite s'ouvrira le soir et durera jusqu'au dimanche suivant ; alors on décidera de notre sort, et on nous assignera une place au moins provisoire ; probablement chacun de nous sera confié à un ancien missionnaire, pour étudier la langue et faire ses premières armes ; dans quelques mois seulement on nous donnera un district, c'est-à-dire la moitié ou les trois quarts ou l'équivalent du département de l'Oise, avec prière de trotter là-dedans, et de ramasser le plus de brebis possible, mais avant tout d'entretenir la foi dans ceux qui l'ont déjà.

Mon sommeil de huit jours a cependant été interrompu par la visite des établissements chrétiens de la ville, qu'il faut vous faire tant soit peu connaître. Voici d'abord, réunie à la maison de Monseigneur, l'*École préparatoire* tenue par le provicaire ; il est en même temps curé de la paroisse, chargé de quinze cents chrétiens qui pratiquent TOUS ; cette école est une sorte de petit collége où l'on ébauche l'éducation des en-

fants annonçant quelques dispositions pour le sacerdoce ; ils sont une trentaine aujourd'hui ; bien peu auront la constance d'aller jusqu'au petit séminaire, car ces pauvres Chinois sont rudes à dégrossir, lents à comprendre le sacrifice et à élever leur cœur jusqu'à ce quelque chose de noble et de délicat qu'on appelle une vocation, *tardi ad credendum*. A une lieue de la ville, dans la montagne, la mission possède un terrain acheté autrefois par Mgr. Faurie, où se trouvent maintenant le grand et le petit séminaire, réunis ensemble quoique distincts, chacun sous la direction d'un missionnaire. Hélas ! il faut du temps à une chrétienté pour la rendre féconde en vocations et capable de produire le sacerdoce.

La chrétienté du Kouy-Tchéou est neuve, et les familles converties ne sont pas encore assez épurées pour donner des prêtres ; le sang et l'esprit païen encore vivaces ont fait échouer jusqu'ici à peu près tous les essais ; on n'a que trois prêtres indigènes ; il est mort deux ou trois séminaristes dans les ordres ; pour le moment, neuf jeunes gens sont au petit-séminaire et neuf au grand ; ils ont bonne tournure, et on espère ; mais il reste à ceux du grand-séminaire, outre leur théologie à achever, l'épreuve de la vie de *catéchiste* qu'on leur fait subir après leurs cours finis et avant le sous-diaconat, en les plaçant en district, auprès d'un missionnaire, pour les former et voir leur force morale ; la plupart ont succombé à cette épreuve, on n'a pu rien faire d'eux. Ce que nous voyons et entendons montre qu'il y a une difficulté immense, incroyable, à recruter le sacerdoce parmi ces pauvres populations dont l'esprit, même après leur conversion, reste plus ou moins imprégné de principes païens, et le cœur surtout sans générosité, sans nerf, sans élévation, incapable de s'émouvoir à la pensée du sacrifice, et d'éprouver un sentiment généreux. J'aurai sans doute occasion de recauser de tout cela avec vous, quand j'aurai mieux observé, et de plus près. Toujours est-il que si on compare deux populations chrétiennes, l'une chinoise, l'autre française, du moins dans les environs de Paris,

ce qui est à l'avantage de la première, c'est que *tous les chrétiens pratiquent* leurs devoirs et obéissent au *Père*, mais voilà tout ; les meilleurs chrétiens sont de bonnes gens de campagne, simples et honnêtes ; on n'en trouvera pas un seul, homme ou femme, qui soit capable d'un peu d'union à Dieu, d'une vie un peu avancée en piété, et de cette intelligence délicate et généreuse du sacrifice qu'on découvre toujours en France dans quelques âmes, si mal partagé qu'on soit comme pasteur. Ici, c'est de la grosse besogne, *de catechisandis rudibus;* il s'agit de sauver le plus d'âmes possible, en les mettant dans les dispositions strictement exigées, et de fonder des familles chrétiennes.

Sur un pic de la montagne, au-dessus du séminaire, on a construit une petite chapelle à Notre-Dame, en style semi-gothique semi-chinois ; c'est un but de pèlerinage pour les chrétiens de la ville, et souvent de réunion pour les missionnaires. Figurez-vous ma bonne surprise : cette chapelle est dédiée à *N.-D. de Liesse*, que nous connaissons si bien dans notre diocèse de Beauvais. Pour remercier Dieu d'avoir toujours entretenu *la joie* parmi les missionnaires, et sachant qu'il y avait en France un sanctuaire de N.-D. de Liesse, Mgr Faurie a voulu que la Sainte Vierge fût honorée ici sous le titre de *Causa nostræ lætitiæ.*

Visite aux deux orphelinats de la Sainte-Enfance : l'un est en ville, mais à distance de la maison épiscopale et au centre d'un petit noyau de cinq cents chrétiens ; le curé est précisément le directeur de l'orphelinat ; l'autre se trouve hors les murs, dans un pauvre faubourg, et au milieu aussi d'une centaine de chrétiens. Les deux orphelinats, quoique séparés par une distance de deux kilomètres, n'ont qu'un seul directeur qui va de l'un à l'autre, et administre les deux petites paroisses. L'orphelinat de la ville comprend deux maisons, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles, celles-ci soignées par des *Vierges chrétiennes ;* l'orphelinat du faubourg n'est que pour les garçons, surtout pour ceux qu'on vient d'*acheter* et qui ne

sont pas encore baptisés. Le jour de notre visite, un pauvre petit de cinq ans venait d'arriver ; sa mère morte, son père païen l'avait *vendu trente sous*. On a bien du mal à faire de ces pauvres enfants quelque chose de bon, c'est de la graine de païens, et on n'en tire pas beaucoup de héros ; mais enfin, on marie un orphelin à une orpheline, cela fait une famille chrétienne, et les enfants qui naissent valent ordinairement mieux que leurs parents, parce qu'ils ont été baptisés plus tôt, mieux instruits, élevés en famille, et proviennent d'un sang déjà un peu épuré par la foi ; cette remarque, dit-on, est frappante et universelle.

Les vierges chrétiennes sont de bonnes filles qui renoncent, au moins provisoirement, au mariage, par un vœu d'un an, et vivent, les unes chez leurs parents, les autres en communauté, et consacrées au soin des enfants. Leur maison principale est ici près de l'église ; elles en sortent pour aller aux orphelinats que la mission dirige en plusieurs endroits de la province ; ce ne sont pas des saintes Thérèses, il s'en faut ; cependant, n'est-ce pas une preuve sensible de la sainteté de l'Église, de voir que partout où elle apparaît, elle produit cette belle fleur de la *virginité volontaire* embrassée en *esprit de sacrifice ?*

La piété de ces pauvres gens, vierges et autres, consiste en de longues prières que leur esprit encore épais ne leur permet même pas, non seulement de méditer, mais de réciter tout bas ; ils les chantent pendant des heures entières, sur le ton le plus criard et le plus nasillard qu'on puisse imaginer. Les offices et chants d'église sont inconnus, à cause de l'impossibilité pour le peuple de prononcer le latin ou de le lire ; ils chantent donc en chinois pendant les messes auxquelles ils assistent, et toutes les fois qu'ils sont réunis à l'église ; si vous entendiez l'harmonie effroyable que forme ce mélange de voix grêles, maigres, stridentes et nasillardes ! Hommes, femmes, enfants, tous chantent à l'unisson ! D'ailleurs, ils sont incapables d'attention pieuse, et ils n'ont qu'une distraction pen-

dant leur prière : elle dure depuis le commencement jusqu'à la fin ; aussi leurs regards vont-ils partout, au plafond, aux murailles, à la porte, aux voisins de droite, de gauche, par devant, par derrière. Pauvres gens ! Au moins ont-ils ceci de bon, d'être dociles et de bonne volonté ; ils donnent ce qu'ils peuvent comme sentiment ; sûrement le bon Dieu sera indulgent pour eux, et peut-être, avec beaucoup de temps et de patience, en formant une longue succession de familles chrétiennes, *un sang chrétien*, on finira par les rendre plus aptes à la vie spirituelle...

Je me réjouis de plus en plus d'avoir emporté ma bibliothèque ; l'étude élève toujours les pensées, nourrit l'esprit, fortifie l'âme, et nous fait un petit apprentissage du Ciel, où nous verrons en plein jour ce que nous parvenons à soupçonner un peu ici-bas, à force de méditations et d'étude ; le missionnaire n'a pas beaucoup de loisirs, mais il faudrait que je fusse bien absorbé, pour ne pas continuer à travailler, afin de me maintenir l'esprit à une certaine hauteur au-dessus de la vie vulgaire et au-dessus de ce milieu païen dans lequel on respire par ici tant de mauvaises choses. Vous savez mes idées sur l'étude, comme moyen de préservation, comme nourriture pour l'âme du prêtre, même et surtout dans le ministère ; je ne crois pas que j'en démorde jamais, et tout m'y confirme... Heureux si j'ai trouvé, comme tout me le fait espérer, le lieu de mon travail, et si je puis aider à l'installation de l'Église chez nos pauvres Chinois ! Toujours est-il que je suis bien content d'être venu ici ; les confrères sont admirables de zèle et de dévouement ; il règne entre nous une grande fraternité ; ceux qui ont du patrimoine en versent le revenu à la masse commune et on partage tout. Nous avons des talents variés, un photographe ! Grâce à lui, je vous enverrai bientôt l'image de notre cathédrale, le portrait de Mgr Lions, et ceux de tout le *chapitre ;* vous ~~n'~~y verrez ~~pas de gros ventres, mais~~ pas mal de grosses barbes....

Je suis bien, bien touché de l'intérêt que beaucoup de per-

sonnes me témoignent, en vous demandant de mes nouvelles, et en priant pour moi ; voilà qui est le fait de bons cœurs, et de cœurs *chrétiens*, capables de comprendre ce qu'un prêtre vient faire par ici, les raisons supérieures qu'il a de quitter tout ce qui lui est cher, et de s'enfoncer au milieu de ces pauvres pays, absolument inférieurs à notre belle France. N'en doutez pas, Dieu bénira les âmes qui s'unissent à vous et à moi par la prière, l'offrande de leurs peines et de leurs sacrifices ; dites-leur, de ma part, combien je les remercie ! Du fond de nos chrétientés, j'appelle sur elles, sur leurs familles, sur toutes leurs affections, les grâces les plus abondantes, les consolations qui aident à porter vaillamment les peines de la vie, puisqu'il y en a partout. J'espère que mon souvenir sera, pour ceux qui le garderont, une espèce de prédication, un encouragement à donner au bon Dieu cette pauvre vie si courte et cependant si précieuse, pour mériter de nous retrouver au Ciel.

LETTRE VIII.

Kouy-Yang-Fou, le 15 mai 1876.

MON RÉV. ET BIEN CHER PÈRE, (1)

EN commençant cette lettre, je me demande si vraiment ce n'est pas bien présomptueux à moi de prétendre, du fond de la Chine, intéresser les amis de saint Joseph par le récit d'*une bénédiction d'église*. C'est chose commune en Europe que la construction et la bénédiction d'une église ; les populations catholiques de notre France sont habituées aux manifestations de la foi et de la dévotion au saint Patriarche, dont vous êtes l'apôtre, et même au récit de ses miracles ; et puis nos pauvres chrétientés chinoises sont si peu de chose dans la grande famille catholique ; la nôtre en particulier, celle du *Kouy-Tchéou*, cachée et comme perdue au milieu de ses montagnes, presque au centre de l'Asie, est, par sa situation géographique, intellectuelle et morale, si à l'écart, si déshéritée de toute participation à ce mouvement d'idées et à ces belles manifestations religieuses qui se font en Europe, que nos fêtes vous sembleraient bien pâles, et que peut-être ce simple récit ne vaudra pas la peine d'occuper vos lecteurs. J'ai cru cependant trouver dans les faits que j'ai réunis et dont je vous envoie le résumé, une portée particulière en raison de la situation même où sont nos églises naissantes, un argument et des raisons capables de

(1) Le R. P. Limbour, de la congrégation du Saint-Esprit, directeur de l'archiconfrérie de Saint-Joseph à Beauvais. Cette lettre a paru dans le Messager de Saint-Joseph.

confirmer dans leur foi et dans leur piété les serviteurs de saint Joseph. La Chine est païenne, mais la croix y est plantée et connue d'un grand nombre, persécuteurs ou fidèles. La prédication de l'Évangile s'y fait entendre, un peu dans chaque province, et s'y promène, pour ainsi dire, gagnant à Jésus-Christ tous ceux que le Saint-Esprit a, comme dit l'Écriture, *préordonnés pour le salut.* Le règne de Dieu y est représenté, dans la plupart des principaux centres de population, par quelques familles chrétiennes ; l'apostolat y organise peu à peu ses travaux et ses institutions, et quoique réduite encore à un petit nombre de fidèles, l'Église, dans ces lointains pays, est vivante, active et déjà féconde ; elle ne peut échapper au bénéfice des manifestations de la grâce, pas plus qu'elle n'échappe au bénéfice de la charité des chrétiens d'Europe, ses bienfaiteurs et ses soutiens. Il est remarquable qu'à pareille distance du centre de la catholicité, la grâce se révèle ici avec les mêmes caractères, la foi éprouve le même mouvement, les mêmes inclinations, le même entraînement surnaturel vers les mêmes objets. Il existe entre les provinces les plus écartées du grand empire catholique *une unité de piété*, parce qu'il y a une unité de foi et de vie chrétienne qui s'appelle *la communion des saints* et qui relie en un seul corps, par des attaches surnaturelles et invisibles, tous les membres de l'Église. Si donc le grand essor qu'a pris, depuis quelques années, en Europe, la dévotion à saint Joseph, a été une de ces douces manifestations de la grâce, et si ce n'est pas un acte isolé et superficiel d'un certain nombre de personnes pieuses, entendues entre elles pour réunir leurs prières, mais un mouvement profond, ayant sa source dans une impulsion céleste, un acte vital de l'Église, rien d'étonnant que tout ce qui appartient à l'Église, au loin comme auprès, ressente cette impulsion, cette communion de la grâce, et soit instinctivement porté à suivre ce mouvement. Je viens vous en donner un exemple en vous montrant comment notre naissante chrétienté du Kouy-Tchéou a été, dès le principe, l'œuvre de saint Joseph, à qui revient l'honneur

de son établissement et de ses progrès dans le passé, à qui se rattache aussi l'espérance de notre travail dans l'avenir. C'est dès son origine et vraiment *dès sa conception* que notre mission fut consacrée à saint Joseph. Vous allez voir.

En 1845, l'humble chrétienté du Kouy-Tchéou, jusque-là réunie à celle du Se-Tchouan, sous l'autorité du même pasteur, en fut détachée, pour devenir une circonscription spéciale du réseau des missions de la Chine, avec perspective d'être érigée, un peu plus tard, en un Vicariat apostolique ou diocèse distinct. La province entière, bien qu'elle eût 140 lieues de long sur 110 lieues de large, et 15 millions d'habitants, comptait tout au plus 1200 chrétiens disséminés par petits groupes sur son territoire. Les missionnaires étaient alors si peu nombreux en Chine, qu'il n'y en avait pas un seul au Kouy-Tchéou. Aussi ces pauvres chrétiens étaient bien abandonnés ; un prêtre venait du Se-Tchouan les visiter de temps en temps, autant que possible une fois par an. En 1847, un missionnaire fut envoyé, avec juridiction spéciale sur cette chrétienté, qui devint son troupeau. Il s'appelait M. Étienne Albrand : c'était une grande âme et un grand cœur, un rude et vaillant missionnaire. Son nom, avec celui de Mgr Faurie son successeur, est resté notre gloire, vénéré, parmi nos chrétiens, comme celui de leur premier apôtre et d'un saint ; parmi nous, comme celui de notre modèle et du père de nos œuvres. Or, il a raconté lui-même bien des fois qu'à son entrée en Chine, ayant à traverser, pour arriver jusqu'à sa mission, un immense pays interdit aux Européens et plus encore aux missionnaires catholiques, et rendu inaccessible du reste, à cette époque surtout, par des dangers qui ne s'énumèrent et ne se décrivent pas, il fit à saint Joseph le vœu de lui consacrer, s'il arrivait à bon port, sa mission et la première église ou chapelle qu'il lui serait donné de construire. Voilà ce que j'appelle *la consécration de la chrétienté du Kouy-Tchéou à saint Joseph dès sa conception.* Cette consécration, M. Albrand la renouvela encore en arrivant au Se-Tchouan, au seuil de sa mis-

sion ; et, sur le point d'y entrer, il écrivait à son frère : « Nous verrons si saint Joseph me continuera sa protection. » Je ne puis vous raconter ici son voyage et les nombreuses raisons qu'il eut de croire que saint Joseph y avait mis la main ; le fait est qu'à partir de son vœu, tout alla pour le mieux, et que saint Joseph est resté depuis notre Protecteur en titre, chargé de tous les intérêts et de tous les besoins de la mission.

La principale des stations de chrétiens dont M. Albrand devenait le pasteur, se composait de deux cents fidèles, résidant ici même, à Kouy-Yang, capitale de la province, où ils cachaient soigneusement aux païens, surtout aux mandarins, leur religion. C'est au milieu d'eux qu'il se rendit d'abord, et qu'il établit son quartier général et le centre de ses opérations. Il logea dans la maison d'un chrétien nommé Joachim, qui avait été martyrisé huit ans auparavant, et cette maison, acquise et agrandie par lui un peu plus tard, devint sa résidence et le lieu de réunion des fidèles. Elle était bien pauvre ; composée de trois ou quatre appartements, tous au rez-de-chaussée, bâtie en bois et en terre, sans autre plafond que le toit, fenêtres en papier, parquet en terre battue ; un des appartements servait de chapelle ; vous pensez si la décoration était riche. Une petite lithographie de saint Joseph, apportée de France, y eut du premier coup la place d'honneur, entre les saintes images de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, toute la famille du missionnaire catholique, qui ne manque jamais de l'installer avec lui partout où il plante sa tente. Pour le dire tout de suite, c'est sur ce même emplacement, resté depuis toujours cher aux missionnaires et aux chrétiens du pays, que demeurèrent fixés le centre de la mission et la résidence épiscopale ; ce fut au lieu même de la maison du martyr où M. Albrand offrit pour la première fois dans ce pays le saint sacrifice, qu'il réalisa son vœu et bâtit sa petite église à saint Joseph ; et c'est en ce même lieu, à dix pas de celui où je vous écris, que s'élève notre nouvelle *cathédrale*, toujours dédiée à saint Joseph.

Cependant, le courageux missionnaire se mit de suite à l'œuvre et entreprit la visite de ses chrétientés. Il faut avoir vu la Chine pour comprendre en quel état il les trouvait, surtout après une persécution, dans la privation de tout secours religieux, sacrements et parole sacerdotale, et au milieu de ces indescriptibles fourmilières de population chinoise où tout est misère, superstition et pourriture morale. Les travaux, les privations, les peines qu'il lui en coûta, pour rallier et réorganiser son petit troupeau, relever les courages, régulariser les positions devenues plus ou moins irrégulières, instruire tout ce pauvre monde, et ajouter à sa petite armée des élus de l'Évangile encore un bon nombre de nouvelles recrues, je n'ai pas à le raconter ici ; certaines choses ne se racontent pas et ne se décrivent pas, on ne peut les comprendre à moins d'être sur place, et d'entendre les témoins oculaires. Bientôt il eut rendu à son troupeau l'union, la force et cette prospérité de la vie chrétienne qui aide si bien le missionnaire à supporter gaîment la misère. Ces premiers travaux accomplis, il recevait de France quelques compagnons, parmi lesquels se trouvait M. Lions, aujourd'hui son successeur et notre évêque. Tout prospérait ; la chrétienté se développait ; il songeait à construire cette église, objet de tant de rêves et de tant de promesses, quand la persécution, sur laquelle il ne faut jamais cesser de compter par ici, vint bouleverser, non seulement les projets de M. Albrand, mais encore sa petite conquête et les œuvres accomplies. La pauvre résidence de Kouy-Yang, qui lui était si chère, et qui était toute sa richesse, fut rasée ; lui-même et ses nouveaux confrères poursuivis ; ses chrétiens dispersés et découragés. Mais lui n'était pas découragé. Nous avons dans ses lettres le récit de ses angoisses de ce temps-là, et Mgr Lions, le seul aujourd'hui survivant parmi nous de ceux qui ont vécu et travaillé avec lui, nous raconte souvent, à nous autres venus plus tard, une foule de traits dont il a été le témoin, ou qu'il a appris de sa bouche. J'en veux citer un seul qui se rapporte

au sujet de ma lettre : c'était pendant la persécution ; M. Albrand, qu'on cherchait partout, était caché ici même, dans une pauvre famille, tout près du gouverneur qui le faisait poursuivre au loin. Ne pouvant sortir le jour, il sortait la nuit, et il lui arrivait souvent de revenir, comme en un douloureux pèlerinage, s'asseoir et s'agenouiller, prier, pleurer, sur l'emplacement de la maison du martyr, dont il n'était pas resté une planche. Un soir, il demeura plus longtemps ; dans sa douleur, il s'était jeté le visage contre terre, priant, sanglotant, et reprochant doucement à saint Joseph ses projets perdus et l'abandon où il le laissait : « Ah ! lui disait-il, je vous ai promis une église : c'est ici qu'elle serait. Si vous la voulez, obtenez-nous la paix, mon terrain, mes chrétiens, et je bâtirai quand même, si pauvrement que ce soit ! » Tout-à-coup, il sent sur sa tête une haleine douce et chaude, et une petite langue qui le caresse ; il regarde et reconnaît un pauvre chien qu'il avait nourri dans cette même maison, au temps de ses espérances, et qui, fidèle à son souvenir et le retrouvant là, était venu le consoler.

Les grands philosophes qui ne lisent pas *le Messager de Saint-Joseph*, et qui, n'ayant jamais ni souffert, ni prié, ne connaissent que des pensées bien supérieures aux défaillances et aux besoins du cœur, et habitent des régions inaccessibles aux émotions et aux consolations de la piété, ne comprendraient pas cela ; mais vous et vos lecteurs, mon cher Père, qui n'êtes pas des philosophes de cette trempe, et qui connaissez le cœur humain, vous sentirez quelle douce impression éprouva cet homme vaillant, vous ne vous étonnerez pas qu'il ait vu dans ce petit événement comme la réponse du Saint invoqué. Il se releva fortifié, renouvela pour la vingtième fois son vœu à saint Joseph, et revint à ses travaux.

Peu après, sous le feu même de la persécution, il était nommé vicaire apostolique, et s'en allait en cachette, par obéissance et malgré lui, chercher au Se-Tchouan la consécration épiscopale qu'il recevait la veille de saint Joseph, 18 mars

1849, dans une maison particulière, les portes fermées et presque sans témoins. Pendant son absence, la persécution redoublait ici ; ses chrétiens, battus et surveillés, lui écrivaient de ne pas revenir, personne ne pouvant lui donner asile. Il revenait cependant, se tenait caché dans une misérable chaumière, et de là gouvernait son peuple, visitant la nuit ses chrétiens, et relevant les courages toujours prêts à défaillir. Enfin, la paix lui était rendue ; il restait en possession de son terrain, y rebâtissait sa maison, y construisait cette église qu'il avait promise à saint Joseph et tant désirée lui-même. Le jour de Pâques 1850, il avait la consolation d'y célébrer, avec les trois missionnaires qui composaient son clergé, la première messe pontificale qui ait jamais été dite au Kouy-Tchéou. Par précaution, les chantres *chantaient à voix basse*, et les portiers faisaient la garde pour ne laisser entrer aucun païen.

Ce petit édifice, le premier en son genre qui fut élevé à notre Dieu dans les trois provinces réunies du Se-Tchouan, du Yun-Nan et du Kouy-Tchéou, était à peu près de forme romane ; je dis *à peu près*, car ce n'était pas un type d'architecture, et ceux qui l'avaient construit ne prétendaient nullement au style ; toutefois, sa forme, relativement gracieuse et inconnue dans ces pays, faisait l'admiration des Chinois, païens comme chrétiens. C'est, du reste, un privilége particulier à notre mission parmi celles du centre de la Chine, et qu'elle doit sans doute à saint Joseph, patron de son premier temple, d'avoir de vraies églises, très pauvres, hélas ! mais distinctes de la maison du missionnaire,— quand il en a une,— servant uniquement au culte, et rappelant un peu les édifices européens. Celle dont je parle n'existe plus aujourd'hui ; elle a dû être remplacée par une plus grande, mais nous conservons comme une relique précieuse l'image de cet humble sanctuaire, notre maison paternelle, vrai berceau de notre chrétienté.

Il nous reste encore un autre souvenir du même temps : on avait envoyé de France à Mgr Albrand un tableau représentant saint Joseph avec l'Enfant Jésus ; il l'avait mis au-dessus

de l'autel ; il s'en fallait que ce fût un Raphaël, mais les beaux-arts en Chine sont peu raffinés ; aussi venait-on de très loin admirer ce tableau.. Seulement, le Saint n'ayant pas les cheveux tressés en queue, à la chinoise, ni le costume du pays, et portant aux pieds des sandales assez ressemblantes à la petite chaussure de paille des porte-faix chinois, les païens le critiquaient, à la grande douleur des chrétiens, qui ne savaient que dire pour excuser de pareils défauts. A la fin pourtant, saint Joseph prit le dessus ; bientôt même il fut en telle vénération, que les païens eux-mêmes venaient lui rendre leurs devoirs, et que les mandarins partant en guerre accouraient chercher sa protection en faisant devant lui la prostration qui est ici le signe ordinaire du profond respect. Le tableau était toujours l'occasion d'une explication doctrinale sur les premiers mystères du christianisme, qu'un catéchiste, établi pour le montrer, ne manquait pas de donner aux visiteurs ; grand moyen de conversion ! Cette image, nous l'avons encore ; elle est simple entre les simples, et sans aucune valeur artistique ; mais elle vaut pour nous plus qu'un trésor, et nous ne l'échangerions pas pour tout le musée du Louvre.

La construction de l'église fut le point de départ d'un grand nombre de conversions. Bien que la paix lui fût encore enlevée par moments, que sa prospérité fût encore troublée et ses œuvres ruinées par les invasions des rebelles, la chrétienté ne cessa plus de croître. On fonda même, à petits frais, une école, un rudiment d'orphelinat et de séminaire, et une pharmacie pour la distribution des remèdes d'enfants, occasion de les baptiser quand ils sont mourants, et aussi d'attirer et d'instruire les parents. Mais il est de l'essence de la vocation du missionnaire, de semer toujours le grain de la parole de Dieu et de renoncer à toute espérance terrestre, même à celle de récolter ce qu'il a semé.

En 1853, au moment où Mgr Albrand voyait sa mission florissante, il mourut. Je ne puis vous raconter de sa mort que ce qui regarde ses rapports avec saint Joseph, et je vous cite-

rai pour cela quelques lignes d'une lettre de M. Faurie, arrivé depuis un an au Kouy-Tchéou, et qui l'avait assisté à ses derniers moments. La maladie qui devait l'emporter se déclara le 11 avril. « Le vendredi 15, ayant un pressentiment qu'il ne célébrerait pas la fête du Patronage de saint Joseph, qui tombait le dimanche suivant, il en dit la messe votive ; ce fut la dernière. A partir de ce jour, il fut obligé de s'aliter. Le dimanche, la maladie commença à nous donner de graves inquiétudes. Quelques chrétiens, qui vinrent le visiter, lui dirent : Nous n'avons pas peur de vous perdre, grand bisaïeul (expression du plus grand respect en Chine), c'est aujourd'hui la fête de saint Joseph. — Précisément, répondit-il, c'est aux fêtes de saint Joseph que j'ai obtenu toutes les grandes grâces de ma vie. » Puis il leur fit l'énumération de son baptême, de sa première communion, de son sacerdoce, de son épiscopat, qui avaient eu lieu à la fête de saint Joseph ou aux environs. J'espère bien, ajouta-t-il, qu'il achèvera la série de ses faveurs par une faveur encore plus grande, celle d'aller bientôt le retrouver au ciel. » Il mourut, en effet, le 22 avril, dans l'octave de cette fête, en répétant les doux noms de Jésus, Marie, Joseph, qui étaient sa famille, sa consolation, sa force, et qu'il avait tant aimés, si bien servis et fait connaître aux pauvres infidèles.

Sa vie a été écrite : incomplète, parce que l'auteur, qui écrivait en France, a négligé de consulter ici, elle est cependant fort intéressante. On voit, dans ce récit, comment s'ouvre une mission en pays infidèle, comment la petite semence de l'Évangile germe et se développe sous l'action de la grâce coopérant avec la parole des prêtres, et produit du fruit *dans la patience* ; comment, enfin, la foi grandit peu à peu chez ces pauvres peuples pour consoler sans doute l'Église de ce que d'autres missionnaires lui ravissent ailleurs (1).

Le vide que Mgr Albrand laissait dans sa mission ne peut se dépeindre ; il faut croire toutefois que, du haut du ciel, il

(1) *Vie de Mgr Albrand.* — Paris, Lecoffre, 1 vol. in-8°.

travaillait encore pour elle avec saint Joseph, car, dans la seule année qui suivit sa mort, il y eut de nombreuses conversions, et le baptême fut conféré *in extremis* à environ neuf mille enfants de païens, qui, en mourant eux-mêmes, allèrent comme former son cortége et donner à son apostolat ce témoignage auquel l'Écriture attribue tant de valeur quand Dieu le tire de la bouche des enfants. Mais une nouvelle persécution éclata encore et fut compliquée d'affreux malheurs. Sept ans entiers la mission resta sans évêque, et ce fut seulement en 1860 que Mgr Faurie, d'heureuse et chère mémoire, succéda à Mgr Albrand. Il a été un peu connu en France, mais ici tout est rempli de son souvenir ; notre tranquillité actuelle est sa conquête, et toutes nos œuvres vivent encore de la forte impulsion qu'il leur a donnée. Notre évêque, ceux de nos confrères et de nos chrétiens qui l'ont connu, ne parlent de lui que les larmes aux yeux ; grande piété, zèle puissant, intelligence, gaîté, ascendant sur les hommes : il avait tout pour lui (1). En héritant du fardeau de Mgr Albrand, il héritait de son esprit et de sa force, et aussi de sa piété et de sa confiance envers saint Joseph. Il avait fait des démarches pour agréger la chrétienté du Kouy-Tchéou à l'Archiconfrérie de Saint-Joseph ; elle ne pouvait alors recevoir d'agrégations qu'en France, mais vous devez trouver dans vos archives une pièce adressée par lui à notre vénéré M. Claverie, et tendant à écarter l'obstacle canonique qui empêchait ces agrégations à l'étranger. Il voulait aussi obtenir du Saint-Siége une fête spéciale de saint Joseph comme fête patronale du Kouy-Tchéou, à l'époque où saint Joseph n'avait pas encore été proclamé Patron de l'Église universelle et spécialement des missions, mais la chose ne se trouva pas possible. Il était très fidèle à la pratique du mois de saint Joseph, qu'il célébrait tous les soirs du mois de mars, avec ceux de ses missionnaires présents auprès de lui, par une prière, une lecture et quel-

(1) La vie de Mgr Faurie publiée récemment (1 vol. in-8, Paris, Lecoffre) présente le plus vif intérêt.

que petit chant qu'il rimait lui-même et adaptait à un air connu. Jamais il n'entreprenait rien d'important sans recommander au saint Patriarche ce qu'il allait faire. Il avait remarqué, et il disait souvent, que, chaque année, le mois de saint Joseph amenait à la mission une faveur importante ; aussi tous les ans, quand le mois de mars approchait, Mgr Faurie disait : « Ah ! nous allons voir ce que saint Joseph fera pour nous cette fois-ci. » Et il n'était jamais trompé ; c'était une arrivée de nouveaux missionnaires, un secours d'argent inattendu, un envoi d'ornements, une cargaison de vin français. D'ailleurs saint Joseph a continué cette tradition, maintenant que Mgr Faurie n'est plus, et la faveur de cette année, par exemple, a été l'heureuse arrivée de deux confrères *le jour de l'Annonciation de Marie* et *dans l'Octave de la Saint-Joseph.* Il avait inspiré la même confiance et fait adopter les mêmes pratiques à ses missionnaires, et il leur recommandait souvent de mettre saint Joseph de moitié avec eux dans leurs œuvres et leurs entreprises, afin de l'intéresser au succès.

Encore un trait qui aura un intérêt particulier pour le diocèse de Beauvais. Il y avait alors, parmi les missionnaires du Kouy-Tchéou, un enfant de Compiègne, M. Müller, un vrai apôtre, intrépide, toujours sur la brèche, cent fois poursuivi par les rebelles, mais leur échappant toujours, excepté à la dernière rencontre, où il leur laissa ses os ; ils le massacrèrent en 1866. Mgr Faurie l'employait à ouvrir les nouveaux districts, c'est-à-dire à jeter la première semence dans les quartiers encore inexplorés de la province. Lui aussi aimait saint Joseph, et ne manquait jamais aux pieuses pratiques du mois de mars. Une année donc, il attendait de France des bagages de quelque valeur, dont la bonne arrivée intéressait assez gravement la mission ; c'était au mois de mars, et M. Müller faisait chaque soir sa petite station, seul, devant une gravure de saint Joseph, suspendue à un clou dans le plus bel endroit de sa chambre. Il faut savoir que les rebelles occupaient et dévastaient le pays à peu de distance. Un jour, on vient dire

au missionnaire : « Père, vos bagages sont arrivés à tel endroit (deux ou trois lieues de là), mais ils sont tombés aux mains des rebelles, et, par conséquent, perdus. » — « Nous verrons bien, » répondit-il. Le commissionnaire parti, il va droit à sa petite image, et, lui montrant le doigt, il lui tient ce discours : « Comment ! c'est ainsi que vous m'aidez ? Je vous préviens qu'à partir d'aujourd'hui, je ne continue pas mes exercices du mois, tant que mes bagages ne seront pas rendus ici devant vous ; et en attendant que vous vous soyez exécuté, restez caché et regardez le mur. » Et en disant ces mots, il détachait l'image et la replaçait à l'envers, le visage contre la muraille. Le soir, en effet, il ne fit rien, ou plutôt il feignit de ne rien faire, car son cœur priait quand même. Si ce fut le hasard, s'il n'arriva, comme disent les philosophes, que ce qui devait arriver, ou si ce fut saint Joseph qui s'exécuta, comme l'a toujours pensé M. Müller, je n'en sais rien, mais ce que nous savons tous, c'est que, le lendemain, les bienheureuses caisses arrivaient : saint Joseph revoyait la lumière, et les pieux exercices reprenaient et continuaient de plus belle.

Autre détail d'un genre différent. S'il y a un peu de fatigue et de misère, et quelques privations dans la vie du missionnaire, il ne faut pas croire que ce soit une vie triste et morose. Pour le missionnaire français surtout, il y a un spécifique unique, lequel sert de remède à tous les maux : on chante ; contre la fatigue, on chante ; contre les privations et la misère, on chante ; on chante pour exprimer sa joie quand on est réuni à plusieurs ; on chante quand on est seul pour neutraliser les tristes effets de la solitude ; Mgr Albrand chantait ; c'était un principe de Mgr Faurie, que le missionnaire doit chanter, si fausse que soit son oreille et si indocile que soit sa voix ; et leur vénérable successeur entretient ces heureuses traditions. Bien plus, on rime, et nous avons au Kouy-Tchéou des Annales poétiques, où chacun de nous peut insérer ses poductions. Ah ! ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, et notre Boileau y trouverait ample matière à grogner. La musique est quelque

air simple et populaire, apporté de France comme souvenir du village; les paroles sont des vers qu'on fait comme on peut; il est convenu et statué que, pour faciliter le travail et n'y pas gaspiller le temps, on a tous droits sur la mesure et sur la rime; toutes deux sont esclaves et doivent obéir; un vers de douze pieds peut en avoir treize et quatorze, un de huit peut en avoir neuf, et si l'alignement est dépassé, on se retrouve au bout du vers à la rime, qui doit elle-même se contenter de peu. On chante ainsi tous les petits événements de la mission, joyeux et douloureux, et les douleurs mêmes, une fois passées et mises en chanson, deviennent les meilleurs sujets de joie; on a de plus le gracieux usage d'accueillir à leur arrivée les nouveaux missionnaires par quelque chansonnette simple en leur honneur. Or, saint Joseph a toujours sa part, et au moins un couplet; c'est une tradition qui remonte à Mgr Faurie. Notre Saint de prédilection partage ainsi nos joies comme nos peines, l'heureuse comme la mauvaise fortune.

Mais je m'égare à vous révéler nos secrets de famille; il faut revenir à mon récit. C'est entre les mains de Mgr Faurie que la mission a pris son développement et reçu son organisation définitive. Son épiscopat ne fut cependant pas long, et encore fut-il traversé par bien des malheurs; une persécution terrible bouleversa de nouveau sa chrétienté et lui fit plusieurs martyrs parmi les chrétiens indigènes. Le premier portait le nom béni de Joseph. Elle lui prit aussi un de ses missionnaires, M. Néel, dont l'Église nous permettra peut-être un jour de mettre l'image auprès de celle de saint Joseph, au-dessus de nos autels. La province entière fut ensuite désolée, saccagée et dépeuplée des deux tiers par une de ces horribles invasions de rebelles ou plutôt de sauvages qui, durant plusieurs années, promenèrent dans la Chine, et surtout dans ces parages, le feu et la mort. La famine et la peste vinrent ajouter leurs horreurs à ces fléaux. Au retour de la paix, la chrétienté du Kouy-Tchéou était ruinée et plus que décimée; il ne restait aux prêtres que leur courage, le grand cœur de leur évê-

que et la protection de saint Joseph, qui se fit bientôt sentir. On recueillit les débris épars pour recommencer à nouveau. Les fléaux avaient fait des milliers d'orphelins,qu'on trouvait partout errants et quelquefois mourants. Les missionnaires en recueillirent le plus grand nombre possible, ils les élevèrent, leur donnèrent le baptême et l'instruction, et il se trouva ainsi que le sang des martyrs avait été à la lettre *une semence de chrétiens.*

La mission avait reçu des renforts de France, en hommes et en argent, et elle sortait de ses ruines, quand Mgr Faurie partit pour le Concile. Il ne l'a pas revue : la mort le surprit à son retour, à un mois de route d'ici. Son corps seul nous fut rendu, il repose sur une colline qui domine cette capitale, et semble présider encore à nos travaux et à nos combats. Quand le missionnaire est tenté de se décourager, il n'a qu'à jeter un regard sur cette colline sanctifiée par ces reliques bénies pour se sentir fortifié et consolé. Mgr Faurie est mort, lui aussi, dans la force de l'âge, au milieu de ses œuvres et de ses espérances, et nous, comme dit l'Écriture, nous entrons dans ses travaux : sans doute nous ne verrons pas non plus la récolte que nous préparons, puisque c'est notre vocation de semer toujours et de partir avant la moisson.

Un des projets de prédilection de Mgr Faurie avait été la reconstruction de la petite église de Saint-Joseph bâtie par Mgr Albrand, et devenue beaucoup trop étroite pour le nombre des chrétiens de Kouy-Yang ; il n'eut pas le temps de réaliser ce rêve. Ce labeur et cette joie étaient réservés à notre évêque actuel, Mgr Lions, héritier des vertus et des pensées de ses deux prédécesseurs, un des premiers compagnons de Mgr Albrand, témoin des temps héroïques de la mission, et acteur dans tous les combats qu'elle a supportés jusqu'ici. Une de ses premières œuvres fut donc la reconstruction de l'église. Hélas ! il faut que rien ne réussisse sans avoir été éprouvé par la tribulation. L'église était achevée en 1874, et pas encore ornée, quand un incendie la dévora tout entière.

On n'a jamais su la cause, mais le démon habite ici tout autour et ne doit pas y être étranger. Deux missionnaires de cette résidence faillirent perdre la vie en cherchant à éteindre l'incendie, qui les surprit dans le clocher ; ils sautèrent sur la toiture de la maison, et de toit en toitjusqu'à terre. Des chrétiens ont assuré avoir vu des anges qui portaient l'un d'eux dans leurs bras et le déposaient sur le sol. Lui-même, il faut le dire, n'a rien vu ; mais il raconte souvent que, depuis l'instant où il fut entouré de flammes dans le clocher et sentit sa barbe qui prenait feu, jusqu'à celui où il se trouva sain et sauf sur la terre, il ne se souvient de rien et ne sait ni par où ni comment il descendit.

Après beaucoup de travaux, et sans argent, on se trouvait en face d'un monceau de cendres. Saint Joseph fut consulté ; on se remit à l'œuvre. Les chrétiens se cotisèrent ; ils donnèrent peu, mais ce qu'ils purent, car ils sont bien pauvres. On m'a cité un brave domestique qui, recevant de ses maîtres la valeur de cinquante francs, son salaire d'une année, en donna de suite quarante-cinq pour saint Joseph. Le démon fut sans doute stupéfait de voir bientôt s'élever, sur l'emplacement préféré par Mgr Albrand et consacré par ses larmes, une nouvelle église encore plus grande, dont les proportions gracieuses et l'architecture, inconnue en ce pays, remplissent les Chinois d'admiration, et nos chrétiens de joie et de fierté, comme une vision céleste descendue pour confirmer leur foi et les abriter contre le démon, si puissant en nos contrées. Elle n'est pas encore entièrement payée, et on ne pourra la meubler et l'orner que plus tard, mais saint Joseph y pourvoira, c'est sûr, ou bien nous mettrons, nous aussi, son image à l'envers ; déjà il a reçu nos menaces pour le mois de mars 1877, s'il ne s'exécute pas d'ici là. Mais nous le bénirons quand même.

Cette église, je ne vous la décrirai pas en détail ; déjà ma lettre est devenue un volume ; quelques mots seulement : sur le style gothique fidèlement observé dans le plan, la division en trois nefs, les voûtes, les colonnes en bois, les fenêtres et

portes en ogives gracieuses, on s'est servi des détails de la construction chinoise que ce plan comportait : boiseries, sculptures extérieures, grandes inscriptions pieuses et morales suspendues aux colonnes, toit en tuiles jaunes et vertes (les deux couleurs estimées du Chinois), les angles de la toiture relevés en saillie et terminés par une forme plus ou moins fantastique d'animal ou de fleur, le tout couronné par un clocher en bois dans le même goût, avec une belle cloche envoyée de France pour parler du Dieu des chrétiens à quiconque a des oreilles pour entendre. L'ensemble est simple, grave et vraiment agréable, même pour nos yeux qui ont vu les belles églises de France. On n'y a sacrifié que le moins possible dans les détails au goût des Chinois, grands amateurs d'ornements bizarres, d'animaux monstrueux, de saillies capricieuses et tortues, de papillotes et de couleurs étincelantes. Bien des villages de l'Oise ont des églises aussi grandes et plus belles, mais ici c'est une merveille ; nos Chinois font des voyages pour la voir, et sont d'avis qu'il n'y a au monde rien de semblable, si ce n'est peut-être le palais de l'empereur à Pékin, peut-être encore ! C'est qu'aussi elle est glorieuse à voir du haut ou sur la pente des abruptes montagnes qui entourent à peu de distance toute la capitale. Placée dans l'endroit le plus calme et le plus élevé de la ville, blanche et voyante, elle domine triomphalement les maisons noires et basses des Chinois, et même les édifices les plus élevés de la cité, pagodes, prétoires et théâtres, portant bien haut dans les airs son clocher, sa croix radieuse, comme un signe d'espérance et de conquête sur ces pauvres terres que le démon possède encore, mais non plus sans combat et sans inquiétude. Autour d'elle et à ses pieds, comme les brebis autour de leur pasteur, se pressent les maisons des chrétiens, réunies la plupart dans le même quartier, et surmontées aussi d'une petite croix blanche, pour les distinguer des autres et pour signifier à l'ange mauvais qu'il n'y a plus droit d'entrée.

L'église étant achevée avant Pâques, Monseigneur choisit

pour la bénir le dimanche 7 mai, fête du patronage de saint Joseph, jour où, chaque année, toute notre petite famille sacerdotale est réunie auprès de lui pour la retraite qui s'ouvre ainsi naturellement par l'invocation et sous les auspices de notre Saint bien-aimé. Tous arrivent les jours précédents des quatre coins de la province. Vous, cher Père, qui avez goûté à la vie des missions, vous savez avec quelle joie les missionnaires catholiques, et particulièrement les missionnaires français, se retrouvent après un an de dispersion, de courses d'une chrétienté à l'autre, et de solitude morale au milieu d'un peuple étranger au langage, aux coutumes et aux idées de leur patrie. Vous comprendrez aussi leur ravissement d'apercevoir au détour d'un rocher, en descendant les interminables montagnes du pays d'alentour, le gracieux édifice qui a surgi, comme de dessous terre, depuis leur dernière réunion, et qui semble leur sourire, les attendre et les presser d'accourir.

Voici, enfin, la famille au complet et le jour arrivé. Bien que nous soyons à la saison des pluies, saint Joseph n'a pas manqué de nous donner un radieux soleil ; nous y comptions bien.

J'ai peu à vous dire sur la cérémonie même. Qui n'a vu en France, même dans les moindres villages de nos pays catholiques, des fêtes plus belles que celles que nous pouvons faire ici? D'abord les nouvelles églises n'ont pas, en pays de mission, le privilége d'une consécration proprement dite et solennelle. On ne peut leur donner qu'une simple bénédiction ; nous sommes entourés de païens, et, malgré que nous ayons actuellement la paix, il faut faire le moins d'éclat possible et nous cacher un peu ; puis, nous n'avons pas, comme en France, la ressource des belles décorations naturelles et artificielles, des riches ornements, de ces charmantes processions d'enfants et de jeunes filles qui égayent et relèvent si gracieusement les cérémonies religieuses, enfin cette suave musique et ces beaux chants qui mettent la joie dans les cœurs, et que nous n'entendons plus ; ils ne sont plus pour nous qu'un lointain et

cher souvenir, comme un aimable écho d'une autre vie et de la terre natale toujours aimée. Ni les mœurs, ni la langue du pays, ni le voisinage des païens, ni notre situation particulière et nos ressources ne nous permettent tout cela. Mais la plus belle splendeur de notre petite fête consistait en des choses qui ne se décrivent pas, et que je dois vous faire deviner et vous laisser sentir.

La parure de notre église, nue encore et sans décoration à l'intérieur, mais resplendissante sous son beau soleil, c'était notre belle assemblée de chrétiens, tous fidèles et présents à l'appel, agenouillés, ou, selon l'usage du pays, prosternés, chantant bien fort, d'une voix peu suave, il faut le dire, mais de toute leur âme, les prières liturgiques traduites et arrangées en leur langue. Un bon nombre d'entre eux ont confessé la foi et souffert pour l'Évangile au temps de la persécution, ont été battus, dépouillés, chassés à cause du nom de Jésus-Christ. Quelle parure pour notre église ! Cette parure, sans doute, c'était nous aussi, représentants de toute l'Église dans notre petit nombre, messagers de l'Évangile parmi ces pauvres peuples, et chargés de leur apporter le salut ; c'étaient surtout nos confrères plus anciens, non pas les premiers arrivés, il y a 30 ans, ils sont morts, mais ceux qui leur ont succédé depuis 10 ans ; la plupart ont supporté les angoisses et les dangers de la persécution, de la guerre, des rebelles et des fléaux ; quelques-uns ont été battus et blessés au service de Dieu, et portent encore de glorieuses traces de leurs souffrances ; plusieurs ont passé par des situations terribles, et ont été acteurs dans les scènes qu'ils nous racontent à nous autres nouveaux venus.

Enfin l'ornement de notre Église, c'est notre évêque bien-aimé, l'aîné et le père de tous, le vétéran de la mission, le survivant et aujourd'hui le seul témoin de ces temps héroïques dont il a partagé les travaux, goûté les douleurs, et dont il garde parmi nous toute l'histoire. Voilà les ornements de notre église et la solennité de notre fête.

Après cela, si les prières et les cérémonies de la bénédiction d'une église sont en elles-mêmes et partout bien expressives, ici, sur une terre imprégnée du paganisme et depuis tant de siècles occupée par le démon, au milieu de ce peuple immense, prosterné devant ses dieux monstrueux auxquels il ne croit pas et dont il subit pourtant l'esclavage, livré à ses superstitions bizarres, à ses rites ridicules et à ses mœurs abjectes, vraiment assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, c'est ici surtout que ces cérémonies et ces prières ont une signification plus profonde et un caractère de supplication plus touchante. Elles sont un véritable exorcisme pour chasser de ce petit enclos de terre bénie le démon, de temps immémorial propriétaire du sol et de l'atmosphère ; elles sont comme une plainte, comme un sanglot de l'Église militante et persécutée dans ces contrées, un cri vers Dieu pour lui représenter ses promesses et le sang de nos martyrs, et appeler la fin de la servitude où gémissent encore nos jeunes chrétientés.

Les Chinois ne sachant pas prononcer le latin, nous chantons seuls les prières liturgiques dans la langue de l'Église, et ce n'est pas une petite émotion pour nous d'entonner sous ces humbles voûtes et d'entendre une fois, nous qui en sommes ordinairement privés, ce *Veni Creator*, ces *Psaumes*, ce *Miserere*, ces *Litanies* qui ont, pour nous surtout, une signification si belle et éveillent dans nos cœurs tant de souvenirs. Il faut avoir été privé de ces choses pour en sentir le charme. Représentez-vous, sur cette terre lointaine, et dans cette petite église entourée de maisons habitées par le paganisme, ces quelques missionnaires rangés devant l'autel, autour de leur évêque, à genoux, appelant sur ce peuple la lumière d'en haut. Derrière eux, cette cohorte de nouveaux chrétiens, les élus de l'Évangile, le levain du salut, les prémices de cette pauvre gentilité qui attend de nous la Rédemption, et dont un si grand nombre ne la reçoit pas cependant ; et au fond de la nef, près des portes, écoutant nos chants et contemplant avec un vague et douloureux étonnement nos saints rites, un bon nombre de

païens dans une attitude instinctivement respectueuse et pensive, empreinte d'une certaine tristesse, comme si quelque chose d'intérieur les tourmentait devant ce spectacle nouveau pour eux et encore plein de mystères, mais déjà bien expressif, amenés en apparence par la curiosité, en réalité par la grâce. Ils sont peut-être venus chercher, sans le savoir, une sainte pensée qui va travailler doucement leur cœur, et qui sera le germe de leur salut.

Une grande cour fermée, qui s'étend devant l'église, nous permet une petite procession au dehors et la station au grand portail. Vous dirai-je l'idée qui m'a poursuivi pendant cette procession, et surtout au moment où, précédés de la croix portée à notre tête, et sortant de l'église, nous nous rangions au dehors, devant les portes, autour du prélat bénissant? Je me reportais à cette année mémorable du règne de Constantin et du pontificat de saint Sylvestre où la paix fut enfin donnée au christianisme, après trois siècles de combats et de souffrances. Je me figurais surtout ce jour et ce moment inconnu à l'histoire, mais à jamais béni cependant, où la grande nouvelle de la délivrance parvint aux oreilles du pape saint Sylvestre, dans sa caverne de Monte-Soracto, et vint tirer aussi de leurs inquiétudes et de leurs larmes les membres du clergé et les chrétiens de la primitive Église cachés aux catacombes. Je me disais que le jour où le christianisme put enfin se produire en public et jouir de la paix, prêtres et fidèles durent organiser,pour célébrer leur délivrance et sortir de leurs retraites souterraines, une pieuse et solennelle procession où ils déployèrent sans doute la pompe des rites sacrés, et portèrent en tête de leur cohorte triomphale cet étendard béni et royal de la croix, devenu enfin le signe du salut, après avoir été si longtemps le scandale des Juifs et la dérision des païens. Je me représentais cette belle Église romaine, empourprée par le sang de ses martyrs et portant encore la trace touchante de ses larmes, montant de la profondeur des catacombes par une humble porte ignorée jusque-là, déployant, pour la pre-

mière fois, sous la lumière du soleil et au milieu des hymnes sacrées, ses phalanges déjà merveilleusement nombreuses, apparaissant enfin, dans tout l'attrait de sa jeunesse et de sa pureté, aux regards étonnés et charmés de la foule des Romains, et jetant au ciel et à la terre, comme pour les associer à son triomphe, ses chants pleins d'espérance et d'allégresse. Et il me semblait que nous aussi peut-être, après tant de combats que l'Église a supportés ici, sortant enfin de ces catacombes où la persécution avait jusqu'à ce jour tenu notre religion captive, nous allions clore désormais l'ère de la servitude et du secret, envoyer, par nos chants, à ce pauvre peuple la parole du salut, et lui montrer, radieuse et glorifiée, la Croix, son unique espérance, notre étendard et le drapeau de notre Roi éternel. Hélas! la vie des catacombes n'est pas encore finie pour nous, et la conquête qui reste à faire est immense. Mais partout paraissent d'heureux symptômes et comme des signes dans le ciel ; l'espérance que nous avons ressentie en cette fête ne sera pas démentie. Nos chrétiens eux aussi étaient tous dans la joie et bien consolés des peines et des mépris que leur infligent les païens, des calomnies dont ils les accablent, selon la tactique traditionnelle des ennemis de la foi, et des inquiétudes sous lesquelles ils vivent sans cesse. Oui, assurément, le rayonnement de leurs visages et le bonheur qui brillait dans leurs yeux valaient bien des tentures, de l'or et des illuminations pour orner notre église. Pauvres gens ! il leur faut bien quelquefois nos fêtes pour soutenir leur courage et affermir leur foi, il faut que l'Église leur apparaisse dans un autre appareil que celui des humiliations et des douleurs ; et à nous-mêmes, il nous les faut aussi, ces spectacles, pour rendre à nos âmes l'élan et la jeunesse, rafraîchir notre zèle, et entretenir dans nos cœurs cette joie et ces espérances sans lesquelles il n'y aurait pas de vie apostolique possible.

Mais terminons ce long récit. A la rentrée dans l'église, un beau sermon en chinois parle à nos chrétiens de saint Joseph, leur rappelle ce qu'il a été pour la mission depuis ses

origines, à partir du vœu de Mgr Albrand ; ce qu'il est, ce qu'il doit être pour eux et pour nous, comme pour cette grande famille catholique qui couvre la terre, et qu'il faut à toute fin implanter et étendre dans ce pays. Bientôt la sainte Victime descendait dans le nouveau sanctuaire et prenait possession du tabernacle ; la cloche, une belle cloche au son pur, comme celles de France, annonçait à la ville et aux échos d'alentour que le démon avait fui désormais de ces murs consacrés et n'y régnerait plus, mais que Dieu daignait y fixer son séjour et y assurer la distribution de ses grâces. Le pétard joue un grand rôle dans les fêtes chinoises : d'innombrables pétards brûlés dans la cour répondaient à la voix de la cloche, comme pour compléter son discours, et achevaient la solennité extérieure. Le soir, un salut, toujours précédé et suivi de la canonnade, était comme l'apparition et la première bénédiction de Notre-Seigneur désormais installé chez lui et résidant parmi nous. Un cantique français à la Sainte Vierge, pour son mois, et à saint Joseph, pour sa fête, terminait cette heureuse journée.

Il faut tout dire : un simple festin, préparé autant que possible à la française et assaisonné d'une grande joie, réunissait les missionnaires et leur évêque. Pour vous donner une idée du luxe qu'on y déploya, faut-il dire ceci ? Oui, je le dirai... non, je ne le dirai pas... Eh bien ! je le dirai tout de même, au risque de scandaliser les Pharisiens. De pieux amis de Bordeaux, bienfaiteurs de la mission et toujours fidèles au souvenir de Mgr Faurie, qu'ils aiment encore dans ses œuvres, avaient envoyé du vin ; nous en avions, le croirez-vous, une bouteille pour trois. Après tout, je puis bien dire ce que dit l'Écriture : le bon vin réjouit le cœur de l'homme. Ce souvenir de la patrie, rare et précieux dans ces parages, contribue à rendre nos cœurs légers. Au dessert, un de nos confrères, de qui dix ans de mission et pas mal de tribulations n'ont pas encore tari la verve poétique, tirait des profondeurs de sa manche le petit chant à saint Joseph ; lui, chantait les cou-

plets sur l'air naïf et charmant d'une vieille complainte française, et, tous ensemble, nous reprenions le refrain :

REFRAIN.

Gloire à Joseph ! A son glorieux nom,
Pour l'honorer sur cette terre,
Offrons ce nouveau sanctuaire.
Saint Joseph ! soyez notre Patron.
Gloire ! gloire !
Gloire à votre doux nom !

Du Kouy-Tchéou, quand le premier apôtre
Voulut bâtir une église à Kouy-Yang,
Il était pauvre. A sa place tout autre
Eût hésité ; mais il osa pourtant.
A saint Joseph il confia sa peine,
Et saint Joseph lui bâtit sa maison.
Chrétiens du Kouy-Tchéou qui vivez dans la gêne,
Priez, priez Joseph : il est votre Patron.

Ainsi grandit cette première église ;
Mais du démon la jalouse fureur,
Pour se venger, contre elle coalise
Tous les efforts du *Tien* persécuteur (1).
Oui, bien des fois il décréta sa chute ;
Mais saint Joseph défendit sa maison.
Chrétiens du Kouy-Tchéou, si l'on vous persécute,
Priez, priez Joseph : il est votre Patron.

De saint Joseph, sous l'heureux patronage,
La foi s'épanche au milieu des païens.
Heureux malheur ! l'église davantage
Ne peut suffire au nombre des chrétiens ;

(1) *Tien* ou *Tien-ta-jen* est le nom de ce gouverneur de Kouy-Tchéou qui, sous l'épiscopat de Mgr Faurie, organisa contre les chrétiens de la province la plus terrible persécution qu'ils aient eu à subir, et fut le Néron de la chrétienté.

Car seuls déjà les enfants et les femmes,
De saint Joseph remplissent la maison.
Prêtres du Kouy-Tchéou, si vous voulez des âmes,
Priez, priez Joseph : il est votre Patron.

Et c'est alors que l'humble sanctuaire
A disparu pour renaître plus beau ;
Et dans les airs portant sa tête altière,
Semble promettre un triomphe nouveau.
Mais Dieu permet qu'un cruel incendie,
De saint Joseph consume la maison.
Prêtres du Kouy-Tchéou, dans votre pénurie,
Priez, priez Joseph : il est votre Patron.

Mais saint Joseph a béni sa chapelle ;
Et, grâce à lui, de ses débris féconds,
Elle renaît et plus grande et plus belle,
Majestueuse en ses arceaux profonds.
Salut à vous, ô noble cathédrale,
De saint Joseph glorieuse maison.
Chrétiens du Kouy-Tchéou, prosternés sur ses dalles,
Priez, priez Joseph : il est votre Patron.

Cher Père, mon récit est fini, permettez-moi encore quelques simples réflexions. Notre retraite est achevée, nous allons nous disperser pour un an et rejoindre nos chrétientés respectives ; mais notre cœur est réconforté, saint Joseph nous conduit. Nos petites chrétientés se rattachant à celle-ci forment un réseau divisé en trois groupes. Nous sommes aujourd'hui, en comptant notre évêque, vingt-quatre missionnaires pour un pays de cent quarante lieues de long sur cent dix de large, dont la population, réduite par la guerre ou la famine, de quinze millions d'habitants qu'elle pouvait avoir à quatre ou cinq millions, revient peu à peu sous la paix à son chiffre premier. Il reste sur cet espace d'immenses terrains en friche et que nous n'avons pas conquis encore. Chaque

année nous avançons un peu, et Monseigneur veut bientôt ouvrir quelques nouveaux districts, c'est-à-dire faire attaquer par ses missionnaires quelques quartiers de la province où l'Évangile est encore inconnu. Notre troupeau, après avoir été décimé par tant de fléaux, est revenu, pour le moment, au chiffre d'environ douze mille chrétiens : mais, avec la grâce de Dieu, il sera bien plus nombreux dans l'avenir. En France, de saintes âmes offrent à Dieu, pour nous aider, leurs prières et leurs sacrifices ; et il nous viendra sans doute, de la patrie, des compagnons pour continuer l'œuvre sainte à laquelle nous nous consacrons corps et âme. Des vocations apostoliques germent encore dans les chaumières où nous sommes nés, et le sol français est assez riche, je pense, pour fournir au monde entier des apôtres.

Saint Joseph est pour beaucoup dans nos espérances ; nous portons sa dévotion à nos chrétiens ; elle est comprise d'eux, et met à la portée de leur faiblesse intellectuelle les plus profonds mystères et les plus hautes pensées du christianisme, par les grands dogmes auxquels elle se rattache. Ces pauvres gens sont bien épais pour saisir les délicatesses de la piété catholique et entrer dans une spiritualité plus avancée que la foi élémentaire ; ils en resteront encore longtemps à ce que saint Paul appelait les premiers éléments des discours de Dieu. Mais la logique de la piété doit commencer par les bases et procéder selon les principes, et saint Paul nous dit que ses néophytes en étaient là eux aussi. Les nôtres comprennent les grands sujets dogmatiques et les grandes dévotions fondamentales : la Passion de Notre-Seigneur, l'Eucharistie, le Sacré-Cœur, la Sainte Vierge, saint Joseph, les Anges gardiens.

Les missionnaires les plus expérimentés ont remarqué pourtant que les lettrés ont une répugnance particulière pour le mystère de l'Incarnation du Verbe ; ce n'est pas étonnant, et saint Paul avait encore constaté la même répugnance chez les lettrés et les mandarins de son temps. Or, par saint Joseph

ce mystère entrera dans leur intelligence, et, comme Dieu a, dans le principe, introduit dans le monde son Fils incarné sous le patronage et la paternité adoptive de saint Joseph, ainsi nous aidera-t-il à l'introduire par le même moyen dans ces esprits aveugles, et à vaincre leur répulsion et leurs préjugés.

Quant à nos chrétiens, le nom de saint Joseph leur est bien connu ; c'est un de ceux qu'ils donnent de préférence à leurs enfants, et que les exigences de la langue obligent le moins à défigurer. Son image est une de celles qu'ils aiment et qu'ils nous demandent le plus, avec celles de Jésus et de Marie, pour la suspendre dans leurs demeures, en place de ces grotesques et monstrueuses figures bouddhiques dont les habitations païennes sont couvertes même au dehors. Nous voudrions la mettre partout, jusque chez les païens, comme le drapeau et l'instrument de notre conquête, car si l'apparition de saint Joseph sur la terre fut, avant celle du précurseur, avant celle même de Marie, que Joseph précéda par les années, le premier signal et comme la première aurore de l'avénement de Jésus-Christ, ne semble-t-il pas que, saint Joseph une fois installé ici chez les païens, Notre-Seigneur ne manquera pas d'y arriver après lui et son culte sera, dans cette pauvre Chine, l'avant-coureur du règne de Dieu ? Si l'Église de Dieu est, selon l'idée de saint Paul, le corps mystique de Jésus-Christ, et, selon la belle parole des Pères développant cette idée, l'*Incarnation continuée*, si c'est par saint Joseph que Notre-Seigneur a été reçu à son entrée dans le monde, lors de sa première Incarnation, présenté et, pour la première fois, prêché au monde, c'est par lui aussi qu'il veut sans doute être protégé, adopté, élevé dans cette nouvelle incarnation que nous devons lui donner ici ; c'est par lui que nous voulons le présenter, le prêcher à ces peuples égarés dans leurs vieilles erreurs, et, sous sa protection, Notre-Seigneur grandira parmi eux, comme autrefois à Nazareth. Ne trouvez-vous pas cette marche logique et conforme à celle que Dieu a suivie lui-même dans le plan de la Rédemption ?

Autre raison que nous avons de compter sur saint Joseph, et autre titre à ses faveurs spéciales : nos principales œuvres ont pour objet l'enfance ; c'est par elle que nous commençons ordinairement, et sur elle que repose notre espérance. Nos catéchistes-baptiseurs envoient au ciel tous les enfants, même ceux des païens, qu'ils trouvent mourants et peuvent atteindre. L'éducation chrétienne que reçoivent les enfants des nouveaux chrétiens, les rendra plus solides dans leur foi, plus délicats dans leur vie chrétienne, que leurs parents, fidèles sans doute, mais convertis à l'âge adulte et toujours moins foncièrement attachés au christianisme et moins imbus de ses principes. Enfin, nous avons nos pauvres petits orphelins, plus nombreux ici qu'ailleurs, et qui sont la spécialité de notre mission. *Les Annales de la Sainte-Enfance* en font foi. Combien de vos lecteurs du *Messager* ont, dans nos orphelinats, leurs filleuls ! Élevés chrétiennement, ces enfants deviendront les fondateurs des familles chrétiennes, et, s'il plaît à Dieu, le germe de cette société chrétienne, si lente à venir, si difficile à fonder, et en vue de laquelle il a déjà été versé tant de sang, tant de larmes ! Or, ne semble-t-il pas que, parmi les œuvres catholiques, celles qui s'adressent aux enfants sont particulièrement capables de plaire à saint Joseph, en raison de sa vocation et des fonctions dont il fut chargé auprès de la sainte enfance du Rédempteur ?

Ce n'est pas une petite affaire de convertir et de gagner des âmes. Ici, comme partout, on y a du mal et on y éprouve des résistances de toute espèce ; l'œuvre de Dieu rencontre en pays infidèle mille obstacles que je ne puis vous décrire, et, surtout, il faudra du temps, bien des travaux, beaucoup de vies sacerdotales, pour atteindre ce grand but de notre vocation, *la société chrétienne*, pour l'établir solidement et l'acclimater sur ce sol pétri d'idées païennes si invétérées qu'on les croirait presque identifiées avec la nature, et de superstitions étranges qui semblent obscurcir les lumières de la raison. Mais un catholique peut-il douter de l'avenir quand il s'agit de l'Église,

et un missionnaire, quand il s'agit de la propagation de la foi ? Notre apostolat a pour lui des promesses d'avenir dont la valeur est garantie par l'expérience de dix-huit siècles.

L'Église catholique n'échoue jamais ; le succès et la victoire finiront par venir ; affaire de temps. Du reste, est-il besoin de le dire ? nous ne travaillons pas seuls, et la force sur laquelle nous comptons n'est pas la nôtre. Le pauvre travail du missionnaire n'est que l'instrument matériel d'une force supérieure qui le prévient, le dépasse, et produit sous sa main des fruits qu'il ne peut guère être tenté d'attribuer à ses œuvres, car ils sont sans proportion avec la puissance des hommes, et il est trop clair pour lui qu'il n'en est pas l'auteur. Cette force, c'est la grâce à laquelle n'échappe aucune créature humaine, et que Dieu donne à tous, même à ceux que nous n'atteignons pas. L'Évangile, dit encore saint Paul, c'est *la vertu de Dieu* pour le salut de ceux qui croient. La messagère céleste, comme un ange précurseur, sans attendre notre présence et notre prédication, va d'avance occuper et préparer les âmes, les éclairer, les travailler silencieusement, les troubler dans leurs erreurs, les tourmenter dans leur vie coupable, déjà même les féconder dans une certaine mesure. Le missionnaire, quand il arrive, s'aperçoit qu'une parole plus intérieure a retenti avant la sienne et que le Saint-Esprit est déjà passé ; s'il sait chercher, s'il a un peu la connaissance du cœur humain et des voies de Dieu, il trouve toujours en quelque recoin de ces âmes infidèles, mais déjà atteintes par la vertu de la croix, une trace quelconque de ce divin passage, cachée sous les décombres, les broussailles de l'erreur et du péché ; aussi sa parole à lui, quand elle s'y fait entendre à son tour, n'est pas tout-à-fait une étrangère, bien qu'elle annonce un Dieu inconnu. Cette parole de salut, quand le missionnaire juge le moment venu de la dire au milieu d'une population païenne, il vient, avec son petit bagage, s'installer au cœur de la place, chez un chrétien s'il y en a un, et, s'il n'y en a pas, chez un païen bienveillant ; c'est là qu'il dresse son plan de

guerre et organise l'attaque. Dans une chambre retirée il commence par construire son autel ; c'est assez simple : une table sur laquelle il pose sa pierre sacrée couverte d'une nappe, deux cierges sur des chandeliers de bois ou sur des bouteilles, ou encore sur deux beaux navets rouges artistement taillés, sa croix de mission suspendue au mur avec quelques images, vous devinez lesquelles, et tout est dit. Lorsqu'il a pu trouver ainsi un petit coin pour placer son autel et offrir la sainte Victime, son affaire est bonne et la victoire est assurée ; car, dès lors, l'Église est là vivante et en mesure de conquérir et de croître ; il y a un point du territoire où le démon ne règne plus, où Dieu a mis le pied et ouvert la source de ses grâces, où son règne est établi et son nom sanctifié, où la Croix s'élève pour attirer tout à elle, où les doux noms de Jésus, Marie et Joseph sont prononcés avec amour, et où bientôt quelques âmes simples viendront recevoir la foi et s'unir, par la prière et par la grâce, à cette immense famille catholique dont elles deviendront les membres, et qui n'est pas partout, grâce à Dieu, humiliée comme en Chine.

En vérité, mon cher Père, si nous sommes privés de la présence et des manifestations de cette grande vie chrétienne qui surabonde toujours en Europe, même dans ces années malheureuses, quelle consolation d'assister ici à la naissance et à la jeunesse de l'Église catholique !

Nos orphelinats regorgent de pauvres enfants, nous avons des écoles chrétiennes, nos baptiseurs moissonnent tous les jours bien des petits anges qui vont au ciel nous aider. Cependant il reste beaucoup à faire. Un des rêves de Monseigneur, quand il sera riche, c'est-à-dire sorti de ses dettes, est de construire un hôpital chrétien ; on y recevrait même des païens, qui abonderaient, moyen d'obtenir beaucoup de morts chrétiennes, et puis, en dehors même de ce pieux calcul, c'est une de ces œuvres de charité pour lesquelles l'Église a été faite, et qui ne peuvent manquer d'attirer sur une chrétienté la protection et les bénédictions de Dieu, en même

temps que la faveur de saint Joseph, patron de la bonne mort.

Oui, mon cher Père, l'Église de Dieu est belle partout, dans tous ses âges et dans tous ses états, mais elle est plus touchante encore ici, dans son aimable et sainte enfance, croissant au milieu d'une société païenne, vraiment comme le lis au milieu des épines. Vous qui avez tout pouvoir auprès de saint Joseph, priez-le bien, faites-le prier pour nous afin qu'il travaille avec nous, afin qu'il hâte notre conquête. Que la foi prenne racine dans toutes ces âmes, et que nos chrétientés sortent enfin du berceau et de l'enfance pour arriver à cette pleine mesure de l'âge viril qui est la splendeur de l'Église : « *Donec occurramus omnes in unitatem fidei, in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi... qui adimpletur omnia in omnibus.* »

LETTRE IX.

Tsen-y-Fou, 10 juin 1876.

MA CHÈRE SŒUR (1).

IL y a longtemps que je ne vous ai écrit, mais aussi n'ai-je plus rien reçu de vous... Que faites-vous ? Que se passe-t-il chez vous et autour de vous ? M'écrivez-vous ? Si vous ne le faites pas, naturellement je regarderai votre silence comme une leçon de détachement que vous voulez me donner, et j'en ferai mon profit. Je crois pourtant que notre correspondance n'est pas fondée sur des raisons capables de déplaire à Celui qui voit le fond des cœurs,et qu'elle peut encore être utile à vous et à moi. Jugez-en, et songez que je me guiderai sur votre conduite pour régler la mienne à ce point de vue.

..... Depuis quelques années surtout, plus le monde va, plus le nombre de ceux qui servent le bon Dieu diminue, moins on trouve d'âmes qui sachent renoncer au monde et embrasser le sacrifice de la sainte virginité, pour être mieux à Notre-Seigneur. En voyant le mal grandir, nous devons pleurer pour les âmes scandalisées et Dieu offensé, offrir en réparation le peu que nous souffrons et méritons, prier pour ceux qui tombent, garder notre calme intérieur et cette bienheureuse sérénité que donne nécessairement l'état de grâce, continuer à travailler tout doucement et le moins mal pos-

(1) La supérieure (défunte) des religieuses de Saint-Aubin, à Beauvais, dont le Père Aubry fut l'aumônier pendant les premières années de son professorat au grand-séminaire.

sible à nous sanctifier nous-mêmes par l'union à Dieu, la contemplation de Notre-Seigneur sur la croix, sur l'autel, et au fond de son petit reposoir qui est en nous, et aussi à convertir et sanctifier les autres. Laissons au bon Dieu le soin de faire le compte de ses élus, et demandons-lui de ne pas oublier notre nom sur sa liste. Ne nous effrayons pas de la diminution des âmes généreuses, et réjouissons-nous bien d'être du petit nombre de ces privilégiés à qui Dieu a ouvert les yeux et touché le cœur ; c'est comme les soldats de Gédéon : le bon Dieu sait bien où il nous mène et comment il nous tirera de là ; ce n'est pas notre affaire, c'est la sienne. Notre affaire à nous, c'est de bien mesurer de l'œil l'abîme de sacrifice où il faut nous jeter, je veux dire de bien comprendre à quel renoncement, à quelle humilité, à quelle délicatesse de pureté, à quelle perfection d'union avec le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur notre vocation nous engage, et, cela une fois compris, de ne pas reculer, d'avancer toujours résolument, ou, pour mieux dire, de nous jeter dans cet abîme, en nous confiant à la main du bon Dieu.

Si nous sommes peu nombreux, soyons meilleurs, pour remplacer la quantité par la qualité ; la gloire de Dieu est aussi bien procurée par la perfection plus grande d'un petit nombre de Saints, que par la fidélité médiocre d'un grand nombre de chrétiens qui font le nécessaire sans vouloir avancer plus loin. On n'a jamais entendu dire que Dieu ait laissé périr, faute de vocations, une congrégation fidèle à l'esprit de la vie religieuse ; ce n'est jamais ni faute de monde, ni faute d'argent, que les ordres religieux périssent, mais faute de Saints.

Je viens de terminer un bon petit livre : *Le livre des résolutions* de saint Léonard de Port-Maurice ; excellent, vous aimeriez cela ! C'est le Saint écrivant, non pas des conseils théoriques, mais les observations qu'il recueille en lui-même, les mouvements qu'il surprend dans son âme, et les résolutions pratiques au moyen desquelles il règle sa vie intérieure et se

sanctifie. Voilà la vraie vie des Saints, et non pas les belles exclamations et les pages éloquentes des littérateurs qui ne les ont pas connus. Vive la vie des Saints, faite par eux-mêmes ! Ils se voient par le dedans, les autres ne les voient que par le dehors. Dans ce petit livre des *Résolutions* que le Saint avait fait pendant une retraite, qu'il lisait et relisait à chacune de ses retraites pendant trente-cinq ans, et qu'on a trouvé dans sa manche le jour de sa mort, on assiste vraiment à ce travail intérieur, délicat, lent et actif du Saint-Esprit dont nous aimions à parler ensemble ; c'est ravissant, il vous faut cela !...

La grande idée que je vous recommande, c'est l'habitation de Dieu, de Notre-Seigneur, du Saint-Esprit en nous ; il n'y a que deux ou trois ans que je comprends un peu cela. Depuis que je le comprends, je le retrouve chez tous les Saints. Quelle consolation et quelle force pour nous que cette idée ! comme elle complète bien celle du *divin compagnon de vie !* vous n'avez pas oublié ce mot-là, n'est-ce pas ?

Il m'est venu, en lisant le petit livre de saint Léonard, une idée qui serait peut-être bonne et utile pour vous, et que je vais vous dire tout simplement : si j'étais *mère des novices*, je ferais faire à chacune de mes filles un cahier de papier blanc, pas grand de format pour être facile à cacher ; elles appelleraient cela leur *trésor spirituel.* Ce serait pour recueillir bien précieusement, mais avec parcimonie, les observations, réflexions spirituelles, résolutions, conseils, etc., qu'elles entendraient et liraient partout, principalement dans les livres des Saints (les Saints de l'Église, canonisés ou béatifiés), et qui les frapperaient davantage, ou leur seraient recommandés plus instamment comme convenant mieux au tempérament spirituel et aux besoins de chacune. Elles seraient libres d'y mettre ce qu'elles voudraient, chacune selon son goût intérieur, puisque tout est bon dans ce genre. Cependant, il y aurait des choses que toutes pourraient prendre ; ainsi, comme vous êtes consacrées au Sacré-Cœur, je mettrais, en tête du

petit trésor, un chapitre intitulé : *Les promesses du Sacré-Cœur ;* ce chapitre serait un recueil des paroles de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie, par lesquelles il déclare ce qu'il veut faire en faveur de ceux qui auront une dévotion spéciale à son Sacré-Cœur. Puis je ferais terminer ce recueil par la lettre de Marguerite-Marie. J'ai moi-même copié ces passages ; je les trouve très consolants et très attrayants pour la dévotion au Sacré-Cœur. Il me semble que le moyen de ce cahier serait très bon pour faire mordre un peu les âmes simples aux idées de la vie spirituelle et à la pensée familière des choses célestes.

Mgr de Ségur dit, en tête de son livre sur le Sacré-Cœur : « Je le sais, il est difficile de mettre à la portée de tout le monde les vérités de l'ordre mystique ; il est difficile, et très difficile, d'initier les esprits simples et les enfants à ce qu'on pourrait appeler *la moëlle de nos mystères.* » Comme c'est vrai, et comme c'est bien dit ! Mais aussi, comme c'est un beau ministère que d'être occupé ainsi à former Notre-Seigneur dans les âmes, à ouvrir les yeux sur ce qui se passe en elles à leur insu, à y développer le sens des choses spirituelles, à y planter la belle petite graine de la vie intérieure, puis à l'arroser, à la soigner, tout en laissant au bon Dieu le souci de lui donner l'accroissement, et de protéger toutes les périodes de son développement, jusqu'à ce que le Saint-Esprit trouve le fruit assez mûr et bon à cueillir !

Nous ne valons rien par nous-mêmes ; moi surtout, j'ai bien manqué aux grâces que le bon Dieu m'a faites. Ayons le sentiment de notre misère ; mais cela ne nous empêche pas de nous réjouir et de remercier Dieu de ce qu'il a daigné nous faire *comprendre* et *sentir* un peu ce qu'il nous veut, ce qu'il fait en nous, et à quoi le travail de sa grâce nous conduit.

Ayez soin de me dire ce que vous lisez, et si vous cherchez encore vos friandises de temps en temps dans l'Écriture Sainte, dans l'Évangile, dans saint Paul, dans les discours de Notre-Seigneur rapportés par saint Jean, et dans la première

Épître de ce même saint Jean. Je regrette que le père Libermann, dans son commentaire, se soit précisément arrêté à l'entrée des plus beaux de ces discours, à l'endroit où Notre-Seigneur parle de ceux *qui demeurent en lui et lui en eux.* Vous le savez, c'est saint Jean qui a le mieux senti ce qui se passait dans le Cœur de Notre-Seigneur, et le mieux fait sentir ce lien d'amour qui doit nous unir à lui.

Je lis, dans « *Le Sacré-Cœur* » de Mgr de Ségur, de belles choses sur la relation et les similitudes de situation et de révélations qu'il y a eu entre ce même saint Jean et sainte Gertrude. Oh! que je regrette aujourd'hui de n'avoir pas assez lu et feuilleté la vie et les ouvrages des Saints! Mais j'y suppléerai autant que possible, en ne manquant pas un des livres spirituels que je rencontrerai par ci par là chez des confrères. J'ai pris l'habitude de noter, de copier beaucoup, je ferai de tout cela un petit *trésor spirituel,* moi aussi ; peut-être qu'à force de respirer, dans les ouvrages des Saints, la bonne odeur de Jésus-Christ, je finirai par en garder quelque chose. Je vous ai dit à Beauvais que j'avais résolu de prendre, parmi mes munitions spirituelles, la dévotion au Sacré-Cœur ; j'y fais bien peu, bien peu de progrès ; mais enfin j'y pense, c'est une intention que je garde, et que j'ai plus d'une fois renouvelée ; elle m'a été confirmée surtout quand j'ai un peu médité les *promesses du Sacré-Cœur.* C'est un malheur pour moi d'avoir tant de défauts de caractère qui empêchent mon progrès spirituel, et une négligence qui m'arrête en tout ce qui est pratique et me fait toujours rester dans la région stérile des bonnes idées. Toutefois, croyez bien, ma chère sœur, que j'ai senti beaucoup de grâces entrer dans mon âme depuis trois mois ; elles s'y sont glissées entre les rochers, mais j'espère qu'elles y sont et qu'elles y resteront pour me convertir *un brin* et me rendre capable, enfin, de quelque chose de réel et de pratique. Il faudra bien que je travaille, pour que, quand nous nous reverrons devant le bon Dieu, je ne sois pas trop loin en arrière de vous, et que vous n'ayez pas à rire de moi

et à hausser les épaules, en me voyant resté dans le *B—A—BA* de la vie spirituelle ; si vous mourez avant moi, tirez-moi un peu, car j'ai les jambes bien lourdes.

Encore une idée que je veux vous donner, et qui me sert souvent ; elle pourrait peut-être aussi servir à vos enfants : quand je suis tenté d'une façon ou de l'autre, quand j'hésite devant un sacrifice, il m'arrive assez souvent de faire à Notre-Seigneur la prière que voici : « Mon Dieu, cela me coûte, mais je vais vous offrir ce sacrifice, à condition que vous me ferez mieux comprendre et mieux sentir la vie intérieure, mieux goûter les choses surnaturelles, et avancer d'un petit cran dans l'union de cœur avec vous, en vous révélant encore un peu plus à mon âme. »

O la charmante parole de saint Augustin : « Bon Jésus, que toutes les choses du monde me deviennent amères ; vous seul montrez-vous à mon âme avec votre douceur, car vous êtes la suavité incomparable, la douceur céleste qui change tout en douceur. » En effet, pour aimer Notre-Seigneur, il faut sentir sa douceur ; pour la sentir, il faut la voir ; pour la voir il faut qu'elle se montre ; une fois qu'elle se montre, elle conquiert notre cœur du premier coup, et ce n'est qu'à partir de ce moment-là que nous pouvons être vraiment détachés du monde. Chercher à se détacher du monde avant d'aimer Notre-Seigneur, c'est un tour de force que nous ne ferons pas ; aimer Notre-Seigneur avant qu'il nous ait fait entrevoir intérieurement au moins un rayon de sa beauté, impossible, puisque nous ne pouvons être pris que par le cœur.

Ma chère sœur, suggérez à vos novices ma pratique de tout-à-l'heure en face des tentations et des sacrifices, et ne croyez pas que j'y sois souvent fidèle, non ; seulement, l'idée m'en est venue assez souvent, et j'en ai essayé quelquefois avec profit. Quel bonheur, si le bon Dieu, oubliant nos infidélités et ne regardant plus que ce peu de bonne volonté et de bons désirs qui est en nous, voulait bien nous garder toujours en état de grâce, nous donner un rayon de son amour qui guérit

et adoucit tout, et nous faire monter à la suite des Saints dans la vie spirituelle ; — ce petit germe de bonne volonté et ce bon désir de comprendre et d'entamer la vie intérieure qui est le commencement même de cette vie de grâce. C'est peut-être tout ce qu'il nous est possible de transmettre aux autres, puisque c'est l'Esprit-Saint qui fait tout le travail. Je crois que pour les initier à cette vie, la première condition est de leur en parler beaucoup, pour leur faire venir l'eau à la bouche et leur faire dire : « Mais, enfin, expliquez-nous ce que c'est que cette vie intérieure dont vous nous fatiguez les oreilles, et faites-la-nous d'abord comprendre ! » Le jour où les âmes fidèles auront dit cela, si nous voulons, tout est gagné, pourvu que nous sachions les mettre sur la voie et leur répondre : « Ah ! nous y sommes ! Ce n'est pas moi qui puis vous l'expliquer, mais Notre-Seigneur et le Saint-Esprit lui-même, si vous faites ce qu'il faut. »

Vite à l'ouvrage, chacun de son côté, et selon sa pauvre petite capacité ; que chacun demande continuellement au bon Dieu au moins la grâce de comprendre sa vocation et d'y entrer, puis celle d'y rester et d'y avancer. Songez que si le travail est grand, chaque sacrifice offert à Dieu, chaque mortification faite sans orgueil et bien cachée à tout regard humain, chaque acte d'obéissance accompli de bon cœur, chaque effort tenté pour unir et conformer davantage son cœur à celui de Notre-Seigneur, chaque tentation fidèlement repoussée, enfin chaque prière adressée pour le salut des autres et en particulier pour le développement de l'Évangile dans ces pauvres pays, est autant de gagné et d'assuré pour l'avenir, et vous ménage un degré de perfection et d'avancement dans les faveurs du bon Dieu. Un jour viendra où vous serez bien heureuse d'avoir su vous y mettre et travailler de confiance, sans même trop vous rendre compte du profit spirituel que vous tireriez de ces petites choses...

Je ne me souvenais pas de vous avoir dit ce mot : *ébrécher sa couronne ;* il me plaît ; oh ! non, ne la laissons pas ébrécher;

le monde paie trop mal les faiblesses qu'on fait pour lui ; et c'est dommage, quand on a embrassé, comme nous, une vie de sacrifices, d'en perdre le profit par des inconséquences et de se priver du bénéfice ; le bon Dieu paie si bien !

Nous sommes en plein mois du Sacré-Cœur ; voilà encore ce qu'il y a de mieux. Quel bonheur de comprendre ce que c'est que le Cœur de Jésus ! J'y pensais toute la semaine dernière, en voyant presque coïncider les premiers jours de ce mois avec nos belles fêtes de la Pentecôte, nos fêtes du Saint-Esprit. Songez à la réunion de ces deux mystères en un : l'opération mystique du Saint-Esprit, le Cœur de Jésus. Et puis, dans quelques jours, la rencontre de ce même mois du Sacré-Cœur dans son milieu, avec l'octave radieuse et triomphale du Saint-Sacrement ! Ce sont des choses qu'on ne peut décrire, il en faudrait trop long, et on souffre de ne pouvoir pas dire ce qu'on sent, ce qu'on pressent, ce qu'on entrevoit. Saint Paul exprimait bien cette douleur de l'âme obligée de garder son secret......

LETTRE X.

Tsen-Y-Fou, le 21 juin 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

J'AI quitté la capitale depuis quelques jours, et me voilà installé à mon poste, dans la ville de Tsen-Y-Fou, l'un des trois centres principaux de la mission. Je n'avais vu jusqu'ici que les roses et le côté agréable de ma nouvelle vie ; je me réjouis, et il ne faut pas me plaindre, d'entrer dans la période du travail; je serais bien peiné de ne pas goûter un peu aux misères apostoliques tout comme les autres. Je passerai ma première année à Tsen-Y-Fou, près d'un *vieux missionnaire*, pour m'exercer dans la langue, faire mes premières armes tout doucement, garder la maison et la chrétienté, pendant que mon confrère ira courir les campagnes à la recherche de la brebis égarée.

L'établissement de Tsen-Y-Fou comprend une maison neuve avec une chapelle intérieure pour les chrétiens, le tout sur d'assez grandes proportions, en bois et sans étage, avec fenêtres en papier de deux couleurs et plancher en terre battue : c'est splendide ! D'un côté, la maison donne sur la rue, dont elle est séparée par une cour murée ; les trois autres côtés sont entourés par un jardin où, s'il vous plaît, nous cultivons des fleurs et quelques arbres d'agrément, et non pas uniquement des légumes; il faut dire que les arbres seront très utiles pour assainir l'air. Mon confrère prétend que j'ai des connaissances fort étendues en jardinage, il m'a fait directeur du jardin ; la vérité est que je n'y entends pas grand'chose, mais en pays d'aveugles les borgnes sont rois.

Nous avons de beaux grands lis jaunes qui ressemblent à des couronnes de langues de feu et dont le premier a fleuri le jour de la Pentecôte, des œillets tout juste assez beaux pour nous rappeler la patrie et dont le premier a fleuri le jour du Saint-Sacrement. J'avais apporté de France des noyaux et des graines que j'ai mis en terre; j'ai des melons qui poussent, des pommes de terre qui lèvent, des oignons et des choux qu'on voit poindre; j'attends le lever de mes semis de groseilles, raisins, tilleuls, prunes et noisettes. Les Chinois n'ont pas de goût, mais ils admirent et imitent même volontiers les choses que nous faisons, sans avoir l'esprit de les inventer; ils viennent beaucoup voir notre jardin et nos images, c'est un moyen de prédication comme un autre, et une occasion de faire connaître, au moins *in confuso*, notre religion et notre vocation.

Le côté de notre habitation opposé à la rue est séparé du mur de la ville par quelques maisons plus basses que la nôtre; au-delà du mur, un petit fleuve, ou plutôt un large torrent; souvent presqu'à sec,il roule quelquefois des flots impétueux et débordants; par-delà le torrent, une montagne borne notre horizon et repose assez bien nos yeux par sa verdure; elle est entièrement couverte et comme bosselée de tombeaux païens formant de petits tertres incultes, sans pierre ni le moindre signe religieux; de loin on dirait des troupeaux de moutons immobiles. Tenez, j'ai justement, en vous écrivant, le spectacle de huit hommes qui gravissent péniblement la montagne, en poussant des cris aigus; ils portent, sur des brancards en bambou, un énorme cercueil, c'est un mort qu'on va enterrer; devant eux un autre homme joue du tam-tam; un troisième porte, au bout d'une grande perche, je ne sais quelle grosse idole en papier multicolore; deux ou trois proches parents suivent le mort, vêtus de deuil, c'est-à-dire de blanc, et glapissent des lamentations fort drôles et très peu sincères, à en juger par les allures des pleureurs; de temps en temps ils s'arrêtent pour se reposer, causer et même rire, puis ils se remettent à gémir de plus belle; ces cris n'ont pas pour but d'édi-

fier les vivants sur la douleur de la famille, mais de faire croire au mort qu'on le regrette, et de toucher les esprits qui le tourmentent dans une sorte de purgatoire bouddhiste. Enfin, une fois arrivés au lieu de la sépulture, la cérémonie commence : on bat le tam-tam — un effroyable chaudron de cuivre — pour faire sauver les démons, les démons sont censés avoir peur ; on allume un réchaud, on brûle des papiers dorés et argentés, les faux dieux que ces pauvres gens adorent doivent prendre ces papiers peints pour de l'or et de l'argent qu'on leur offre, afin qu'ils ne tourmentent plus l'âme du mort ; on fait de grandes salutations devant le tombeau ; la compagnie se met à pousser des hurlements plaintifs, lugubres, stridents, d'une voix tremblotante comme les hiboux de la forêt, avec les signes les plus extravagants d'une douleur qui n'existe guère ! Quand on est fatigué, on s'assied, on cause très tranquillement, on rit, on boit le thé, on mange, jusqu'à ce qu'il prenne fantaisie à l'un des assistants de recommencer à pleurer et à crier, alors tout le monde en fait autant. Ce manége dure des heures entières. Le cadavre enterré, on plante sur sa tombe la grande idole en papier, et on bat le tam-tam le reste de la journée. La première semaine qui suit la mort, les parents viennent pleurer sur la tombe des journées entières et des bouts de nuits ; chaque soir pendant trois mois, ils passent encore deux heures à hurler et à battre le tam-tam. Tout cela est d'un drôle, d'une étrangeté qu'on ne se figure pas.

Vous me dites que je dois avoir des moments tristes, de rudes tentations de regret et de découragement, enfin que le milieu où je vis est bien putréfié. Réponse, et réponse absolument sincère : Triste, jamais ! La gaîté est une des conditions de la vie de missionnaire, et un des priviléges de notre mission du Kouy-Tchéou ; sans doute, à certaines heures, le souvenir de la patrie et des choses qu'on y a laissées, avec cette terrible pensée qu'on ne reverra plus tout cela, vous prend un peu à la gorge et vous donne une angoisse ; mais je m'aperçois que plus on quitte, moins on perd, et moins

aussi on est tenté de regret. Ce qu'on peut appeler le *monde* et la *société* dans ces pays est absolument sans attrait, si drôle, si ridicule, si étrange, si répugnant, qu'il ne reste de place dans notre cœur que pour les attachements surnaturels. Il faut même, pour fréquenter nos Chinois si peu intéressants, quels qu'ils soient, riches ou pauvres, lettrés ou ignorants, se faire violence et se rappeler sa vocation. Vous avez raison, le milieu social n'est pas *propre*, il est tout à l'envers du christianisme ; mais enfin, si corrompus que soient les païens, tous absolument livrés au péché; si faibles que soient nos chrétiens, dont le cœur n'est pas encore bien généreux, ni la foi bien approfondie, ni la piété bien élevée ; si puissant que reste le démon, depuis longtemps propriétaire du sol et de l'atmosphère, la séduction et l'attrait des choses mondaines sont nuls pour nous, et on respire moins que dans les villes de France cette vapeur de péché, cette fine fleur de corruption qui saisit l'âme, et vous empêche presque de sentir le goût du bon Dieu. Rien de ce que nous voyons ne ressemble à ce luxe, à cette mollesse, à ces plaisirs, à ce bien-être matériel qui rendent la vie confortable et efféminée : plus de vin, plus de liqueurs, sinon des espèces de *fortes* eaux-de-vie de riz nauséabondes et repoussantes auxquelles je ne puis m'habituer ; une nourriture lourde, pesante à l'estomac, peu appétissante, toujours mal apprêtée à la graisse ; jamais de beurre ni de laitage : on serait scandalisé de voir traire une vache ou une chèvre ; du sucre en poudre mal raffiné et désagréable ; des fruits généralement sans saveur, excepté l'orange, qui est excellente. Si on assiste à un repas chez un riche, la plupart des mets vous dégoûtent : ce sont des œufs salés conservés dans la saumure ; des œufs pourris également conservés, je veux dire pourris exprès pour se conserver ; des champignons mous, diaphanes et gluants qui poussent sur le tronc des vieux arbres ; des viandes salées et même fumées, mais mal salées et tant soit peu gâtées ; des volailles salées, mais avec les plumes ; des poissons salés puant horriblement; je n'ai pas

encore pu y toucher ; une espèce de fromage blanc, fait avec des fèves fermentées ; des hachis dans lesquels il entre toutes sortes de choses ; un tas de petites galettes, gâteaux et friandises frites ou confites, faites avec de la farine de riz empâtant des grains de millet ; des germes de haricots ; des tuyaux d'oignons en graines, taillés par petits tronçons et baignés dans du vinaigre ; les graines encore vertes des oignons fricassées comme des pois ; des racines tendres et de jeunes pousses de bambous et d'autres arbres ; les trognons de salades sans les feuilles ; des châtaignes en purée ; des vers à soie, abeilles et sauterelles ; des crabes, des couleuvres et des lézards, sans parler du chien, du loup et de la panthère : voilà pour la nourriture !

Les rues des villes sont sales et boueuses ; toutes les maisons basses, noires, humides, mal aérées, malpropres et infectes. Le peuple est vêtu de loques, les riches eux-mêmes portent une coiffure et des habits disgracieux et luisants de crasse, c'est reçu ; les femmes sont ridicules avec leurs pantalons, leurs blouses et leurs petits pieds emmaillottés. Notre linge, toujours mal lavé, n'est jamais repassé, et nous revient invariablement imprégné de je ne sais quelles mauvaises odeurs. Dans les campagnes, les maisons sont bâties en terre avec des tresses de roseau pour murailles, parquetées de terre battue, sans autre plafond que le toit en grosse paille et en roseaux, sans autre cheminée qu'un trou à la toiture ; les habitations des villes sont en briques et en bois, sans fenêtres ordinairement ; les plus belles très mal meublées, sans aucun confortable. Pas de musique sinon des chants nasillards et maigres, et d'affreuses petites flûtes qui vous écorchent les oreilles et vous font grincer les dents. En fait de peinture et de sculpture, d'horribles images d'animaux fantastiques, bossus, monstrueux, et de personnages grimaçants. Pas de jardins d'agrément, ce n'est pas connu, et nous sommes à peu près les seuls qui cultivions un peu de fleurs pour nos petits autels et nos mois de Marie ; pas même de beaux arbres, car

les Chinois n'ont pas de goût et ne connaissent ni la taille des arbres, ni notre manière gracieuse de diriger les branches ; les seuls arbres d'agrément qu'on voie, ce sont, dans les cours étroites et obscures des maisons riches, quelques tiges d'arbustes grimpants, qu'ils tordent et retordent, pour leur donner une forme bizarre et capricieuse. Tel est le tableau fidèle du pays, je n'exagère pas, et ne vous invente, ni ne vous inventerai jamais rien.

Cela vous fera comprendre pourquoi, les sens étant si peu flattés et les facultés sensibles de l'âme si peu alléchées, il n'y a pas de séduction pour nous qui avons vu la France avec son bien-être et son luxe. Il est vrai, nous nous portons nous-mêmes, et par conséquent nous avons toujours l'ennemi dans la place ; mais à cela pas de remède, sinon la grâce de Dieu qui ne manque jamais, et la piété qui peut, en effet, se refroidir ; c'est le vrai danger de notre vie. Les conversions marchent si lentement ; les chrétiens chinois sont si incapables de s'élever un peu plus haut que le strict nécessaire ; les païens opposent une résistance si obstinée à la grâce, et se montrent si sourds à tout ce qu'on peut leur dire, si aveugles à tout ce qu'on peut leur montrer, qu'il serait possible de se décourager, de perdre son zèle et de devenir médiocre. Je ne vaux rien, mais trop d'amis prient et offrent leurs sacrifices à mon intention, pour que le bon Dieu me laisse tomber si bas. Hélas ! nous sommes à une distance immense du but que nous visons, nous sommes loin d'avoir conquis le pays et fondé la société chrétienne, nous n'avons que rarement, ou, pour mieux dire, jamais la consolation de former quelques âmes vraiment intérieures : au moins, nous avons la joie de sauver plus d'âmes que nous n'en aurions sauvé en France, dans quelque position que ce fût. Nous avons aussi la joie de savoir que nous travaillons pour l'avenir, et que, quand il plaira au bon Dieu de faire luire sur la Chine le jour de la Rédemption, le terrain aura été préparé

par nos labeurs, et le petit grain déposé dans le sillon en attendant la pluie.

Que je vous dise maintenant en quoi consiste ce travail d'évangélisation, comment on procède pour faire entrer le christianisme plus avant dans le pays, et gagner de nouvelles populations à la foi : le missionnaire va s'installer dans une de ses chrétientés les plus écartées du centre, au bord du pays à conquérir ; là il prêche, il dit la messe, il fait inviter les gens à venir voir ce *maître de religion* étranger. Le Chinois est très voyageur : il y a toujours dans le pays quelque personne des environs ; il est de plus excessivement curieux, surtout à l'endroit des Européens ; il vient donc voir et entendre. Il en vient des centaines ; tous déclarent, et cela ne manque jamais, que cette religion est plus belle, plus sensée que celle des idoles, et que sa morale est plus raisonnable. Seulement, quand il s'agit de tirer la conclusion pratique, les Chinois ne répondent rien et déguerpissent les uns après les autres ; pourtant, il en reste d'ordinaire quelques-uns, cinq ou six, une dizaine, qui ont l'air d'attendre quelque chose ; on les interroge, ils répondent: « Je ne dis pas non. » On leur fait promettre de revenir le lendemain, la moitié revient ; ils ont réfléchi, et sont assez disposés à se laisser instruire ; on les fait revenir tous les jours, plusieurs se détachent encore, on en renvoie soi-même quelques-uns qui sont des gredins et vous exploitent. Après une semaine ou deux, le petit troupeau de recrues est épuré, réduit à sa plus simple expression, mais ce qui nous reste offre un peu d'espérance ; on les instruit, le Père leur donne des ordres pour le temps de son absence : venir de temps en temps se faire instruire par un chrétien du lieu, faire les prières du dimanche avec lui ; il leur promet le baptême au bout d'un an s'ils ont appris la *doctrine*, assisté aux prières, et prouvé, par leur conduite, leur bonne volonté ; ils rentrent dans leur pays. Six mois ou un an après, le Père repasse par là et les convoque ; ils reviennent nécessairement encore diminués en nombre, ou ayant eux-

mêmes fait quelques recrues ; on les examine, on en admet quelques-uns au baptême, on retarde les autres. Les nouveaux baptisés retournent dans leur pays, et y forment le premier noyau d'une chrétienté ; ainsi, le district s'est un peu étendu. A son prochain voyage, le missionnaire ira peut-être loger et célébrer la messe chez eux, s'ils lui disent qu'il y a espérance de ce côté, qu'il pourra pousser encore plus loin et grossir le noyau ; ainsi, petit à petit le règne de Dieu s'étend. N'est-ce pas que ce travail d'extension lente et de proche en proche est intéressant ? De tous les points de la mission le nôtre est celui qui donne le plus d'espérances, et on nous annonce que le dernier missionnaire arrivé va venir dans nos environs. Vous voyez, l'Évangile gagne de plus en plus ; mais que de difficultés à surmonter, sans compter de misérables *riens* qui, étant donné l'esprit superstitieux du pays, peuvent devenir parfois de grands obstacles pour notre apostolat.

Un trait pour vous en donner l'idée. — L'histoire est un peu... chinoise, tant pis pour les Chinois ! Ici, on professe une sorte de culte pour tout morceau de papier, même sale et déchiré, qui porte des caractères de la langue chinoise ; chacun de ces caractères incarne un esprit, un démon, et l'esprit entend être respecté; il se vengera si on le tourmente ou si on le profane : telle est la croyance populaire. On se garde donc de brûler ces papiers, et surtout de les employer à certains usages que vous devinez. Un jour, un de nos meilleurs convertisseurs (lui-même m'a raconté la chose) est appelé dans une petite ville encore païenne, à l'extrémité de son district : ses éclaireurs lui avaient donné l'espérance d'une très bonne moisson. Il va s'installer au cœur de la place, chez un païen bien disposé, et commence ses opérations. Il était là depuis huit jours, quand il lui arriva d'employer par mégarde à l'usage en question un papier couvert d'écriture ; jamais un Chinois, même chrétien, n'aurait commis un pareil crime. Le papier est aperçu, retiré de l'abîme, montré d'abord à quelques personnes, porté sur la place publique, présenté au

tribunal du mandarin; en un quart d'heure la ville entière est avertie du sacrilége, on frémit d'indignation et de terreur dans l'attente de la vengeance des esprits. Le papier est mis sur un brancard, porté par les rues et dans les pagodes en expiation : c'est une véritable émeute, le Père n'a que le temps de fuir secrètement et au plus vite, pour échapper à la fureur populaire. Un de ses catéchistes, resté après lui pour terminer ses affaires, est reconnu, saisi par la foule, condamné, en réparation du forfait et à la place de son maître, à manger trois bols.... Vous me comprenez, et je n'insiste pas sur les détails de cet horrible supplice ! Le coupable obtint seulement d'ajouter à chaque bol une forte dose de sel ; il en fut malade six mois. Le plus triste, c'est que le missionnaire tenait le pays, les notables avaient fait acte d'adhésion à la nouvelle religion, demandé l'instruction, le baptême, et que tout est perdu, pour le moment, dans cette ville; de dix ans on ne pourra s'y introduire....

A côté de ces tristesses, il est une quantité de choses consolantes dans tous les genres ; nos chrétiens ne sont pas des merveilles, ce sont tous, sans exception, des âmes vulgaires ; le Chinois n'est pas capable d'élévation, et de ce je ne sais quoi de délicat, de noble, qu'on rencontre un peu partout en France, dans les vrais chrétiens ; impossible de trouver ici des *âmes pieuses*, comme vous en avez encore quelques-unes. Mais *tous nos chrétiens sont fidèles*, tous ont une confiance absolue au *Père*, il n'a qu'un mot à dire, non pas pour en faire des saints, ni pour arracher de leur cœur les péchés, ou y planter les vertus, mais pour ramener à la pratique de ses devoirs celui qui les oublierait. On trouve parmi ces nouveaux chrétiens, encore peu imprégnés de l'esprit de foi, bien des misères morales, et c'est de la grosse besogne que le missionnaire doit se contenter de faire, mais enfin il y a de la besogne. On ne peut pas demander l'idéal à ces pauvres gens, ils ne sont pas maîtres d'avoir en eux ou de ne pas avoir l'étoffe pour nous le donner. Si épais que soient nos chrétiens, et si incapables

de s'élever au-dessus du gros rudiment de la vie chrétienne, à l'échelon le plus bas de la perfection, ils ont la foi et la grâce sanctifiante, et ils sont le corps mystique de Jésus-Christ, l'Église catholique; quoi de plus grand et de plus consolant que cela ? En somme, nous avons matière pour de belles œuvres, et il me semble qu'avec un peu d'observation, on peut toujours trouver sous le travail du prêtre, déjà plein lui-même de ravissants mystères, une vraie germination céleste qui finira bien par grandir et fructifier quelque jour, dans cent ans, dans deux cents ans, n'importe : l'Église est patiente parce qu'elle est immortelle et sûre de l'avenir.

Je connais de bonnes âmes qui m'aident de leurs prières, et voudraient bien être un peu utiles aux missions ; si je vous disais un moyen peu coûteux pour cela ? Nous donnons des images: c'est un de nos moyens d'apostolat les plus faciles et les plus goûtés ; j'ai emporté un bon nombre de ces images d'Épinal, rouge-vif, bleu-vif, que l'on vend un sou aux fêtes et aux pèlerinages, et où la couleur est si bien appliquée, que le bleu du tablier de Ste Geneviève est sur son jupon, le rouge de son jupon sur la biche et sur l'enfant Bénoni, le rose de Bénoni sur le buisson, le vert du buisson sur le rocher, et le gris du rocher sur la marge de l'image. En arrivant, j'ouvre mes malles, je donne une de ces images à un chrétien ; il se sauve comme s'il avait un trésor ; dix minutes après, arrivent cinq ou six chrétiens qui me font la prostration : « Des images ! » J'en donne. Voilà du monde, du monde, qui me vient en procession, et on se jette sur mes images, comme la pauvreté sur le monde ! Toute la chrétienté de Tsen-Y et des environs est venue....

Allons, allons, vive la joie ! servons bien le bon Dieu ; *piochons* toujours notre vie intérieure, et défrichons notre terrain ; quel bonheur si nous pouvons gagner le Ciel !

A Dieu, vive le Sacré-Cœur !

LETTRE XI.

Tsen-y-Fou, le 6 août 1886.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

JE viens de recevoir votre lettre du *trois mai ;* en Chine il ne faut pas être trop pressé pour avoir des nouvelles ! Ces longs délais finissent par lasser, et certainement quelques-unes de mes correspondances cesseront peu à peu ; mais la vôtre m'est trop précieuse, non seulement à cause des souvenirs qu'elle me rappelle, mais parce que, dans notre isolement au milieu de ces pauvres Chinois, chacune de vos lettres me rafraîchit l'âme, et renouvelle ma petite provision de courage et d'esprit sacerdotal.

Merci encore aux bonnes âmes qui prient pour moi avec vous ; qu'elles continuent toujours, toujours ! Les prières sont une précieuse source de grâces, et ce m'est aussi une grande joie et une grande force morale de me savoir étayé là-bas. Quand nous serons au Ciel, quel plaisir nous aurons à nous reconnaître et à voir les fruits de toutes ces prières ! Car nous nous retrouverons au Ciel, s'il est vrai que prier pour les prêtres et le succès de leurs œuvres est un signe de prédestination.

La situation sociale de la France paraît bien triste ; je suis attentivement cela dans les journaux que nous recevons de temps en temps ; tout ce qui se passe est très caractéristique ; il est trop clair que vous aurez quelque bousculade. Les dix ans que demandait notre vieil ami de C*** après la guerre de

1870, pour la régénération du pays, s'ébrèchent de plus en plus, et je ne vois rien venir, *je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie ;* notre petit avocat de Paris ne demandait non plus que quelques années de république ; il est servi à souhait ; gare que je gagne mon pari. C'est singulier cependant, les événements d'aujourd'hui me donnent plus de raisons d'espérer que ceux de 1871 ; ces révolutionnaires vont si vite en besogne, qu'ils me paraissent pressés parce qu'ils ne dureront pas ; j'ai toujours dit que les *mouvements nationaux sont irrésistibles et ne peuvent ni être enrayés ni s'arrêter, il faut qu'ils s'achèvent ;* plus vite ils s'achèvent, plus tôt vient la guérison et le réveil ; je crois qu'il y a beaucoup à espérer *finalement.* Si quelqu'un me disait : « La séparation de l'Église et de l'État qui se prépare sera un grand crime et en soi un grand malheur, mais c'est une amputation nécessaire, car l'union des deux pouvoirs telle que l'avait faite le Concordat était malsaine et pernicieuse ; cette séparation, entre autres avantages précieux, aura celui de rendre à l'Église le droit de se reconstituer elle-même, de faire fonctionner sa législation telle que J.-C. la lui a donnée, et de préparer ainsi pour plus tard une autre union des deux pouvoirs sur des bases plus catholiques ; » si quelqu'un me disait cela, il ne m'effaroucherait pas trop. Ce ne serait pas la première fois que Dieu tirerait le bien du mal ; d'ailleurs, au milieu des misères actuelles, des signes indiquent qu'il en sera ainsi, les méchants travaillent pour sa gloire. Il semble même, à la vitesse avec laquelle veulent aller les persécuteurs d'aujourd'hui et à leur manque de précautions pour déguiser leur travail de démolition, qu'ils se sentent poussés par le temps, et que le bon Dieu, qui les attend au détour d'un chemin, veut en finir vite. Je retirerais donc bien volontiers quelque chose aux cent ans que je demandais autrefois ; pourtant, supposez la France rendue à son calme, munie d'un bon et vrai gouvernement, ornée d'institutions chrétiennes : il faudra encore une longue convalescence pour refaire un pareil malade.

Vous savez mon principe,et j'espère que vous ne vous scandaliserez pas de me voir désirer des journaux et des relations en France. J'ai renoncé à prendre ma part de ce beau travail d'intelligence et de ce beau mouvement d'idées qui s'opère en Europe, mais je n'y ai renoncé que parce qu'il le fallait et autant qu'il le fallait pour être missionnaire en pays infidèle ; j'ai fait volontiers, je fais encore ce sacrifice, autant qu'il est utile et nécessaire, autant que c'est un sacrifice intelligent et commandé par une piété éclairée. Mais je crois, avec mes confrères, qu'ici surtout nous avons grandement besoin de ne pas nous désintéresser de la vie générale de l'Église dans l'Europe catholique, de nous tenir au courant des idées qui s'agitent là-bas, et de la direction que leur donnent les écrivains catholiques ; nous devons nous faire tout à tous, et prendre en bien des points les usages chinois pour « *instaurare omnia in Christo* », mais nous ne devons ni nous abrutir en ne cultivant pas notre âme, ni retourner à l'état sauvage ; comme disait Mgr Verolle : « *Pour être un vrai missionnaire catholique, il faut rester Français !* »

Vous m'étonnez presque en me disant qu'il y avait chez moi une lacune à l'endroit des ouvrages de spiritualité auxquels vous êtes heureux de me voir prendre goût ; c'est que nous avons eu rarement l'occasion de causer de cela. Je reconnais en moi bien des lacunes, et surtout une grosse, qui est celle de la piété, mais les livres de spiritualité, je les aime d'amour, à la seule condition qu'ils soient faits par des hommes *saints* et *théologiens*. Je n'avais pas rapporté ce goût de Rome, d'où l'on ne rapporte que des *principes*, des *germes* destinés à fructifier; mais j'en avais rapporté le germe, et ce germe s'est développé peu à peu, quand j'ai dû m'occuper de piété pour les autres en même temps que pour moi. J'ai avec moi ici ma petite provision de livres de *principes* et de piété faits par des hommes à mon goût, c'est-à-dire les Saints, j'entends les Saints de l'Église, ceux qu'elle a reconnus en les canonisant. Vous savez combien j'aime la théologie ; quand on sait que la science sa-

crée est la science de Dieu, on doit se dire, *à priori*, que cette science est nécessairement la plus belle, la plus enlevante et la plus *enthousiasmante* de toutes par son objet même, et que si, en l'étudiant on n'a pas senti l'admiration et l'enthousiasme, c'est qu'on n'a pas été placé à son vrai point de vue ; *à posteriori*, en effet, quand on l'a étudiée selon la vraie méthode, on est tellement séduit, tellement ravi, que toute autre étude semble fade et vulgaire, comparée à elle, et ne peut être goûtée que rapportée à la théologie pour la compléter et la confirmer. Eh bien ! la partie la plus élevée, la plus céleste, la fine fleur de la théologie, c'est celle qui s'appelle *théologie mystique* ; nos professeurs de Rome, quelque sujet qu'ils traitassent, ne manquaient jamais d'amener là leur question, et, d'échelon en échelon, nous conduisaient toujours et tout naturellement, sans effort, en vertu même du sujet bien compris, jusqu'à cette région du dogme où l'âme se trouve en face d'une vérité qui la touche de près, qui lui montre l'opération de Dieu en elle et pour elle, et ce qu'elle doit et peut faire pour s'y prêter ; tout est là, et c'est la conclusion naturelle et obligée de toute thèse de théologie bien comprise. Les Saints, qui tous, par étude ou par intuition, ont été de profonds théologiens, et les *vrais* théologiens, qui, nécessairement et inévitablement, ont été des saints, n'ont pas fait autre chose, dans leurs livres de spiritualité, que de donner à ce côté élevé, délicat et intérieur de la théologie, un développement spécial. Je ne puis lire ces ouvrages sans être ravi d'y retrouver appliqués et vérifiés dans l'ordre pratique, incarnés, pour ainsi dire, dans leur vie, les *principes* que la théologie spéculative m'a montrés d'une manière didactique ; le bréviaire, par exemple, est rempli d'occasions d'admirer cela. Un jour, je me suis avisé de lire les *Oraisons* des dimanches après la Pentecôte ; admirables ! et comme expressions dogmatiques, et comme élans de piété ! Même chose pour l'étude de l'Écriture-Sainte ; il serait étonnant qu'un livre, recueil des pensées de Dieu communiquées à l'homme, s'il est un peu compris, ne fût pas ce que l'intelli-

gence humaine peut entendre de plus beau... Mais je vais toujours trop loin quand je me laisse entraîner dans cet ordre d'idées. Rentrons un peu en Chine, puisque vous aimez nos histoires de mission.

Dernièrement, mon confrère en tournée était dans un petit hameau à trois lieues d'ici ; il visitait *seize* chrétiens, et leur apportait les sacrements, son séjour devait durer une semaine ; j'ai profité de son voisinage pour aller le voir à l'œuvre, et passer une journée avec lui ; c'était ma première sortie, et j'arrivais pour la clôture de la mission. Mon confrère était reçu chez le plus riche des chrétiens du lieu, un brave cultivateur qui a de quoi loger le bon Dieu et le missionnaire. Le *Père* est installé dans la principale chambre qu'on lui abandonne : pas de plafond, on est sous le toit en paille ; pas de fenêtres, on voit par la porte ; le mur en tresses de bambous fendus, c'est-à-dire à peu près comme une claie de parc à moutons, à jour par conséquent, ce qui du reste est plus commode pour respirer et voir clair ; la porte en même matière, suspendue avec deux gonds en clisses de bambou. Le bon Dieu habite en face, dans la grange, plus commode pour servir de chapelle, mais construite de la même façon avec porte plus large ; pour autel, une table de la maison avec nos linges à nous, — une croix attachée aux murs, deux chandeliers, deux bouteilles pleines d'eau où trempent des tiges de lis sauvages, trois lithographies coloriées de chez Turgis, voilà l'ornementation ; une petite cassette forme le tabernacle; au-dessus, un chétif baldaquin en indienne, à ramages multicolores, couvre l'autel et fait un fond ; dans la chapelle, des bancs sur lesquels nos chrétiens se mettent à genoux pour entendre la messe et chanter leurs prières ; ils ne sont jamais assis dans l'église. J'ai passé là une charmante journée dont le détail, du reste, est trop simple pour vous être raconté, et ressemble à ce qui se voit partout. Vous figurez-vous dans un hameau très retiré, presque sauvage et absolument pauvre, ces quelques familles chrétiennes habitant de misérables huttes, et adorant, dans

leur misère, et du fond de leur solitude, le vrai Dieu ! Pauvres gens ! Ils ne sont guère distingués et *appétissants* à voir, mais je vous assure que j'ai senti une vive émotion, quand je les ai vus réunis autour de nous, dans cette misérable grange en roseaux où mon confrère disait la messe, et priant, dans toute leur simplicité et leur sincérité, le Dieu que nous venons leur prêcher de si loin. Nous visitons quelques familles à domicile ; les chrétiens viennent nous faire le salut chinois à deux genoux ; nous assistons à leurs prières dans la chapelle : baptêmes, communion générale, sermon, catéchisme, bénédiction des enfants ; promenade dans un bois voisin, où nous accompagnent les hommes et les enfants ; nous y cueillons d'immenses lis sauvages ; j'en ai mesuré un dont la tige avait huit pieds de haut et une belle touffe de fleurs de quinze à vingt centimètres chacune. L'après-midi, les femmes préparent pour les deux Pères un beau repas composé de tout ce qu'elles ont trouvé de mieux ; la chrétienté au grand complet est debout autour de nous pour nous regarder manger, et pour constater l'honneur que nous faisons à la cuisine chinoise, c'est l'usage du pays. Pendant que nous mangeons, deux des plus notables nous éventent avec grandes cérémonies. Pour moi qui suis encore novice, j'avais assez de mal à faire honneur aux mets étranges qu'on nous servait : lardons gras dans leur jus, graines germées frites, aubergines ou courges vertes cuites à l'eau, fricassée de vers à soie, fleurs de lis cuites à la graisse après défloraison, oreilles de bois (champignons des arbres), tiges naissantes et encore tendres de bambous, et, au milieu de tout cela, une belle poule à peau noire triomphalement installée dans son bouillon. Je tapai sur la poule, et laissai à mon confrère le soin de déguster les autres plats. Enfin le repas s'est bien terminé par ma distribution d'images, qui a produit parmi cette petite colonie un enthousiasme inénarrable.

Dans chaque famille entièrement convertie nous donnons trois images : un Christ en croix, une Vierge et quelque autre ;

c'est pour remplacer l'église, que ces chrétiens si déshérités n'ont pas pendant toute l'année. Ils viennent à Tsen-Y aux fêtes, mais c'est loin, et les femmes avec leurs petits pieds ne voyagent jamais; chaque matin, chaque soir, et surtout chaque dimanche, ils s'agenouillent devant leurs images pour chanter leurs prières, car ils ne peuvent prier qu'en chantant. Ils ont une vie dont vous ne pouvez imaginer la tristesse; leurs seuls jours de joie sont ces quelques jours que nous passons tous les ans avec eux; ils sont tous pauvres, et la plupart très pauvres; les seuls objets tant soit peu réjouissants que l'œil rencontre dans leur misérable cabane, ce sont nos images, elles ont pour eux un prix infini, et ils les entourent d'un respect, d'une précaution incroyables; des images d'Épinal à un sou! Ils sont fiers de leurs missionnaires, et honorés de les posséder quelquefois parmi eux, ils les regardent comme des personnages *superéminents*. Leur foi n'est pas très éclairée, ni leur piété fort avancée, mais ils font ce qu'ils peuvent; ils ont quitté les vices et les superstitions des païens, sont très honnêtes, très unis entre eux; l'esprit chrétien et surnaturel ne les pénètre que lentement et, même après une conversion sincère, ils n'ont pas de suite l'intelligence du christianisme, et les sentiments qui sont vulgaires en France. Ils sont résignés à leur pauvreté, mais la richesse a sur eux un ascendant étonnant, non en ce sens qu'ils la convoitent, mais parce qu'un homme riche leur en impose beaucoup, et obtient d'emblée tous leurs respects. Il a fallu du temps et des explications pour leur faire avaler cette simple vérité: que Notre-Seigneur a été condamné à mort comme un criminel; pourtant, cela est conquis, malgré que ce soit encore le *scandale des païens* comme autrefois. Ils aiment beaucoup les petits crucifix et les images représentant Notre-Seigneur en croix, mais quelques-unes des miennes, qui représentent à ses côtés deux larrons, sont peu goûtées; ces larrons les humilient, surtout quand les païens leur en demandent explication. Les nouveaux chrétiens ont beaucoup de peine à trouver tou-

chante, et même à admettre l'humble naissance de Notre-Seigneur, sa vie de travail et de peine. Comprenez-vous ce qu'on veut dire quand on affirme que l'humilité est une vertu propre au christianisme, et inconnue, incomprise de toute autre religion ? — A Tchen-Kia-Pa, mon confrère, faisant le catéchisme, interroge un chrétien sur la vie de Notre-Seigneur: « Était-il riche ou pauvre ? » — Le chrétien sait bien que Notre-Seigneur était pauvre, on le lui a tant dit, mais il n'ose pas l'avouer, c'est si humiliant ! Il répond : « Ni riche ni pauvre, il avait de quoi vivre ! » (Historique.) Le missionnaire rectifie ses idées, mais le brave homme, qui accepte la pauvreté pour lui-même, ne voudrait pas l'accepter pour Notre-Seigneur; il avait une peur instinctive de faire peine et honte au missionnaire, en lui disant que Notre-Seigneur a été pauvre. Enfin, j'ai quitté ce hameau, tout ému de la bonne volonté et du bon cœur de ces braves gens, et j'ai encore dans l'âme le sourire sympathique avec lequel ils nous regardaient et qui semblait nous dire : Si beaucoup d'autres ne veulent pas encore vous entendre, nous du moins nous sommes vos frères et vos enfants ; nous avons le même cœur, la même foi, la même espérance que vous, et, vous le voyez, nous tâchons de compenser les sacrifices que vous avez faits pour nous sauver.

Je rentre à Tsen-y-Fou, tandis que mon confrère est appelé dans une chrétienté à cinq lieues plus loin, pour assister à la mort d'une pauvre femme, dans un village où il ne devait pas dire la messe. Vous comprenez que la plupart de nos chrétiens meurent sans sacrements, faute de prêtres ; mais, dans chaque chrétienté, un brave homme plus instruit sur la doctrine les assiste à la mort, leur fait faire les prières, l'acte de contrition, leur donne, enfin, tous les secours spirituels qui n'exigent pas la présence du prêtre ; le bon Dieu a des miséricordes, et je ne puis pas croire que l'acte de contrition soit si difficile, quand il est si souvent nécessaire. Mon confrère emporte avec lui le saint Viatique, et arrive auprès de la mourante, la confesse, juge nécessaire d'attendre au lendemain

matin pour la communier. Représentez-vous cette situation : porter le Saint-Sacrement dans une custode, voyager, causer avec les gens, manger, ranger son petit paquet, tout cela avec le Saint-Sacrement sur sa poitrine ; le soir, avant de se coucher, il l'enferme dans une valise propre qu'il place sur sa table, et il se couche auprès, là, dans la même chambre, jusqu'à ce qu'enfin le lendemain il puisse administrer sa bonne femme, qui fait une mort édifiante. Ces pauvres gens meurent toujours heureux, consolés, quand ils sont assistés par le missionnaire. Dans le même pays, il avait une autre affaire à éclaircir : un mois auparavant, une femme mourait, elle était chrétienne, mais catéchumène non baptisée ; le missionnaire n'avait pas pu être averti, et le catéchiste lui-même était arrivé trop tard, elle venait de mourir. La famille réclamait le corps pour l'enterrer avec les superstitions païennes, réclamation que les païens ne font jamais quand il s'agit d'un mort baptisé ; les quelques chrétiens du lieu voulaient l'enterrer chrétiennement ; le catéchiste accourt, et, pour trancher la question, baptise la bonne femme après sa mort, et l'enterre chrétiennement. Le missionnaire a vent de l'affaire à son passage dans le pays, et interroge le catéchiste, qui répond : « Que voulez-vous, Père, peut-être n'était-elle pas morte tout-à-fait ! »

La semaine dernière, nouvelle excursion chez nos chrétiens ; mon confrère terminait une station de deux semaines à Yuen-Tan-Kéou, à quatre lieues d'ici ; je suis allé passer deux jours avec lui. J'arrivai sur ma mule précédé d'un guide ; les chrétiens réunis m'attendaient, et aussitôt les salutations d'usage, on se mit à table ; nous avions au moins un mets français de ma façon, la soupe à l'oignon ; tout le monde en raffole et me décerne le titre de *bienfaiteur de l'humanité !* A Yuen-Tan-Kéou, j'ai baptisé trois petites filles, Marthe, Marie, Agathe ; cette dernière, je la donne comme filleule à madame X. ; pauvre enfant abandonnée ou plutôt vendue par ses parents païens ! elle est toute gentille, très douce, avec un air pensif et mélancolique qui lui va bien ; c'est presque le seul

charme que possèdent les enfants chinois, car ils ne sont pas folâtres, espiègles et tapageurs comme ceux de France. J'avais d'abord marchandé une autre petite fille, et on devait nous la donner pour notre orphelinat ; mais la mère s'est avisée de consulter un bonze-sorcier, qui lui déclara que le sort de sa fille était funeste ; en conséquence, la malheureuse femme jeta son enfant à la rivière, donnant ainsi vraiment raison au sorcier. Marthe, Marie et Agathe vont être placées dans notre orphelinat, où déjà nous avons une vingtaine de filles dirigées par deux *vierges chrétiennes ;* elles apprendront le signe de la croix, les prières, et seront élevées chrétiennement, si la persécution ne vient pas ruiner nos chères œuvres. Quand ces pauvres abandonnées auront treize ans, on les mariera avec des chrétiens pour fonder de nouvelles familles fidèles : voilà une de nos industries pour recruter et grossir notre troupeau. Nous achetons, nous recueillons, nous ramassons de ces malheureux enfants, filles et garçons, autant que notre pauvreté nous permet d'en nourrir ; ils comptent pour beaucoup dans nos espérances d'avenir, en même temps que leurs prières naïves, leur innocence, et la grâce de Dieu jetée dans leur cœur, sont, dans le présent, notre consolation et la joie de notre âme ; car, enfin, ils sont les prémices de ce peuple si éloigné encore de l'Évangile, et nous ne pouvons, nous autres missionnaires, rien trouver de meilleur à offrir à notre Dieu que la pureté de leur cœur. Nos œuvres d'enfants sont, du reste, non seulement les plus attachantes par leur nature même, mais encore celles qui répondent le mieux aux désirs et aux efforts de notre zèle. Les adultes que nous convertissons sont fidèles sans doute, pas un n'oublie ses devoirs, grâce à Dieu ; mais, formés dans le paganisme, ils en conservent toujours plus ou moins l'esprit et la grossièreté ; il faut attendre la deuxième génération élevée dans la foi, ou prendre les enfants de païens dès le berceau, pour obtenir d'eux un peu de piété, et quelque chose de cette délicatesse de sentiments que l'Évangile doit nécessairement produire dans les cœurs

où il est implanté ; c'est frappant : une fois chrétiennes, les familles se transforment tout doucement, quittent les idées et les mœurs du paganisme, pour prendre l'esprit du christianisme et en pratiquer les vertus. Quelle joie pour nous de voir ainsi le règne de Dieu *s'installer* peu à peu, et d'assister à sa naissance, de suivre de l'œil ses progrès et de recueillir ses premiers fruits.

Sur le soir — n'oubliez pas que nous sommes toujours à Yuen-Tan-Kéou — en attendant la prière et l'instruction, les chrétiens se réunissent au logement du *Père spirituel*, et causent avec lui ; naturellement le *Père spirituel* s'efforce de les intéresser pour se les attacher, produire un peu d'union entre eux, donner quelque charme à son passage et à leurs assemblées religieuses, leur laisser des souvenirs heureux. Des jeux, il n'y faut pas songer : le Chinois ne joue pas ; je fais une nouvelle distribution d'images ; mon confrère a un prisme en cristal qui décompose les couleurs, une jumelle de théâtre qui rapproche assez bien, un stéréoscope avec des vues prises en Europe, enfin une tabatière à musique ; ces quatre objets le suivent toujours en campagne, pour récréer les chrétiens ; et ce sont toujours des surprises, des admirations ! Il faut si peu de chose pour amuser ces pauvres gens qui n'ont jamais rien vu ! Les païens aussi viennent regarder, mais avec timidité ; ils sentent que les chrétiens forment une famille et qu'eux autres n'en sont pas ; nous faisons de notre mieux pour les attirer, et une simple curiosité est souvent l'occasion d'un pourparler qui aura des conséquences. En voici un exemple : pendant son séjour à Yuen-Tan-Kéou, mon confrère voit venir un petit garçon de quinze ans, enfant de païens, meilleure figure et meilleur regard que n'ont d'ordinaire les païens (ce n'est pas de l'imagination, la vie chrétienne change la figure et les yeux surtout ; nos fidèles sont plus délicats, plus avenants, plus doux, moins hagards, moins haineux, moins repoussants). Cet enfant venait voir les objets européens du Père, puis, au moment de la prière et de l'instruction, il se tenait debout au seuil de

la porte, écoutant, ne quittant pas le missionnaire des yeux, tout cela avec un petit air mélancolique et doux qui donne de l'espérance. Le troisième jour, il apporte au Père des pommes du pays ; ce n'est pas fameux, mais, faute de mieux, cela se mange, et, comme dit le confrère, après dix ans de mission, quand on a bien oublié le goût des pommes françaises, on trouve celles-là passables. Chaque jour, le petit garçon apporte des pommes, assiste à tous les exercices, et suit le Père partout. Le soir de mon passage, pour divertir les chrétiens, nous allons avec eux, à la lanterne, faire, dans un fossé, une pêche aux crabes — les écrevisses du pays ; le petit garçon en est ; enfin il nous dévore des yeux, et on voit que ce pauvre enfant est travaillé, travaillé en dedans, par quelque chose de vraiment surnaturel. Le mardi 25 je devais revenir ; nous mangeons à trois heures, chez un des chrétiens du lieu, le petit garçon nous y suit et nous regarde toujours ; je dis au confrère : « Je voudrais bien, avant mon départ, que vous pussiez un peu briser la glace, et lui adresser quelques paroles, cet enfant m'intéresse. » — « Je vais essayer, répond le confrère, on sent que la grâce le poursuit ; c'est une vraie vocation à la foi ; j'ai attendu, pour laisser le travail se faire tout seul ; je vais voir. » — Notre repas terminé, les chrétiens prennent le leur ; nous nous asseyons sur une pierre devant la maison ; il y a là trois ou quatre enfants qui jouent, le petit garçon nous suit, et se tient près de nous à quelques pas, adossé contre un arbre, nous regardant et nous regardant toujours. Mon confrère l'appelle, il approche en rougissant un peu, mais avec un plaisir visible ; à l'interrogatoire qui lui est fait, non sans précautions oratoires, il répond qu'il pense à se faire chrétien, que c'est bien son envie, que ses parents sont païens et n'y consentiront probablement pas ; toutefois, il n'en sait rien. Le Père ne le presse pas, car l'enfant est trop jeune, et l'autorité des parents trop absolue en Chine (tous droits, même celui de vie et de mort, celui de vendre, de chasser, d'abandonner, etc.), pour qu'on puisse l'accepter avant son mariage, contre le gré de son père ;

seulement il l'exhorte doucement à fréquenter les chrétiens, à adorer leur Dieu dans son cœur, à prier, à vivre pur en s'abstenant des vices et autant que possible des superstitions des païens, enfin à demander à Dieu d'aplanir peu à peu les difficultés. L'enfant a écouté tout cela, a promis de le faire, a continué de venir, sans pourtant oser se mêler aux chrétiens, par crainte de ses parents ; mon confrère a dû partir sans avoir fait davantage; mais il a donné le mot aux chrétiens, pour veiller sur lui, le laisser venir à eux, se prêter à l'instruire, et, en cas de maladie, ne pas le laisser mourir sans baptême. La grâce du bon Dieu est là qui fera lentement son œuvre. Que de chrétiens en France dont la grâce tourmente et travaille ainsi le cœur, et qui luttent contre elle ; mais enfin, son travail n'est pas perdu, et, un jour ou l'autre, l'âme se laisse abattre.

Voilà nos fêtes, cher monsieur le Doyen, voilà nos joies et nos consolations ; s'il est, dans notre vie, des misères, des souffrances physiques ou morales, croyez-le, il n'y a ni tristesse, ni regret dans notre cœur, et, pour moi, bien qu'ayant laissé en France des affections précieuses et des souvenirs qui me sont plus chers aujourd'hui que jamais, je suis heureux et content d'avoir pris ce fardeau et de m'être mis au service de l'Évangile dans ces malheureux pays.

LETTRE XII.

Tsen-y-Fou, le 16 septembre 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

DEPUIS ma dernière lettre, il nous est venu de la capitale un missionnaire, délégué par Monseigneur pour donner la confirmation dans nos parages. Avant la confirmation, pèlerinage à Long-Pin, sur la tombe de Pierre Où, chrétien décapité pour la foi vers 1814 ; c'est le martyr de Tsen-y-Fou ; nos chrétiens de cette région ont confiance en lui et vont à son tombeau ; le procès de sa béatification s'instruit à Rome. Les restes de ce brave chrétien reposent auprès d'un gros village qui ne compte pas de chrétiens ; il y en avait autrefois, la rébellion a tout détruit : village et habitants, chrétiens et païens. Après la rébellion, les païens ont repeuplé ; une petite colonie de chrétiens s'est reconstituée aussi, à trois quarts de lieue de là, elle forme un hameau entièrement chrétien et qui grossit. Le tombeau de notre martyr est sur une colline, entouré d'une foule de monuments païens, et ne se distinguant d'eux par aucun signe : un gros tertre rond, en terre, soutenu par un petit mur de pierres sèches. Il s'agissait de le retrouver au milieu de ces tombeaux couverts de grandes herbes et de broussailles ; heureusement, Mgr Faurie, qui l'avait visité en 1866 et se proposait de le faire restaurer, a laissé dans ses notes quelques indications. Nous trouvons à peu près la place, mais nous hésitons entre trois sépultures ; après de longues et minutieuses investigations, nous avons reconnu celle de notre martyr à une petite

croix que M[gr] Faurie dit avoir gravée avec son couteau sur une pierre du mur. Grâce à cela, nous avons pu faire à coup sûr nos dévotions. Ces martyrs de Chine ont été des gens simples, peu distingués selon le monde, pas même bien raffinés en spiritualité ; ils ont fait peu de bruit, et ne seront jamais célèbres ; mais ils sont transfigurés dans la gloire du Ciel, et certainement il est avantageux de les prier et de leur recommander nos œuvres et nos affections. J'ai eu, devant ce tombeau, une pensée pour vous tous ; nos martyrs, étant moins invoqués que ceux de France, ont donc aussi moins de besogne, et doivent tenir à honneur d'exaucer les quelques prières qui s'adressent à eux. Je cueille sur le tertre quelques branchettes, puis nous allons loger chez les chrétiens du hameau, descendants eux-mêmes d'un confesseur de la foi, compagnon de captivité de Pierre Où. Lui mourut en prison vers 1812, et sa tombe est gardée par les gens du hameau.

Nous revenons à Tsen-Y : Assomption, grande fête de la chrétienté de Tsen-y-Fou, compliquée de confirmation. Les jours précédents, les chrétiens arrivent de huit et dix lieues à la ronde ; notre maison est pleine de monde ; heureusement il fait chaud, même la nuit, car ils dorment partout, à terre, sur les pavés ; du reste, ils n'ont pas de beaux habits à gâter. Les pétards jouent, comme toujours, un grand rôle dans la fête extérieure. A midi, les gens viennent dans notre jardin, qui est étroit, mais long, avec une grande allée longitudinale pour se promener ; les vieux et les jeunes courent deux à deux, à qui arrivera le premier d'un bout de l'allée à l'autre ; le vainqueur reçoit de nous une petite pâtisserie achetée pour la circonstance. Les païens n'ont presque pas de jeux et ne comprennent pas trop nos amusements ; mais, en se faisant chrétien, le Chinois devient un peu Français, moins mélancolique, moins sauvage, plus gai, plus franc, plus avenant ; c'est ainsi que la religion chrétienne est le meilleur précurseur, le seul introducteur possible de la civilisation et des idées européennes parmi ces pauvres peuples qu'elle prend par le dedans, qu'elle amène

peu à peu, sans rien brusquer, à des manières de penser et de faire plus conformes à celles de l'Europe. A ce propos, vous trouverez dans les journaux des détails sur ce qui se passe au Japon : tout en bâillonnant les missionnaires catholiques, le gouvernement japonais adopte les usages, les industries, l'organisation administrative de l'Europe, y compris la presse libre, l'artillerie, les costumes, la poste, etc. Pays curieux où la civilisation entre par la queue, et commence par les conséquences, et même par les abus, au lieu de commencer par les principes ! Attendons ce que cela produira, et, si nous vivons, nous en entendrons reparler. J'aime mieux le système chinois : on n'a encore laissé pénétrer que l'Évangile, il a passé en dépit des persécutions ; en sorte que, la civilisation européenne survenant, trouvera l'Évangile déjà installé partout, sinon vainqueur.

Pour christianiser ce pays, une besogne formidable est à faire ; on va doucement, mais on avance, on prend position, et, dans un avenir qu'on peut prévoir, tous les Chinois auront entendu parler du christianisme, ils auront été mis en mesure de savoir ce qu'il est, et de sortir, par la conversion ou l'endurcissement, de l'ignorance invincible. Que la France ait alors la paix, la puissance, un vrai gouvernement *chrétien*, qu'elle ait affaire à ces peuples, et impose une organisation chrétienne et propre à christianiser la contrée, il sera temps ; mais aujourd'hui, ce n'est encore que l'heure de travailler à préparer cela de très loin, nous ici et vous là-bas. Quand verrons-nous l'aurore de ce jour si désiré où les deux travaux corrélatifs de la Providence, l'évangélisation des peuples restés païens et la régénération de la France ou mieux de l'Europe catholique, se seront unis pour fonder le règne de Dieu sur la terre ? Maintenant et de longtemps encore, *la poire n'est pas mûre*, il faut se résigner à un labeur ingrat et stérile en résultats immédiats.

Une remarque que je vous ai déjà faite, je crois, et que mes observations quotidiennes confirment de plus en plus, c'est

celle-ci : nos chrétiens, sans être plus beaux, plus distingués ni plus savants que les païens, ont meilleure figure, meilleur regard, meilleur sourire, quelque chose de plus affable, de plus délicat, de plus prévenant, de moins rustre, de moins sauvage ; cependant, nous ne faisons directement, pour les civiliser, rien autre chose que leur donner la foi et la vie chrétienne. Les païens, même lettrés, même polis, même sympathiques et amis, ont un air faux, dur et froid ; on ne lit pas dans leurs yeux, et on ne voit pas le fond de leur âme. Avant de me quitter, mon confrère m'a conduit chez le gros Mandarin de la ville, homme bienveillant pour nous, et aussi distingué que peut l'être un Chinois païen : quarante ans, plein de force et de santé, pas plus disgracieux qu'un autre, honnête homme comme l'est un païen. Je le regardais pendant que nous étions avec lui et qu'il nous montrait sa maison, une belle maison *pour ces pays-ci :* des yeux farouches qui ne vous disent rien, une figure sans douceur et sans amabilité ; un sourire sec, incapable de se communiquer ; une parole dure, même quand il fait des politesses ; rien, mais rien du tout qui aille au cœur et qui paraisse en venir ; il nous interroge très curieusement sur l'Europe, mais on ne sent que la curiosité sans intérêt, et on est plutôt porté à ne pas répondre ou à parler d'autre chose. Au contraire, je l'ai remarqué dans mon dernier voyage, et chaque fois qu'allant voir des malades, j'ai logé dans des chrétientés, nos chrétiens, pour la plupart ouvriers et cultivateurs de la classe infime, ont dans la physionomie, dans le sourire et la voix, un je ne sais quoi de plus *apprivoisé* qui fait reconnaître en eux des frères. Il faut voir avec quel respect presque humiliant pour nous ils nous reçoivent et nous traitent, et comme ils sont fiers devant les païens d'avoir leurs missionnaires parmi eux en visite ; on *sent* que leur âme et tout ce qu'il y a de plus intime en eux est intéressé à être pris et adouci par quelque chose de supérieur, et que nous ne sommes pas des maîtres à leurs yeux. Je n'exagère pas, et la remarque est frappante. Si ce sont de vieux chrétiens, c'est-à-dire bap-

tisés à leur naissance, et surtout des enfants de chrétiens, c'est un plaisir de voir quelle fête votre arrivée cause au logis : tous les gens accourent vous faire le salut à genoux, la marmaille n'a pas peur d'approcher et de sourire au *Père ;* les femmes, qui doivent se retirer aussitôt après avoir salué, ont soin de regarder par une porte entre-bâillée, ou à travers une cloison ; la poule est tuée ; vous pouvez prendre tout ce qui est dans la maison, c'est-à-dire pas grand'chose ! Si vous offrez des sapèques pour payer votre dépense, on refusera obstinément, et avec une sorte de fierté de bon aloi. Tout cela sent la délicatesse chrétienne qui entre petit à petit dans les mœurs ; c'est la civilisation qui germe et commence de la seule manière possible et vraie, par le cœur.

Une historiette à ce sujet : l'aventure m'est arrivée à Lo-Min-Chen. Lo-Min-Chen est à neuf lieues d'ici ; j'enfourche ma mule et me voilà parti. C'est la saison la plus chaude de l'année — trente-deux à trente-cinq degrés — on fait partout la moisson du riz ; les chemins sont affreux : à chaque instant la mule saute des trous, grimpe des rochers en escaliers de cinquante centimètres, quand la route est bien tracée ; toujours sur le qui-vive de peur que la pauvre bête, venant à glisser, ne vous envoie piquer une tête dans la rizière, c'est-à-dire dans une immense mare d'eau bourbeuse, qui borde le sentier des deux côtés, dans laquelle pousse le riz ; ces mares forment, le long des versants, jusqu'à mi-côte, de petits champs échelonnés les uns au-dessus des autres en amphithéâtre. J'arrive de nuit, trempé par la rosée ; je trouve mon malade, un homme de trente ans, dans un taudis auquel rien ne saurait être comparé en France parmi les hangars les plus misérables : un toit rustique en grosse paille de maïs soutenu par des gaules en bambou ; des murs de fagots reliés par des gaules et qui n'atteignent pas la toiture, en sorte que le vent vient tout autour et partout ; la porte se ferme au moyen d'un petit fagot plus large et plus mince ; au milieu de l'appartement, un tas de cendres chaudes, avec une bouilloire en terre,

quatre ou cinq instruments de ménage et de culture dressés contre le mur, et, dans le fond, mon pauvre malade, sur des planches couvertes de paille, tout habillé de ses loques, et se garant contre le froid de la nuit et les variations assez sensibles de température, avec un grand morceau de toile bleue, percé à jour et sale, mais sale ! et odorant ! Son chapelet (tous nos chrétiens ont un chapelet) est pendu près de lui, à la gaule qui sert de colonne, et à portée de sa main. Je le trouve en délire, et ne disant plus que des bêtises incohérentes ; j'attends qu'il se calme un peu ; il finit par comprendre que le *Père* viens pour le confesser. Il raconte qu'il a vu le diable, que le diable vient à chaque instant l'ennuyer, et il se met à pleurer en disant : — « Mon Dieu, quel malheur, je vais mourir et je n'irai pas au Ciel, je ne puis pas me confesser ! » — Ses paroles sont entrecoupées, car il parle très difficilement et les mots ne sortent pas. Je le confesse tant bien que mal, et je l'extrêmise ; il est minuit, je vais dormir dans une maison voisine, entortillé dans ma couverture de cheval, sur de la paille, et, le lendemain matin, je reviens. Je le trouve mieux et parlant ; il veut se reconfesser ; après sa confession, il me raconte qu'il a vu le diable toute la nuit, le diable voulait le prendre, lui disait qu'il n'irait pas au Ciel. Je le rassure, lui défends d'ajouter foi aux menaces du diable et d'avoir peur ; alors il me dit, et voilà ce qui vous montrera la confiance de ces pauvres gens en nous, l'ascendant que Dieu nous donne sur eux, et l'action sensible de la grâce : « Père, quand tu es ici, je n'ai pas peur, et je suis sûr que j'irai au Ciel ; mais, dès que tu t'en vas, je vois le diable et suis tourmenté. » Croyez-vous qu'on puisse n'être pas touché d'entendre un pareil langage ? Il paraît que tous nos chrétiens mourants disent et éprouvent la même chose ; si le prêtre est présent, ils meurent tranquilles et rassurés, n'imaginant pas qu'ils puissent aller en enfer ; sinon, le diable, qui est ici le grand propriétaire du pays, leur fait payer leur qualité de chrétiens. J'avais entendu raconter cela, mais c'est la première fois que je constate le fait par moi-même.

Pour ces bonnes gens, ce que le prêtre a dit, c'est le bon Dieu qui l'a dit, il n'y a rien à opposer, ils ne pensent même pas que l'on en puisse douter. Je promets donc le Ciel à mon bonhomme, qui est enchanté et me dit : « Père, c'est beau, n'est-ce pas, le Ciel ? — Certainement. — Y a-t-il de belles maisons ? — Bien sûr. — Couvertes en tuiles et avec de belles colonnes peintes ? — Bien sûr. — J'irai, n'est-ce pas, Père ? — Certainement ; tu crois tout ce que je te dis, n'est-ce pas ? — Oui, Père. — Eh bien, je te dis de croire que tu iras au Ciel. » Et le voilà content. Quant aux maisons couvertes en tuiles et à colonnes, vous comprenez que je n'allais pas empêcher l'imagination de ce pauvre garçon de se représenter à sa manière ce que l'œil de l'homme n'a pas vu, et lui donner des joies du Ciel une idée abstraite au-dessus de sa portée ; le bon Dieu saura mieux que moi compléter son éducation là-haut.

Mon ami de Lo-Min-Chen m'a légué quelques punaises ; c'est le *boni* du missionnaire ! Au moment où je termine cette lettre, il est dix heures du soir; les loups hurlent dans la montagne ; leur cri est affreux et sinistre, jamais je ne l'avais entendu de si près, il me glace le sang. Ils sont à moins d'un demi-kilomètre en face de ma chambre, au milieu des tombeaux païens qu'ils fouillent pour déterrer les cadavres. Souvent ils viennent par bandes de dix ou de vingt, enlèvent les enfants qui s'amusent dans les broussailles, et s'avancent audacieusement jusqu'aux premières maisons de la ville...

A Dieu, cher monsieur le Doyen ; si jamais nous nous revoyons, comme nous serons vieux ! Ne soyons pas tristes, nous gardons pour le Ciel une jeunesse intérieure que rien ne flétrira. Quand même toutes nos œuvres échoueraient, qu'importe ! Dieu sait ce qu'il fait, et comment il mène l'Église à sa fin céleste et la société à son salut ; notre travail est un grain de blé qui pourrit mais qui germera : patience ! Nous ne pouvons pas d'un seul regard voir pourrir et germer notre grain, nous sommes sûrs pourtant qu'il produira un jour sa moisson....

LETTRE XIII.

Tsen-Y-Fou, le 17 septembre 1876.

CHER MONSIEUR (1),

J'AI été bien heureux de recevoir votre lettre, et de constater, pour ainsi dire pièces en mains, que mon souvenir n'est pas complètement effacé là-bas. Vous savez quelles raisons j'ai moi-même d'être souvent à R***; de tous mes devoirs, il n'en est pas auquel je sois moins tenté de manquer. Votre lettre me prouve encore — je le savais déjà — que vous êtes du nombre de ces chers amis qui sont une extension de ma famille. Laissez-moi vous féliciter sincèrement d'appartenir à cette petite armée de fidèles que Dieu s'est réservée à notre lamentable époque, et qu'il lèvera quand le temps sera venu ; elle est peu nombreuse, elle se raréfie de plus en plus, mais ce sont les soldats de Gédéon, ils ont avec eux la certitude de la vérité, le germe de la vie, l'assurance de la victoire.

Les journaux qui passent ici par intervalles fort éloignés, nous mettent au courant des affaires de France ; quand les nouvelles nous arrivent, elles sont déjà de l'histoire, mais je vous laisse à penser avec quel intérêt nous les dévorons, aujourd'hui surtout que la situation de notre pauvre pays est si étrange, si malsaine, si provisoire, si incapable de durer. Chaque fois nous ne manquons pas de dire : Quels changements allons-nous apprendre ? En trois mois, par le temps qui court, il y a de la place pour plusieurs révolutions. — Évidemment, on

1) M. X., fervent chrétien d'une paroisse du diocèse de Beauvais.

est sur une pente et on ira jusqu'au fond ; les peuples sont des personnes morales qui ont leurs maladies et leurs crises comme nous ; ces maladies peuvent finir, mais il faut qu'elles aient leur cours, et qu'on laisse à leurs phases diverses le temps de se produire. Aussi je n'ai jamais pensé que la France pût revenir à la santé avant quelques générations, cent ans, cent cinquante ans,ni que même un bon gouvernement pût la ramener si vite dans sa voie. C'est sans doute pour cela que Dieu, qui semble vouloir la guérison de la France, ne lui donne pas encore ce bon gouvernement, et choisit d'autres moyens pour exaucer les prières des catholiques. Du reste, il suffit de connaître un peu les principes du gouvernement de Dieu sur le monde, et la marche de la Providence dans le passé, pour affirmer et jurer au besoin que toutes ces démolitions criminelles sont destinées, dans le plan divin, à produire le bien de l'Église et le salut de la société. En attendant, c'est un triste spectacle de voir ce qui se passe en Europe ; notre pauvre France, comme ils vont l'arranger ! Dans quel état elle sortira de leurs mains ! Et combien il en coûtera de travaux, de prières, de larmes, d'expiations aux âmes fidèles et au sacerdoce, quand le temps sera venu de réparer ces ruines !

Pendant que vous assistez à la démolition de la société chrétienne là-bas, nous, ici, nous tâchons de bâtir, lentement, hélas ! et avec beaucoup de chances d'être démolis. Que de temps et de travaux aussi faudra-t-il pour faire fleurir une civilisation chrétienne en Chine, et incorporer à l'Église ces peuples immenses ! Plus de temps encore qu'à la France pour revenir à son état normal, et cependant la France est bien bas, bien déchue de son esprit chrétien, bien démoralisée sous le rapport des *principes* et de la vie intellectuelle, bien difficile à ramener ; mais la France possède ce qu'on peut appeler l'*étoffe* et les *éléments* d'une vraie société catholique, un sol et une nature constitués *ad hoc ;* nos radicaux ne détruiront jamais cela, puisque, pour tromper et pervertir le peuple, eux-mêmes ont toujours besoin de faire appel à des principes vrais

mal appliqués, et à des sentiments généreux mal dirigés. Ce qu'il reste de ressources dans nos pays chrétiens malgré la révolution qui les travaille, on ne peut, je crois, le comprendre pleinement, et d'une manière saisissante, que par le contraste, et quand on a vu, comme second terme de comparaison, les malheureux peuples restés dans l'abrutissement du paganisme. L'Extrême-Orient, et la Chine plus peut-être que toute autre nation, est un spécimen singulièrement remarquable du genre. J'espère, certes, que nous en viendrons à bout ; je dis *nous*, car, dans deux ou trois siècles, ce sera encore *nous* qui travaillerons ici ; j'espère que l'Évangile y triomphera, et que l'Église sera établie maîtresse du pays ; c'est parce que j'ai cette espérance que j'y suis venu et compte y mourir ; mais, à mon avis, nous ne sommes pas au bout, et il faudrait faire tout un *livre de philosophie* pour exposer, dans sa profondeur et son étendue, le genre de difficultés ou plutôt la grande difficulté qui rend et rendra si lente, si pénible, *l'installation du christianisme, sur ce terrain, à l'état de société.*

Tout est païen, non seulement les âmes, mais le sang, l'atmosphère, le sol ; le démon, depuis si longtemps propriétaire tranquille, s'est attaché à tout, même à la nature physique; il semble avoir donné aux hommes un double péché originel, et aux choses une force de résistance à la grâce. Je crois à la parole de Tertullien parlant de *l'âme naturellement chrétienne*, même dans les païens ; et ici comme partout, je pense, le missionnaire entend souvent, au fond des pensées du païen, l'âme naturellement chrétienne qui dépose en faveur de l'Évangile. Mais, à côté de la nature qui aurait tendance à se retourner vers Dieu, et à reconnaître le christianisme comme l'éternelle vérité « éclairant tout homme venant en ce monde », l'âme des païens contient ce venin d'idolâtrie que le démon y a injecté, pas à la superficie mais au fond, et qui souille tout. Nos chrétiens eux-mêmes, en recevant le baptême et la grâce, ne sont pas à jamais et entièrement délivrés de ce venin, ils mettent du temps à prendre dans sa perfection l'esprit du chris-

tianisme, et se ressentent toujours un peu de la source où ils ont puisé leur sang, et du milieu où nous ne pouvons pas les empêcher de vivre.

Il y a une petite phrase de votre lettre à laquelle je voudrais avoir le temps de répondre en détail et en pesant mes appréciations ; mais je n'ai pas ce temps, et il faudrait un volume : « Nous avons peine à comprendre, dites-vous, qu'une nation qui passe, comme la Chine, pour avoir été le berceau de tant d'arts et de sciences, en soit déchue à ce point ; c'est le secret de Dieu, ajoutez-vous, et du train où vont les choses en Europe, peut-être vos pauvres Chinois, sous l'impulsion de tant de missionnaires, vont-ils voir leur antique splendeur revenir, tandis que nous allons déchoir, etc... » — Ah bien oui ! la civilisation, l'antique splendeur, les arts et les sciences en Chine, parlons-en ! Nos confrères et moi, nous aimons certes les âmes de nos pauvres Chinois, et nous aurions donné plus que notre vie si nous avions eu plus à leur donner, mais enfin, nous les voyons tels qu'ils sont ; or, croyez-moi, croyez-en notre expérience à tous, leur état, et leur état antique, de temps immémorial, c'est *l'abrutissement* de la plupart des plus nobles facultés de l'homme, et les missionnaires de l'Extrême-Orient se tordent quand on leur parle de la civilisation de l'Inde et de la Chine. Depuis assez longtemps, pour déprécier l'Église catholique, les rationalistes ont cette tactique de venir chercher par ici des civilisations imaginaires ; ils font de leurs prétendues découvertes un argument contre l'Église, crient bien haut qu'elle n'a pas le monopole d'avoir civilisé l'homme, formé les sociétés florissantes, inspiré les beaux travaux de l'intelligence, et en particulier la philosophie et les sciences. A quels cieux n'a-t-on pas exalté les philosophes de l'Inde et de la Chine, le pauvre Confucius, par exemple, qui doit bien rire aujourd'hui sur ses tisons en voyant sa morale comparée à celle de l'Évangile ! *A priori*, avant d'avoir vu la Chine et causé à Paris avec des hommes qui l'ont habitée et pratiquée longtemps, cette thèse de la civi-

lisation chinoise me répugnait profondément ; en vertu des principes, et par la seule force du raisonnement, je pensais : « La foi est nécessaire à l'homme pour l'empêcher de déraisonner, à plus forte raison pour le préserver d'erreur et de crime, lui procurer un état social florissant, l'empêcher de faire fausse route sur le chemin du progrès, et le conduire à une vraie civilisation; comment croire qu'une société païenne, livrée à la superstition et à toutes les erreurs dogmatiques et morales, ait cependant une civilisation passable, et que nos sociétés chrétiennes *puissent lui envier quelque chose ?* »

Maintenant, j'ai commencé à voir un peu par moi-même, et surtout entendu bien des hommes qui ont vu et jugé à fond : la civilisation actuelle de la Chine est ce qu'elle a toujours été depuis au moins deux mille cinq cents ans, car c'est un pays immobile dans ses usages et qui se refuse aux innovations ; et puis, il reste des documents innombrables, en tout genre, pour attester que la Chine a gardé le *statu quo*. Or, sa civilisation actuelle, à peu près à tous les points de vue, est une monstruosité, non seulement anti-chrétienne, mais *anti-humaine*. Le temps seul me manque pour vous le montrer en détail ; permettez-moi de vous fournir quelques indications très sommaires.

Le premier élément et le plus essentiel pour civiliser l'homme et cultiver ses facultés supérieures, l'introducteur nécessaire et unique de la civilisation, c'est la religion, parce qu'elle prend l'homme, non à la superficie, mais dans ce qu'il y a de plus intime et de plus central, l'âme et la conscience. Or, la religion, les religions des Chinois, sont monstrueuses, absurdes, les plus ridicules du monde, consistant uniquement dans des rites dont personne absolument, lettré ou non, ne peut vous dire la signification et la portée ; on fait cela parce qu'on l'a toujours fait ; quelqu'un qui voudrait croire à cette religion, demanderait sans doute ce qu'il faut croire : personne ne serait capable de le lui dire, car personne ne le sait, *et le dogme de Confucius, c'est de ne pas s'occuper de cela.*

En morale, elle enseigne l'égoïsme et pas mal de vertus naturelles très conciliables avec le vice ; ces vertus naturelles, elle ne les produit pas du tout en fait, mais elle produit le vice, qui est encore bien plus naturel. Les bonzes sont une caste abjecte et méprisée, ignorante, pourrie. Les arts sont inconnus, ils n'ont jamais existé ; dans les pagodes et palais, quelques figures peintes ou sculptées de démons et d'animaux horribles, monstrueux, fantastiques, lourds. En sculpture, comme les Chinois sont patients, ils exécutent avec habileté des travaux étonnants ; sous ce rapport, ils surpassent l'Europe, voyez le musée du Louvre. Les règles de l'art, nulles ; expression, nulle ; esthétique, nulle ; musique satanique, pas l'idée du beau ; architecture grotesque, monuments actuels identiques à ceux qui datent de mille ans ; littérature niaise, puérile, pas d'idées, pas de sentiments, des phrases toutes faites, banales à faire vomir ; philosophie nulle, des proverbes vulgaires, voilà tout ; une langue sans syntaxe, sans philosophie, sans charme, toute de mémoire, qui ne développe nullement l'esprit, n'apprend rien ; pas une science, ni exacte, ni naturelle ; toute l'éducation consiste à étudier la langue parlée et quelques milliers de ces caractères chinois, dont la forme et la diversité ne sont fondées sur rien, sinon sur la convention d'écrire comme cela ; riches méprisants pour les pauvres, impérieux, cruels, vicieux ; pauvres abjects et bas ; le peuple dans une misère effrayante ; le bien-être matériel est un don de Dieu qu'ils n'ont pas su gagner, pas même apprécier ; le cœur humain abruti, éteint. L'amitié n'existe pas, l'amour conjugal n'existe pas ; des passions seulement, et elles ne sont ni belles, ni *parfumées*, ni idéales (polygamie pratique) ; pas de reconnaissance ; l'avarice très commune ; l'organisation administrative ne paraît combinée que pour lever des impôts et tirer du peuple le plus de sapèques possible ; les enfants vicieux et viciés dès le berceau ; on ne garde d'enfants que ce qu'on veut élever, le reste au fleuve ou aux porcs, c'est reçu et usuel.

On a vanté aussi la politesse chinoise comme exquise. Ah oui ! charmante ! Un homme, un *lettré* vient vous voir, il vous fait le grand salut, qui est assez grave et beau, je l'avoue, puis vous adresse quelques banalités rebattues et de convention auxquelles vous devez faire les réponses de convention ; il vous demande quel est votre *précieux nom*, vous répondez que votre *grossier nom* est un tel ; vous ne devez pas lui demander des nouvelles de sa femme, ce serait scandaleux, d'ailleurs il en a trois ou quatre ; ni de ses enfants, ce serait malhonnête, ses enfants lui sont si peu de chose ! ni de personne, ce serait l'injurier ; en causant, il tire du fond de sa gorge des crachats qu'il lance à vos pieds et autour de votre chaise ; il se mouche avec les doigts, puis les essuie à votre table ou à vos rideaux ; on prend le thé, il s'en rince la bouche et envoie le liquide à terre ; grands saluts encore et phrases convenues en se quittant.

Pas d'industries, ou des industries dans un état rudimentaire, comique et immuable ; on se refuse à introduire les industries européennes, qui sont des dons de Dieu, bien que l'impiété en abuse en France ; nous seuls introduisons à la longue quelques petites améliorations utiles. On vous a dit nos moyens de locomotion, hélas ! et nos routes impériales ! L'agriculture est à peu près la seule chose vraiment bien développée ; pour nourrir les hommes dans un pays si peuplé, il faut, en effet, que la terre produise; du reste, on n'a guère perfectionné que la culture du riz, de quelques légumes, et de ce fléau, l'opium, dont l'usage cause dans toute la Chine des ravages désolants. Les arbres fruitiers poussent comme la nature les conduit ; pas de bons fruits, sinon des oranges et des jujubes ; la greffe est inconnue ; on s'y refuse et on rit de nous ; nous sommes les seuls qui cultivions spécialement quelques fleurs pour nos pauvres autels ; nos chrétiens nous imitent un peu et de loin.

Il faut voir les choses qu'on mange et l'urbanité des manières avec lesquelles on les mange ! La médecine, un ramas-

sis de recettes plus ridicules les unes que les autres ; cependant ils ont de bons cordiaux, et en fait de *simples*, la nature a été assez généreuse ; on pourrait faire une belle étude de botanique médicale, mais le temps ? On parle en France de leurs riches bibliothèques, de leurs encyclopédies de *cent mille volumes ;* c'est vrai ; personne ne les lit, et on a raison ; ces tomes, sans lien qui les rattache les uns aux autres, forment une masse qui s'est accrue successivement — *rudis indigestaque moles* — et pourtant chacun d'eux renferme très peu de matières; c'est comme qui dirait cent mille volumes du journal le plus soporifique et le plus banal qu'on puisse imaginer : des discours d'éloge de celui-ci, de celui-là, de ceci, de cela ; pas une notion scientifique exacte, pas une observation morale un peu fine ou profonde, pas un trait touchant ; tout au plus un proverbe ingénieux.

Un détail : sur les grands fleuves, comme le Fleuve-Bleu, pas un seul pont ; le démon du fleuve passe pour s'y opposer; à Shang-Haï, les Européens voulaient en faire un, il a fallu renoncer à l'entreprise, le peuple se serait révolté, les rochers, dont le lit même des fleuves est semé, forment des rapides effrayants, avec des dangers et des morts d'hommes quotidiennes ; la mine et le travail en auraient raison, mais le démon du fleuve ne veut pas, et je croirais bien que c'est vrai, car la peur de ces dangers vaut au démon un superbe revenu d'hommages et de superstitions ; on cite des exemples frappants d'intervention diabolique. — Nous sommes prévenus d'avoir à ne jamais caresser quelqu'un de ces affreux chiens-loups si communs en Chine, les païens en prendraient occasion de soupçonner notre moralité, et en concluraient avec évidence que nous usons des pratiques auxquelles tout le monde se livre ici, les gens du peuple comme les mandarins, les riches et les lettrés. Nombreux sont les missionnaires qui, logeant chez des païens, ont vu leur hôte leur amener une horrible créature de louage, vêtue de loques, et l'hôte était stupéfait de la voir chassée comme une punaise.

Voilà la civilisation chinoise, la voilà telle qu'elle est, telle qu'elle a été, telle qu'on la trouve dans les ouvrages de Confucius ou de ses disciples, quand on les lit avec ce commentaire qui est l'ensemble des monuments, des lois, des institutions, des traditions, des usages, des mœurs du pays où ils ont été écrits, et en dehors duquel ils sont inintelligibles. Croyez-moi, à qui sait voir, le *monde entier* est plein des preuves du christianisme, et la terre entière crie que, pour être homme et rester homme, il faut être chrétien ; que l'Évangile seul est capable de sauver l'homme, même sur la terre, et de le civiliser en *apprivoisant* son cœur, en le prenant par la conscience. Impossible de vous dire ma joie de voir nos pauvres chrétiens sortir peu à peu de ce bourbier, de cette barbarie, tout étonnés d'y avoir vécu et de sentir que d'autres y vivent encore ; quel bonheur de constater, de *mesurer* les différences qui les distinguent des païens ! La lumière se fait dans leur esprit, la délicatesse entre dans leur cœur, l'union dans leurs familles, l'innocence dans l'éducation malgré tant d'obstacles, le sentiment germe partout, la charité apparaît, des vertus inconnues, la virginité par exemple, mais tout cela très lentement, très laborieusement, à grands frais... Oh ! le beau mot de saint Paul : « *Instaurare omnia in Christo !* » Tel est notre programme, mais ce sera fameusement long ! Cependant l'avenir est à nous.

LETTRE XIV.

Tsen-Y-Fou, le 15 décembre 1876.

BIEN CHER AMI (1),

VOUS voulez que je vous dise comment, selon moi, il faudrait s'y prendre pour étudier les *Épîtres de saint Paul.* Je suis toujours épouvanté en face de pareilles questions, mais, enfin, je ne puis vous refuser quelques mots ; par exemple, je vous en préviens, je vais écrire à l'aventure des choses que j'ai depuis longtemps *dans l'âme*, pas dans la tête seulement. Saint Paul ! l'étudier avec sa tête toute seule ce serait faire comme certaines gens de notre connaissance, incapables de comprendre quel lien étroit existe entre la *doctrine* et la *piété !* Pourtant il en est un, et le voici :

Fides est salutis initium, fundamentum et radix omnis justificationis (2). Là-dessus, je vous souhaite bonne année et je commence par une histoire.

Il y a cinq ans, je passe mes vacances à G*** ; je devais, à la rentrée, expliquer saint Paul pour la première fois. Je sentais que c'était formidable, et je me mis, en vacances, à préparer mon cours avec le peu de livres que je trouvais là-bas. Ma *manie*, avant d'entamer une étude, est de chercher l'idée-mère, le fond et le sommet, le principe générateur, le point d'orientation. Me voilà donc à chercher. J'avais bien entendu dire qu'on avait fait une *théologie de saint Paul*, en arrachant à la trame vivante de ses épîtres, les diverses notions dog-

(1) Un chanoine de Beauvais.
(2) Concile de Trente.

matiques se rapportant aux diverses parties de la *théologie positive ;* n'enseigne-t-on pas — même en bon lieu — que saint Paul a écrit sans ordre, sans méthode suivie, comme les idées se présentaient, selon le besoin et l'inspiration du moment, au jour le jour, sans avoir prétendu composer un tout coordonné? A l'étudiant de redresser et de remettre sur la voie le génie de saint Paul, en refaisant l'ordre, rétablissant les liaisons, suppléant au défaut de transitions et d'enchaînement. Je le déclare, cette appréciation me révoltait *jusqu'à fond de cale*, et, pour être bref, me semblait parole de *gredin.* J'ai dans l'idée que, quand Dieu parle, il sait, non seulement ce qu'il faut dire, mais comment, sous quelle forme, et dans quel ordre il est mieux de le dire ; que l'Écriture, étant *l'exposé divin des pensées divines*, pourrait bien être un livre aussi beau que les autres, même au simple point de vue artistique de la forme, de l'exposition, de la trame, de la marche, et de l'enchaînement des détails. Elle pourrait bien être infaillible aussi et inspirée au point de vue scientifique, quand il plaît à Dieu de toucher des questions de sciences humaines, philosophie, histoire, etc. Les années ne m'ont pas emporté cette idée-là, je l'ai toujours, et la porterai probablement au Paradis, si j'ai la chance d'y aller.

C'est vous donner mon principe : respect absolu pour l'ordre d'exposition suivi par saint Paul, soit en grand, dans la disposition générale de ses traités et de ses thèses, soit en petit, dans le menu de son explication et l'intérieur de chaque détail. S'il y a un mot dont je ne saisis par le rapport avec l'ensemble, une pensée dont je ne vois pas l'à-propos, un détail que je ne sais comment relier au contexte, je traiterai l'Esprit-Saint au moins avec autant de respect qu'un génie humain, je soupçonnerai *à priori* que ce n'est pas lui qui a manqué de logique, mais moi qui manque de vue.

Il est admirable de voir comment l'expérience et le compte qu'on se rend *à posteriori* du travail de saint Paul, confirment ce jugement porté à *priori* sur l'ordre des idées dans la parole

de Dieu. J'en étais là à G***, et, n'ayant pas en mains la *théologie de saint Paul*, je me mis à étudier les Épîtres, en commençant par celle aux Romains, chapitre par chapitre, verset par verset, cherchant toujours l'idée dominante du chapitre, et son rôle comme détail, sa relation comme thèse secondaire ou argument, dans l'ensemble de l'Épître, puis le partage du chapitre en deux ou trois ou quatre idées principales qui me montrassent la chaîne des pensées, et me servissent à établir mes groupes d'arguments ; ces groupes trouvés et dessinés, je revenais à la lecture attentive, mot par mot, et à la méditation de chaque phrase, creusant chaque idée, ouvrant chaque parole, sondant tous ces petits mots qui renferment de si grandes choses, et qui sont des *incarnations du Verbe, des Eucharisties* — le mot n'est pas de moi.

J'aurais dû vous dire qu'avant d'entrer dans une épître, fidèle à ma méthode de *synthétiser* toujours, je cherchais l'idée *unique* que saint Paul avait dû poursuivre pour en faire l'inspiratrice et comme la *dominante* de ses Épîtres ; saint Paul est trop grand pour n'être pas l'homme d'une idée. Cette idée générale, j'avoue qu'à G*** je ne l'avais pas trouvée, je la soupçonnais seulement. Là-dessus je commençai, et me fis une ébauche de commentaire de l'Épître aux Romains. Le travail fini, j'avais découvert bien des choses qui me ravissaient, mais je n'avais pas trouvé le soleil, et je n'étais pas content, *irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Revenu à Beauvais, j'ouvre quelques commentaires de saint Paul, j'arrive à celui de saint Thomas ; prenez-le, suivez-moi le livre en main, et préparez votre âme, si vous en avez une : je veux, avec vingt lignes de saint Thomas, la régaler, et lui ouvrir tout saint Paul ; ainsi préparez-vous à une extase, vos beaux yeux vont pleurer.

Une historiette encore : je vantais quotidiennement ce commentaire de saint Thomas aux élèves, et je les tançais, il fallait voir ! de ne pas s'enthousiasmer davantage pour un livre formant comme la transition entre le Verbe de Dieu qui

révèle et le verbe de l'homme qui contemple, un livre inférieur à l'inspiration divine, si l'on veut, mais supérieur au génie humain. — Ne vous récriez pas, la théologie en général, et l'interprétation de l'Écriture en particulier, n'est-ce pas *l'union hypostatique* du génie humain à la pensée divine, l'un contemplant, l'autre contemplée ? — Un jour, un bon élève — un disciple — m'interpelle en classe : « Monsieur, si quelqu'un prétendait que le commentaire de saint Thomas sur saint Paul contient plus de doctrine que de piété ? — Je dirais que c'est un malheureux ! Ne pas voir, ne pas *sentir* dans ce livre les trésors de doctrine qu'il renferme, c'est n'avoir pas le sens, pas la première notion juste ni de la piété ni de la doctrine. » — L'élève insista ; il m'étala son objection à plusieurs reprises : moi, je déchargeai sur elle toute ma *fureur*, montrant aux séminaristes que cette parole : « *Beaucoup de doctrine et peu de piété, mieux vaut la piété que la doctrine*, » exprime une erreur subversive de l'esprit chrétien, anti-sacerdotale, qu'elle a produit l'affadissement de la piété, que les grands théologiens sont les grands Saints, et réciproquement... Ah ! j'était content de faire, pour la centième fois, ma déclaration de principes !

Vous avez donc en main le commentaire de saint Thomas. Ouvrez à la première page, c'est le prologue ; vers la fin du prologue, trouvez le petit alinéa qui commence par ces mots : « *Est enim hæc doctrina tota de gratia Christi.* » Je le dictais aux élèves avant d'entamer saint Paul ; lisez-le posément, attentivement, à genoux, avec l'âme, buvez-le, copiez-le, et je n'ai plus besoin de vous rien dire. Voyons, êtes-vous en extase ? Je ne lis jamais ce passage sans attendrissement et sans enthousiasme. En tête de chaque Épître, saint Thomas a mis un court prologue où la même idée est répétée avec un peu plus de développement, indiquant son application spéciale dans l'Épître en question. Quand je trouvai cela, je ressentis cette émotion profonde que vous font éprouver certaines découvertes dans l'Écriture et la théologie, un avant-goût de la vision in-

tuitive : *Esto nobis prægustatum — credo videre bona Domini.* C'était l'idée générale que je cherchais ; et notez comme elle est *féconde* en théologie et en piété, comme elle *justifie adéquatement l'ordre de saint Paul :* ordre général dans la disposition de ses traités, dans l'arrangement de ses thèses, ordre des détails dans la marche intime de son exposition ; comme elle est *antique*, aussi fondamentale que le christianisme, — immense incarnation de la grâce ; — comme elle est *actuelle* contre le naturalisme qui nous *empeste*, et ces infiltrations de rationalisme et d'hérésie pénétrant dans les intelligences chrétiennes par toutes les fissures qu'on a faites à la doctrine, en rognant, rognant, rognant le plus possible le surnaturel.

Ainsi, la *théologie* de saint Paul, comme toute théologie en général, n'est qu'un vaste traité de la grâce sous toutes ses formes ; et la *théologie* de saint Paul, ce sont ses Épîtres prises telles qu'elles sont, sans rien changer à l'ordre dans lequel l'Église — qui a ses raisons elle aussi — les a rangées au Canon des Écritures, respectant tout dans le texte, même ce que plusieurs traitent d'incorrections, inversions, lacunes, obscurités, défaut d'ordre ; les misérables ! Les Épîtres de saint Paul sont une encyclopédie du surnaturel envisagé dans toutes ses applications ; on les voit se dérouler dans l'ordre même sous lequel Dieu les conçoit et les réalise, car l'ordre de saint Paul n'est pas un plan ingénieux, imaginé après coup par des hommes, c'est le plan divin raconté par le Saint-Esprit, *Vos docebit omnia,* — ou encore par Celui qui, ayant assisté et participé à la conception de ce plan, est venu le raconter en même temps que le réaliser.

Vous avez saisi l'idée de saint Paul et la marche générale du développement qu'il lui donnera ; maintenant, *empoignez-moi* le livre des Épîtres. Ayez près de vous une Bible en un volume pour consulter à tout instant, car, à tout instant, et en trois coups de pinceau, saint Paul esquisse une théorie, résume tout un passage de l'Ancien et du Nouveau Testament, un ensemble d'idées plus développées ailleurs, et que son génie

embrasse d'un coup d'œil et condense en quelques mots puissants. Ouvrez devant vous le commentaire de saint Thomas d'un côté, celui de Cornélius de la Pierre de l'autre ; ces deux suffisent. Un mot sur chacun d'eux.

Cornélius a mis vingt ans pour faire ce seul commentaire de saint Paul, et il n'a pas perdu son temps, car son travail est admirable, admirable ! Mettez cinquante fois à la file le mot *admirable*, pour avoir ma pensée. Il est supérieur en un sens à celui de saint Thomas, qui, à son tour, lui est supérieur en un autre sens. Je m'explique : Cornélius ne donne pas le lien, la *synthèse*, la suite des pensées, l'idée principale et la suite des grandes thèses ; il se borne à suivre pas à pas le texte, fouillant chaque phrase et chaque mot, vous faisant part de tout ce qu'il découvre dans sa *contemplation*. Son explication est ainsi à chaque instant interrompue, ou plutôt, à chaque verset il vous donne un travail complet en soi que vous pouvez détacher du tout. Son explication est *parfaite*, que peut-on dire de mieux ? Il vous livre la doctrine et la piété de saint Paul qui, lui au moins, avait peut-être de l'une et de l'autre. Ce n'est pas une *dissertation*, c'est une méditation substantielle, d'une richesse incroyable, dans laquelle est englobé tout ce que l'intelligence humaine a pensé en méditant sur le dogme et a pu atteindre en voyageant dans les profondeurs de cet abîme de la parole de Dieu.

Mais il manque un élément. Attendez : saint Thomas cherche avant tout le *nexus* des idées, son travail est la poursuite continuelle de l'enchaînement et du rapport des pensées, de l'harmonie des détails dans l'ensemble, et de leur convergence vers un but unique; c'est partout la justification de l'ordre suivi par le Saint-Esprit dans sa dictée à saint Paul, et la mise en lumière des raisons profondes de cet ordre. Il m'a appris à respecter la marche suivie par l'écrivain sacré dans le développement de ses idées. — Telle chose est à telle place, il y a toujours un motif ; si je ne le sais pas, cela tient à la pauvreté de mes yeux, jamais à un défaut de méthode ; même le place-

ment des mots dans l'intérieur du texte, la construction de la phrase, avec saint Thomas je respecte tout, j'admire tout, je cherche ou je soupçonne une raison en tout. Les divisions faites par saint Thomas, son indication du plan de saint Paul, l'énoncé qu'il donne des idées autour desquelles il faudra grouper les détails, tout cela est parfait. Que peut-on dire de mieux ? Il manque un élément, justement celui que Cornélius a fourni. Il manque, c'est trop dire pourtant ; saint Thomas a des explications splendides, et suffirait toujours et bien au-delà à lui seul. Un séminariste, à qui je l'avais conseillé, venait un jour d'y lire une page sur les anges ; il m'arrive enthousiasmé : « Ah, monsieur, qu'est-ce que je viens de lire, et comment peut-on lire des choses comme cela sur terre ! » — « Je crois bien ! cette page renferme tout ce que saint Denis a dit sur les hiérarchies célestes. » Mais enfin, — je ne le dis qu'en tremblant, comme on doit faire en trouvant une infériorité à saint Thomas, — dans le détail de l'explication, dans le *sondage* du texte et de la pensée intime, il a moins donné que Cornélius. La raison en est simple, ses commentaires de l'Écriture ne sont que le résumé du travail oral qu'il faisait dans ses cours, ses notes de professeur, et, à part la *chaîne d'or*, il n'a pas eu le temps de les rédiger en un texte achevé.

Conclusion : fondre ces deux commentaires l'un dans l'autre, et faire rentrer la riche substance de Cornélius dans le cadre admirable de saint Thomas ; vous sentez quel ouvrage on aura. Ce serait un travail immense, à occuper des vies humaines, mais il est relativement facile ; je veux dire que plan et éléments, tout est trouvé, les difficultés d'interprétation sont là résolues, il suffit de s'y mettre. Et, sans avoir tant d'ambition, le prêtre qui, sur le plan que j'indique, se résoudrait à commencer cette étude et à la poursuivre un peu toute sa vie, deviendrait un rude apôtre.

Que vous êtes donc tourmentant de me demander ce que je voudrais faire pour étudier saint Paul ! Comment voulez-vous que je vous serve l'océan sur une assiette ? Cette prépa-

ration achevée, bien pénétré, *imprégné* du prologue de saint Thomas, de l'objet des Épîtres en général, de l'objet spécial à l'Épître que j'aborde, de l'objet et du *rôle* du chapitre que j'ai sous les yeux, — autant de sujets de méditation ; — après en avoir découvert la trame dans saint Thomas et approfondi les détails avec Cornélius, je ne suis qu'au préambule de mon étude, et ici commence le vrai travail, un travail personnel de méditation, de contemplation et d'assimilation, par conséquent un travail de piété et d'amour avant tout : *Scrutamini Scripturas... Non de solo pane vivit homo, sed de omni verbo....*

Mais encore deux remarques que j'aurais dû faire plus tôt ; pardon de ce désordre, je vous ai prévenu. Le livre des Actes contient les discours de saint Paul aux diverses chrétientés qu'il a fondées, les mêmes à qui sont adressées les Épîtres. Chose curieuse, l'idée principale de ces discours est celle-là même qu'il poursuit dans les Épîtres en général, avec des développements d'une ressemblance frappante, et souvent des expressions semblables. Chose plus curieuse encore : rapprochez tel discours adressé à telle chrétienté, de telle Épître adressée à la même beaucoup plus tard, ce discours sera d'ordinaire le résumé de l'Épître. Saint Paul ne parle pas et n'écrit pas au hasard, et, comme disent parfois d'*habiles* prêcheurs, *à l'apostolique*, ce qui, dans leur pensée, signifie sans réflexion, sans préparation, sans étudier ni le sujet ni l'auditoire, *à l'aventure*. Prêcher *à l'apostolique* est précisément le contraire : préparer le discours par la méditation, la prière, la pénitence, les larmes, l'étude de la parole de Dieu et l'étude des cœurs à toucher.

Saint Paul sait à qui il parle, et pourquoi il prêche, non seulement tel chapitre de morale, mais tel traité de dogme ; il choisit ce qui convient à la situation de ses fidèles et à leur état intellectuel, ce qui répond à leur philosophie. Exemple : voyez l'Épître *ad Ephesios* : c'est l'Épître de l'Église ; comme il va au fond de son sujet ! comme il vous montre dans l'Église,

non pas une administration plus ou moins bien organisée pour la production du surnaturel dans les âmes, mais un grand corps vivant et actif, le corps même de Jésus-Christ, ruisselant de vie surnaturelle des pieds à la tête, cette sève partant de Notre-Seigneur fondateur de l'Église *quam acquisivit sanguine suo*, entrant dans les veines de la hiérarchie par le pape qui est le cœur, puis circulant partout dans ce grand *corps connexe et compacte* qui tend à parvenir à l'âge du plein développement du Christ et à sa perfection complète en englobant tout: *qui adimpletur omnia in omnibus*, puis se répandant dans tous les membres : *unicuique secundum mensuram donationis Christi*, par les apôtres, les évangélistes, les pasteurs, les prophètes, les docteurs — remarquez comme ces fonctions diverses signifient l'enseignement — et venant aboutir *ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi*. Lisez au chapitre vingtième des Actes le petit discours aux prêtres d'Éphèse, et vous verrez que saint Paul ne peut parler aux Éphésiens sans que sa pensée revienne toujours sur la même idée. Probablement, il y avait dans cette chrétienté une belle organisation ecclésiastique dont le souvenir faisait *exulter* saint Paul.

Un autre exemple m'amène à une seconde remarque : vous savez le sujet de l'Épître aux Romains ; lisez, à la fin du dernier chapitre des Actes, comment saint Paul parlait, et les idées qu'il développait, dans ses discours aux Romains ; et remarquez que si, d'un côté, l'histoire de la prédication apostolique portée aux gentils, surtout par saint Paul, se termine très bien par un exposé des principes sur la vocation des gentils de préférence aux juifs, de l'autre, ce discours de saint Paul, qui est une conclusion excellente et logique du livre des Actes, soude admirablement ce livre à l'Épître aux Romains, laquelle ouvre très logiquement la *théologie* de saint Paul par l'exposé du mystère initial des effusions de la grâce sur le monde. Si, au début du livre des Actes, vous remarquez comme le premier chapitre se soude naturellement à

l'Évangile, vous verrez quelle belle connexion dans tout cela.

Et notez qu'on peut remonter ainsi sans interruption le grand fleuve surnaturel jusqu'aux premiers versets de la Genèse, et même plus haut, sans quitter Jésus-Christ ni la grâce, car les dix-huit premiers versets de l'Évangile de saint Jean vous aideront à rattacher par la méditation : 1° tout l'ordre des opérations divines *ad extra* à la vie éternelle de Dieu et à ses opérations *ad intra;* 2° toute cette immense trame, vie éternelle et intime de Dieu, son plan sur le monde par le Verbe, préparation antique de la Rédemption, à la réalisation de ce plan par Jésus-Christ. Quand je pense à toutes ces harmonies, à toutes les synthèses qu'on trouve dans la Bible, c'est pour moi une espèce d'angoisse d'essayer d'en parler. Plus on regarde, plus on voit l'unité qui s'établit partout, et les parties de l'ensemble qui se rejoignent en cette grande épopée de l'Écriture. Mais je sors de mon sujet ; d'ailleurs je ne puis plus vous en dire grand'chose.

Donc, ces précautions prises, et cette préparation achevée, l'étude personnelle de saint Paul commence. Que puis-je vous en dire qui ne soit sot et enfantin ? Conduit par saint Thomas, vous entrez dans l'étude des détails. Ce n'est pas seulement une demi-heure, ou une heure, ou deux heures par jour, que vous consacrerez à cette étude ; elle n'est pas localisée, *parquée, emprisonnée* pour ainsi dire dans un petit espace de temps réglementaire en dehors duquel vous oublierez saint Paul, votre pensée, votre ministère, votre vie intérieure, l'ensemble de vos pensées et de vos exercices de piété, votre personne entière, tout cela vient aboutir et comme *s'engouffrer* dans saint Paul ; vous faites en lui votre demeure, vous vous y *ranichez*, votre méditation y passe ; si vous prêchez ou dirigez, saint Paul est là pour vous inspirer, vos autres études cherchent spontanément à se tourner vers celle-là pour la compléter et s'inspirer d'elle, même la messe, car pour dire la messe vous êtes plein de l'Épître aux Hébreux.

Une troisième ou quatrième historiette, et pardon de parler

toujours de moi : souvent, quand je prêchais à mes bonnes petites religieuses, et que déjà je possédais mon sujet, j'ouvrais saint Paul au hasard, j'en lisais deux ou trois versets attentivement ; ce n'était pas dans mon sujet, n'importe. Ces pensées fortes me faisaient intérieurement l'effet que produit au physique un bon verre de *madère ;* elles me donnaient de l'enthousiasme, j'appelle cela *se mettre en vibration* ; puis on parle d'autre chose ; pourvu qu'il s'agisse de la vie surnaturelle, ça va toujours ! Je ne faisais pas de bien, parce que je suis un pauvre pécheur, mais ce n'était pas la faute de saint Paul. Mon idée serait donc d'*installer* saint Paul dans ma vie pour qu'il la remplisse, que son soleil l'éclaire du soir au matin, et que sa *théologie* se répande sur tout mon être, tous mes actes, *sicut oleum effusum.*

Et maintenant, au moment précis et réglementaire, plus spécialement réservé pour l'étude de saint Paul, une heure, une demi-heure, plus, autant que possible, car si ce moment est trop court, il faudra interrompre juste quand on commencera à *entrer en vibration*, que ferai-je ? Ah ! voilà le délicat ! Que faites-vous dans une visite au Saint-Sacrement ? Eh bien, c'est la même chose. L'étude de l'Écriture Sainte, et surtout de saint Paul, est une vraie visite au Saint-Sacrement. Ce n'est pas la tête qui étudie : pauvre étude que celle où la tête seule est en jeu ! c'est l'âme qui contemple, armée pour cela de toutes ses ressources : intelligence, cœur, tendresse, facultés aimantes, méditation, recueillement, pureté de cœur, virginité des pensées, même les facultés poétiques et enthousiastes ; armée surtout de la grâce sanctifiante, vivante et active en elle, et tressaillant au contact de l'Esprit-Saint, qu'elle va sentir et embrasser sous la parole de l'Apôtre : *Caritas Dei diffusa est in cordibus... per Spiritum Sanctum.*— Je disais : *pureté du cœur : Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt...* même ici-bas, et surtout dans l'Écriture. Un beau mot de saint Bernard trouvé dernièrement : « Ut enim corporeus nobis visus, aut humore interiori, aut exterioris injectione pulveris impe-

ditur, sic et intuitus spiritualis interdum quidem propriæ carnis illecebris, interdum curiositate sæculari et ambitione turbatur. » Saint Thomas, saint Bonaventure, saint Augustin, en disent bien d'autres ! Quelle pureté d'âme et de pensées il faudrait pour toucher à ce vase d'élection, et atteindre cette *moëlle* de dogme et de vie intérieure! Chercher la pensée dogmatique , toujours la pensée dogmatique, puisque c'est là le verbe, la foi, et en même temps le germe du sentiment vrai,— pas du romantisme,— de la morale, de la piété, *semen est verbum Dei.* Dédaigner les applications sentimentales, accommodatrices ; ce serait adultérer la parole de Dieu en la faisant servir à une pensée humaine. Ne pas même chercher d'abord et directement la piété, qui est un fruit, et qui viendra plus sûrement et plus fortement, qui sortira de votre cœur comme de son fonds, si vous cherchez d'abord le germe, *semen est verbum Dei*, le germe qui vient avant le fruit *dans l'ordre de génération*, comme dirait saint Thomas : c'est-à-dire que le dogme est cause, et la piété est effet. Mettre, d'ailleurs, à chercher ce germe tout ce qu'on a déjà de piété, de respect, de tendresse ; ne pas se contenter d'analyser sèchement un verset et de le coller, de l'aplatir dans sa mémoire, comme une fleur dans un herbier ; mais le semer vivant dans l'âme, comme un germe, pour germer, pour fleurir. *Ouvrir l'intérieur* de ces divines paroles, comme on l'a dit ; se pencher au-dessus de ces abîmes, la lumière de la foi à la main, y plonger l'œil, y descendre, pour savourer, méditer les divines substances entassées là pour nous en conserves ; scruter toutes les anfractuosités du texte, *dénicher* et goûter tous ces petits mots spirituels cachés souvent dans les coins de ce texte inspiré ; ne pas passer par-dessus comme le vulgaire, c'est-à-dire la plupart des lecteurs de l'Écriture Sainte, qui lisent la superficie sans apercevoir les intimités de la pensée divine, *éhoupant* un peu le dessus, et sautant de l'autre côté, comme le chien du chasseur qui poursuit un lièvre : le lièvre se blottit au gîte, le chien saute le buisson, perd la trace et cherche plus loin une nouvelle proie

et de nouvelles déceptions. Pardon de la comparaison peu noble, je n'ai pas le temps de choisir et de limer. Ne rien passer, ne rien négliger : « *Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem Scripturarum spem habeamus.* »

Voyez, que de choses rien que dans ce premier verset de l'Épître aux Romains ! Ce *segregatus in Evangelium*, quel mot ! Et du verset deuxième au verset cinquième, voilà le programme et l'objet de l'apostolat. Saint Paul a de ces coups de crayon puissants; en deux versets, il vous fait une synthèse qui va d'un pôle de l'éternité à l'autre, embrassant tout ce qu'il y a entre les deux. Exemple, versets deuxième et troisième du premier chapitre de l'Épître aux Hébreux, ces sept attributs de Jésus-Christ : peut-on dire de Notre-Seigneur quelque chose qui ne soit pas là ? Et cette Épître aux Hébreux ! Mais non, n'en parlons pas, ce serait trop désespérant de ne pouvoir que balbutier : *De quo nobis grandis sermo, ininterpretabilis ad dicendum*, comme l'Apôtre l'avoue lui-même, stupéfait des hauteurs qu'il aperçoit, et dont, au dernier chapitre, il déclare n'avoir rien dit : *Etenim perpaucis scripsi vobis ;* et voyez donc quelle est notre science à nous, *elementa exordii !* (V. 12.) Qui sait si le cœur, le tabernacle de la théologie de saint Paul, le sommet de la montagne d'où l'on domine tout, n'est pas au chapitre cinquième, verset cinquième, aux Romains, puisque c'est la définition de la grâce avec tous ses éléments.

J'ai cent fois porté le défi suivant : trouvez dans saint Paul un texte où il parle de la grâce, et de son opération en nous, sans de suite nommer le Saint-Esprit, sans du moins que, fouillant un peu les environs, je puisse le trouver. — Toujours dans l'Épître aux Romains (ch. VIII, 14-28), quelle vue sur l'état de l'homme, sur sa solidarité avec toute créature, sur cette espérance inénarrable qui console son cœur ! Et cette révélation des enfants de Dieu (I Corinth., 15): on voit notre défroque charnelle tombant comme un vêtement qu'on ôte

et qu'on laisse glisser à ses pieds, l'âme sanctifiée apparaître radieuse, divinisée, l'homme céleste jaillir du sein de la pourriture terrestre vers Dieu.

L'Épître aux Éphésiens a toujours été ma prédilection, mes délices, à cause de cette idée de l'Église. N'en parlons pas ; mais à propos du verset douzième au chapitre quatrième, voyez tout ce grand attirail de la vie et du fonctionnement de l'Église. Tout le travail du sacerdoce vient aboutir à cette petite chose humble et cachée, la formation du saint par la grâce produite en son âme. Quand il faut dire que, sur la seule Épître *ad Philippenses,* qui est si courte, Vasquez a fait deux volumes in-folio, qui ne sont pas des phrases creuses, et n'ont pas épuisé le sujet ! C'est que les mots de saint Paul laissent voir encore bien plus qu'ils ne disent ! C'est comme l'Hostie eucharistique qui, si petite, contient de si grands mystères, *verbum abbreviatum ;* ou encore ce sont comme de petits trous percés dans le mur de notre prison, pour apercevoir l'Éternité. Après avoir ainsi médité, contemplé, conversé intérieurement avec le Verbe, trouvé la pensée dogmatique et la vue intérieure, pour fixer, autant que le permet le langage humain, les idées entrevues après avoir pris l'ordre et le plan de saint Thomas pour guide, se faire un petit précis à soi, selon son besoin et sa nature propres, et notant dans leur ordre quelques idées principales résumant le texte.

Voilà, selon moi, comme il faut traiter toute l'Écriture, et même toute science sacrée et toute étude. Toute étude doit chercher le Verbe : « *Qui quærent me, invenient me.* » Toute étude qui ne fait pas cela, qui n'est pas une visite au Saint-Sacrement, un état général de contemplation, d'union à Dieu, est une misère !

Il est minuit, je termine ma dissertation ; c'est un désordre et un fouillis : tant mieux si elle vous apporte quelqu'idée qui puisse être utilisée, et si vous voulez bien regarder mon acte de bonne volonté comme une marque d'affectueux souvenir. Je m'aperçois que je dis à chaque instant : faites ceci,

ne faites pas cela, prenez tel passage.... Vraiment quel ton et quels impératifs ! N'y voyez, je vous en prie, qu'un manque de précaution ou de réflexion ; j'écris comme cela parce que c'est plus commode. Pour faire un travail sur la méthode d'étudier saint Paul, il faudrait prendre son temps et développer ses principes au long et au large : *De quo nobis grandis sermo et ininterpretabilis ad dicendum... Etenim perpaucis scripsi vobis.* Je rêve ce travail, mais le temps ? Je n'écris qu'à bâtons rompus.

Une autre étude que je rêve : *l'idée surnaturelle de l'Église ;* vous en avez quelques éléments dans cette lettre. Oh ! qu'il y aurait à dire là-dessus et sur ce qu'on a fait en France, depuis trois cents ans, de l'idée de l'Église. Telle qu'elle était présentée, je vous défie d'y trouver le sujet d'une méditation ; or, pour moi, c'est la pierre de touche de la vraie théologie ; il faut qu'elle soit susceptible de fournir dans chacune de ses thèses un sujet de méditation *succulente*, pas *romantique*, mais *substantielle* ; sinon, ce n'est pas de la théologie.

Au contraire, l'ancienne méthode janséniste et gallicane n'avait rien de commun avec la méditation, et même avec la piété ; et c'est là, notez-le bien, ce qui a forcé les gallicans à établir la séparation et la comparaison que vous savez entre la doctrine et la piété. Cette méthode théologique allait même jusqu'à faire naître dans ceux qui l'étudiaient des tentations contre la foi : « Ah! disait-on, il faut étudier la théologie pour être tenté contre la foi ; » comme en morale on disait : « Il faut être théologien pour se permettre des choses pareilles et n'être plus gêné par aucune loi ! » Ce résultat de la théologie est assurément déplorable et doit tenir à quelque chose, car, enfin, la vraie théologie devrait produire l'effet contraire.

Vous pouvez communiquer cette lettre à la bonne Mère Supérieure ; peut-être y trouvera-t-elle quelques idées pour elle et ses *petites filles.* Il faut que même une religieuse, si elle a charge et direction d'âmes, sache lire saint Paul, sache comprendre l'Église, sache la place qu'occupe dans l'Église une

âme constituée dans la vie intérieure, c'est-à-dire dans la grâce sanctifiante, sache que c'est pour elle, âme unie à Notre-Seigneur, que travaille, souffre et combat toute l'Église, toute la hiérarchie, et que Dieu a fait dans le monde tant et tant de choses, sache enfin dans quelles conditions doit germer, se former et se développer la piété religieuse, pour être saine, solide, et pour être, comme Dieu, *bonum sui diffusivum*, c'est-à-dire communicative et capable d'apostolat.

Veuillez demander pour moi des prières à vos pieuses enfants de Marie, et, si vous le jugez bon, leur dire que je leur souhaite de garder leur trésor de foi et de piété, au milieu des dangers de notre triste société. Un jour viendra, si elles restent fidèles, où elles comprendront pourquoi, dans l'Évangile, Notre-Seigneur dit que c'est encore là la meilleure part.

LETTRE XV.

Tsen-y-Fou, 25 décembre 1876.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

NOUS sommes en pleine fête de Noël, et bien qu'aucune cérémonie ne soit permise, sinon une messe basse et la plus simple des bénédictions du Saint-Sacrement, notre maison est toute en gaîté ; elle déborde de gens qui crient, jouent, circulent et regardent. Comme nous avons un départ de lettres demain, je me retire dans mon coin pour causer avec vous.

Un mot sur notre fête de Noël. Notre maison est donc pleine de monde, je ne l'ai pas encore vue si remplie ni si égayée. Depuis trois jours, c'est un plaisir de voir arriver ces caravanes de tous les coins du district ; à chaque instant il en arrive : tantôt le régiment de San-Cha-Ko, tantôt celui de Yuen-Tan-Kéou, tantôt celui de telle ou telle autre station. Depuis huit jours, nous sommes trois prêtres ici, mon confrère, un prêtre chinois et moi, et nous avons passé deux journées à confesser. Ces fêtes sont de vraies joies, et pour nous, qui *palpons* ainsi notre troupeau, et pour nos chrétiens, qui n'ont guère que ces beaux jours dans l'année. Beaucoup couchent dans la chapelle et partout où il y a tant soit peu d'abri ; pour quelques sapèques ils achètent un bol de riz, qui compose tout leur repas fait en cinq minutes ; on les catéchise, on les confesse, on les *rafistole ;* ils passent la journée et la soirée ensemble ; à la messe de minuit, ils sont entassés dans la chapelle.

Nous n'avons que les pères de famille, de jeunes garçons,

et quelques femmes courageuses, qui, malgré leurs absurdes petits pieds, ont bravé le supplice de la marche en s'aidant d'un grand bâton ; songez que beaucoup de ces braves gens viennent de dix à douze lieues passer les fêtes avec nous. J'exultais ce matin, voici à quelle occasion : après la messe, mon confrère et moi nous nous retirons ensemble dans ma chambre, et tous les chrétiens, les hommes seulement, viennent deux à deux nous faire le grand salut ; ils se groupent tout naturellement par villages, chacun se met à genoux devant nous et baisse la tête jusqu'à terre ; ne soyez pas étonné, c'est la mode chinoise, et le grand signe de respect même entre païens ; je disais à mon confrère, à mesure qu'il me nommait les localités : « Ne croirait-on pas les tribus d'Israël, venant tour à tour ? » — La plupart sont très pauvres, et ceux même qui, pour la contrée, sont réputés aisés, vivent misérablement et ne sont pas si bien habillés que les mendiants de France ; quatre-vingt-dix sur cent vont nu-pieds ou chaussés de sandales de paille qui valent douze ou quinze sapèques, moins de deux sous la paire. Ils sont fiers de se trouver près de leurs missionnaires et de se voir eux-mêmes réunis en grand nombre, quatre cents environ, avec ceux de Tsen-y-Fou. Aussi ils nous dévorent des yeux, nous abasourdissent de demandes de chapelets, images, médailles, petites croix, etc. Toute la journée ils sont dans notre jardin et notre cour à jouer, puis vont chanter de très longues prières à la chapelle, puis reviennent jouer, et toujours ainsi ; demain matin ils repartiront.

A midi, les *courses !* Nous nous asseyons, mon confrère et moi, près d'une large allée qui sert de piste, le prix est une poignée de noix que nous donnerons aux vainqueurs. Il s'agit de courir à deux d'un bout de l'allée à l'autre, à qui arrivera le plus vite ; tous se feraient tuer pour gagner les noix. Les jeunes gens se défient et s'animent ; même des vieux se laissent tenter et se mettent à courir, ce n'est pas le moins risible de la fête. Le but de ces jeux n'est pas seulement d'amuser nos gens : la vie habituelle des Chinois de la basse classe est absolument

triste, les païens n'ont d'autres plaisirs que les conversations *mauvaises*, il faut que les chrétiens aient au moins les joies de la religion, la visite du *Père* dans leur village, ou leur propre visite chez le *Père ;* nous cherchons à égayer pour eux ces jours-là le mieux possible, et à leur mettre dans le cœur un bon souvenir, l'affection pour la maison du missionnaire et le désir de revenir à une autre fête. Celle de Noël est la plus fréquentée, parce que les travaux de la campagne sont arrêtés ; et la messe de minuit, avec les pauvres petits réveillons après l'action de grâces, a un grand charme pour nos fidèles. Cependant, nous n'avons rien pour embellir notre chapelle sinon des cierges, des images coloriées et de malheureuses fleurs en papier faites avec nos conseils et sous notre direction par quelques bonnes femmes, et qui ne ressemblent à aucune fleur connue. Ah ! si j'avais un petit bébé d'Enfant-Jésus en carton-pierre, il ferait merveille ; jamais ici on n'aurait rien vu de pareil !

La fête finie, nos gens partent tout épanouis et réchauffés ; ils ont tant besoin de ces réunions pour se maintenir dans le triste et affreux milieu où ils vivent ! « On les voit changer en mieux d'une année à l'autre, dit mon confrère, ils deviennent plus chrétiens en vieillissant, en s'attachant à nous et à notre œuvre, la foi s'invétère, les idées chrétiennes pénètrent leur pauvre intelligence, et les souvenirs du paganisme, ses superstitions, ses préjugés, ses croyances bizarres, ses pratiques diaboliques, vont en s'affaiblissant de plus en plus ; c'est ainsi que l'Évangile entre tout doucement dans l'esprit et les mœurs. » Rien de plus intéressant que d'assister à ce travail intime vraiment surnaturel, Dieu commençant à établir son règne dans les hommes et les familles ! Depuis huit jours surtout nous avons ce spectacle sous les yeux : à cause du chômage de l'hiver, quelques chefs des familles les plus notables de nos chrétientés passent ici deux semaines ou un mois, chacun muni de sa couverture et d'une provision de riz pour nous être à charge le moins possible ; ils viennent *étudier la doctrine* afin

de la reporter aux chrétiens de leurs villages ; n'est-ce pas touchant ? Ces hommes, une vingtaine environ, étudient du matin au soir sous la garde d'un bon catéchiste ; nous, nous leur faisons passer des examens, pour l'admission au baptême ou à la première communion.

Comme tout ce que nous voyons me démontre de plus en plus cette vérité que je ne saurais trop redire : c'est le *dogme* qui fait les peuples chrétiens, c'est la foi qui réforme et renouvelle l'homme ! Voilà de pauvres Chinois ignorants et grossiers au suprême degré ; certes ils n'offrent pas à l'observation des types bien délicats, n'importe ; le travail de la vie chrétienne en eux est admirable et on ne peut plus curieux. L'éducation religieuse, morale et intellectuelle du Chinois, riche ou pauvre, est absurde, à l'antipode de l'éducation chrétienne ou simplement raisonnable ; sa pauvre tête est farcie d'un tas de choses *indescriptibles*, *inqualifiables*, *innombrables* : superstitions, croyances et pratiques ridicules, usages et rites qu'il ne s'explique pas lui-même mais auxquels il tient ; il a été élevé là-dedans, il ne voit que cela autour de lui.

Du jour où il accepte d'embrasser le christianisme, il faut démonter *cela* pièce à pièce, *installer* lentement et péniblement dans cette tête si mal meublée la croyance à un seul Dieu, nos mystères, Jésus-Christ et ses œuvres, l'Église et ses institutions, la grâce et la vie surnaturelle, les moyens de salut, la notion du bien et du mal entendus dans leur vrai sens et selon l'Église, les commandements, l'idée du péché, celle du mérite, etc... etc... Je vous demande quel travail, mais aussi quelle jouissance d'y assister ; c'est bien plus frappant qu'en France, où ce contraste n'existe pas entre la croyance que vous donnez à cet homme et celle que vous lui arrachez, entre ce que vous faites de lui et ce que sont encore les païens de son entourage. On voit ses réponses devenir de plus en plus claires, l'idée chrétienne se faire une petite place et refouler peu à peu les idées païennes, la foi se former, enfin le chaos se débrouiller ; on voit l'œuvre intérieure du Saint-Esprit... Non

je n'exagère pas, malgré l'ignorance épaisse des gens que nous manipulons, ces phénomènes sont sensibles. Il faut vous dire que, comme connaissance littérale du catéchisme et des prières vocales, nous exigeons beaucoup plus en général qu'on n'exige en France. Un homme qui se prépare au baptême est instruit par le catéchiste ou le chrétien le plus savant du lieu, et vient passer devant nous, de temps en temps, un examen. Le plaisir, c'est de le trouver, quand il revient après trois mois par exemple, sachant les mystères et les principaux dogmes, sachant ses prières, moins neuf, moins *stupéfait* des notions sur lesquelles on l'interroge.

Un de ces derniers jours, un bonhomme de soixante ans, demeurant à deux lieues d'ici et qui *adore*, c'est-à-dire est catéchumène depuis trois mois, se présente pour son premier examen ; c'est un vieux en loques, nu-pieds, pommettes saillantes, petits yeux aussi peu intelligents que possible ; mon confrère pensait qu'il ne saurait rien et répondrait : « Il y a trois Dieux » ; c'est la mode ici comme en France. Oui ! voilà mon bonhomme qui sait d'abord très bien ses prières, et assez bien les principales vérités du catéchisme. Le voyez-vous devant nous, ce pauvre vieux, rouge de honte et de respect, tremblant d'émotion, les deux mains jointes, comme s'il allait communier ; à chaque question il fait un grand salut ; parfois il croit bon de faire un grand signe de croix qu'on ne lui demande pas ; et quand il ne sait pas, il se tortille et se tourmente. Ce bon vieux m'a vraiment touché et nous étions fort contents de lui ; mais il faut attendre et l'éprouver avant le baptême. Pauvre intelligence qui a vécu dans l'ignorance de la vérité et vouée aux sottises les plus ridicules, il a fallu qu'elle arrivât à soixante ans pour se *décrotter !* Que j'étais heureux d'entendre ce vieillard nous dire, sans broncher et sans avoir l'air d'en douter ni de s'en étonner : Il y a un Dieu, un Dieu en trois personnes, sept sacrements, etc... Il sait que le baptême auquel il aspire doit produire en lui tel et tel effet ; que la *sainte Religion* est gouvernée par les missionnaires, les

évêques et le *grand chef* de religion de Rome. Voilà ce que j'appelle *l'entrée triomphale de l'idée chrétienne, du dogme qui fait les chrétiens.*

Nous-mêmes missionnaires, nous nous plaignons et gémissons souvent de constater à quels misérables motifs nous devons beaucoup de nos chrétiens ; rarement, en effet, ils procèdent des raisons *intrinsèques*, directement surnaturelles et désintéressées comme celles qui inspirent la foi des chrétiens en France ; cependant une réflexion peut nous consoler : jusqu'à leur conversion nos catéchumènes ont été absolument étrangers au christianisme par leur vie antérieure, leur éducation, leurs idées, le milieu social où ils vivent, leurs affections..... Ils ne peuvent connaître notre religion que par les dehors, par quelques côtés extérieurs qui leur apparaissent, par des points de contact accidentels qu'ils ont eus avec elle ; comment seraient-ils attirés et touchés par des raisons *intrinsèques*, puisque jamais ils n'ont vu l'intérieur du christianisme ? Aussi, quand ils deviennent chrétiens, c'est une découverte pour eux, et ils s'aperçoivent qu'ils n'avaient pas soupçonné la nature et les richesses de leur foi nouvelle ; leurs motifs premiers étaient ordinairement incomplets, insuffisants, quelquefois même inacceptables pour nous, souvent intéressés. Cependant leur mouvement vers la foi a pu être sincère et inspiré par la grâce. S'il l'a été, la lumière se faisant en eux pour leur découvrir les splendeurs de la foi, ils acceptent toutes les vérités et leurs conséquences morales qu'ils n'avaient pas même soupçonnées, ils élèvent leurs âmes à la hauteur du surnaturel et deviennent vraiment chrétiens ;— les motifs de leur foi et de leur profession chrétienne, quand ils reçoivent le baptême, sont bien meilleurs, plus *fondamentaux* que ceux qui les poussaient deux ans auparavant à le demander. Sinon, s'apercevant qu'ils se sont trompés, et que la profession chrétienne tire plus à conséquence qu'ils n'avaient pensé, entraîne des obligations de foi et de morale, un état de vie, un ensemble de vertus, de sacrifices et de pratiques qu'ils n'avaient pas prévus,

ils reculent, et ce n'est que la moitié d'un malheur, car le malheur complet serait d'avoir, comme chrétiens dans l'Église, des gens dont le cœur serait païen.

Le dogme fait les peuples, il les refait aussi ; cette besogne en aucun cas ne s'achève en un jour ; regardez bien si le siége principal du mal de la France ne serait pas l'intelligence ; si son péché ne serait pas le péché de l'esprit ; si ce qui manque ne serait pas précisément le *dogme* bien plus encore que la morale ; le dogme, c'est-à-dire l'idée chrétienne, la pensée de la foi entrée dans l'âme, l'occupant et la surnaturalisant tout entière, enfin cette *impénétration* profonde de ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, l'intelligence, par l'esprit de foi qui informe sa vie, féconde et dirige son activité. Certainement Dieu pourrait, s'il le voulait, faire un grand miracle national qui convertirait tout du jour au lendemain, et ceci n'est impossible qu'étant donné l'ordre constamment suivi dans l'humanité par la Providence ; certainement un bon gouvernement aiderait l'Église ; mais ce mot de M. de Maistre : « Les peuples ont toujours les gouvernements qu'ils méritent, » renferme une remarque bien vraie pour celui qui a lu et médité l'histoire. La manière dont on désire un bon gouvernement en France, et l'influence qu'on attend de lui, me fait penser à ceux qui espèrent n'avoir plus bientôt qu'à ouvrir la bouche pour y recevoir des alouettes toutes rôties. Je crois au droit et à la vertu d'Henri V comme à la coopération très heureuse que son gouvernement apporterait à l'œuvre de Dieu ; mais il me semble avoir remarqué jadis que l'on comptait trop sur le moyen *humain*. D'ailleurs, supposé même que du jour au lendemain nous ayons le meilleur gouvernement, une éducation excellente imposée à tous, il faudrait encore du temps. Notre société actuelle compte une génération déjà formée, peu chrétienne, qui, en toute hypothèse, influera sur la génération suivante, non pour empêcher la résurrection, mais pour la retarder et compliquer le travail ; il existe de puissants moyens de perversion dont l'influence pernicieuse ne peut disparaître que

peu à peu : la presse, le suffrage universel, des habitudes prises, une organisation du plaisir et de la débauche, une atmosphère de luxure, le scepticisme railleur mis à la mode par *le Figaro*, le mépris du prêtre, enfin des institutions diaboliques (1) qui certainement dureront encore longtemps et combattront toujours le bien. Le sérieux, c'est de nous sanctifier nous-mêmes et de répandre l'odeur de Jésus-Christ dans quelques âmes pour que le germe de résurrection soit conservé.

(1) Toutes les sociétés secrètes.

LETTRE XVI.

Su-Yang, le 1er février 1877.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

ME voici à Su-Yang, et ce n'est pas pour me divertir. Il y a quinze jours, j'étais seul à Tsen-Y-Fou ; arrivent une longue lettre et un envoyé du confrère de Su-Yang, annonçant que des groupes de païens mal intentionnés se forment à Su-Yang et aux environs, menacent les chrétiens, se concertent pour les battre, et surtout pour se jeter sur l'établissement du missionnaire, massacrer et piller. Vous avez entendu parler de la persécution qui se promène au Se-Tchouan depuis plusieurs mois ; les dernières stations chrétiennes du Se-Tchouan qui furent pillées sont les plus voisines de Kouy-Tchéou ; évidemment les rumeurs semées ici et la tentative préméditée se rattachent au mouvement du Se-Tchouan. Le confrère annonce que le petit mandarin de Su-Yang, non seulement n'aide et n'encourage pas les persécuteurs, mais prend quelques mesures contre eux. Un jour, on est prévenu par les chrétiens aux aguets que l'envahissement de *l'église* — c'est la maison du missionnaire avec sa très pauvre chapelle — sera tenté la nuit suivante ; les chrétiens, peureux comme toujours, sont aux abois et ne pensent pas à se défendre. Pour signe de ralliement, les brigands doivent tirer trois coups de canon. Le soir venu, les chrétiens sont pris de panique, et le missionnaire court, pour la première fois de sa vie, chez le mandarin lui dénoncer le complot et les désordres qui lui seraient imputables, s'il n'usait pas de son

autorité. Pendant leur conférence, les conjurés donnent le signal convenu ; aussitôt le mandarin dépêche des soldats ; ceux-ci, de connivence avec les brigands, reviennent dire qu'il n'y a rien. Le missionnaire insiste, les chrétiens donnent le nom du chef de la bande, indiquent le lieu où il doit être ; le mandarin, avisant alors un peloton de ses soldats, les menace de les étrangler tous, si, au bout d'une demi-heure, ils ne lui ont pas amené le chef des rebelles. Une demi-heure après, la capture était faite, le prisonnier à la cangue, la paix promise aux chrétiens. Maintenant les autres gredins se tiennent sur leurs gardes, tout disposés cependant à recommencer à la première occasion.

Nous en sommes là ; le missionnaire de Su-Yang avait demandé la présence et l'aide du confrère de Tsen-Y-Fou, à qui dix années de séjour en Chine ont donné l'expérience de ces affaires ; lui, préfère garder Tsen-Y que les brigands menacent d'attaquer après Su-Yang. Nos chrétiens étant toujours un peu effrayés, les confrères m'ont conseillé de rejoindre le missionnaire de Su-Yang, afin de lui tenir compagnie, lui prêter main-forte au besoin, mais surtout prouver aux chrétiens que nous n'avons pas peur et que nous sommes sûrs du succès, puisque, loin de fuir, nous rallions le théâtre de l'attaque. On me poussait à venir en cachette ; mais, précisément pour montrer notre bravoure, je suis arrivé en plein midi, sur mon *dada*, en faisant le plus de tapage possible. L'affaire va très bien, elle se terminera, je l'espère, par le *raccourcissement* du prisonnier ; sa mort sera une bonne leçon, et toute autre punition serait un triomphe pour les coquins, un encouragement à ravager nos chrétientés et à massacrer nos chrétiens. En Chine, on tue un homme comme en France une poule, les meurtres sont communs et font peu d'émoi ; les condamnations à mort sont regardées comme choses les plus simples du monde ; la femme du condamné se remarie très vite, il n'y paraît plus, tout le monde est consolé, content. Les chrétiens seuls ont un commencement de cœur et de sentiment

de la famille, ils pleurent vraiment leurs morts, moins qu'en France cependant. Je ne me crois pas en danger à Su-Yang, et, à part les moments où les chrétiens nous rendent compte de ce qui se passe dans la ville et à la campagne, nous ne pensons guère à nous désoler ni à trembler. Seulement nous avons mis en sûreté, par surcroît de précautions, trois pauvres bouteilles de vin de Bordeaux qui attendaient, entortillées dans un coin, une visite plus solennelle que la mienne.

A Tchen-Gan-Tchéou, village distant de quatre jours de marche, nous n'avons qu'une famille chrétienne : on nous avertit que les païens ont fait des menaces, voilà tout ; rien à craindre encore ; d'ailleurs, les traités nous garantissent contre les vraies persécutions — les persécutions officielles, ordonnées par l'autorité. Le seul danger, ce sont les émeutes et les rébellions populaires soulevées et conduites par des brigands sans feu ni lieu, passant leur vie à parcourir les provinces, à recruter les truands et les malandrins qu'ils mènent au pillage.

Ce malheureux peuple chinois tombe en décomposition : tant mieux pour l'œuvre de son évangélisation ! Une décrépitude fardée sous les dehors d'un état social bien organisé et parfaitement solide encore, serait un rempart autrement puissant au passage de la foi. Dans le peuple, une misère affreuse ; la plupart des familles, même des familles aisées, sans lendemain assuré ; une quantité d'hommes sans épouses, sans foyer, sans moyens d'existence, errant de pays en pays à la recherche du travail ou de la curée, toujours prêts à courir là où l'on pille ; les vexations contre les chrétiens ne leur sont qu'un prétexte pour saccager tout le reste. Sans cesse on parle de rébellion locale ici ou là ; l'autorité coupe des têtes, il faudrait décimer la population ! Les rebelles sont partout, depuis la Mandchourie jusqu'à Canton ; unis entre eux par une certaine organisation comme les sociétés maçonniques d'Europe, ils enveloppent l'empire d'un véritable réseau. Il est à craindre que la tranquillité actuelle ne dure pas longtemps : la misère va croissant et amène avec elle mille causes de désordre,

La province du Kouy-Tchéou est encore la plus paisible, parce qu'elle est plus montagneuse, plus pauvre, et dépeuplée depuis dix ans par toutes sortes de fléaux. Nous n'avons donc rien à redouter, sinon d'être débordés par des foules de chrétiens venus des pays dévastés, pour chercher par ici un refuge et *du riz* — le pain des Chinois ; — ils nous racontent leur malheur, et la conclusion de leurs tristes récits, c'est qu'il leur faut quelques dizaines de sapèques pour ne pas mourir de faim. Pauvres gens ! Pieds nus, couverts de loques, ou vêtus d'une simple natte de roseaux enroulée autour de leurs épaules, grelottant sous la bise et la pluie, si communes dans cette contrée, pas d'autre nourriture réchauffante que du riz cuit à la vapeur d'eau ! S'ils découvrent une place libre en un lieu où ils espèrent de l'ouvrage, ils font une cabane — un toit de roseaux posé sur des murs de fagots : — aussi meurent-ils comme des mouches, et, sur cent, quatre-vingts meurent de faim, seuls, sans remèdes, ni feu, ni secours, ni lumière, ni compagnie, rien ! — Si dans vingt ans, dix ans, quatre ans, des rébellions locales soulevées çà et là parvenaient à se donner la main et à tout saccager en commençant par les œuvres chrétiennes, si cet état durait quelque temps sans intervention européenne, et se terminait par la guerre et l'occupation française, anglaise, russe, de plusieurs provinces du Céleste empire, ou par l'établissement de plusieurs gouvernements provinciaux fondés sur des traités avec l'Europe, je dirais : évidemment, cela devait arriver !

Cette misère effrayante du peuple vous explique la grande place que tiennent dans notre organisation les œuvres d'enfants. Les parents ne peuvent pas nourrir leurs enfants : ils s'en débarrassent très facilement, soit en les jetant au fleuve, soit en nous les vendant pour quelque menue monnaie, soit en les déposant furtivement à la porte de nos orphelinats. Aujourd'hui même j'ai acheté un petit garçon de cinq ans pour quatre cents sapèques (quarante sous); son père et sa mère païens le vendent parce qu'ils sont trop pauvres pour le garder ; ils

l'ont livré sans montrer le moindre chagrin, sans même le regarder, sans lui dire adieu ; ah! bien oui, des adieux ! ils ont compté les quatre cents sapèques, les ont enfilées à une ficelle, et les voilà partis contents.

Nous avons deux grands orphelinats à la capitale et plusieurs succursales dans les villes de second ordre. Ici même nous travaillons, depuis plusieurs mois, à former un troisième grand orphelinat ; il contient déjà trente enfants, nés de païens et vendus, livrés ou abandonnés par leurs parents. Le seul obstacle qui nous empêche d'en avoir trois cents au lieu de trente, c'est le *nerf de la guerre ;* mais, comme disait Garcia Moreno : « le bon Dieu n'est pas mort, » et nous ne sommes pas inquiets pour l'avenir. Qu'avons-nous de plus touchant à offrir à Dieu, de plus capable d'attirer sa bénédiction sur l'œuvre apostolique de ces pauvres pays, que l'innocence de nos petits enfants élevés dans la foi, et destinés à former nos chrétientés en fondant des familles chrétiennes ?.....

Pas de jouissance plus grande, à mon avis, que de voir nos œuvres s'organiser ainsi tout doucement, et l'Église, si lentement et si péniblement que ce soit, s'établir au milieu de ces misérables peuples, transformer leur vie, leurs idées, leurs sentiments, même leurs visages. Le démon, maître encore du terrain, n'empêchera pas notre petit troupeau de grandir... Ce qui vient à nous est ce qu'il y a de simple et de tranquille ; nous vivons exclusivement aux frais et sous la responsabilité de la Providence, sans nous préoccuper de l'avenir. Si la paix se maintient, si les conversions continuent, si nos missions peuvent se monter en missionnaires et en chrétientés, quand arrivera la débâcle, nous serons *fricassés*, nous et nos établissements ; la seule chose qui restera solide et survivra encore à la tourmente, ce seront nos chrétientés ; elles seront maltraitées, probablement décimées, mais elles auront les honneurs de la guerre. Le bon Dieu n'a pas commencé ici, et, depuis trente ou quarante ans, développé l'œuvre de l'Évangile pour la laisser en route ; avec sa science des événements,

il a amené les choses au point où elles sont, parcequ'il a résolu de faire servir ces bouleversements au profit de la religion. N'est-ce pas la loi de l'histoire, la loi de la Providence ? Notre situation actuelle me paraît analogue à celle de l'Église avant la chute de l'empire romain ; pourquoi n'aurait-elle pas des conclusions semblables, et pourquoi craindrions-nous pour l'avenir ? Il est à Dieu, par conséquent à nous. Je me tourmenterais, je me dévorerais, si je n'avais pas la consolation de songer que je travaille à l'établissement de la société chrétienne. Tant que j'aurai cet espoir, je ne serai pas tenté de regretter, non seulement le confortable et le bien-être de l'Europe, ceci est le dernier de mes soucis, mais les jouissances intellectuelles qu'un prêtre peut goûter en France, et qui, tout élevées et légitimes qu'elles soient, peuvent finir par prendre l'*unum necessarium* de la vie sacerdotale. A quoi bon ce qui ne sert pas à établir le royaume de Dieu ? Et qu'il serait triste de gaspiller ou simplement dépenser à autre chose qu'à l'établissement du royaume de Dieu, nos bonnes ressources d'intelligence, d'ardeur, de générosité ! Dieu nous donne *cent*, je suppose ; nous dépensons quatre-vingt-quinze à son service, cinq pour nous : il s'en faut donc de cinq pour cent que nous soyons dans le vrai...

Soyons radicaux, *féroces amateurs* de la doctrine, inexorables sur les principes, ardents à l'apostolat, je ne dis pas *saints*, cela sera toujours rare, mais d'une *vertu solide*, et nous remuerons les âmes. Quel dommage ! Aujourd'hui les radicaux sont seulement du côté des méchants. Ils nous donnent l'exemple......

LETTRE XVII.

Hong-Kiang, le 2 mars 1877.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

JE viens vous décrire mon château et vous raconter ma première campagne proprement dite, avec mes joies, mes émotions de débutant. Il a bien fallu enfin inaugurer la vie réelle de mission, et me voici depuis huit jours en visite annuelle de chrétiens dans une petite vallée nommée Hong-Kiang, à six lieues de Tsen-Y-Fou ; ma visite s'est terminée aujourd'hui par la communion générale et quelques baptêmes. Demain je recommence, à trois ou quatre lieues plus loin, dans une chrétienté plus considérable.

Ici, j'ai dix-huit chrétiens baptisés, une douzaine de catéchumènes qui viennent de se présenter pour adorer et apprendre *la doctrine:* ils recevront le baptême l'an prochain, s'ils ont persévéré et donné de bons signes de leur sincérité ; enfin deux ou trois familles que la crainte de la persécution et diverses inquiétudes font encore hésiter; mais elles viendront, j'espère, puiser à ma fontaine un peu plus tard, « *et fructum afferent in patientia,* » c'est la loi en Chine comme partout.

Voulez-vous connaître le pays ? Ce n'est ni un village, ni un hameau, ni une réunion de maisons, comme dans nos campagnes de France ; c'est une plaine d'un kilomètre carré, toute en rizières : figurez-vous des champs vaseux divisés par de petits talus pour séparer les propriétés et retenir l'eau nécessaire à la végétation du riz. Autour de la plaine, des montagnes

bizarres à pics aigus, découpées en ravines, d'immenses rochers de toutes formes ; sur les premières pentes, des palmiers, des arbres à thé et d'autres arbres indigènes ; plus haut, quelques bois de sapins ; dans la vallée, des maisons en terre ou en feuillage, entourées de bambous, éparses de loin en loin. Cinq ou six maisons appartiennent à nos chrétiens ; je suis hébergé dans la principale, assise sur une colline, dernier contrefort des montagnes, et orientée vers la France ; elle loge deux ménages de petits cultivateurs, les deux frères. De ma porte je domine la vallée, et en la contemplant, je fais mes projets de conquête, puis je m'envole en esprit par-dessus les montagnes, je traverse à tire d'aile le Thibet, je ne sais quels royaumes d'Asie, la Russie et les Allemagnes, je ne m'arrête qu'en France, pour faire mes pèlerinages où vous savez.

Mon château est très joli, genre maison de campagne, chalet suisse ; naturellement mes pauvres cultivateurs ont laissé libre, pour me le donner, leur meilleur appartement ; la famille s'est entassée dans la grande maison; j'occupe cette belle petite cabane, bâtie pour recevoir le missionnaire : j'en suis aussi content qu'ils en sont fiers. D'abord j'y suis fort tranquille, c'est un vrai *château de l'âme* (1), très retiré du monde, fermé aux vaines rumeurs de la terre, ouvert à tous les vents du ciel. Le seul bruit qui m'arrive est la chanson monotone de mes plus proches voisins, les animaux qui, du temps des poètes, se nourrissaient de glands ; ils m'envoient bien aussi quelques bonnes odeurs. Mon ermitage est bâti en terre comme les plus beaux du pays, sans carrelage, le toit en paille de riz ; j'ai une porte en planches, luxe rare en campagne ; la porte se ferme avec une ficelle accrochée à une cheville, chose encore plus rare et faite exprès pour nous ; j'ai une belle petite fenêtre de quarante centimètres carrés, bouchée avec un papier qui fait son possible pour arrêter le vent, assez violent dans ces montagnes ; devant la fenêtre, une petite table avec mes papiers et deux ou trois livres, compagnons de mon voyage ; c'est là que je vous écris, assis

(1) *Le château de l'âme*, titre de l'un des écrits de sainte Thérèse.

sur un banc étroit, les pieds sur un réchaud en terre plein de braises. Mon lit est derrière moi, vous pensez s'il est splendide : nous avons laissé à Shang-Haï draps et matelas, mais j'y suis fort à mon aise, et dors probablement beaucoup mieux que Mac-Mahon et le Grand-Turc pour qui mes dernières nouvelles d'Europe me font craindre de mauvais rêves. Cet appartement est à la fois salon de réception, salle à manger, cabinet de travail, cabinet de toilette, dortoir, boudoir, parloir, oratoire, tout ce que vous voudrez. Je dis la messe, je réunis les chrétiens dans une salle plus grande, mise aussi à ma disposition. Ne pouvant encore prêcher de longue haleine, je fais prêcher mon catéchiste. Mes bons hôtes me nourrissent comme ils peuvent : des œufs, du riz, des grains de maïs grillés, de petites pousses de jeunes arbres, des légumes hachés, légèrement cuits et fermentés au saloir, etc., etc. Nous sommes en carême, et, en Chine, chrétiens et missionnaires font le carême complet : pas de viande, même le dimanche ; mais, à cause de la pauvreté du régime, nous ne jeûnons que le vendredi, et je ne m'en trouve pas mal.

Mais quelle misère effroyable dans les campagnes de ce pays-ci ! Vous ne pouvez vous en faire une idée en Europe; nos pauvres de France ne seraient pas si malheureux et se plaindraient moins s'ils voyaient ce que nous voyons chaque jour : la nourriture des prisonniers et des mendiants de nos pays serait repas de fête pour la plupart de nos Chinois. Hier matin, je suis allé à une maison isolée de la montagne confesser un vieux bonhomme infirme. Horreur ! Dans une même masure exposée à toutes les intempéries logent, d'un côté les animaux : buffles, cochons, etc., de l'autre la famille : sept personnes, le vieux, ses deux fils, leurs femmes, qui ont chacune un enfant ; et pour tout ce monde-là deux lits seulement, le vieux couche peut-être à terre avec les petits. Du reste c'est l'ordinaire ici de coucher sur la paille avec des loques pour couvertures ; peu de gens ont une chemise ; une robe de toile ou de coton, un pantalon et une espèce de caraco plus

ou moins ouaté, voilà l'habit universel : on le porte tant que les chiffons consentent à rester cousus les uns aux autres ; les hommes vont nu-pieds, les femmes enveloppent leurs moignons d'affreuses guenilles ; les poux pullulent, nous en emportons toujours notre petite moisson, sans compter les punaises qu'on attrape de temps en temps, et la gale qu'il est bon d'avoir deux ou trois fois dans sa vie. Notez cependant que tout naturellement, sans qu'on leur en fasse un devoir ni un enseignement, nos chrétiens ont une petite tendance à la propreté : la raison en est dans leur contact avec le missionnaire, à qui ils voient d'autres habitudes, dans le besoin de se vêtir, à certains jours, plus proprement et surtout plus décemment, d'avoir chez eux un local plus convenable pour loger le prêtre, sans compter ce je ne sais quoi d'insaisissable qui s'appelle *la civilisation* et plonge ses racines au plus profond de l'âme, dans la conscience, dans le cœur et l'esprit redressés.

Le règlement de la journée du missionnaire est bien simple : le matin, les chrétiens viennent faire la prière, ou plutôt la chanter, je ne dis pas avec harmonie, mais à pleins poumons et en accords dissonants : ils assistent à la messe toujours en chantant, et écoutent une instruction ; le soir, ils reviennent entendre une instruction et chanter la prière.

Chez eux, la prière se fait chaque jour en famille ; les plus tièdes eux-mêmes s'en dispensent rarement : d'ailleurs, avec l'abstention des pratiques et des superstitions païennes, c'est pour nos fidèles le principal article de leur profession extérieure du christianisme : ils n'ont ni église, ni offices, rien que la visite annuelle du missionnaire. Ils ont très peu de distractions dans leurs prières, ou, pour mieux dire, ils n'en ont qu'une, mais elle dure depuis le premier signe de croix jusqu'au dernier. Que voulez-vous ? Ils sont aussi incapables de penser au sens des paroles que de prier sans formules toutes faites, et surtout de méditer avec suite ; leur ferveur ne consiste pas en cela, et nous sommes bien contents quand nous leur voyons une foi ferme, la bonne volonté, la simplicité du cœur, l'obéis-

sance à l'Église, des mœurs pures. Voilà nos bons chrétiens, et ils sont déjà séparés des païens par un abîme. Le beau mot de Notre-Seigneur, je le dis souvent en voyant ces gens simples et sans détour accepter la parole du missionnaire avec droiture et docilité : *Talium est regnum cœlorum !*

Les exercices du matin terminés, mes gens viennent dans mon ermitage causer avec moi, me demander un chapelet, une image, une médaille. Mes images d'Épinal ont grand succès ; souvent j'ai retrouvé au loin, dans les chaumières, celles que j'avais données à Tsen-Y-Fou. Une bonne partie de la journée se passe à interroger, sur les prières et la doctrine, les chrétiens petits et grands qui se préparent au baptême ou à la première communion. Pendant que je questionne les uns, j'entends les autres, assis autour de la maison, réciter à haute voix le catéchisme et les prières, écouter l'explication donnée par le catéchiste ou par un ancien. Le respect humain leur est absolument inconnu à tous. L'heure de mon repas venue, on ne manque pas d'accourir et de se tenir debout autour de ma table en me dévorant des yeux, moi et mes vivres ; c'est assez vexant, mais, d'après l'usage chinois, c'est le plus grand honneur qu'ils puissent faire à l'étranger. Mes ustensiles, les livres et les papiers européens, sont l'objet d'une avide curiosité.

Ces pauvres gens n'ont jamais ni fêtes ni plaisirs ; à part le repos obligatoire du dimanche, leur unique agrément de l'année est le séjour du missionnaire parmi eux. Ce sont des jours de grande réjouissance. Songez donc ! avec les visites extraordinaires aux malades en danger, nous n'avons à leur consacrer que le temps très court de notre passage ; voilà tout ce qu'ils reçoivent chaque année d'instruction et de secours religieux pour entretenir, développer leur foi et la préserver dans leur milieu imprégné de paganisme. Oh ! que certains chrétiens de France sont ingrats et apprécient peu le bienfait de respirer depuis l'enfance une atmosphère chrétienne, d'être aidés par tant de secours dont nos pauvres chrétiens

chinois n'ont pas la centième partie ! Ils sont ingrats comme les enfants blasés qui méprisent et dédaignent les meilleures choses parce qu'ils les ont à profusion.

Les deux frères qui me logent sont baptisés, avec leurs familles, depuis un an seulement ; hommes et femmes ont fait ce matin leur première communion ; ils sont bien droits et ont vraiment pris la foi, l'esprit et le cœur chrétien ; je fonde sur eux de grandes espérances pour le progrès de cette petite chrétienté. Ils ont chez eux leur vieille maman, *la popo*, comme on appelle ici les grand'mères ; elle a soixante-treize ans, mais ne sait plus son âge ; elle est tellement courbée que le point culminant de sa personne n'est plus sa tête, mais son pauvre vieux derrière tourné vers le ciel. Cela ne l'empêche pas d'être bien bonne, de faire bien la morale à ses enfants, et d'avoir été, ce matin, après sa communion, marraine d'une petite païenne de cinq ans, achetée trente sous pour notre orphelinat. Elle était assise pendant la cérémonie, tenant sa filleule par le bras, et lui faisait faire les mouvements avec une sollicitude tout-à-fait maternelle et une conscience comique de la gravité de sa fonction. Hier, après sa confession, elle avait sans doute oublié son acte de contrition, car pendant que j'avais la main levée sur sa tête, elle récitait, pour le remplacer, cette réponse du catéchisme : « Une, s'examiner ; deux, se confesser sincèrement ; trois, se repentir ; quatre, faire le bon propos ; cinq, satisfaire. » Et elle s'embrouillait, recommençait, s'embrouillait encore ; bonne vieille, à cela près je ne suis pas inquiet pour son salut, et j'en reviens toujours au mot de Notre-Seigneur : *Talium est regnum cœlorum.*

On ne peut trouver entre le peuple chinois et le peuple français de nombreux points de ressemblance. Mais ici dans les campagnes, la simplicité des mœurs, un certain esprit de famille, l'éloignement des centres de population, qui sont des centres de corruption, la vie rurale quand la foi vient la sanctifier, éclairer l'intelligence et rectifier l'esprit : tout cela

finit par rejoindre les extrêmes et donner à ces braves gens comme un air de famille avec nos paysans français, ceux du moins qui ont échappé à cette décadence insensée vantée sous le nom de *civilisation moderne.* Rien n'est vénérable, en France, comme notre paysan honnête et chrétien ; je retrouve dans nos fidèles des campagnes chinoises des traits de ce type, la simplicité, la sympathie instinctive pour la vérité, la droiture naturelle, le bon sens.

Il est facile de saisir à chaque instant le contraste des familles chrétiennes et païennes, en contact continuel, souvent unies par des liens de parenté, mais séparées par un abîme : les unes vivant dans la lumière, les autres dans les ténèbres ; les unes en communion avec la grande famille catholique et en relation d'idées avec l'Europe, connaissant Jésus-Christ, riches de nos espérances éternelles ; les autres privées de tout cela, livrées à des superstitions absolument stupides, enfin vouées très probablement à la damnation.

J'ai ici, parmi les nouveaux chrétiens, trois enfants de dix à douze ans qui apprennent leurs prières depuis huit jours : ce sont mes grands amis ; ils passent des heures entières debout près de ma table, à me regarder dire mon bréviaire, lire ou tracer des caractères européens ; chaque soir, ils ne manquent pas d'accourir avant l'instruction pour me réciter quelque petite chose apprise pendant la journée ; ils en sont au *Confiteor*, mais c'est difficile, on s'embourbe dans la seconde partie. La séance finie, je tire de mon sac des boulettes de sucre chinois, bonbons détestables, mais pour eux exquis, et ils s'en vont contents comme des princes. Les pauvres enfants n'ont jamais eu la moindre douceur ! Dès qu'ils peuvent se passer du lait maternel, on les met à la nourriture ordinaire : du riz avec des légumes fermentés ; n'ayant jamais vu autre chose, ils ne pensent pas à se plaindre, et croient tout le monde logé à la même enseigne.

Quelques jeunes garçons du voisinage, appartenant à des familles païennes, viennent aussi me regarder, mais d'un peu

plus loin, et avec un étonnement qui semble bienveillant ; je leur demande pourquoi ils n'embrassent pas la *Religion sainte ;* ils le voudraient, répondent-ils, mais leurs parents ne veulent pas ; ils saisissent quelques bribes de notre foi, c'est de la graine de chrétiens pour plus tard : *Semen christianorum..... semen est verbum Dei... Fides ex auditu, auditus per verbum Christi ;* ils mordront à la grappe et viendront se faire prendre au filet spirituel de Notre-Seigneur. Vous avez remarqué ce nom *officiel* de la religion chrétienne que les païens eux-mêmes reconnaissent et emploient : LA RELIGION SAINTE, LA RELIGION, ou plus proprement encore LA RELIGION DE DIEU ; elle est seule à le porter. N'est-ce pas le cas de nous souvenir des observations si remarquables de J. de Maistre sur la propriété des noms ? (1)

Laissez-moi vous présenter aussi un autre de mes grands amis, un petit garçon de douze ans, boiteux par suite de la fracture d'une jambe ; son père païen l'abandonne et refuse de le recevoir ; les chrétiens l'occupent à garder leurs buffles : il n'est pas idiot, mais simplet pour toute sa vie, avec un tic nerveux qui à chaque instant contracte son visage ; du reste une bonne physionomie, des yeux naïfs, et une belle petite voix argentine. En arrivant à Hong-Kiang, je l'aperçus dans les rizières : il tirait son buffle vers le chemin où j'allais passer et me faisait ses grimaces, mais surtout des sourires tout-à-fait aimables. Il est très fidèle à ma réception du soir, et aux boulettes ; l'après-midi, quand je l'entends chanter sa prière en gardant ses bêtes, je vais lui faire la surprise d'une visite, nous nous asseyons sur un talus, et il est content, mais content !.. Il me récite ce qu'il sait, les yeux invariablement tournés au ciel, et avec ses petites grimaces ; je lui dis en mauvais chinois d'être pieux et fidèle au bon Dieu, pour aller au ciel : il me le promet avec un accent qui ne me permet pas de douter de sa sincérité.

J'ai fait quelques promenades au sommet de la colline pour

(1) Principe générateur des constitutions humaines.

voir si j'apercevrais, par-dessus l'Himalaya, la pointe de votre nouveau clocher, mais la forme arrondie de la terre m'a empêché de rien voir ; naturellement les enfants m'ont suivi, même des païens ; ceux-ci se tenaient tristement à l'écart, ils semblaient jaloux de leurs camarades autorisés, pour ainsi dire, à me parler et à m'apporter les curiosités qu'ils trouvaient, une plante, un feuillage, un insecte.... Ils ont poursuivi en mon honneur un faisan dont la queue a bien un mètre de long : c'était une vraie chasse à courre. Ils aiment beaucoup, ces pauvres enfants, me suivre dans la montagne ; attentifs à mes moindres mouvements, empressés à deviner ce qui peut me faire plaisir, ils regardent ce que je regarde, m'expliquent ce qui paraît m'étonner. Si je dis de passer à droite, et qu'un d'eux passe à gauche, les autres de lui crier : « Le Père a dit à droite ! » Qui aurait l'idée de désobéir ? Si je désigne une plante dont je voudrais savoir le nom, tous courent me l'arracher ; si je m'assieds, ils en font autant ; si je ris, tous se mettent à rire, et ils se disent à l'oreille : « Le Père a ri ! » Cette attention est souvent gênante chez les païens, mais en pareille circonstance, et de la part de mes enfants, vous comprenez qu'elle flatte mon orgueil paternel ; je suis très fier d'avoir à ma suite mes pauvres petits déloquetés si pleins de bonne volonté, obéissant au moindre signe, prêts à aller où je voudrai. Ils sont l'espérance de notre troupeau ; notre avenir, nos projets, nos ambitions, reposent sur leurs têtes. Demain je partirai de bon matin, ils me conduiront au loin, puis reprendront le collier de misère ; mais si je reste à Tsen-Y, où la besogne ne manque pas, je reviendrai ici dans un an, et les retrouverai, j'espère, bons chrétiens et toujours aussi simples.

La Chine n'a pas et n'a pas eu de civilisation ; ne nous en plaignons pas, nous autres missionnaires, car l'oblitération du bon sens serait encore plus complète, la résistance à la grâce plus accentuée, la prédication de l'Évangile plus difficile, si le peuple chinois était retombé dans la barbarie après avoir été civilisé. Où ai-je lu qu'il y a deux barbaries, celle qui pré-

cède la civilisation et celle qui la suit, et que la première serait préférable à la seconde ? (1) Gare à la France, disent les pessimistes. Pour moi, je garde mes espérances, sachons attendre ; des mouvements d'ensemble se préparent, ils aboutiront à quelque chose de grand, en France comme ici ; nous ne verrons ça que du Ciel, mais nous aurons apporté notre petite part d'efforts au labeur qui prépare de si beaux résultats : retour au bien dans les pays catholiques de l'ancien empire romain, conversion des pays hérétiques et schismatiques, gouvernements catholiques partout, conquête des pays idolâtres achevée par les missionnaires ; — peut-être y restera-t-il encore des païens, mais certainement l'Église aura posé le pied partout, et, parmi les peuples aujourd'hui païens, quelques-uns finiront bien par se rendre entièrement. Ici, par exemple, beaucoup reste à faire, mais un bel ouvrage est fait, et si la situation n'est pas conquise, du moins des jalons indiquent les travaux qui seront poursuivis. Dieu, qui a fait notre œuvre, veut son triomphe, puisqu'il a suscité spécialement pour la Chine, dans les temps modernes, la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, et qu'il dirige les vocations vers nos missions. Jamais le bon Dieu ne met en jeu des forces considérables et ne suscite des œuvres importantes, sans avoir un grand but que nous n'apercevons pas toujours, mais en vue duquel tout conspire, même les obstacles suscités par les hommes.

Cette pensée est le réconfort du missionnaire, aux heures de solitude et d'amertume où lui reviennent plus vifs les chers souvenirs de son pays, de sa famille, de son enfance entourée de bons exemples, imprégnée, pénétrée de la poésie chrétienne. Qu'il lui serait facile alors de se décourager, en voyant un sol spirituel si peu préparé à recevoir les germes du christianisme ; en trouvant dans les âmes une résistance *presque absolue* à la piété, aux sentiments généreux et délicats, au sacrifice ; en se rappelant cette richesse de nature, cette affinité d'idées, de langage et de sentiments avec les choses divines qui, mal-

(1) Donoso Cortès.

gré tout, demeurent l'apanage des peuples de l'Europe, de la nation française en particulier. Sa consolation encore est de sauver en peu de temps un nombre d'âmes incomparablement plus grand qu'il ne le pourrait faire en aucune autre contrée. — Les petits enfants morts avant l'âge de raison, dans la grâce de leur baptême, ne doivent-ils pas au missionnaire de garder sa joie, sa confiance et son courage toujours ? « *Post hæc vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat...... Hi empti sunt ex hominibus primitiæ Deo et Agno....* »

Allons, à Dieu, vive le Sacré-Cœur ! Je finis par comprendre que le Sacré-Cœur de N.-S. est le nœud de l'histoire, le centre de l'Église et du monde !

LETTRE XVIII.

Tsen-y-Fou, le 4 mai 1877.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

VOUS me demandez si je commence à bien parler le chinois : je parlerai, je parlerai même *bien*, tout le monde me dit que j'attrape l'accent et les tons ; mais patience, pour bien parler il faut trois ou quatre ans ; en attendant, on se rend capable de travailler un peu et d'aller de l'avant. C'est une longue et ingrate besogne d'étudier cette langue singulière, toute en monosyllabes, n'ayant que 300 et quelques sons pour faire ses mots innombrables ; et toute leur différence consiste dans le *ton* sur lequel on les dit ou plutôt on les chante, ton bas, ton élevé, ton bas avec inflexion vers le haut, ton haut avec inflexion vers le bas, aspiration, non-aspiration, etc... Le missionnaire ne sait vraiment parler au point d'être pris pour un Chinois qu'après dix ans de séjour, et encore ! Qu'il est donc philosophique cet adage, qu'une langue est l'expression et la formule de l'état intellectuel d'un peuple ! J'en fais constamment la remarque en étudiant les caractères chinois, et je voudrais avoir le temps de vous exposer mes idées là-dessus ; mais, venu pour faire autre chose que de la littérature et de la philosophie, je ne puis observer qu'à la volée. Évidemment, on retrouve dans la langue chinoise l'esprit humain partout le même, suivant partout une marche identique dans son développement, ses recherches, ses découvertes, et, si vous voulez, ses erreurs ; manifestant partout les mêmes tendances, les mêmes idées pre-

mières et naturelles, partant des mêmes principes pour aboutir aux mêmes conclusions ; ce serait la matière d'une forte thèse contre nos modernes incrédules : *la preuve intellectuelle de l'unité de l'espèce humaine.* Mais ici, les idées chrétiennes qui ont présidé à la formation des nations d'Europe et pétri leur tempérament, manquent absolument dans le langage ; il nous faut inventer une énorme quantité de mots incompréhensibles aux païens, non seulement les noms propres des Saints, mais une foule de noms communs : sacrements, vertus, croyances, usages, prières, cérémonies, etc...

On a fait des traductions chinoises de la Bible, de l'Imitation, etc. ; c'est illisible, même pour un Chinois chrétien, et la pensée de l'auteur est dénaturée ; évidemment ce peuple n'a pas encore transformé sa langue, il ne l'a pas assouplie aux idées chrétiennes. On a essayé aussi de composer des livres de piété en chinois ; il en fallait ; mais ce n'est toujours qu'une espèce d'argot incompréhensible. On avait dû enlever à la doctrine mystique cette délicatesse, cette sève, cette fleur, cette tendresse qu'elle a dans nos langues d'Europe ; la réduire à des généralités sèches, *désurnaturalisées*, inexactement exprimées, presque abaissées au niveau de la pauvre morale des infidèles. Travail vraiment étrange et que je ne puis vous expliquer : il existe d'énormes différences entre le mot chinois d'une part, et le mot français ou l'idée chrétienne de l'autre ; il faut se contenter d'approximatifs, en ramenant vers la ligne droite et sévère de la notion dogmatique les esprits toujours prêts à revenir aux notions païennes ou du moins naturelles. Aussi est-ce là le danger pour nos prêtres indigènes imprégnés encore des idées répandues autour d'eux ; ils ont particulièrement besoin d'une forte dose de latin et de théologie. Impossible d'ailleurs d'élever à une spiritualité un peu avancée les pauvres âmes chinoises ; elles ne peuvent éprouver de sentiments intérieurs que ceux qui ont une expression dans leur langue.

Cependant — nous le constatons à chaque moment —

l'Évangile est fait pour tous les hommes, s'adapte à toutes les natures, produit dans toutes les âmes les mêmes fruits spontanés et les mêmes phénomènes, dans tous les peuples les mêmes œuvres, les mêmes transformations morales et physiques. Tenez, à l'appui de cette dernière assertion, j'ai été à même de faire, dans presque toutes mes courses, cette remarque : quand je croise sur nos mauvais chemins des caravanes de voyageurs, si l'un d'eux, du plus loin qu'il m'aperçoit, me regarde autrement que les autres, et s'annonce par un rire de sympathie et une figure épanouie, je ne m'y trompe pas, c'est un chrétien ; il laisse le reste de la bande passer en avant, et s'arrête sur le bord du chemin pour me parler, me demander d'où je viens, me dire qui il est, où il demeure, etc. ; nous n'avons pas besoin, lui et moi, d'explication pour savoir ce qu'il y a de commun entre nous deux, pourquoi nous avons grand plaisir à nous rencontrer, et pourquoi, sans nous connaître, nous nous traitons amicalement. Le Chinois, par nature, est peu affectueux, peu dévoué, il ne se dérange guère pour des inconnus ; pourtant, que je demande un service à ce passant, il sera fier de me le rendre ; et tout-à-l'heure, en rejoignant ses compagnons de route, s'ils savent qu'il est chrétien, il ne manquera pas de leur dire : « C'est un de nos Pères. » Ce sera l'occasion d'une conversation où il mettra un peu de son orgueil le plus légitime. Ce détail vous montre comment le christianisme prend l'homme par le cœur, par l'intérieur....

Oui, je le répéterai à satiété : tout ce que j'observe est une démonstration éclatante de la divinité de notre foi ; plus je vois l'état de ce peuple, plus il me semble évident que le christianisme, *le catholicisme*, est nécessaire à l'homme, non seulement pour faire son salut éternel, mais pour être *dans son état normal comme homme;* c'est vraiment frappant. Plus j'étudie la marche de nos œuvres et ce que le principe de foi produit dans les âmes, les familles, les peuples, plus je reconnais l'action de Dieu agissant par nous sur ces pauvres gens. Un incrédule lui-même — pour peu qu'il fût intelligent et droit —

ouvrirait les yeux et donnerait son cœur à la vérité, s'il avait comme nous cette preuve *expérimentale* du surnaturel.

Nous en recauserons ; en attendant, merci des aimables étrennes qu'on m'envoie pour les filleuls de la Sainte-Enfance, elles arrivent fort à point, car tout cela mange du riz avec un grand appétit. « *Mes petits sont mignons,* » ils ont de grosses têtes et de bonnes figures pour des Chinois ; le type physique dans notre région septentrionale n'est pas vilain ; mais au Sud les indigènes sont affreux et très bêtes, les missionnaires en font ce qu'ils peuvent et ont bien du mal à en tirer quelque chose. Croyez-le, ce n'est pas une petite besogne de défricher un sol si étranger à la culture de la foi, et d'une superficie immense ; et penser qu'il s'agit de faire de chaque individu en particulier un bon chrétien, solide dans sa foi, ferme contre l'éventualité toujours un peu menaçante de la persécution officielle ou *officieuse*, armé intérieurement contre le paganisme qui constamment fait l'assaut de son âme. Cependant cette besogne est intéressante, plus encourageante en un sens que celle du prêtre en certains diocèses de France, où la position est écœurante parce qu'on a les bras et la langue liés, *verbum Dei alligatum*. L'un des crimes les plus impardonnables peut-être de la civilisation moderne, sera d'avoir rendu impossible le développement du zèle apostolique, et enfermé le clergé dans un cercle d'œuvres et de moyens d'action dont il ne peut sortir sans voir s'élever contre lui les lois civiles, les usages reçus, tant d'autres obstacles encore contre lesquels il ne peut lutter sans se briser. L'*Univers*, que nous lisons au passage, trois mois après les événements, nous met au courant de ce qui se passe là-bas ; c'est bien triste, c'est la *déchristianisation* de l'Europe ; mais plus le mal est général, plus il y a lieu d'espérer ; il répugne de supposer que l'Église ne reconquière pas un jour sa position, même une position préférable à celle qu'elle a perdue. Arrière les idées noires et les inquiétudes pour l'avenir de la religion en France ! Sans doute, il est lamentable de voir aller à la dérive l'œuvre de l'Évangile dans

notre pauvre patrie ; mais n'est-ce pas Dieu qui règne et gouverne ; ne sait-il pas tirer le bien du mal ? Et nous, en travaillant *in spem contra spem*, ne sommes-nous pas assurés d'être dans notre voie, et de posséder, en attendant le Ciel, le meilleur trésor ? Pourquoi donc notre vie ne serait-elle pas une exultation perpétuelle ? La disproportion du nombre des infidèles est autrement forte ici qu'en France : cependant nous sommes joyeux. Que voulez-vous ? pour faire notre salut, nous n'étions obligés que d'être bons chrétiens, et nous avons embrassé le sacerdoce et ses sacrifices ; est-ce que le bon Dieu nous en punira ? Et maintenant que nous sommes prêtres, malgré nos faiblesses et nos défaillances, nous prenons notre état au sérieux, nous allons encore au-delà des exigences de notre bon Maître, nous en faisons plus que tant d'autres qui seront sauvés tout de même. Vous comprenez pourtant que je ne prends pas fait et cause pour l'indifférentisme, la vie molle et relâchée, seulement je n'admets pas qu'un prêtre fidèle puisse être inquiet pour son salut, je ne comprends pas que sous ses peines, ses inquiétudes, ses soucis, et les larmes intérieures que lui coûte le triste spectacle du monde français ou chinois livré au péché, il n'y ait pas un fonds de joie et de calme causé par la sécurité où il est du côté du bon Dieu.

LETTRE XIX.

Lo-Min-Tchen, 25 juin 1877.

MON CHER AUGUSTE (1),

J'ARRIVE de la retraite ecclésiastique qui vient de se terminer à la capitale. Décidément, à ma grande joie, Monseigneur me laisse à Tsen-y-Fou encore un an ; il y a de l'ouvrage pour deux, nous espérons en préparer pour trois, il y en aurait même pour dix, et nous donnons vraiment trop peu de temps à chacune de nos chrétientés de ce district, l'un des plus beaux et des mieux organisés de la mission.

Retour de la capitale sur ma mule, cinq jours de marche par les chemins les plus pittoresques et les plus accidentés du monde, de vrais escaliers ou plutôt des échelles, il faut toujours escalader les montagnes, enjamber d'une pierre à l'autre. On arrive brisé de fatigue, épuisé par quarante degrés de chaleur, rongé par les inscetes qui pullulent dans les affreuses auberges chinoises. Enfin me voilà complètement reposé ; j'entre en campagne et je débute par Lo-Min-Tchen, à huit lieues de Tsen-y-Fou ; peu à peu je m'enfoncerai en plein pays païen pour visiter quelques stations nouvelles ou, comme nous disons ici, les *ouvrir*, les fonder et les organiser...

Un souvenir de mon séjour à Lo-Min-Tchen : on m'avait désigné, comme pouvant devenir le centre d'une bonne station chrétienne, un village païen du voisinage ; il y a dix ans, quelques habitants avaient *adoré*, fait acte d'adhésion à la religion chrétienne, inscrit leur nom sur nos registres, et commencé à

(1) Son frère, séminariste.

s'instruire. Une persécution renversa nos espérances, et, comme ces gens n'étaient pas baptisés, on ne put les ressaisir. Convoitant cette proie, je rêvais d'aller m'installer au cœur de la place en quittant Lo-Min-Tchen ; mais il fallait qu'une famille du lieu voulût bien m'héberger, et les chrétiens d'ici, timides et méfiants, comme toujours, pour les stations à fonder, cherchaient à me décourager. Je ne savais plus quel parti prendre lorsque le vingt-cinq juin, mois du Sacré-Cœur, jour de mon patron que les chrétiens venaient de fêter avec force pétards, m'arrive un des gros bonnets du village en question, cultivateur influent. Il entre en pourparlers, et, finalement, m'invite à me rendre chez lui au sortir de Lo-Min-Tchen. Tu penses si je suis triomphant, si je prends cela pour le cadeau du Sacré-Cœur et de saint Jean-Baptiste, et si c'est pour mes chrétiens l'occasion d'une nouvelle décharge de pétards ! Tout n'est pas gagné, il s'en faut : je vais trouver bien des obstacles, des gens pleins d'habitudes vicieuses qui empêcheront la foi de prendre possession de leur âme, si la foi ne parvient pas à les dompter ; plusieurs auront deux femmes, et s'en iront tout méditatifs, quand j'aurai dit que, pour être chrétien, il faut en renvoyer une ; le brave homme qui vient me chercher aura lui-même sa bonne part de misères ; mais enfin j'ai un pied dans la place, j'y dresserai mes engins : mon petit autel, ma croix et mes images saintes, j'y dirai la messe ; sûrement il restera des poissons dans mon filet. Cette station sera fondée, elle grandira peu à peu, puis d'autres s'ouvriront aux environs.

Tu ne saurais croire comme ce travail d'extension et de conquête est attachant, combien il compense largement les peines et les ennuis de la vie de mission. J'ai parfois un plaisir inouï à constater les progrès de nos pauvres œuvres, à dresser nos plans d'approche, de siége et d'assaut, à faire causer nos chrétiens sur les pays d'alentour, les ressources qu'ils peuvent nous offrir. Que le démon nous laisse seulement un peu tranquilles, que Dieu nous envoie beaucoup de

missionnaires et un peu d'argent, je réponds qu'au bout de dix ans, avec une bonne entente des choses, du travail, de l'ordre dans nos affaires, de la solidité dans nos âmes, nous aurons de belles victoires à raconter.

Ton jugement sur les polémiques entre D. Guéranger et M. de Broglie est juste (1). Entre M. de Broglie et M. Renan, je ne vois qu'une *nuance*, pour parler comme M. Renan, ou, si tu veux, une différence du plus au moins. Encore M. Renan est-il un impie démasqué ; avec lui on sait à quoi s'en tenir, on est sur ses gardes, le danger n'est pas si grand ; chez M. de Broglie, il y a ce quelque chose de louche, de bâtard, de furtif, d'ondoyant, de mitoyen, de perfide, et, enfin, d'insupportable, que saint Paul appelle la *diminution de la vérité*, *l'adultération de la parole de Dieu ;* cela, plus encore que l'impiété de M. Renan, est le mal particulier, l'hérésie propre de notre temps ; et le livre de M. de Broglie m'a toujours paru *un livre d'hérésiarque* (2). Ces beaux messieurs du libéralisme appartiennent plus que M. Renan à la grande erreur du XIXe siècle. C'est d'eux, et non de lui, que l'histoire parlera ; ils tiennent une place plus marquée que la sienne dans la grande procession d'hérésies qui défile depuis les origines de l'Église. Le livre de D. Guéranger, je l'ai lu à Rome ; il a été pour moi la première découverte de ce *naturalisme* qui nous a tout gâté, qui est partout comme à l'état d'infiltration, de tendance vague, de vapeur flottante et insaisissable ; ce livre-là est à répandre le plus possible, et, quand on discute sur les erreurs modernes, le mieux serait encore de dire à son contradicteur : « Tenez, vous répondre serait trop long, et vous n'auriez pas la patience d'entendre une démonstration de huit jours ; si vous désirez la vérité, lisez Dom Guéranger; je vous laisserai tranquille si, après l'avoir lu, vous prétendez qu'il ne vous a rien appris. »

(1) D. Guéranger, *Le Naturalisme contemporain.*
(2) *L'Église et l'empire romain au IVe siècle.*
Il faut dire que le prince de Broglie a tenu le plus grand compte, dans les dernières éditions de son livre, des critiques de l'abbé de Solesmes. (Note de l'éditeur.)

Que tu me fais donc plaisir en me résumant les conférences de M[gr] Mermillod sur l'Église ; j'aimais tant ses discours et ses idées, surtout son idée de l'Église *Incarnation continuée.* Je m'imaginais, avec lui, que l'Église n'est pas seulement une administration aux rouages plus ou moins bien agencés, un pape à Rome, des évêques par-ci par-là dans les grandes villes où il y a des préfets, des curés dans les paroisses pour veiller à l'exécution des ordres du pape et des évêques, enfin le troupeau des administrés, le peuple chrétien ! Je m'imaginais que l'intervention, l'action de Jésus-Christ sur l'Église, ne consistait pas seulement en une certaine protection que le Saint-Esprit lui accorde du fond de son Ciel, où il réside, mais bien haut, bien loin de nous autres, pauvres malheureux, aussi loin que possible ; je croyais que l'union de Jésus-Christ avec son Église ne consistait pas seulement dans le fait de son établissement sur la terre — son divin fondateur se hâtant de remonter, lui aussi, au plus haut des cieux, laissant là l'Église avec cet adieu : « Maintenant arrangez-vous, et volez de vos propres ailes. » — Je m'imaginais Jésus-Christ vivant, respirant, palpitant — dans les *cœurs* où se conserve la grâce sanctifiante que les Pères, après S. Pierre, appellent une *déification : consortium divinæ naturæ ;* — dans la *hiérarchie* où la sève surnaturelle, le sang de Jésus-Christ, coule depuis le pape, qui est le cœur, jusqu'au dernier des fidèles en passant par le sacerdoce — les évêques sont les grandes artères, les prêtres les veines de distribution ; — dans les *sacrements*, nommés par saint Thomas *les vases de la grâce*, vraies mamelles de l'Église, réservoirs du sang divin. Je m'imaginais que l'Église était le *corps mystique* de Jésus-Christ. Voyant la vie surnaturelle qui, sur les rameaux du grand arbre de l'Église, s'épanouit en fleurs et en fruits exquis — les vertus et les œuvres, chasteté, pénitence, sacrifice, apostolat, etc., je m'imaginais que tout cela c'était le produit de la sève riche et exubérante de Jésus-Christ, et non pas seulement des *tours de force* accomplis par certaines personnes. Je pensais que la vie

surnaturelle, c'est-à-dire Notre-Seigneur Jésus-Christ — *Ego sum vita,* est-ce donc une métaphore? — n'était pas dans l'homme comme une pièce rapportée, un simple principe de raisonnement, mais qu'elle faisait partie de l'organisme vivant, pénétrait les profondeurs de la substance, devenait une force vitale, tout en restant distincte, comme entité, de l'entité humaine. Cette idée, je la trouvais dans un petit livre du P. Perrone : *L'Idea cristiana avverata nel Catolicismo ;* je me figurais la trouver dans les grands théologiens, les scolastiques surtout, puis dans saint Augustin, qui y revient sans cesse, dans quantité d'autres Pères encore, puis dans saint Paul, principalement dans son *épître aux Éphésiens ;* l'Apôtre trace en quatre mots le programme de l'Église : *Instaurare omnia in Christo.* — Pèse ces mots : *instaurare in Christo, omnia, toutes choses !* — D'après lui l'Église est le *corps de Jésus-Christ,* sa *plénitude,* et Jésus-Christ *adimpletur omnia in omnibus :* traduis si tu peux.

L'épître aux Éphésiens, mais c'est l'*épître de l'Église !* Passe quinze jours sur chaque chapitre, fais une méditation sur chaque verset, *ouvre l'intérieur* de chaque parole, scrute chaque mot, bois et savoure la pensée divine, le Verbe enfermé là sous l'expression humaine, comme il se cache sous les espèces eucharistiques, et tu comprendras l'Église. Cette idée de l'Église, je l'ai rapportée de Rome, elle s'est toujours fortifiée en moi, je la regarde comme la moëlle de ma vie et de toute vie sacerdotale, elle a fait le fond de mon cours d'Histoire au grand séminaire de Beauvais ; depuis je la retrouve, je la *sens* partout, dans la vie des âmes pieuses, dans la conversion des pécheurs ; il faut la crier, la *hurler,* nous faire maudire et anathématiser pour elle, afin de *délivrer nos âmes ;* il faut la donner, non pas amoindrie et rognée, rognée jusqu'au centre, mais toute crue, toute vivante, si hardi et si choquant que ce soit pour le naturalisme.

LETTRE XX.

Yang-Tsen-Kéou, le 3 juillet 1877.

Cher monsieur le Doyen,

Auriez-vous pensé recevoir jamais une lettre de Yang-Tsen-Kéou ? Pour vous expliquer cela, il faut vous dire que je visite depuis quinze jours je ne sais quels pays perdus où nous avons des chrétientés en formation ou en projet — sortes de postes avancés dans le pays païen. Yang-Tsen-Kéou est une de ces positions, faisant partie, avec Lo-Min-Tchen (1), d'un groupe de quatre stations chrétiennes très rapprochées les unes des autres, à une journée de Tsen-Y. Y êtes-vous ?

Un mot d'abord sur la localité. Le site est ravissant, et l'univers entier y accourrait, s'il était à quelques lieues de Paris; nous avons en Chine une grande variété de paysages de toute beauté, de vraies magnificences qui n'ont jamais l'honneur d'être admirées, si ce n'est par nous, quand nous avons le temps de rêvasser cinq minutes et de pousser une exclamation. Le Chinois pense bien à cela ! Ici c'est une multitude de petites collines moitié boisées, moitié cultivées, avec de grosses masses de rochers à pic, encadrés de bouquets de bambous, des vallons en zig-zag, avec des rizières formant de beaux tapis de verdure ; un torrent serpente et mugit à travers tous ces méandres, ses bords sont encaissés de rochers et d'épais buissons fleuris comme des bouquets. Du milieu des broussailles s'élèvent des quantités de lis blancs, — *sicut ilia inter spinas ;* —

(1) Voir la lettre du 25 juin.

leur tige mesure plus de dix pieds. Les hautes herbes sont remplies de beaux lis jaune-vif, plus petits, de l'espèce *hémérocalle :* la fleur s'ouvre une nuit et se ferme la nuit suivante. Le torrent fait tourner d'immenses roues formées de fascines de bambou : des godets, en bambou aussi, leur sont adaptés pour puiser l'eau et la verser incessamment sur la rive dans des auges en bois qui la distribuent aux rizières.

Chacune de ces quatre stations compte une trentaine de chrétiens disséminés çà et là sur la pente des collines ; leurs maisons, de vraies huttes, se dressent au milieu de paysages admirables ; en France on achèterait cher de pareils emplacements pour y bâtir des châteaux. Je suis logé chez un bon cultivateur, chrétien depuis huit ans et bien brave homme ; la maison, assez propre pour une maison chinoise, est parfaitement tranquille. Mon attirail aux écritures est établi sur un dictionnaire chinois, posé lui-même sur un vieux pétrin pittoresque mais peu commode ; mon autel est un moulin à vanner le riz ; deux grossiers chandeliers de bois taillés au couteau, deux bouteilles servant de vases à des bouquets de lis, en sont les seuls ornements. Outre les chrétiens baptisés, un certain nombre de familles *adorent;* vous savez ce que cela veut dire: elles demandent à devenir chrétiennes et à s'instruire ; ces adorateurs me prennent beaucoup de temps ; il faut leur apprendre le catéchisme et les interroger un par un. Mes après-midi sont consacrées à des visites à domicile, surtout là où j'ai quelques reproches à faire. Ces visites, regardées comme un grand honneur par les chrétiens, sont pour moi l'unique moyen de causer avec eux seul à seul ; dans ma chambre il n'y faut pas songer, elle est constamment assiégée, et dès que j'appelle un Chinois pour lui parler, les autres viennent écouter ce que je vais dire : ce sont les mœurs et même la politesse chinoises, impossible de s'y opposer sous peine de froisser !

Nous évitons avec le plus grand soin ce qui pourrait blesser le moins du monde les *nouveaux* chrétiens ; un vieux chrétien est moins susceptible, plus large, plus attaché au Père; on peut

le gronder, il boude peut-être un instant, mais au premier service que vous lui demandez, il part au galop pour vous faire plaisir. On appelle *vieux chrétiens*, par opposition aux *nouveaux* chrétiens, les fidèles nés de parents baptisés et eux-mêmes baptisés dès leur première enfance; comme il est très honorable d'être *vieux chrétien*, quiconque est baptisé depuis dix ans, vingt ans et plus, mais sans descendre d'une souche chrétienne, ne manque pas, si vous l'interrogez, de se donner le titre de vieux chrétien. L'an dernier, à Lo-Min-Tchen, une famille est venue du Se-Tchouan ; j'interroge la vieille *Popo* (la grand' mère), sur sa qualité de vieille ou nouvelle chrétienne : « Aïa ! il n'est pas en Chine de plus vieux chrétiens que nous ! Voilà deux cents ans, sous l'empereur Kang-Hy, que nous avons embrassé la Religion ! » Il fallait voir comme elle se rengorgeait, la brave femme !

Cette famille de cultivateurs est une preuve, avec beaucoup d'autres, de ce que je vous ai dit déjà : la classe des paysans est celle qui donne le plus d'espérances ; la plupart ont une famille, un foyer, ils ne sont pas aussi corrompus que les gens des villes. Notre avenir repose sur eux, justement parce qu'ils ont échappé davantage à la soi-disant civilisation chinoise et se sont trouvés plus abandonnés à la nature. Sans doute la nature humaine, gâtée par le péché originel, ne peut se relever sans la grâce, mais elle garde de bonnes inclinations qu'on peut utiliser, si elles ne sont pas neutralisées par d'autres causes qui s'ajoutent au péché originel et que j'appellerais volontiers un *supplément de dégradation*, «*liberum arbitrium attenuatum, non penitus extinctum* (1).» Dans les contrées d'où le christianisme a été banni, si les hommes se réunissent et mettent leurs forces en commun, ils ne produiront que de la fermentation putride ; les éléments mauvais qui dominent chez eux se combineront pour achever de tout gâter ; il semble donc que la meilleure condition de l'homme, en pareil cas, soit encore de vivre peu groupé, peu civilisé, afin de rester enfant de

(1) Concil. Trid.

la nature, capable de tirer parti de ce que lui a laissé le péché originel ; il conserve un peu d'honnêteté et de rectitude, chose précieuse pour l'aider à trouver Dieu, à sentir son action, puisque la grâce ne lui manque pas, et aussi à reconnaître le christianisme, le jour où il lui sera présenté.

Je reviens à nos pauvres gens des campagnes chinoises : ils sont fort ignorants, n'ont pas non plus le cœur bien riche ; au moins leur nature n'est-elle pas radicalement faussée et demeure en possession de ses principaux dons, que le christianisme pourra retrouver et utiliser. Certainement il reste entre eux et nos paysans de France une grande différence de nature, cela tient à beaucoup de causes ; pourtant, c'est encore en ces deux portions si éloignées de la famille humaine, qu'on reconnaît le mieux l'unité de l'origine et de l'espèce ; même simplicité de mœurs, même honnêteté, même esprit de famille, à un degré inférieur, bien entendu, et, dès que nos Chinois sont chrétiens, même rectitude de foi et d'esprit, même attachement aux *Pères* et à l'Église. Le contraire apparaît dans les villes : *genre canaille*, voilà le mot, population flottante qui se déplace sans cesse, les vices sous leur forme la plus hideuse peu d'esprit de famille, polygamie et infanticide, avarice jointe à l'imprévoyance. Comment prendre là-dedans ? Nous y avons un petit nombre de chrétiens absolument disproportionné à la population, et nous ne pouvons compter sur eux qu'à la condition de les avoir sous notre main. Les villes se laisseront attaquer *sérieusement* par nous, mais plus tard, quand nous aurons conquis les campagnes ; alors les villes se transformeront d'elles-mêmes.

Hélas ! mon Dieu ! Vous me disiez de ne pas vous faire de dissertations, et en voici une au bout de ma plume ! Assez pour aujourd'hui. Ces questions, pour être claires, demanderaient à être méditées, ruminées, pesées, limées dans leurs détails. Elles touchent à ce qu'il y a de plus profond et de plus vaste en théologie ; il faudrait les traiter longuement, mieux outillé et mieux installé que je ne le suis sur mon pétrin.

Ah ! qu'il sera plus difficile encore de planter la foi d'une manière solide et durable dans ces pauvres pays, de leur refaire de fond en comble un ordre social nouveau, sorti de l'Évangile, inspiré par ses principes, et imprégné de son esprit ; c'est effrayant à penser ! Après tout, Dieu a commencé cette œuvre, il l'achèvera et y mettra le temps voulu ; nous dormons bien tranquilles et sans inquiétude sur cette assurance, heureux d'avoir été appelés à la gloire de défricher un sol dont nous ne récolterons pas la moisson, et de creuser les fondements d'un édifice que nous ne verrons pas même sortir de terre.

LETTRE XXI.

Tsen-y-Fou, le 12 septembre 1877.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

OU en sommes-nous de notre correspondance ? Je n'en sais plus rien, depuis ma dernière lettre j'ai vu tant de pays que je suis tout désorienté. L'autre jour, arrivé au point extrême de mon voyage, je gravissais sous un soleil de feu, en nage et le ventre creux, d'affreux rochers dont l'escalade dure une grande heure et ne permet pas de rester sur le dos de la mule ; j'étais éreinté ; et vous allez voir quel lit et quels réconfortants j'ai trouvés au gîte. Eh bien, j'ai dormi comme une marmotte ; je vais *comme un cœur ;* cette vie de courses me plaît, il me semble que j'étais fait pour elle. Jamais je n'ai été si heureux ; depuis deux mois surtout j'ai un plaisir extrême à étendre notre petit cercle d'action, à reculer les confins de notre juridiction aux dépens du diable et aux frais du bon Dieu, à lancer nos essaims toujours en avant. Ainsi rassurez-vous sur mon sort. D'autre part, les bruits et les essais de persécution ont cessé, grâce à l'énergie du gouverneur de la province. Depuis mon enfance, j'ai toujours désiré mourir de mort violente pour témoigner de la divinité de notre foi ; ce désir, je le conserve, je me réjouirai cependant si Dieu en recule la réalisation : d'abord je serai enchanté de travailler le plus longtemps possible à ses œuvres ; puis je suis douillet comme tout ; enfin le martyre est une immense gloire pour laquelle Dieu choisit, purifie, prépare, *lamine*, élève, spiritualise, divinise ; il me

faudrait encore cent ans de travail, et le travail n'est pas commencé ! A la volonté de Dieu ! En attendant je vais mon chemin tranquillement, joyeusement. Une pensée m'effraie, c'est que *je ne sème pas dans les larmes*, comme le veut l'Écriture ; si fait pourtant, mais ces larmes sont compatibles avec la joie la plus vive que l'homme puisse goûter sur la terre.

Nos travaux apostoliques se multiplient ; pour le missionnaire actif, intelligent, doué d'un peu de coup d'œil et du sens stratégique, que de fruits à faire dans le présent, plus encore dans l'avenir ! Mais il faudrait décupler notre nombre. Les nécessités urgentes du ministère nous obligent de renoncer à l'étude du *chinois des savants*, on court au plus pressé ; d'abord il faut connaître de la langue ce qui peut servir à l'Évangile. Nous ne sommes ni des touristes, ni des philosophes, ni des littérateurs venant recueillir ici, au profit de la science, des observations nouvelles ; nous sommes des missionnaires qui travaillons à l'établissement de la société chrétienne, à l'extension du règne de Dieu ; le reste est de l'inutilité. Notez bien, cela ne va pas du tout contre mes idées d'autrefois, d'aujourd'hui et de demain, que l'aliment premier, la substance de la vie intérieure d'un prêtre, la condition de son zèle et de la fécondité de son apostolat, c'est la culture aussi approfondie que possible, vu ses aptitudes et sa position, de la *science sacerdotale*. Or, la science chinoise n'est pas *sacerdotale*, pas même philosophique, elle n'exerce que la mémoire ; laissons-la pour prêcher l'Évangile.

Vous savez quelles déceptions attendent le missionnaire ; cependant, tout prêtre qui prendra au sérieux la vie apostolique et se donnera courageusement à ses labeurs, sera consolé quand même et récompensé de ses sacrifices, il se rendra incomparablement plus utile que dans la plupart des paroisses de nos tristes diocèses des environs de Paris. Prêchons l'Évangile à corps perdu, le reste est vanité, et ne pèsera guère dans la balance de Dieu au jour du jugement. Envoyez-nous donc ces jeunes gens de France qui ne savent encore que faire de

leur vie ! Penser qu'il faudrait tant de monde ici, pendant que là-bas ils perdent leur temps et usent leur intelligence à des riens, même à compromettre leur avenir éternel ! Est-ce que çà ne fait pas bisquer ? J'en veux surtout à cet affreux Paris, il nous gâte tant de jeunes gens de bonne nature, mais que la mollesse a perdus. Pour ceux qui reviennent plus tard, une brèche a été faite à leur âme, leur cœur est resté accroché aux ronces de la route, ils ne se sentent pas le droit d'être fiers, ni de s'indigner et de protester contre les vices dont ils auront été eux-mêmes les victimes et les esclaves. N'est-ce pas la vraie raison de l'*abaissement des caractères* la plaie de notre temps ?

Mais revenons à nos Chinois. Je voudrais bien vous raconter au long et au large ma tournée, mes opérations et mes aventures depuis deux mois, refaire sur le papier ce long et pénible voyage ; faute de temps, d'entrain peut-être, il faudra me contenter d'un résumé assez court.

Carte du Kouy-Tchéou en main, y sommes-nous ? Parti dans la direction de Fong-Siang-Pa à deux jours de Tsen-Y, avec le village de Ta-Kou-Sin-Tchang pour objectif, j'ai gravi cinq ou six hautes montagnes, non sans suer fortement moi et ma mule, oh, la la ! Heureusement je supporte aujourd'hui la soif : en France elle m'était un supplice. Ces pays ne sont que montagnes, je n'avais encore rien vu de si pittoresque : de l'eau partout, de belles cascades, des rochers énormes. Un peu après Fong-Siang-Pa, je contournais la montagne sur une espèce de trottoir de rochers à deux cents pieds au moins au-dessus du torrent, je vous laisse à penser quel chemin : un sentier raboteux, défoncé, tortueux, semé de trous, pavé de pierres, obstrué de buissons, il avait juste la largeur nécessaire pour poser les deux pieds ; je n'étais pas brillant, et me disais : Si ma mule fait un faux pas, nous irons piquer une tête là-bas, et nous ne serons plus dans cinq minutes qu'une belle saucisse pour les panthères et les oiseaux.

Les chrétiens des quatre stations de Lo-Min-Tchen se sont

réunis le jour de la Saint-Pierre, nous avons eu une fête splendide ! Vraiment, c'est à pleurer de joie, quand on voit les choses aller avec entrain, qu'on entend ses chrétiens chanter leurs prières, non pas certes avec une dévotion tendre, mais avec une certaine ardeur qui sent un peu l'enthousiasme de se voir en nombre et bien unis dans la foi. Ce jour-là, ces braves gens, réunis en grand conseil, se sont cotisés sur leur future récolte de riz, pour fonder une *association de la bonne mort.* Ils veulent subvenir aux sépultures des pauvres, à l'entretien d'une école chrétienne, à la nourriture du missionnaire en visite. Déjà quarante taëls sont assurés : un taël vaut sept francs cinquante centimes, somme importante pour le pays. Après la moisson, on achètera un terrain, et on avisera à déterminer l'emploi de la récolte de 1878 ; mon avis sera de vendre la récolte et de capitaliser le prix pour augmenter le petit bien-fonds. Partout où il sera possible de trouver quelques ressources, nous organiserons l'association, ce sera une excellente manière d'assurer la persévérance des chrétiens intéressés à sa prospérité, d'affirmer l'unité du troupeau, de donner de l'influence à notre peuple auprès des païens et des mandarins, de fournir de riz le missionnaire, d'augmenter aussi son autorité, puisqu'il aura le haut domaine de la propriété.

En quittant Lo-Min-Tchen, je suis descendu à quelques lieues plus loin, dans le vallon de Ouo-To, au milieu du *marché* important de Ya-Ky-Kéou, et me voilà chez un païen qui a promis d'adorer, logé, hélas ! plus mal que jamais. Durant la semaine de mon séjour, mon catéchiste allait inviter les païens du lieu, bon nombre sont venus. Il arrive souvent que, sur une famille de six ou sept personnes, un seul membre *adore ;* quelques jours après l'adorateur m'en amène un autre, puis un autre se décide, parfois la famille entière ; quelquefois aussi on hésite, on remet à plus tard, et les récalcitrants détournent les autres de persévérer ; autant de perdu ; enfin, imaginez cette guerre avec sa tactique, ses luttes pied à pied, nos industries et nos ruses, et vous aurez une idée de ce que nous avons à faire.

Après Ya-Ky-Kéou, en avançant sur la route de Fong-Siang-Pa, j'ai visité au village de Pé-La-Kan les deux seules familles qui s'y trouvent et habitent la même maison — ce sont deux frères. — Jamais les missionnaires n'avaient pu loger à Pé-La-Kan, faute de place ; cette année, on a pu me donner un petit coin dans une grande chambre autrefois louée à un païen ; une natte la séparait en deux : d'un côté, ma chapelle, ma salle de catéchisme et de réception ; de l'autre, ma chambre à coucher ; pour fenêtre un trou d'un centimètre de large sur un décimètre de long ; il me venait par là un petit rayon de lumière sur mon cahier et mes livres ; jamais je n'ai été si tranquille.

J'ai fait trois baptêmes ; les païens ont écouté la doctrine ; quelques-uns ont dit : « Nous verrons, » et sont partis. Je suis content quand même, parce que j'ai pris possession du sol, en disant la première messe qui ait été célébrée dans ce vallon : la messe dite quelque part, on se sent maître, la position s'éclaire, les choses s'arrangent ; il sort de l'autel une influence surnaturelle qui rend les chrétiens meilleurs, saisit les païens et met dans leur âme, sinon une décision immédiate, du moins une bonne semence pour l'avenir ; c'est frappant. Nos cérémonies, si simplifiées qu'elles soient, nos ornements, nos images, notre attitude, inspirent un grand respect aux païens.

Me voyez-vous, disant la messe sur un moulin à riz posé devant ma natte, dans cette chambre misérable, aux murs de terre, sous un toit en paille noirci par la fumée, festonné de toiles d'araignées avec un servant nu-pieds et déguenillé qui répond invariablement à toutes les prières « *Amen* » ? Il ne pourrait prononcer ni les *D* ni les *V* des autres répons. N'importe, quand je me retourne, je vois les païens venus en curieux qui regardent, émus et passifs. A ma visite de l'année prochaine, nous verrons bien s'ils ont fait des réflexions salutaires.

Maintenant, en route pour Fong-Siang-Pa ; c'est un trajet d'une demi-journée. Jusqu'à présent, nous n'avions là aucun

fidèle ; un brave homme à moitié aveugle qui demeure à un kilomètre de ce marché, venu *adorer* à Tsen-Y aux environs de Pâques, m'a promis de me recevoir chez lui, mais, grand Dieu, quel taudis ! On m'avait bien affirmé à Pé-La-Kan qu'il n'était pas logeable ; je ne suis pas difficile, pourtant j'ai été effrayé en entrant. Par bonheur, la *chapelle* pouvait encore passer, mais ma chambre ! Une mauvaise cloison de planches disjointes divise l'unique pièce de la maison, une moitié pour la famille, père, mère, enfants, entassés ~~et grouillants~~ comme une nichée de souris ; l'autre moitié pour moi : mon lit, en guise de table un bloc, tout juste de la place pour mouvoir une porte qui ouvre en dedans ; obscurité totale : pour écrire j'aurais dû allumer en plein midi ; abondance de puces, et la fumée qui m'arrive d'un hangar servant de cuisine et d'écurie au buffle, etc... Encore quelques bonnes captures, et beaucoup d'espérances pour l'avenir.

De Fong-Siang-Pa, je continue ma route vers le sud, par-delà les montagnes, dans la vallée de Ma-Ty-Che, limite extrême de notre chrétienté, nos *colonnes d'Hercule !* Partout dans ces montagnes des statues, des pagodes, mille objets superstitieux ; au fond d'un vaste hangar sans murailles, sur une estrade, un gros Bouddha rebondi ~~et ventru~~, assis gravement entre deux statues de femmes assorties ; des deux côtés, un vrai sénat d'idoles de grandeur naturelle, grimaçantes, fantastiques, cornues, lippues, joufflues, avec des ornements bizarres ; au plafond et sur les piliers qui le soutiennent, des animaux monstrueux et grotesques ; sur des tables, devant le Bouddha, une myriade de souliers de femme en papier peint ou en étoffe de nulle valeur, offrandes des pèlerins. D'ailleurs, pas une âme dans ce temple ; au milieu de ce peuple de statues grimaçantes et silencieuses, je suis avec mon guide le seul être vivant. La première fois qu'on se trouve dans un de ces temples, on éprouve une sorte de terreur et une tristesse profonde, même en plein jour ; après, on s'habitue et on ne fait plus que rire de ces stupidités ; nos chrétiens en rient encore plus que

nous ; les premiers rudiments de la foi leur rendent la raison, que les païens ont perdue — comme ferait une brusque apparition du soleil dans la nuit, découvrant à un voyageur égaré des objets ordinaires qu'il prenait pour des fantômes épouvantables. Allez ! on a beau dire, pour être homme, il faut être chrétien ! mon guide, un bon garçon de vingt-cinq ans, baptisé depuis un an, rit de tout cœur des grimaces de ces messieurs et de ces dames ; si je ne l'empêchais, il leur enverrait une *bouse* de buffle sur la bedaine ; mais il faut être prudent.

Me trouvant aux *Colonnes* d'Herculé, je puis donner huit jours à une famille nouvellement convertie, mais, faute de place, il lui faut céder à un païen l'honneur de recevoir le *Père*. Deux chambres me sont abandonnées : l'une est convertie en chapelle, l'autre me sert d'appartement ; le païen, réfugié dans une troisième, se tient à l'écart et observe. Sur les portes, sur les murs, partout sont collées d'affreuses images bouddhistes : esprits gardiens de la porte, idoles protectrices de la famille, etc..., me voilà en plein paganisme. Les païens accourent en foule, ils écoutent la doctrine avec bienveillance, leur entrain me donne beaucoup d'espoir ; quelques-uns font des objections, ce qui est un excellent symptôme. Quelques chrétiens viennent de dix lieues au moins ; parmi eux, un grand garçon naïf et droit, qui *adore* depuis trois ans, demande instamment le baptême ; je le lui accorde, non sans hésitation ; il n'est pas marié, et vit avec un frère païen qui le bat. Il me faut nourrir ces chrétiens à mes frais ; d'habitude les fidèles nourrissent le missionnaire et les gens des chrétientés voisines qui ont à lui parler ; mais ici je suis chez un païen et à mes crochets, aussi suis-je obligé d'y regarder de près. Heureusement, mon grand gaillard m'a fait cadeau d'une *lambille* de lard fumé. Hélas ! elle diminue effroyablement vite ! Vous pensez si le lard a pesé dans la balance pour décider le baptême ! Je le dis sérieusement : pour moi ce présent était une preuve de sincérité et de bonne volonté : la foi qui va jusqu'au cœur, ça se voit encore ; quand elle va jusqu'à la bourse, c'est le comble ; le cœur est

la partie la plus intime et la plus profonde de l'homme, la plus difficile à conquérir, mais la bourse est la partie la plus intime et la plus inaccessible du cœur.

Au début de la station je n'obtins rien du tout, je me morfondais, je me désolais d'en rester à mes deux pauvres époux chrétiens, lorsqu'arriva l'Assomption. Impossible de ne pas prendre quelque gibier un jour pareil ; — c'est infaillible, chaque fête de la Vierge nous amène des conversions, expliquez-le comme vous voudrez : les païens ignorent nos fêtes. — Donc le jour de l'Assomption, la débâcle commence ; six familles *adorent ;* le lendemain mon hôte se décide, mais il comptait sans sa femme ; celle-ci le prêche à rebours et le retient plusieurs jours durant, il ne remporte la victoire que la veille de mon départ. Je venais de me coucher, mon catéchiste allait en faire autant, lorsque du fond de la maison mon hôte lui crie : « Oh ! ne te couche pas, grand Ouang, allume les deux cierges, je vais adorer, c'est fini ! » Je me lève, il fait la cérémonie de l'adoration. Le lendemain, on brûle les idoles et les signes superstitieux : Bouddhas, esprits des portes, inscriptions, etc.., installés partout, et au milieu desquels j'avais dû célébrer la sainte messe. Je laissais à Pan-Chouy douze familles chrétiennes.

Retour à Tsen-y-Fou par un autre chemin, sans pouvoir pourtant éviter les montagnes. Avant de les franchir, trois jours d'arrêt dans une petite chrétienté si pauvre, si pauvre, que je dois la nourrir et lui laisser une large aumône ; les rares fidèles de ce coin perdu du district s'abritent sous des huttes de branches et de roseaux ; ils sont si peu vêtus que, pour l'être moins, il faut ne l'être pas du tout ; depuis un mois on ne mange plus de riz chez eux, mais du blé de Turquie cuit à l'eau. Quelle joie de *ravigoter* ces pauvres âmes baptisées, mais délaissées et *refroidies* — c'est le mot propre en chinois ; — je leur fais promettre de rester fervents jusqu'à la prochaine visite, j'exhorte aussi les païens. Si par hasard ils ont entendu parler du christianisme, ils croient que c'est une secte affreuse,

cruelle, infâme : chose curieuse, ils l'accusent des pratiques et des crimes que, dès les premiers siècles de l'Église, les païens de l'empire romain reprochaient aux chrétiens de leur temps. Vous voyez que le sol est encore bien neuf, cependant mon temps n'aura pas été perdu, j'aurai prêché nos vérités saintes, montré ma figure, fait un peu de tapage, mis dans les esprits une matière à réflexions salutaires, commencé enfin à travailler les côtes du démon maître du pays, et à lui montrer nos intentions hostiles.

Cela fait, je reprends mes bottes et la route de Tsen-Y ; elle me conduit au village de Y-La-Kéou, juché au sommet d'une montagne. Quatre lieues sous un soleil de feu, à travers d'énormes rochers, par un sentier qui serpente sur les précipices ! Tout en grimpant, je méditais sur les vicissitudes de la vie, la dureté des temps, la cherté du riz, et je me disais en m'épongeant le front : « Si notre cher monsieur le Doyen était ici, quelle belle migraine il aurait cette nuit ! » Pour moi, ces fatigues me reposent ; pourtant, à la fin de mes expéditions, la nourriture par trop débilitante, le manque de viande et de boissons fermentées, m'avaient fortement éprouvé ; ~~je tournais à l'état liquide, parole d'honneur !~~ Il était temps de retrouver mon eau-de-vie chinoise ; autrefois elle me soulevait le cœur à la hauteur des oreilles, maintenant elle fait mes délices.

Deux familles chrétiennes seulement au village : l'une absente et d'ailleurs refroidie, parce que la femme païenne et mauvaise tête empêche son mari de prier ; l'autre, demeurée fervente, me donne l'hospitalité : elle se compose de sept personnes. Ces pauvres gens, privés de tout secours religieux depuis cinq ans, ont conservé l'habitude de la prière et portent tous ce cachet, cette physionomie chrétienne si caractéristique. Quel plaisir de les réchauffer un peu ! Certes, ils n'ont du côté de la volonté aucun obstacle à la grâce, et sur l'ordre du *Père* feront n'importe quoi.

Le magnifique mot que nos chrétiens ont sans cesse à la

bouche — et généralement leur conduite répond à cette idée qu'ils se font du prêtre — : *Le prêtre, c'est le père et la mère de notre âme !* Le missionnaire arrive, il s'installe, commande, gronde les enfants, fait des reproches aux parents, donne des conseils pour le matériel, indique l'endroit où il veut une place à sa prochaine visite : personne n'imagine qu'il soit possible de lui désobéir.

Un immense avantage pour nous dans nos visites est de loger chez nos gens, de faire partie de la famille comme père et mère, avec l'autorité des aïeux, qui est considérable en Chine. Dès qu'on a couché une nuit et mangé une fois dans une maison, tout cède au devoir de servir le *Père*, tout le monde est à ses ordres. Tenez, un exemple entre mille. Je suis à lire dans un coin : la maman appelle son troisième : « Le troisième, ho ! viens ici ! » Il ne vient pas ; elle appelle encore, deux fois, trois fois ; il ne vient pas davantage ; alors j'interviens, et je crie de mon coin : « Le troisième, ho! vas-tu écouter ta mère ? Qu'est-ce que c'est donc ? » Aïa ! il ferait beau voir qu'il n'obéît pas ; et les vieux obéissent comme les jeunes.

Cher monsieur le Doyen, quand j'irai vous voir dans dix ans, vous me trouverez bien Chinois ; je m'installerai chez vous comme dans la maison de mes enfants: vous serez saisi de me voir prendre le commandement : «Est-on fidèle à ses devoirs? Prie-t-on? A-t-on appris la doctrine ? Qu'est-ce que c'est ?» Le papa n'a de chrétien que le cœur et l'intelligence; pour le reste, il est un refroidi, et la conclusion est tout entière à tirer ! Ah ! par exemple, voilà du beau ! Pense-t-il à revenir à la religion de Bouddha ? car enfin l'instinct, le bon sens élémentaire, dit à tout Chinois qu'il faut adorer un être supérieur, et que le fait même de nous émanciper de Dieu nous met sous la puissance du démon. Il faudra bien que monsieur X*** me dise : « Enfin, puisque le Père le veut, exécutons-nous ! » Il ferait beau voir qu'on ne s'exécutât pas ; le missionnaire n'est-il pas *le père et la mère* de notre âme ? Alors monsieur X*** élèvera son âme au-dessus des vulgarités et des misères dont notre pauvre

société française est dévorée, et arrachant de son cœur tout ce que sa conscience réprouve, il se décidera généreusement à donner au bon Dieu la fleur de sa vie, les meilleures, les plus fécondes années de sa jeunesse ; est-ce trop par hasard ? Comment ! nous voici, nous autres, dans la force de l'âge, à courir les montagnes et à nous bourrer l'estomac de blé de Turquie, pour convertir de pauvres Chinois qui nous sont étrangers ; nous avons en France des amis, de vrais amis dont le cœur certainement est à l'unisson du nôtre, malgré la distance, et à travers l'épaisseur du globe qui nous sépare ; ils s'intéresseront à nos œuvres, nous souhaiteront le succès, partageront nos joies et nos peines, désireront de nos nouvelles, seront contents d'avoir de nous un bon souvenir ; et, pendant ce temps-là, ils laisseront entre eux et nous, entre leur vie et la nôtre, cette différence monstrueuse, cette muraille éternelle, cet obstacle effrayant, le démon pour tout dire, la haine sans fin ? Traduisez à monsieur X*** ce langage en français, je parle en chinois, que voulez-vous ! et faites-lui part quand même de ma plus vive affection ; mais attention ! je lui donne encore jusqu'aux Pâques prochaines pour réfléchir et se préparer ; il faut qu'à la prochaine Semaine-Sainte, il se brise, il se fonde quelque chose en lui ; le Vendredi-Saint il faut qu'il comprenne bien cette grande Passion de Notre-Seigneur, et trouve au fond de son cœur des larmes de repentir, que, ressuscité le jour de Pâques, il soit avec nous, et non plus parmi les « *refroidis*.» S'il n'obéit pas, il aura de mes nouvelles. Fermons la parenthèse, et revenons à Y-La-Kéou.

Maison pittoresque en feuillage et à jour ; les rats foisonnent, on les entend toute la nuit faire leurs courses, dégringolades et sauts périlleux dans les feuilles sèches de la cloison ; les puces et les punaises, on n'en parle plus. Dans l'unique pièce de cette cabane, le fourneau en terre où se fait la cuisine, et dont la fumée monte en liberté vers le toit percé à jour ; un tas de fagots ; des baquets pleins de légumes secs ; une natte pour les parents — les enfants couchent sur n'im-

porte quoi ; — mes planches avec ma couverture ; la natte du catéchiste ; à droite de mon lit, ma mule attachée à un arbre qui sert de colonne ; à gauche une truie allaite ses marcassins, — la nuit elle joint sa musique à celle des rats, le jour elle m'offre un sujet curieux d'observations psychologiques ; — en face, contre le mur, une planche sur laquelle je dis la messe. J'ai passé là deux jours et deux nuits, mangeant du blé de Turquie et des cornichons cuits à l'eau, sans graisse ni sel, mais avec du piment. On avait fait venir les deux garçons, en service chez des païens du voisinage. Quatre enfants seulement étaient présents et je savais qu'il y en avait cinq, il manquait une fille de douze ans. Dès le soir de mon arrivée, je fais celui qui ne sait rien et je demande : « Combien avez-vous d'enfants ? » Hésitation, balbutiement, réponse peu claire. Je réitère ma question : on répond qu'il y en a cinq, c'est-à-dire quatre,.. quatre, c'est-à-dire cinq ; enfin on avoue que, depuis un mois, la misère a contraint de livrer la fille à un païen qui la prendra pour femme dans un an. Si je me fâche, si je crie, si je menace, si je fais signe de ramasser mes affaires pour quitter une maison pareille, si on est épouvanté, si on pleure, si on me fait des prostrations à deux genoux, je vous le laisse à penser ! Enfin, je consens à rester, mais à condition que le lendemain, coûte que coûte, en dépit des usages chinois, impitoyables en pareille matière, on fera l'impossible pour reprendre la pauvre petite, Comment vous figurer la difficulté d'exécuter mes ordres, étant donnés les usages et même la loi du pays ? La mère partit, mais elle fut renvoyée avec indignation.

Heureusement, on n'avait pas écrit l'acte de donation de la fille ; j'en fis un en faveur de l'Église, et le troisième jour, le père allait avec mon catéchiste le montrer aux parents du fiancé et leur dire : « La loi chinoise protège la *Religion de Dieu* et ses règlements, les païens n'ont plus le droit de les violer ; d'après ces règlements, l'adoption et le mariage entre païen et chrétien sont impossibles, à moins que le païen ne se convertisse ; vous vous êtes mis en contravention en rece-

vant cette fille, rendez-la, sinon le prêtre vous poursuivra en justice, et vous serez gravement punis. » L'argument était très solide pour des Chinois, mais pratiquement j'aurais complètement échoué devant les mandarins, si mes adversaires avaient tenu bon ; ils rendirent la fille, et je l'envoyai aussitôt dans un de nos orphelinats. Ce petit coup d'état fit un bruit terrible ; pendant les pourparlers, je me tenais à l'écart dans une auberge, cerné par la population, qui n'avait jamais vu d'Européen. Certainement la chose devait déplaire ; mais mon argument crié à tue-tête fermait les bouches, et si j'ai vu de bien vilains yeux braqués sur moi, je n'ai pas entendu une injure. Quel aura été le résultat final de l'affaire, quelle impression aura-t-elle produite, je le saurai l'an prochain.

Cette fois-ci ma dernière station fut Ya-Ky-Kéou ; j'y arrivais avec les espérances d'une bonne pêche : elles ont été déçues par l'aventure qui terminera ce récit. Disons d'abord que, s'il y a des fainéants sans feu ni lieu, des coquins voués à tous les crimes, capables de molester les chrétiens et la religion, une vermine, le dégoût et la terreur des honnêtes gens, ce sont les soldats chinois. Or, à cause de la rébellion qui se produit à travers le Se-Tchouan, on fait partout des enrôlements militaires. Pour le Kouy-Tchéou, les engagements sont reçus à Tsen-Y-Fou; les bandes de volontaires y affluent par toutes les routes. Sur le chemin d'Y-La-Kéou, il m'arriva de croiser une caravane de ces jeunes gens déjà revêtus de l'uniforme, et deux jours entiers nous avons suivi la même direction : quand nous nous rencontrions, ils ne faisaient que m'insulter, me menacer, moi, les chrétiens, la religion, me désigner à la malveillance des passants. Quels fâcheux compagnons ! Ils avaient un regard de bête fauve, au fond de leurs yeux je voyais leur âme où le diable est assis, fourgonnant son feu, attisant la haine, non pas cette haine ordinaire dont les chrétiens peuvent ressentir des accès, mais la haine éternelle, *œcuménique*, que seul le baptême et la foi peuvent détruire. Je tâchais de faire bonne contenance. Le second jour les misérables étaient

plus insolents ; à Pé-La-Kan, où je m'arrêtais une heure chez des chrétiens, leur audace avait décuplé; ils voulaient ameuter la population, mais les paysans ne se soucient pas de se mettre des affaires sur le dos : personne ne me molesta. Les soldats quittèrent Pé-La-Kan avant moi, et allèrent se poster à une lieue, dans la cour d'une auberge, sur le bord de la route. Me voyant arriver sur ma mule, l'un d'eux pose son parasol sur le pavé de la cour, le manche en l'air. J'arrive, je veux passer : personne ne m'empêche, pas d'obstacle apparent sur le chemin. Tout-à-coup, ma mule, ordinairement très docile et nullement ombrageuse, refuse de marcher, se cabre, bondit; je la talonne et la frappe : elle résiste avec une force que je ne lui connaissais pas, si bien que je finis par tomber. C'était à croire que la mule avait vu le diable! Cette idée m'a poursuivi longtemps. Depuis, mon confrère m'a dit que les Chinois auraient une poudre inodore pour l'homme, mais d'une odeur repoussante pour les bêtes ; et la moindre traînée de cette poudre répandue au travers d'un chemin formerait un obstacle infranchissable aux chevaux et aux mules.

Remis en selle, les soldats me suivirent, m'agonisant de sottises, sous prétexte que la mule avait crevé le parasol en ruant, cherchant, mais toujours en vain, à exciter les passants contre moi ; un brave homme vint m'avertir qu'ils voulaient me tuer à Ya-Ky-Kéou. — Vous n'êtes pas inquiet, n'est-ce pas ? Je vous écris un volume, je ne suis donc pas mort. Je ne fis que rire de ces menaces, et arrivai à Ya-Ky-Kéou, chez un de mes adorateurs. Là m'attendaient huit jeunes chrétiens des environs, grands gaillards que j'étais fier de voir autour de moi. Vive la jeunesse, vivent les chrétiens qui n'attendent pas la décrépitude pour donner à Dieu les restes d'une vie qui ne peut plus leur servir !

Après m'être restauré, je tenais conseil avec mon catéchiste dans le jardin, lorsque nous entendîmes le peuple s'ameuter sur la route ; en un instant, la maison s'emplit de vociférations furieuses, les soldats sont à la porte du jardin, hurlant, trépi-

gnant, me menaçant du geste, criant qu'ils vont me lier, m'emmener et me tuer ; les chrétiens leur barrent le passage et les repoussent ; mon catéchiste me conseille de fuir ; persuadé que les soldats veulent m'effrayer pour m'extorquer de l'argent, je reste et m'égosille à crier plus fort qu'eux. Dans la rue, des centaines de païens regardent, sans prendre fait et cause pour personne, prêts à rire avec le vainqueur, quel qu'il soit. Enfin on a raison des soldats, qui rentrent à l'auberge sans m'avoir touché. J'expédie un courrier à Tsen-y-Fou ; mon confrère voit le mandarin, qui promet d'aviser de suite. En attendant, je reste tranquillement à Ya-Ky-Kéou, assurant au peuple que justice serait faite ; mais les païens, tout en écoutant la doctrine avec une certaine sympathie, se méfiaient :« Nous verrons ce que fera le mandarin, » disaient-ils. Le mandarin envoya des satellites. Les soldats s'enfuirent ; pourtant on en saisit deux en train de fumer l'opium dans une auberge et de raconter la belle peur qu'ils avaient faite au prêtre de la *Religion de Dieu.* L'aubergiste lui-même les livra ; ils furent garrottés, amenés à Tsen-Y, frappés de rotin sur le derrière et mis à la cangue pour attendre leurs complices. Le mandarin m'envoya son palanquin, des porteurs et des soldats de son escorte ; ils me ramenèrent en triomphe à Tsen-Y. J'aurais mieux aimé achever ma visite à Ya-Ky-Kéou, j'y serais resté avec les honneurs de la guerre ; mais mon confrère m'écrivit de profiter de la gracieuseté du mandarin afin de donner aux chrétiens la consolation de se voir honorés et défendus en ma personne. Ainsi fut pris le diable qui croyait me prendre.

LETTRE XXII.

Fou-Yang-Chouy, le 29 octobre 1877.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

JE n'arriverai plus à temps pour le premier janvier, mais vous aurez compassion de votre Chinois ; vous verrez bien que mes souhaits ont précédé de fait le jour de l'an. D'ailleurs ils sont de tous les jours, mais ce matin je les ai particulièrement envoyés au Ciel, en fêtant, dans le petit coin où me voici, le patronage de la Sainte Vierge ; Notre-Seigneur les aura reçus et bénis, je l'espère, avant que leur expression vous soit parvenue.

Hélas ! les dernières nouvelles de France ouvrent une large carrière aux souhaits de bonne année ! Notre pauvre patrie travaillée par la Révolution, l'Église persécutée, votre troupeau décimé par l'impiété, votre presbytère visité et désorganisé par la maladie ! Si je vous envoyais Lao-Tchang ? C'est un bon garçon de vingt-cinq ans, mon cuisinier, palefrenier, valet de chambre, lessiveur, commissionnaire, factotum, chargé par-dessus le marché d'apprendre les prières aux enfants, enfin très gentil, l'obéissance même. Il saurait vous faire une soupe à l'oignon..., oui ! je ne vous dis que ça, et une ~~fricassée~~ de ~~tripes de cochon~~, avec des patates en guise de pommes de terre ; nous appelons cela du *pâté de foie gras ;* le plat est de mon invention, ou plutôt une réminiscence de la cuisine maternelle ; pour notre plus grande joie Lao-Tchang le réussit à merveille : avec un peu de graisse, un doigt de viande, et une hottée de patates, nous avons ~~une *ratatouille* à embourber un buffle~~......

Ne manquez pas de remercier de leurs prières nos amis de Ribécourt et de Beauvais ; elles sont ma plus précieuse ressource, je le sens toujours davantage, pour garder la grâce dans mon cœur et la répandre autour de moi : le bon Dieu les leur rendra en bénédictions. Joseph de Maistre, dans le livre *du Pape* (1), à la fin du chapitre des *Missions*, dit ceci, et c'est une prophétie, une *vérité logique* en même temps qu'un *fait d'expérience :* Les gouvernements qui, par leur politique, leurs armes ou leur influence, auront, d'une façon ou de l'autre, aidé les missions catholiques, sont assurés d'avoir la paix, le succès dans leurs entreprises légitimes, des règnes longs et prospères. A plus forte raison est-ce vrai pour les familles. Dieu protège *certainement* les âmes qui coopèrent par leurs prières, leurs mérites, à l'œuvre de l'apostolat, la plus excellente de toutes, l'œuvre même de Jésus-Christ, glorifiant son Père et étendant son règne sur la terre.

O mes chers amis de France, amassez là-bas vos trésors spirituels ; ici nous avons à quoi les dépenser ! Aidez-nous à convertir ces pauvres infidèles pour lesquels Notre-Seigneur a versé son sang, aidez-nous à établir son Église sur ce sol encore maudit et désolé ! L'œuvre est immense, les difficultés humainement insurmontables ; n'importe, je ne comprends ni la tristesse ni l'inquiétude pour l'avenir. Vive la joie ! Vive l'espérance ! Ne sommes-nous pas bien heureux de connaître Jésus, de le faire connaître aux autres, d'avoir la conscience tranquille, et de nous savoir sur la bonne route ? *Tout réussit*, dit saint Paul, *toutes choses tournent à l'avantage des âmes qui aiment Dieu ;* le beau mot, plein de lumière et de consolation ! Ne nous désolons donc pas si le bien ne se fait pas assez vite, si notre champ semble demeurer stérile comme une friche. Grand Dieu, si nous n'étions pas là ! Mais déjà un bien immense est dû à notre seule présence, il augmentera encore à proportion que nous redoublerons de courage et donnerons notre cœur, notre âme, notre vie à l'amour divin, à la perfec-

(1) *Du Pape*, par J. de Maistre.

tion, à la piété. Jetons-nous tête baissée, à corps perdu, dans l'abîme du sacrifice, et vive la joie, vive la gaîté pour attirer les âmes à Dieu et faire aimer notre foi !

Savez-vous qu'en lisant votre lettre j'apprécie mieux mon bonheur de travailler ici à des œuvres si intéressantes ?... Le supplice du prêtre en France, c'est d'avoir les mains liées, d'être condamné à l'inaction et forcé à rengaîner son zèle. En Chine du moins nous avons carte blanche, une entière liberté pour les œuvres, de la place et du large pour le zèle, du gibier à prendre ; le temps seul ferait défaut... La situation faite au prêtre dans notre patrie et les conditions dans lesquelles il est condamné à exercer son ministère, sont étrangement fausses : on demande le remède à des expédients qui ont sans doute le mérite de ne rien renverser, mais aussi l'inconvénient de ne rien guérir et de prolonger une situation mauvaise. C'est une impasse, on n'en sortira qu'en revenant à une organisation des choses ecclésiastiques *absolument conforme* aux anciennes institutions de l'Église ; elles ont pour elles d'avoir fait leurs preuves, et *d'être les institutions de l'Église*. Voilà le vrai point de vue pour comprendre les événements actuels.

Maintenant, je reprends le récit de ma dernière campagne, interrompue par la moisson. Fong-Siang-Pa, d'où je date cette lettre, n'est ni un bourg, ni une ville, ni un village, mais une petite vallée avec des fermes disséminées çà et là. Mon hôte, venu depuis un an du Se-Tchouan avec son frère, est un des meilleurs types de brave homme qu'on puisse voir, assez riche pour le pays. Il fait de l'eau-de-vie chinoise. Ses produits diffèrent quelque peu de notre fameux cognac, mais cela n'empêche pas les chrétiens venus pour la fête de s'en régaler ; pourtant ils n'en abusent pas ; ici l'ivresse est extrêmement rare. Moi, rien que l'odeur de cette eau-de-vie me donne des nausées, il n'en est pas de même de Lao-Tchang : il trouve l'occasion excellente ; quand il a de quoi, c'est un puissant buveur. On me sert le fameux fromage de haricots, un mets national que je n'avais pas encore goûté ! Quelle

horreur ! Vous êtes saisi au nez et à la gorge par une odeur d'ammoniaque à renverser ; les Chinois sont friands de leur fromage : ce sont des haricots cuits, fermentés, mis en gâteau avec je ne sais quelle préparation ; le gâteau séché devient noir, très dur, capable de se garder plusieurs années, infect comme la chose qu'il rappelle et dont il porte le nom ; pour le manger, il suffit de le faire revenir dans l'eau bouillante.

On vient de tuer un cochon en mon honneur ; peut-être la musique dont il a régalé le pays, à l'article de la mort, attirera-t-elle ce soir et demain les gourmands d'alentour. Ce sera une occasion d'exhorter, nous profitons de tout. Six familles déjà se sont laissé prendre au filet, d'autres tournent autour et sont en pourparlers. Quel plaisir, lorsque les familles représentées par leur chef viennent se soumettre ! On voit la foi entrer, *s'installer*, s'incarner, rien n'est intéressant comme cela. Sans doute elle vient lentement, l'acte d'adhésion ou d'*adoration* ne la suppose pas encore ; l'œil païen est toujours là ; l'énoncé de nos dogmes étonne beaucoup. Mais peu à peu le chaos se débrouille, le bon sens retrouve son empire, ce qui semblait étrange et obscur dans notre symbole s'éclaircit. On suit cette marche et les progrès de la foi, jusqu'à ce qu'enfin elle transforme l'âme et s'épanouisse sur le visage en un bon sourire qui signifie : A présent, j'en suis !

Hier, dans une chambre séparée de la mienne par une mince cloison, le catéchiste instruisait un *nouveau chrétien ;* il posait les questions, soufflait les réponses, donnait des explications plus ou moins rustiques, car le brave homme est fort naïf, puis, s'interrompant brusquement, il criait à tue-tête : « Hé ! la foi, ça vient-il, ça ne vient-il pas ? » L'autre ne manquait pas de répondre à chaque coup : « Ça vient, ça vient ! » Alors, les explications reprenaient et cinq minutes après, même question : « La foi, ça vient-il ? » Je riais comme un épileptique, mais j'étais content ; c'est si beau la naïveté de l'intelligence et la simplicité de la foi ! Ce trésor est perdu en France, parce qu'on a mis dans des têtes incapables de porte

un pareil fatras, ce qu'on appelle « *les lumières modernes* ». Belles lumières pour faire tourner les têtes et les fermer à la foi chrétienne !

A propos de simplicité, que je vous raconte une de nos soirées *catéchisantes*. Me voilà entouré des chrétiens dans la plus grande salle de la maison ; la prière est terminée, je suis devant l'autel, le catéchiste près de moi, les gens assis sur les agenouilloires ou sur des bûches ; nous interrogeons. Les vieux et les vieilles y passent comme les autres ; en Chine, tout le monde est enfant, surtout devant le Père, et en Chine le respect humain est inconnu ; vous entendez sans cesse les chrétiens causer de religion entre eux, parler du catéchisme, des prières, de la morale, des mystères, du Ciel, s'exhorter à être *fervents*. On interroge donc : « Tchang, la vieille grand' mère, combien de Dieux ? — Un. — Combien de personnes ? — Trois. — Le Père est-il Dieu ? etc.... » Et la pauvre vieille de tomber, comme nous y sommes tous tombés nous-mêmes, dans le piége de trois personnes qui sont trois Dieux. — « Ho! là-bas, Ly, le quatrième (il a trois frères aînés), pour qui l'Enfer ? » Naturellement il répond : « Pour les païens. » Il faut lui faire comprendre que c'est aussi pour les mauvais chrétiens. — « Quelles sont les souffrances de l'Enfer ? — Pas de riz à manger. » — Hilarité générale. Vous figurez-vous aussi un endroit où il n'y ait pas de riz à manger, quelles affres ! — « Ho ! Sié, la grande bru, à quoi sert d'être chrétien ? » — Après réflexion elle répond : — « C'est une bonne chose ! » — Impossible d'en tirer rien de plus. — « Et toi, le dernier (le plus jeune des garçons de la maison), où est ton âme ? » Sans hésiter, il met la main sur son ventre : — « Elle est ici ! » — Personne ne rit, car le ventre en Chine est plus noble qu'en France, et, plus on l'a gros, plus on est respectable. La séance dure ainsi jusqu'à minuit. Le Chinois se couche tard. Je les regardais l'autre soir, les uns assis sur leurs petits bancs, les autres à terre, les enfants se roulant dans la poussière, les chiens endormis au beau milieu de l'assemblée — il y a

des bandes de chiens, et leur nourriture est de nettoyer les enfants ; dans un coin un vieux fumait une pipe juste aussi longue que lui ; devant moi, Lao-Tchang, tout en suivant l'instruction, passait l'index de la main droite entre les doigts de ses pieds, le portait à son nez et aspirait le parfum ; un autre humait son thé, gorgée par gorgée, avec le bruit que font certaines personnes en mangeant la soupe. Vers minuit on s'arrête, on fume encore une pipe ; le maître de la maison bourre, allume, met en route celle de sa vieille mère et la lui donne ; les uns vont se coucher, les autres causent encore longtemps, et cependant on se lève très matin. Lorsque le missionnaire visite une station, les chrétiens du voisinage sont avertis, et il en vient quelques-uns. Ils couchent partout, à terre, sur des nattes, dans de grandes corbeilles ; celui qui est muni d'une couverture a vite trouvé un camarade de lit. La nuit dernière Lao-Tchang était couché avec un brave homme; à chaque bout du lit une tête ; les pieds parfumés de Lao-Tchang reposaient contre la figure de son compagnon. On a toujours soin de faire pour le Père une place où il soit seul et tranquille ; mais s'il a une fenêtre, les païens ne manquent pas d'accourir, d'enfoncer dans le papier mou qui forme vitre un doigt mouillé de salive, et de regarder des heures par le trou qu'ils ont pratiqué : c'est si drôle un Européen !

Pendant que je vous écris, le catéchiste donne une leçon à quelques chrétiens ; il s'évertue, pour faire montre d'érudition, à leur apprendre les noms déjà si drôles des trois rois mages, rendus plus étranges encore par la transformation qu'ils ont subie dans la langue chinoise: Pa-Eul-Ta-Sa-Eul, Mé-Eul-Ky-Yo-Eul. Le gredin ! Hier il a passé une demi-heure à leur raconter l'histoire de Pa-La-Pa (Barabbas); on a beau le ramoner, rien ne le fait revenir de son goût par trop prononcé pour l'érudition et les noms Européens. Je vous demande ce que fera du nom de Pa-La-Pa, cette vieille qui ne peut pas se loger dans la tête le nom des trois personnes divines. Ça me met dans des colères !

Les protestants viennent de faire leur apparition au Kouy-Tchéou ; quand ils n'ont plus rien à craindre, ils arrivent et profitent des positions conquises par nous pour s'installer à nos côtés, mais ils peuvent voir la différence entre leur situation et la nôtre. Par un ancien catéchiste, intelligent et fidèle, je me suis assuré qu'ils appartiennent à l'une des sectes les moins chrétiennes du protestantisme. Leur doctrine confine au nihilisme ; à peine peut-on y saisir quelques vestiges de la foi chrétienne. Ils ont évité de dire s'ils croient à la divinité de Jésus-Christ ; cependant ils font appeler leur religion *Yé-Sou-Kiao,* religion de Jésus. Mais, chose curieuse et caractéristique, le nom de *Lié-Kiao, Religion séparée,* a été spontanément donné à leur culte, et en est aussitôt devenu le nom populaire, même parmi les païens.

L'arrivée de ces protestants n'en est pas moins un immense malheur ; non pas qu'ils puissent faire beaucoup d'adeptes ou fonder quelque chose de durable : tout chez eux est de nature à choquer les Chinois, le vague de leur doctrine, le manque d'autorité, l'absence de rites extérieurs et de prières vocales, le mariage des ministres, leur tolérance pour des pratiques réputées immorales, la polygamie, l'usage de l'opium, etc. N'importe, en venant glaner dans notre champ, ils troubleront quelques âmes ; cela suffit à leur ambition et justifie nos inquiétudes.

LETTRE XXIII.

Lou-Kia-Pa, le 1er décembre 1877

MA CHÈRE SŒUR (1),

VOYEZ donc de quel coin du monde barbare je vous écris, et comme je m'enfonce dans les pays inexplorés pour chercher des âmes ! Si vous songez encore un *brin* à prier pour moi, je réussirai, sinon je risque de faire *chou blanc*. Durant ma grande tournée de cet automne, j'ai visité une douzaine de chrétientés ; certains villages me donnaient quelques néophytes : vite, il fallait les ébaucher, leur donner les premiers éléments de l'esprit chrétien, pour les introduire dans le troupeau. Ailleurs, pas de nouvelles recrues, il fallait me replier sur les vieux chrétiens, augmenter leur instruction, leur foi, leur ferveur. C'est un vrai miracle de la grâce de Dieu qu'on obtienne tant d'eux avec si peu de temps et de culture : cinq jours, huit jours au plus de station, de messes et d'instructions ; avec cela, vivez, développez-vous, assurez votre persévérance, fortifiez votre âme, repoussez le démon, faites votre salut, et ils le font. Si j'étais meilleur, plus fidèle à Notre-Seigneur, je profiterais beaucoup de ces courses à travers le district ; car *je sens*, oui vraiment, je sens la vie chrétienne, l'esprit de foi se développer dans les âmes, je le vois s'épanouir en vertus et en œuvres surnaturelles.

Quelle cause puissante de sanctification que ce contact perpétuel avec le Saint-Esprit, qui daigne agir par le prêtre! Il travaille silencieux et caché, mais se révèle par ses fruits, et

(1) Une religieuse.

quand on sait faire silence, il est possible de saisir ses mouvements intérieurs, comme on entend dans une ruche le bruissement des abeilles. Oui, il me semble qu'en dépit de la grossièreté de nos sens matériels, si nous *auscultions* le cœur d'un bon chrétien pendant son sommeil, nous saisirions au fin fond de son âme calme et reposée ce bruit léger, ce frémissement céleste du Saint-Esprit qui fait là son travail. Vous souvenez-vous du mot de notre vieux Père Depuille (1) : « *Le beau travail du Saint-Esprit.* » Jamais il ne l'interrompt, à moins que nos péchés ne l'obligent à partir, comme un architecte congédié par un propriétaire ruiné abandonne ses plans et laisse sa construction inachevée. Mais une oreille humaine ne saurait percevoir ces bruits divins ; ayons au moins une foi assez vive pour ne pas oublier que le Saint-Esprit est près de nous, en *nous*, et produit ce *beau travail* surnaturel ; travaillons nous-mêmes, par la purification de notre âme, à écarter les obstacles qui gêneraient les opérations du Saint-Esprit. Surtout, ne faisons pas comme un enfant qui s'en irait fourgonner avec un bâton dans la ruche, gardons-nous de laisser entrer en nous le monde, son tumulte et sa dissipation. Pour sauver ce pauvre monde, il faut être si plein, si plein de Notre-Seigneur !

J'espère maintenant qu'il ne me quittera pas ; je le porte partout, surtout quand je dis la messe ; et puis il reste dans mon cœur, si peu que je vaille, si peu que je réponde à ses grâces. Et comment ne pas être fidèle au *divin compagnon ?* Autour de moi tant d'âmes lui sont fermées, il est tant de choses aussi auxquelles il demeure étranger ! N'est-ce pas déjà une récompense de mon sacrifice d'avoir appris par expérience ce que Notre-Seigneur est pour nous, et dans quelle intimité il veut vivre constamment avec nous ?

Vous n'imaginez pas comme notre ministère serait desséchant si nous n'avions pas toujours à notre portée nos *rafraîchissements spirituels*, comme notre milieu nous détournerait

(1) Un saint prêtre de Beauvais, qui a évangélisé toutes les paroisses de ce diocèse, et avait une parole imagée, pittoresque, un peu à la manière du curé d'Ars.

de Notre-Seigneur si nous cessions de le regarder vivant et souriant au fond de notre âme ! Ce qui nous perdrait ici, ce ne seraient pas tant les séductions de cette pauvre société chinoise, mais la sécheresse, la disette des réconfortants, le manque d'air chrétien, l'atmosphère empestée par les saletés que le démon y a répandues. Pour se maintenir, il faut des cordiaux puissants avec lesquels on renouvelle continuellement la vie... Dieu veuille que je ne perde jamais mon petit trésor intérieur, que je sache conserver le goût des choses célestes, et me sanctifier un peu ! Mais que de chemin à faire encore, quelle constance pour recommencer chaque jour, et toute sa vie, le même travail, ou plutôt ce *décrottage* spirituel qui n'est jamais fini ! Il serait si facile d'oublier que c'est là notre besogne principale et centrale : *unum necessarium*, et l'unique nécessaire omis, le reste est inutile, nos efforts sont paralysés, notre action stérile ! Oh ! ma chère Sœur, prenons bien l'esprit et les vues de la foi ; ce qui est pour ce monde seulement n'est que futilité, bagatelle, vanité, rien, néant, — *omnia arbitror ut stercora;* — si vous saviez le latin ! Viendra un jour, au déclin de la jeunesse, où cette idée du néant des choses terrestres se représentera à l'âme, mais avec une force, une tendresse jusque-là inconnue. Tenez, il y a dix ans, je le savais, on me l'avait assez répété pour que j'en fusse persuadé : rien de réel, de sérieux, de bon, que ce qui se rapporte à l'avenir éternel ! Mais j'en étais persuadé en théorie, et il m'a fallu fréquenter un peu le cœur humain, avancer dans la vie, me désenchanter peu à peu de tout ce qui séduit et attire sur la terre, pour sentir ce que jadis je croyais plus ou moins vaguement sur la foi d'autrui.

Ici, quel spectacle navrant ! De vraies fourmilières de gens qui perdent leur âme, et en se donnant un mal ! Il n'y a dans leur vie ni joie, ni plaisir, ni jouissance, ni affection, absolument rien, rien de rien, qui vaille la peine d'un regard. Le démon est terriblement puissant pour se faire adorer en exigeant tant de sacrifices. Au moins nos chrétiens, avec leurs espérances éternelles, ont déjà, dans leur cœur et leur famille,

une petite part de paix, de calme, de repos, qui compense leurs misères quotidiennes. Mais quel ouvrage, mon Dieu, donne la vie chrétienne à ces pauvres populations ; et avoir à notre disposition si peu de ressources ! Pourtant, l'œuvre se fait, la foi se répand, n'est-ce pas un miracle, un vrai miracle ? Tout intérieur, c'est vrai ; un incrédule, même un chrétien vulgaire, aurait beau jeu à le nier, mais je sais à qui j'écris et vous me comprenez. Pour moi qui le constate journellement, il est plus frappant, plus admirable, plus surnaturel que n'importe quelles guérisons ou résurrections de corps. Voilà de pauvres âmes qui ont *vécu mortes*, sont restées étrangères à toute pensée, je ne dirai pas élevée, mais simplement humaine, abruties, bestialisées depuis leur origine ; vous jetez en elles la petite étincelle de la foi, elle couve sous la cendre, et soudain la chaleur et la lumière se produisent ; vous voyez, vous suivez le progrès de l'Évangile qui envahit les âmes, les familles, la contrée. Au commencement, la foi est faible, très faible, on se demande si elle existe ; après quelques années, vous la sentez, vous la *palpez*. Si j'avais les moyens nécessaires, j'irais planter ma tente en plein pays païen, j'essaierais d'y fonder de nouvelles stations en semant ainsi la graine de l'Évangile ; une fois semée quelque part, elle germe : rappelez-vous la parabole du semeur (1),— mais encore faut-il vivre, et chez les païens il faut se nourrir soi-même. Pourtant, j'ai de grands projets : j'entreprends la conquête d'une province qui n'a pas encore eu de missionnaire, j'y pénétrerai et tâcherai d'y prendre pied ; il serait possible que, dans un an, elle devînt mon district ; jugez de mon bonheur ! Mais j'ai la *suette* en pensant à tout ce qu'il me faudrait en argent, objets de piété, livres de doctrine, etc.....

Quand nous parlons de conversions nombreuses en Chine, peut-être vous figurez-vous des néophytes pleins de zèle contre leurs anciennes superstitions, de dévouement pour l'Église,

(1) Matth., XIII, 4; Marc, IV,1; Luc, VIII, 4. Les lettres du Père Aubry sont l'explication la plus saisissante de ces passages de l'Évangile.

prêts à verser leur sang pour la foi, enfin dans la fleur d'une ferveur qui ne pourra plus que diminuer. Hélas! ce n'est pas tout-à-fait cela; la seule chose que j'aie remarquée, c'est que les convertis se moquent volontiers de leurs anciennes superstitions; le seul fait de se déclarer chrétiens les a éclairés sur la bêtise du paganisme; ils veulent aussi donner au Père et à leurs nouveaux frères ce signe de la sincérité de leur conversion. A part cela, un nouveau chrétien est un homme qui a fait acte public d'adhésion à notre religion et jeté au feu ses idoles, rien de plus; sans doute, la grâce divine aidant, il cherchera à justifier devant sa conscience la démarche qu'il a faite; à la longue, la foi et la pratique viendront, mais, pour le moment, ni l'une ni l'autre n'existent encore.

Il a entendu parler de la religion chrétienne comme d'une association quelconque; — ces associations, fondées sur des raisons d'intérêt, de commerce, de politique ou de religion, abondent en Chine, et recrutent beaucoup de membres; — attiré par des motifs de curiosité, il s'est dit: « Tiens, si j'entrais dans cette religion-là? » Les neuf dixièmes des gens qui ont eu ce premier mouvement, venant ensuite à apprendre que notre association diffère des autres et entraîne pas mal d'obligations morales, se rétractent et refusent de prendre aucun engagement; peut-être y reviendront-ils; pour le moment, ils trouvent la chose trop dure.

Quelques-uns ne reculent pas devant l'engagement qui leur est demandé, mais la plupart ne le prennent pas au sérieux; ils croient que c'est une manière de dire, comme leurs dictons chinois qui recommandent de *faire le bien*, sans rien préciser. Cependant mon homme a *adoré*, il est pris au trébuchet; il pourra se dédire, renoncer à la foi — cela arrive — mais c'est un mauvais vernis; on a son nom dans le cahier des *Pères*; les chrétiens et les *Pères* vous ennuient de leurs sommations périodiques; et puis ce n'était pas la peine de se mettre à dos les autres païens en *adorant*. Donc on persévère assez généralement, sauf à réfléchir encore.

J'arrive chez ce nouveau chrétien. Je trouve un homme content de me recevoir, parce que c'est un honneur, mais païen dans ses pensées, ses paroles, ses habitudes, dans sa vie entière. Il ne croit à rien de ce que je viens lui dire, ou plutôt, ayant à peine entendu parler de nos croyances, il n'en pense rien, et le nom de *Religion du Seigneur du Ciel* représente à son esprit quelque chose de très vague, une de ces religions banales et de convention si communes en Chine, dans lesquelles chacun se taille à sa convenance un dogme, une morale et une liturgie. Pourtant, une chose l'a frappé : dans cette religion, il y a des *Pères*, — les chrétiens appellent leurs prêtres les pères et les mères de l'âme; — on les respecte comme les envoyés de Dieu, on leur obéit. Voyez-vous la *visibilité de l'Église*, et comme c'est toujours là ce qui entre d'abord dans les intelligences ? « *Non potest civitas abscondi.* » Il sait aussi que ma religion n'est pas nouvelle, qu'elle est répandue par toute la Chine et dans les *dix mille royaumes de la terre ;* cette considération est encore une de celles qui font impression et sur lesquelles *l'idée chinoise* se rencontre avec *l'idée catholique.* A tout ce que je lui dirai, mon brave homme répondra : « Oui, oui, oui, » en regardant en l'air, ~~en se nettoyant l'oreille ou le nez~~, en ajustant le bonnet de son enfant, ~~en poursuivant une puce~~, en se grattant la tête, en débourrant sa pipe, en cherchant enfin à se donner une contenance ; la politesse, le respect qu'il a pour moi, sans savoir au juste pourquoi, demandent qu'il réponde : « Oui, oui, oui, » à moins qu'il ne s'exclame à la chinoise, avec une affectation ridicule d'enthousiasme à froid, sur l'excellence de ma doctrine, quitte à partir l'instant d'après fort tranquillement et de l'air le plus profondément indifférent du monde.

Je ne me contenterai pas de ces exclamations et de ces « oui » absolument insignifiants; j'insisterai, j'arriverai à dire : « Mais sais-tu que c'est vrai tout cela ? Ce n'est pas comme les bêtises de tes bonzes, qu'on répète à heures fixes sans en croire un mot, et en pensant à autre chose. Les articles de

notre foi, il faut les croire, les croire dans ton cœur, les croire si bien que tu sois prêt à mourir plutôt que d'y renoncer ; notre foi oblige à des vertus, tu devras les pratiquer coûte que coûte ; et figure-toi ceci : le Seigneur du Ciel est partout, il voit tout, même tes pensées ; il te récompensera ou te punira selon ton mérite et la sincérité de ta foi ; il y a un Ciel et un enfer, et tu ne peux aller au Ciel qu'en croyant et en pratiquant ! »

Cette théorie lui semblera bien drôle, en contradiction avec l'idée qu'il s'était faite de notre religion ; ces doctrines sont absolument nouvelles et étranges pour lui.

Est-ce ébouriffant aussi une religion qui demande à être prise au sérieux à l'exclusion de toute autre, une doctrine qui doit être, non pas débitée en maximes banales, écrites sur les colonnes des pagodes et les portes des maisons, pour satisfaire le coup d'œil ou exercer la sagacité des lettrés, mais positivement crue dans le cœur et mise en pratique ! Voilà qui est contraire à la sagesse de Confucius et à la civilisation chinoise !

Mon pauvre homme en sera tout pensif et se dira : « Tiens ! si j'avais su, je n'aurais pas embrassé une religion si bizarre ! On me l'avait bien dit, ces chrétiens sont des gens autrement que les autres, comment ~~diable~~ ai-je été me fourrer dans un pareil guêpier ? » Toutefois, ce serait ridicule de se dédire si vite; d'ailleurs, il y a là tout de même des problèmes qui attirent l'âme par leur importance, et réveillent en elle je ne sais quels sentiments endormis depuis longtemps, *depuis toujours*. L'homme conclut : « Enfin, essayons un peu ; c'est trop drôle ; d'ici à quelque temps, si ça ne me va pas, je m'en retirerai sans tapage. »

Notez que l'on trouve des chrétiens baptisés depuis des années chez qui ces étonnements n'ont pas entièrement cessé; le fait ne se remarque jamais pour les fidèles baptisés dès leur petite enfance. Quant à mon nouveau chrétien, je resterai quelques jours chez lui ; il continuera à se montrer poli ; à

mon départ, il sera un peu plus habitué à nos idées chrétiennes, saura faire le signe de la croix, réciter le *Pater* et l'*Ave ;* il promettra de persévérer, d'apprendre la doctrine et de prier; une prière qui s'adresse à un Dieu vivant, capable de l'entendre et de l'exaucer, quel renversement des idées chinoises ! Aussi, moi parti, mon homme commencera par laisser de côté prières et tout, ne croira plus à rien, et sera fortement tenté de nous abandonner. Quelques jours après, il aura des doutes, reviendra à notre doctrine, abandonnera de nouveau tout examen et toute pratique, s'y remettra par intermittences, habituera petit à petit son intelligence à nos idées, les prendra au sérieux; précisément parce qu'elles sont *radicales*, elles ont réveillé sa conscience, et sa conscience avoue qu'une religion qui n'exige pas ces efforts et ces sacrifices n'est pas la vraie, que ses superstitions d'autrefois étaient stupides, qu'il a vécu dans les ténèbres ; il entrevoit enfin comme l'aurore de la lumière.

Bientôt le soleil aura déchiré et emporté les nuages, et à mon retour, dans un an, je trouverai un chrétien : il me recevra avec ce regard et ce sourire auxquels il est impossible de se tromper, je sentirai la foi dans son âme, je la verrai sur son visage, dans ses yeux, je la *palperai* comme la chair sous la peau (1) ; je le baptiserai, lui et ses enfants, et il me convertira d'autres païens.

Telle est l'histoire du nouveau chrétien qui persévère. Beaucoup en arrivent à ce point, et voilà ce que j'appelle le miracle, le grand miracle du bon Dieu.

(1) Mgr Vérolle disait toujours : « La foi chez ces gens-là, quand elle est venue, ça se palpe ! »

LETTRE XXIV.

Ou-Fong-Tchouang, 11 décembre 1877.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

VOUS venez de célébrer les noces d'argent de votre sacerdoce, et votre cinquantaine d'âge ; que ne le disiez-vous ! je n'aurais pas manqué de me joindre à vos amis pour crier bien fort : *Ad multos annos*, et souhaiter à votre ministère plus de fruits encore dans l'avenir que par le passé.

Cinquante ans ! vous seriez le troisième de notre mission, on vous appellerait un *Vieux ;* mais là-bas vous êtes encore du jeune clergé, au moins de ce que le Père Depuille (1) appelait *la seconde jeunesse ;* pour lui, on entrait dans la troisième à soixante-dix ans. C'est vrai, pour les prêtres il n'est pas de vieillesse ; plus nous avançons vers l'éternité, plus nous sommes jeunes ; nous le disons chaque matin au pied de l'autel, — *Introibo... ad Deum qui lætificat juventutem meam ;* — de fait, l'éternité est la vraie vie, la mort la vraie naissance ; la décrépitude est celle du péché mortel, et nous en sommes délivrés par *état.*

Vingt-cinq ans de sacerdoce, sûr, je n'atteindrai pas en Chine un pareil chiffre ; si j'arrivais jusque-là, attendez-moi tout de même pour mourir ; vous me ferez un bout de purgatoire, et nous serons de la même fournée pour entrer dans la patrie : *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni !* Oh ! oui, certainement Notre-Seigneur, à la gloire de qui nous tra-

(1) Voir la note, page 219.

vaillons sur cette pauvre petite planète, lavera nos robes dans ce bienheureux sang, et nous régnerons avec lui : *Veni, Domine Jesu. — Etiam venio citò !* Hélas, nous n'avons pas beaucoup d'œuvres, au moins nous avons de bons désirs ; et, au jugement de l'infinie miséricorde de Jésus, c'est encore de la bonne monnaie pour acheter le Ciel.

Sur vos vingt-cinq ans de sacerdoce, je vous ai pris bien des journées ; il y a vingt-deux ans que vous me *travaillez le cuir*, vingt-deux ans que vous m'avez fait connaître le bon Dieu au catéchisme, vingt-deux ans que vous m'avez donné cette chère grammaire latine, vous en souvenez-vous ? Comme nous vieillissons ! J'ai trente-trois ans passés, et n'ai encore rien fait ; — des rêves, des projets, quoi de réel et de sérieux ? Si jamais je vous revoyais, je vous trouverais tout blanc, et je serais moi-même bien passé de mode ; mais, un jour, Dieu renouvellera notre jeunesse. Dites donc, aurons-nous des histoires à nous raconter, et des questions à nous faire ! Et si par hasard nous nous retrouvions sur la terre, en attendant celle du Ciel, cette réunion-là serait fameusement joyeuse. Je ne pousse pas l'affectation du détachement jusqu'à en repousser l'espérance. Au contraire, les affections légitimes sanctifiées par la foi sont bénies de Dieu, et j'ai toujours eu en horreur cette austérité barbare qui arrache tout, même ce que Dieu a planté. Je m'arrête... On deviendrait philosophe dans ce voleur de pays, à force de se trouver en face d'une foule de choses qui font penser !

Vos alarmes sur la persévérance de vos enfants de première communion sont trop justifiées. Comme vous dites, « connaissant le milieu où ils vivent, le courant qui les entraîne et le passé de ceux qui les ont précédés, il est impossible de compter sur eux pour l'avenir. » La perspective est désolante, le travail bien dur. Dire pourtant que notre peuple français, grâce à votre labeur en apparence stérile, grâce à vos sueurs et à vos larmes surtout, reste l'espérance de l'Église, la pépinière du sacerdoce, des ordres religieux, un des foyers de l'apostolat,

l'appui et l'appoint nécessaire de toutes les bonnes œuvres.

Allez, elle sera belle, la récompense d'un curé qui travaille, à l'heure présente, à conserver le règne de Dieu dans quelques bonnes âmes. Songez donc, le *ciel des prêtres !*

Ma tournée d'automne vient de se terminer heureusement par l'ouverture de plusieurs stations ; si elles comptent peu de chrétiens dans le présent, elles offrent des espérances pour l'avenir. Ainsi vont les affaires en Chine, et, quand nous nous établissons quelque part, n'eussions-nous là qu'une famille, à la longue il se détache de la masse païenne des recrues qui grossissent le petit troupeau des élus. N'est-ce pas le contraire dans nos pauvres campagnes du diocèse de Beauvais, où la masse fidèle diminue d'année en année par la mort des vieux et l'apostasie pratique des jeunes ?

Voici ma manière de procéder à notre recrutement. Je suppose un endroit où le missionnaire n'a pas encore stationné : il n'y a qu'une famille récemment convertie ; j'arrive, je m'installe dans le petit coin qui m'est préparé, puis j'inscris les noms. Ordinairement, quand le mari a *adoré*, la femme ~~fait la bête et~~ s'obstine à rester païenne. J'exhorte, je fais exhorter ; rien ! Ces têtes sont partout les mêmes, — preuve encore de l'unité de la race humaine ; — mais au moment où l'on ne s'occupe plus de la récalcitrante, elle vient *adorer;* c'est fini, tout ira bien. Parfois, il faut attendre un an, souvent plus, pour que madame se décide. Il est rare qu'elle ne se décide pas, je n'ai encore vu qu'un exemple d'une obstination absolument indomptable. Après avoir fait connaissance avec la famille qui me reçoit, dès le lendemain, je me renseigne sur les familles païennes des environs : leur nombre, leur nom, si elles ont une bonne réputation, si elles ne présentent à la foi aucun obstacle, comme serait l'abus de l'opium, ~~la polygamie~~, des procès injustes, une part active dans les dernières persécutions, une inimitié contre les chrétiens. Celles sur qui je crois pouvoir fonder des espérances, je les fais inviter à venir entendre la doctrine. Il vient une ou deux personnes, cinq ou six, quelque-

fois une dizaine. On exhorte, on presse, on fait valoir toutes les raisons. Pas un auditeur qui ne dise : La doctrine est excellente ; mais ceci, mais cela ! Quelques-uns promettent, par politesse, et sans avoir la moindre envie de tenir leur parole, qu'ils *adoreront* l'an prochain. Il peut arriver que, déjà en cette première visite, on obtienne deux ou trois adorations, jamais davantage ; il faut attendre que les esprits s'habituent à l'idée d'embrasser la foi chrétienne, et aussi que les grâces de Dieu qui découlent du saint sacrifice de la messe célébré là, aient produit leur effet.

Dans les stations précédemment établies, on baptise les petits enfants des chrétiens, — les enfants au-dessus de sept ans ; — on instruit, on éclaire sur tel ou tel défaut qui reste à corriger, on apprend à prier, à garder les lois de l'Église, on donne un calendrier de l'année ecclésiastique, un petit livre de prières et de doctrine, quelque image pour afficher à la place du Bouddha détrôné, des médailles, force conseils, bien entendu, cela ne coûte rien, on reste quatre ou cinq jours, et en voilà pour un an.

Je viens de revoir à Hong-Kiang les trois enfants que je vous ai présentés autrefois (1) ; ils ont grandi. L'un d'eux, déjà baptisé, et à qui j'avais reproché de ne pas savoir sa doctrine, a fait de grands progrès ; les deux autres ne savaient absolument rien à ma dernière visite ; ils savent maintenant leurs prières et un peu de doctrine , la foi est venue. Je recule cependant leur baptême, moins à cause d'eux qu'à cause de leurs parents; nous éprouvons un an au moins les catéchumènes adultes, et la foi est plus lente à venir chez les grandes personnes que chez les enfants, dont le diable n'a pas eu le temps de corrompre l'intelligence ; ils ont encore *cette âme naturellement chrétienne* (2) que même les Chinois reçoivent du bon Dieu ; il faut la sagesse de Confucius pour l'étouffer, et elle n'y parvient complètement que chez les lettrés, farcis de ses maximes banales.

(1) Voir page 176.
(2) Tertullien.

Il y a neuf mois, je vous écrivais de Hong-Kiang que j'allais faire des promenades sur la montagne avec mes enfants, et que les petits païens regardaient d'un œil d'envie. Cette année, la veille de son immaculée conception, la Sainte Vierge m'a fait cadeau d'une famille de huit personnes, que j'avais inutilement attaquée à ma précédente visite ; et justement, dans cette famille, il y a trois petits garçons qui ont paru fort contents de devenir chrétiens. Le christianisme plaît naturellement aux enfants, et le missionnaire est leur ami. Quelques autres recrues me sont venues encore, et le troupeau s'est trouvé augmenté pour fêter la Sainte Vierge ; et puis on a jeté d'autres semences aux environs. Mon pauvre petit simplet boîteux prie et apprend très bien, il a bonne mémoire, est fort gentil sous ses loques ; mais la plaie de sa jambe devient horrible, je l'emmène pour lui faire subir un traitement à Tsen-Y.

Encore un souvenir de ma station à Hong-Kiang : un jour je suis appelé près d'un malade, à plusieurs kilomètres du village; j'y vais par un temps affreux et des chemins impraticables ; le maître de la maison se cache pour échapper à ma présence et à mes exhortations. Le lendemain, suivant pour m'en revenir un sentier étroit et glissant au-dessus d'une rizière, ma mule tomba à la renverse, et nous avons dégringolé d'une hauteur de trois mètres dans la boue. J'étais frais, mais pas fier ! Je vais me laver et sécher dans une maison païenne, puis rentrer à Hong-Kiang. L'aventure fit dans le pays un bruit salutaire ; mon hôte de la veille vint faire sa soumission, se convertit vraiment et voulut me recevoir chez lui ; m'y voici pour quelques jours.

Ce chrétien, baptisé depuis huit ans, devenu apostat un mois après son baptême par suite d'une persécution, s'était marié le jour de sa conversion ; sa femme n'est pas morte, mais il a pris ce qu'en chinois on nomme une *petite femme*, chose très acceptée par les mœurs du pays ; je le croyais disposé à la renvoyer : pas du tout, elle est encore chez lui, avec

la *grande femme ;* même elle dirige l'administration de la maison, et il est à craindre que le maître ne veuille pas se débarrasser d'elle ; il n'a pas l'air de se douter de l'irrégularité d'une pareille situation, et paraît sincère dans son désir de retour ; la *petite femme* fait du zèle et veut se convertir elle aussi ; enfin j'espère une solution satisfaisante. Vous avez là un échantillon des jolies choses que nous trouvons chez ces apostats devenus heureusement très rares au Kouy-Tchéou. Quant à cette irrégularité matrimoniale, elle est commune chez les païens ; les riches, les mandarins, ont jusqu'à cinq et six femmes. Il faut avoir un fond d'idées chrétiennes pour en être choqué.

Ce matin, pendant ma messe, une pluie abondante vint inonder le pauvre hangar où je suis installé ; aussitôt les chrétiens de se précipiter et de bousculer tout, pour sauver du naufrage mes ornements et mes effets ; il faut voir leur empressement à rendre au Père quelque petit service matériel ! Allez, ils sont plus forts là-dessus que sur la vie intérieure. Tout ce qu'on peut obtenir d'eux, c'est la simplicité, la droiture du cœur, l'esprit de foi ; on y arrive, au moins pour quelques-uns. Je leur disais ce matin : « Voyez, il y a trente-cinq ans, le Kouy-Tchéou comptait à peine douze cents chrétiens, toujours sous le coup ou la menace des persécutions ; pas un seul missionnaire pour la province ; c'était un prêtre du Se-Tchouan qui venait chaque année,— et encore — faire la tournée et administrer les sacrements. Et les chrétiens de ce temps-là étaient des saints ; on se plaignait de la pénurie des prêtres, on disait : Si nous en avions, tout irait mieux, les fidèles seraient meilleurs et plus nombreux. Aujourd'hui, nous sommes vingt missionnaires, le nombre des chrétiens a augmenté, c'est vrai, mais la qualité ? » — Nos chrétiens conviennent qu'ils ne valent pas leurs pères ; je crois cependant que la vie spirituelle n'a jamais eu beaucoup de racines dans ce pauvre sol trop superficiel et hérissé d'épines, nous ne pouvons pas lui demander plus qu'il ne peut donner sous peine de fausser notre tra-

vail. La nature est un canevas sur lequel l'homme travaille avec la grâce pour aiguille, mais il faut suivre le dessin tracé par Dieu. Dites-moi si vous ne trouvez pas quelquefois, parmi vos fidèles, des âmes dont vous dites : « Celle-ci peut se sanctifier, puisque tout le monde le peut, mais pour faire grand' chose, non, ce n'est pas cela, il n'y a pas l'étoffe voulue. » Eh bien, voilà le Chinois. Il faut travailler lentement, préparer de loin des générations chrétiennes, se contenter de peu et de porter son fruit... *dans la patience !* (1)

Je me suis bien réjoui de votre voyage *au pays*, et de votre visite à l'église et aux tombes qui nous sont chères. Notre pauvre Orrouy ! Quand vous y retournerez, baisez pour moi la terre, à chaque pas que vous y ferez ; dites à chaque maison, à chaque arbre, à chaque pierre, à chaque grain de poussière : « Là-bas, au fin fond de la Chine, il est un missionnaire qui se souvient de vous, vous aime, et ne pense jamais à vous sans que ses yeux se mouillent de larmes. » Du reste, j'ai apporté et j'ai ici une petite boîte pleine de terre recueillie sur nos chères tombes ; je l'ouvre de temps en temps, surtout quand j'ai de la misère. Si jamais je revenais en France, il me faudrait *les yeux intérieurs du cœur* pour reconnaître notre vieille église sous ses belles restaurations ! Mais ma droite périra, et ma langue glacée s'attachera à mon palais, avant que j'oublie Orrouy, son clocher, et nos bons amis groupés alentour, *si non meminero tuî, Jerusalem !* Souvent, bien souvent, ma pensée et mon cœur font leur pèlerinage à notre Jérusalem.

Je partage votre émotion de voir la tombe de votre chère mère toujours entretenue ; cela vous décidera, j'espère, à la laisser à Orrouy. Est-ce esprit de contradiction ? Je n'aime pas beaucoup tout le train qu'on fait pour transporter les morts... nos restes sont si peu de chose ! Vous me direz que je ne suis pas compétent dans la question, moi qui serai planté pour reverdir sur une de nos pauvres montagnes où je n'aurai

(1) Luc., VIII, 15.

pas le voisinage d'une tombe amie, et encore ! il pourra se faire que les loups ou les panthères me croquent, que les Chinois me jettent à l'eau, ou écrasent mon cadavre dans une échauffourée. Depuis deux ans, j'ai pris mon parti et suis là-dessus de la dernière indifférence ; autant je désire être réuni là-haut à tous ceux que j'aime, autant je suis content de faire le sacrifice de cette consolation humaine.

LETTRE XXV.

Ou-Fong-Tchouang, le 12 décembre 1877.

MON CHER AUGUSTE,

TU viens de terminer le traité *de l'Église ;* il serait bon de continuer par le traité de la *Tradition* du Père Franzelin (1). Cette étude de *l'Église et de la Tradition*, puisée aux bonnes sources, est faite pour prémunir le prêtre contre les préjugés qui fourmillent dans les journaux, brochures et livres du temps présent, et composent ce bagage de principes malsains appelés les *idées modernes*. C'est maintenant qu'il faut lire les paragraphes du Syllabus consacrés aux rapports de l'Église et de l'État ou aux droits de l'Église ; sans oublier M. de Maistre, son livre *du Pape*, sa *Lettre à une Dame russe sur la nature et les effets du schisme*, et sa *Lettre sur la maxime qu'un honnête homme ne doit pas changer de religion*. Ces écrits sont à méditer, à copier, à savoir par cœur ; ils sont pleins de principes développés dans un style *empoignant*, et se rapportent autant au traité de la religion qu'à celui de l'Église.

M. de Maistre a traité les questions de *l'autorité de l'Église* avec une solidité admirable, et tout-à-fait *à la française*, sous une forme vive, saisissante, courte, avec un bon sens exquis ; il faudra te nourrir de sa lecture.

Étudie le traité *de l'Église*, non pour savoir beaucoup de textes par cœur, mais de manière à bien comprendre la nature de l'Église : comment elle est *une société enseignante;* quel rôle

(1) Son Éminence le Cardinal Franzelin, S. J., fut l'un des professeurs du P. Aubry au collége romain.

y joue la vérité pour aboutir à la formation du chrétien par la foi ; comment elle est tout imprégnée de la sève surnaturelle qui s'y montre partout, agit partout, produit toutes les vertus, toutes les œuvres, tous les dévouements ; quelle est l'organisation hiérarchique et la forme sociale que Notre-Seigneur a données à la société chrétienne qu'il fondait *super fundamentum apostolorum ;* comment le principe d'autorité y régit tout ; comment ce traité de l'Église, formant ce qu'on pourrait appeler la *théologie extrinsèque*, se rapporte, se relie aux traités de la *théologie intrinsèque.* Ainsi le traité de l'Église se relie au traité du surnaturel, en ce que l'Église a reçu le dépôt de la grâce, la charge de la distribuer et de former la société des hommes régénérés par elle, c'est-à-dire le corps mystique de Jésus-Christ ; dans ce sens l'Église est la *continuation, le prolongement de l'incarnation.* Ce lien entre l'Église, le surnaturel et l'incarnation, c'est chez M[gr] Berteaud que je l'ai trouvé le mieux formulé ; il a là-dessus des pages sans égales (1).

..... Fais beaucoup de théologie, lis et étudie, mais à fond et sérieusement, les livres de bonne doctrine ; amasse des idées, élève et agrandis ton esprit ; deviens un *homme de principes ;* mets-toi bien vite en mesure de suivre ce *beau travail de doctrine* (2) qui se fait en Europe : il est le fond, la partie essentielle de toutes les questions scientifiques et sociales, de toutes les querelles qui agitent la société (3), et surtout de la régénération qui se prépare, je le crois plus que jamais. C'est le clergé qui sauvera la France, mais il lui faudra *le temps*, la doctrine, et une multitude d'efforts de détail. Travaillons donc, travaillons comme si l'œuvre entière dépendait de chacun de nous en particulier......

Tu me parles de ce pauvre X*** Certainement, à moins de raisons sérieuses et d'une claire vue de son illusion, il ne faut pas empêcher un jeune homme qui, ambitionnant le sacerdoce, veut essayer de l'embrasser sous une forme un peu plus

(1) Œuvres pastorales de Mgr Berteaud, évêque de Tulle (1 vol. in-8, Tolra).
(2) *Doctrine* entendu ici dans le sens de *théologie.*
(3) Au fond de tout, disait le *logicien* Proud'hon, il y a une question de théologie.

complète et de se jeter dans le *radicalisme* en se donnant à quelque famille sacerdotale où le sacrifice de soi, le dévouement aux autres, et l'union à Dieu par la vie intérieure, soient praticables! *Si vis perfectus esse....* La guerre faite en France à ce qu'on appelle les *vocations spéciales*, la réputation d'*extra-ordinaires* qu'on est parvenu à leur donner, sont un des attentats de l'esprit du temps contre l'Évangile. Un jeune homme qui prend cette direction est-il donc perdu pour l'Église, ou même pour la France ? Et puis, l'expérience ne montre-t-elle pas que, pour lui-même, c'est une grande chance d'échapper à cette fatale obligation où nous sommes tous en France, de mener un genre de vie presque semblable à celui du monde: *tempus breve est, reliquum est ut qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur*, **præterit enim figura hujus mundi**; ce n'est qu'une figure et ça passe, ce n'est même pas une réalité passagère. Par la vie religieuse on est tiré *de la vie, des idées bourgeoises* dans lesquelles il est impossible de ne pas chopper un peu. Il est plus facile d'être radical que de se tenir entre les exigences de l'immolation sacerdotale et les tendances à vivre bourgeoisement, — comme des épiciers en retraite, suivant le mot de l'abbé Mullois. — « Allez, mon vieux, me disait un de mes amis, quand je lui appris ma détermination, il est encore plus sûr d'opérer son salut en bloc qu'en détail. »

Le radicalisme ou la *défroque*, pas de milieu ! Le danger le plus difficile à éviter et sur lequel on se fait le plus facilement illusion, c'est, en transigeant avec le monde, de perdre son feu, son esprit sacerdotal. Aussi, quand j'apprends qu'un jeune homme s'est jeté dans la *Jésuitière* ou ailleurs, je me mets à crier de toutes mes forces : « Encore un de sauvé ! Vive la joie ! »

Je refais tous les jours l'expérience que j'ai souvent faite en France de la nécessité de l'instruction religieuse ; ici, comme en France, comme partout, *c'est une loi ;* la fidélité au devoir, la délicatesse de la conscience, la vie chrétienne, la mort sainte, tout cela est en proportion de l'instruction reçue. Ici je ne

cesse de dire : Instruisez vos enfants, instruisez-les le plus tôt possible ; quand un enfant a trois ans, il doit savoir le signe de la croix, et quelque petite prière ; à mesure qu'il grandit, il en apprend davantage ; à sept ans, il récite les prières du matin et du soir, il aborde les prières de la messe et le catéchisme. La chose est difficile, je l'avoue, et on dépense chaque année bien de la salive pour forcer les parents à s'en occuper eux-mêmes, un peu activement du moins ; mais ce que nous obtenons sous ce rapport est encore un miracle, en comparaison du peu que vous obtenez vous-mêmes dans vos paroisses. En Chine au moins, le respect humain n'existe pas, la prière se *chante* chaque jour en commun ; aussi les neuf dixièmes de nos chrétiens ne manquent jamais à leurs prières ni au chapelet le soir. Les hommes causent entre eux religion, se demandent des éclaircissements sur la doctrine, des renseignement sur tel ou tel péché, tout naturellement, comme on parle d'affaires temporelles. N'est-ce pas tout simple aussi, et n'est-il pas ridicule qu'en France ces sujets de conversation soient systématiquement écartés ? Instruis bien tes enfants, et ils finiront par faire leur salut. Sans doute, comme la plupart des curés de nos pauvres diocèses des environs de Paris, tu auras cette douleur de les voir déserter l'Église au plus vite, délaisser les pratiques chrétiennes, pour être plus libres dans leurs plaisirs ; mais tu auras mis en eux un fonds de foi et de conscience, un souvenir qui résistera aux entraînements d'une vie coupable, et finira par l'emporter plus tard, ne serait-ce qu'à la mort...

Adieu ! je suis toujours heureux et content ; les œuvres marchent, la besogne est immense, on n'en fera jamais le quart ni le centième, mais on tape *dans le tas*. Ah ! si seulement vingt bons enfants de l'Oise venaient me rejoindre !

LETTRE XXVI.

Tsen-Y-Fou, le 20 janvier 1878.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

REVENU de la visite de nos chrétientés de l'Est, j'ai ramené l'enfant boîteux dont vous savez l'histoire (1). Je voudrais essayer de guérir sa jambe, mais mon art et mes remèdes n'ont guère eu de succès encore. En attendant, le pauvre petit continue à apprendre le catéchisme et les prières ; je le baptiserai avant de le renvoyer garder ses buffles.

Les Chinois ont des plaies affreuses; ils ne les lavent jamais, les couvrent d'emplâtres de plantes souvent vénéneuses; jugez comme c'est beau à regarder, et agréable à sentir ! D'autre part, la chirurgie leur est inconnue, jamais une amputation ni une incision; il faut traîner son mal toute sa vie et en mourir. Aussi ai-je déjà vu des choses !..... Leur seul souvenir me soulève le cœur...... Si je vous parlais d'un vieux bonhomme de Hong-Kiang dont la main et l'avant-bras ne sont qu'une pourriture *coulante* et puante ! Il est là près de moi, se confessant, son pauvre bras sous mon nez; le pus coule, il l'étanche de l'autre main et essuie ses doigts aux pieds de ma table ; et l'instant d'après on m'apporte à manger ! Je croyais que c'en était ! Que d'aventures du même genre ! C'est notre pain quotidien. Les Chinois ont la saleté infuse. O belles petites tables de nos presbytères français, à la nappe blanche, aux serviettes de neige, aux assiettes reluisantes, au pain croustillant et doré, où êtes-vous ?

(1) Voir page 177.

Durant cette dernière tournée, le fort de mon travail était à Ou-Fong-Tchouang, noyau de nos chrétientés de l'Est, sorte de canton autour duquel se groupent des villages où nos fidèles se trouvent épars. J'ai rayonné autour de Ou-Fong-Tchouang, logeant dans plusieurs villages, établissant quatre stations nouvelles ; l'an-prochain, il y en aura certainement une cinquième, probablement une sixième. Il faudrait que ceux des curés du diocèse de Beauvais qui n'ont plus l'espoir de rien faire chez eux, vinssent nous aider; je leur promets de la besogne !

Nous avons, en effet, beaucoup de chrétiens dans ce canton, mais de toutes les catégories : un petit troupeau de *bons* qui va grossissant à la longue ; des médiocres et des titubants, beaucoup ; des suspects et des mauvais, quelques-uns ; pas mal de nouveaux païens récemment convertis, ou apostats revenus dont il est encore impossible de connaître les dispositions. A part les bons, tous donnent beaucoup de tracas au missionnaire qui les visite; ils exercent de plus d'une manière sa patience, son tact, sa sagacité. Dès que nous arrivons dans une station, la plupart viennent nous voir ; des nouveaux se font tirer l'oreille et ne paraissent pas le premier jour. On patiente jusqu'au lendemain, puis on les fait avertir par les gens de leur voisinage ou de leur famille ; quelques-uns se décident. Alors on les remonte, on les exhorte, on les gronde on les tarabusque, selon le caractère et la conduite de chacun. Reste une queue de retardataires et de suspects qui ne se rendent pas. A ceux-là on envoie un catéchiste, parfois le missionnaire va les trouver lui-même, *argue, obsecra !* Presque toujours il obtient un résultat, une petite amélioration, au moins la promesse de mieux faire, l'adoration de la femme qui, restée païenne, empêchait *le bourgeois* de prier, de s'instruire et de progresser dans la foi. Les chrétiens baptisés qui se reconnaissent chrétiens, se confessent tous, il faut bien presser celui-ci ou celui-là, enfin personne ne s'y refuse pourtant.

J'ai eu pas mal de nouvelles recrues ; elles arrivent avec des vices, des situations matrimoniales irrégulières, des raisons très profanes de se convertir : *argue, obsecra !* On tire d'eux ce qu'on peut, plus tard se fera le triage. Je recommande surtout l'instruction des enfants ; oh ! que c'est donc grave et décisif, plus important qu'en France, où même l'enfant bien élevé se pervertit ; ici l'enfant bien élevé persévère ordinairement. J'ai constaté de l'amélioration dans plusieurs familles depuis ma première visite ; quelques nouveaux chrétiens ont *pris la foi ;* une famille assez nombreuse, où la mère seule était fervente, sait aujourd'hui et récite les prières, est complètement engagée sur la bonne voie. Quelle joie de découvrir ces progrès et de pouvoir dire à mes enfants : « A la bonne heure ! Vous n'avez qu'à persévérer ! » Plus d'inquiétude pour le *Père.*

Vous ai-je parlé des apostats de ces stations ? Ils avaient été baptisés en 1868, trop vite, et pas assez instruits. En 1869, la persécution se déclare ; pour l'éviter, ces malheureux sont revenus à Bouddha. Déjà j'avais obtenu en mars 1877 quelques retours ; cette année, je visitais Ou-Fong-Tchouang, muni de la liste complète des apostats, décidé à faire l'impossible pour les ramener, d'abord à les voir, à savoir au juste ce qu'ils sont, à tirer au clair leurs projets, leurs intentions. Quelle besogne pénible par moments ! Mais aussi quelle utilité, et, plusieurs mois après, quels fruits ! Beaucoup de ces apostats m'ont parlé, une douzaine m'ont promis d'être fidèles, et j'ai bon espoir pour l'an prochain. Le jour de Noël, la visite touchait à son terme lorsque se présentèrent deux frères d'une soixantaine d'années, anciens chrétiens, apostats, eux aussi, depuis la persécution, chacun père de quatre fils également baptisés et apostats, ceux-ci mariés, en tout vingt-quatre personnes. Belle capture !

Je viens de lire les journaux de France : c'en est fait de ce pauvre gouvernement qui veut l'ordre par des expédients. Je me figure bien l'embarras de Mac-Mahon ; point d'issue !

Comment pourra-t-il accomplir ce tour de force d'atteindre 1880 sans essayer de ce qu'ils appellent aujourd'hui une *illégalité?* Jolie légalité que la nôtre, issue d'une source empoisonnée; elle vous mène à la mort conformément à la loi, au nom de la loi, comme les médecins qui tuent leurs malades selon toutes les règles de l'art, quand un remède énergique, mais ignoré de la science, les guérirait. Il faudrait que le maréchal crevât le nuage d'idées fausses qui l'enveloppe, se résolût à renverser les barrières *constitutionnelles* qui l'emprisonnent, et à tirer la France de cette impasse par une bonne *illégalité* qui serait le salut.

En échange de vos mauvaises nouvelles, j'en ai à vous envoyer qui ne sont pas très gaies non plus! Arrivé à Hia-Tse-Tchang, ma dernière station, avant le *Ko-nien* (jour de l'an) chinois, j'y trouve une neige abondante, un froid vif, des hôtes misérables, leur maison inachevée: un toit en paille, pas de murs, le sol boueux à garder l'empreinte de mes pieds et même mes chaussures. Il fallut m'installer pourtant, mais j'étais démoralisé, moi qui me croyais du courage! Heureusement j'avais des journaux: je m'en fis tant bien que mal une mauvaise cloison, mais quel froid, surtout la nuit, joint à l'effrayante humidité de l'aire nouvellement battue. Aussi, dès le second jour, j'étais pris de douleurs à la tête, aux pieds, dans les reins, à la gorge, partout; n'importe, j'ai voulu terminer ma visite.

La chrétienté de Hia-Tse-Tchang se compose de débris épars sur un espace de plusieurs lieues; je dis des *débris:* ce ne sont pas des apostats, mais des chrétiens qui ne prient plus et donnent de mauvais exemples, des catéchumènes à peu près redevenus païens, et des enfants dans l'ignorance absolue de la doctrine.

Je suis rentré à Tsen-Y enrhumé, malade de l'estomac, de la tête, des entrailles, de je ne sais quoi..., comme perclus de rhumatismes; me voilà vieux! Vous verrez que je vous dépasserai sur le chemin de la vie, et que j'arriverai au cimetière avant

vous. Je vous le dis, non pour me plaindre, — on devient ici d'une telle indifférence pour sa *carcasse !* — mais parce que vous souhaitez des détails et les points sur les I. Hélas ! n'est-ce pas encore mieux en Chine que chez vous ? Le peu dont sont capables, dans l'état actuel de vos affaires, les pauvres conservateurs, est si ridiculement insuffisant, si mêlé de faux, qu'on n'a plus qu'à attendre la fin de l'orage, les bras croisés.

Les événements actuels sont instructifs, et même, par le côté supérieur, consolants ; le fléau de Dieu passe pour dénoncer, condamner et pulvériser les erreurs modernes en les livrant à leur propre fécondité, *in reprobum sensum.* Pauvres libéraux, quelle attitude humiliée, eux qui se croyaient si habiles !

Ce spectacle n'est pas fait pour me donner le désir de rentrer en France ; c'est pourtant la grande *tentation* de tout missionnaire. Nous avons renoncé à une position douce et attrayante, à des amitiés, à des projets ambitieux ; et voyez le contraste de notre vie *chinoise* avec notre passé : une langue difficile, devenant la source d'une foule de petites humiliations pénibles et quotidiennes ; nous avions eu le temps de prendre goût à ce que j'appellerai emphatiquement *le banquet des intelligences ;* nous avons dû y renoncer pour nous ensevelir vivants au milieu de ce pauvre peuple. Mon cœur bondit et mon intelligence se révolte à cette question que je me pose à chaque instant : « Où es-tu venu te fourrer ? Maintenant, il faut vieillir, t'abrutir, moisir parmi des gens ingrats et bêtes à donner la nausée, instruire quelques pauvres paysans, expliquer à des enfants sales, déguenillés, repoussants, le B-A-BA de la doctrine chrétienne. Après ? Toujours la même chose. Après ? La mort. En attendant qu'elle vienne, cause avec ton *Ma-Fou* (cuisinier) pour nourrir ton esprit ; fais de la politique avec tes catéchistes, et de la philosophie pratique sur le dos de ta mule ; voilà ce que c'est que de vouloir se faire missionnaire. »

Eh bien, malgré tout, je suis heureux.... comme un bossu ! Plus le renoncement est pénible, mieux ça vaut ; c'est le sacri-

fice des forces du cœur et de l'esprit après celui des forces du corps. Enfonçons-nous dans la vie chinoise, si rebutante qu'elle soit ; *abrutissons-nous*, non pas en devenant ignorant, sans cœur et sans idées, comme les Chinois, mais en renonçant à toute espérance, à toute ambition, à tout honneur, à toute prétention littéraire. Nous avons laissé un bien petit vide en France en la quittant ; la quitter nous a coûté et nous coûte encore *beaucoup* toujours ; c'est justement ce *beaucoup* qui comptera devant Dieu pour nous et pour l'œuvre formidable à laquelle nous sommes venus nous *atteler :* l'établissement de la société chrétienne sur ce sol appauvri.

Je me dis ces choses vingt et cinquante fois le jour, en roulant par les chemins sur le dos de ma mule ; puis je ferme les yeux, et fais ma visite au Saint-Sacrement : n'est-il pas au fond de mon âme, puisque Notre-Seigneur daigne rester avec nous, si mauvais que nous soyons ? Après, la lecture d'Écriture Sainte ; je tire de mon bréviaire un fascicule du Nouveau Testament, deux ou trois versets suffisent à me ragaillardir ; je lève le nez en l'air, je danse sur mes étriers, et la mule reçoit un bon coup de bâton sur le croupion. Le voyage s'achève, j'arrive chez les chrétiens, eux accourent me saluer, et aussitôt les exercices de la station commencent. Mes écritures sont étalées, deux ou trois livres tirés de mon bagage, et me voilà à l'étude en attendant le moment de prêcher. Quand je vous dis que la vie de mission prise du bon côté, c'est le bonheur ! Inquiétudes, angoisses et soucis ne manquent pas, mais ils sont à la surface de l'âme, au fond j'ai mon trésor de joie inaltérable : joie de posséder Notre-Seigneur dans mon cœur et de l'y sentir, joie de posséder la foi et de travailler à rendre l'Église *catholique*, joie d'entendre mes pauvres gens chanter nos dogmes, joie de m'enfoncer dans l'oubli et de m'éloigner de tout ce qui aurait nourri mon orgueil et mon ambition, joie d'étudier, — je n'ai jamais tant profité de l'étude des sciences *de principes* que depuis mes années de mission. — Je me dis bien quelquefois : « A quoi bon acquérir une instruction qui

ne me servira jamais plus? » La Providence savait que j'aurais cette tentation-là, elle m'a fait tout exprès trouver la réponse au séminaire de Paris, peu de mois avant mon départ, dans une pensée de Mgr Berteaud : « L'intelligence des vérités de la foi, en grandissant en nous par l'étude sainte, nous rend plus aptes à évangéliser les peuples ; elle nous sert aussi à nous-mêmes pour notre avenir éternel, en donnant à notre âme une plus grande capacité de Dieu. » Depuis lors, je vis de ce mot de l'évêque de Tulle ; sans lui, sans le courage qu'il m'a apporté, je crois que je serais mort tout sec.

Cher monsieur le Doyen, voilà comment et pourquoi je suis heureux en mission, aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre, car, tout de même, ça ne vaut pas encore le ciel.

LETTRE XXVII.

Ta-Pin-Chang, le 10 mars 1878.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

J'AI commencé une nouvelle tournée par Lo-Se-Yen, fort village à une journée de Tsen-Y : il ne compte que deux familles chrétiennes, le gros des néophytes se trouve aux environs, et il est assez difficile de les réunir ; on y parvient cependant. Beaucoup de païens viennent aussi à Lo-Se-Yen parler religion et écouter la doctrine ; tous proclament son excellence, la fausseté des calomnies débitées contre elle, et la nécessité de l'embrasser. Je les bourre et les fais bourrer de l'idée d'une autre vie, avec l'alternative du ciel ou de l'enfer : c'est cela qui décide et convertit. Quelques chefs de famille bien posés sont à deux doigts de se faire chrétiens; des influences étrangères les arrêtent encore. Je le regrette, sans doute, mais je m'en consoie : il est si rare qu'un homme se convertisse du premier coup ! D'un autre côté, l'utilité du temps et de la réflexion pour nous amener les âmes est un puissant argument en faveur de notre doctrine. Les bonnes vérités que ces braves gens ont entendues et qu'ils vont méditer d'ici à l'année prochaine, fermenteront, germeront, enfin se comporteront *per modum seminis*. C'est la loi : rien ne se produit dans le christianisme que *per modum seminis... semen est verbum Dei* (1). Que ce mot est donc philosophique et chrétien ! Bien qu'il m'ait frappé depuis longtemps, il me fallait venir en Chine pour en comprendre

(1) Voir Luc, VIII, 5 et seq.

tout le sens et la portée. Une parole tombée dans une âme agit sur elle peu à peu ; un chrétien jeté seul en plein pays païen, prépare les voies, rien qu'en faisant connaître la religion, en donnant occasion au missionnaire ou aux catéchistes d'apparaître de loin en loin. Une prière, une messe dans une région entièrement vouée au paganisme, chasse bien des démons et fait descendre bien des grâces !

Je n'ai pas récolté que des espérances à Lo-Se-Yen, le bon Dieu m'a donné un à-compte sur la moisson prochaine. Le marché s'est justement conclu ce matin ; vous allez voir la parabole de la semence. Non loin d'ici, habite une famille chrétienne ; le père était seul baptisé, mais tiède et négligent. Après l'avoir réchauffé lui-même, j'avais pu baptiser son fils, sa bru et leurs enfants. Et voilà qu'il m'amène un jeune maître d'école intelligent et honnête, son voisin. — Les maîtres d'école sont une proie très convoitée par nous, à cause de l'influence qu'ils exercent autour d'eux, et des services qu'ils peuvent rendre à nos œuvres.— Celui-ci était allé, dans son enfance, écouter un missionnaire de passage au pays, mort depuis huit ans ; il avait gardé le souvenir des paroles du prêtre, et, tout en pratiquant des superstitions *parce que c'était l'usage* (premier principe de la morale chinoise), il les savait être fausses et ridicules, et ne renonçait pas à l'idée de se faire chrétien. Il est venu me voir à Lo-Se-Yen. Je l'ai pressé ; il hésitait toujours, et cela se comprend, étant donnée sa position dépendante des païens ; je l'ai pressé encore, sans forcer la mesure pourtant, et lui laissant quinze jours pour se tâter et réfléchir davantage. Revenu hier soir, il adorait ce matin, et retournait à son école, bien résolu de travailler lui-même à faire connaître à ses enfants et à leurs parents la religion chrétienne. Je puis compter sur lui. Lo-Se-Yen est proche du district de Kien-Sy-Tchéou, que les dispositions hostiles de ses habitants ne nous ont pas permis encore d'entamer. Cependant, nous avons, sur les confins de ce territoire, quelques petites stations ; la plus importante compte une trentaine de fidèles émi-

grés du Yun-Nan; c'est Cha-Tou. L'histoire de ces pauvres gens est vraiment providentielle.

Attirés par le bon marché des terres à louer, ils y vinrent en janvier 1875, au prix des plus grandes fatigues, — vingt-cinq jours de marche, — n'ayant d'autres bagages que des loques et leurs livres. Comme ils étaient les premiers chrétiens qu'on eût jamais vus là, leur arrivée fut saluée par des cris de fureur et des menaces de persécution. L'orage dura une année entière ; à tout instant on parlait de les torturer et de les tuer. Eux se croyaient très éloignés de toute résidence de missionnaire, et, à leur grand chagrin, demeuraient sans les secours religieux et l'appui que nous n'eussions pas manqué de leur donner. Par bonheur, ils avaient parmi eux un marchand de remèdes, ancien serviteur des missionnaires du Yun-Nan, jeune, intelligent, capable de parler, gai compagnon, bien vu des païens, avec qui son commerce le mettait en relations. Il a su défendre les chrétiens sans offenser personne, leur rendre le séjour possible dans le pays, répondre à chaque instant aux accusations portées contre eux, dissiper les préjugés, enfin conquérir la position et même préparer les esprits à recevoir l'Évangile.

L'heure d'agir semblait donc avoir sonné : une tentative prématurée eût compromis la tranquillité de nos pauvres émigrés et nos espérances de conquête. Voyez comme Notre-Seigneur sait disposer les choses mieux que nous : « Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in suâ potestate (1). » J'arrive soudainement, afin d'enlever aux païens la possibilité de rien préméditer, mais je me montre, pour les intimider, et aussi pour les forcer à s'occuper de notre religion. Cha-Tou est un fort *marché*, avec une rue très large, bordée de boutiques, d'ateliers, d'entrepôts. Les chrétiens demeurent à deux kilomètres plus loin. Un païen m'aperçoit au bout de la rue ; il court répandre la nouvelle, criant à tue-tête : « Un Européen, un Européen ! » Et voilà toute la popu-

(1) Act. I, 7.

lation en l'air, à regarder cette bête curieuse. Je n'étais pas précisément rassuré, mais il fallait payer d'audace ; grâce à mon attitude, la foule me laissa passer sans m'insulter. Après, par exemple, on s'en paya sur mon compte, et Dieu sait si le répertoire des injures et des calomnies à notre usage est bien fourni. On nous accuse de tuer les petits enfants, de composer des remèdes avec leur cœur, de leur arracher la prunelle des yeux pour l'envoyer en Europe, où l'on en fait des verres de lunettes ou des collyres, etc., etc.

Sorti du *marché*, j'allai loger dans la seule maison passable, habitée déjà par le jeune marchand de remèdes et une famille *Mà*, et adossée à une maison de païens, propriétaires du terrain ; — une simple cloison en planches fait la séparation. — Pour moi on avait disposé, au moyen d'une espèce de paravent en feuillage, un petit réduit sans fenêtre. J'y ai fait une abondante moisson de poux, sans parler des puces et des punaises.

Les chrétiens accourent, les uns après les autres, voir le *Père*. Privés de secours religieux depuis trois ans, ils ont pas mal à *recoudre*, mais ils ont gardé la foi, ils ont encore de l'*étoffe*. J'ai eu la consolation de les laisser affermis et réchauffés. Ils m'ont promis de se remettre aux prières, à la doctrine, à l'observation du Dimanche, d'instruire leurs enfants, de semer les bons exemples parmi les païens : j'en reviens toujours à cette semence.

Mais il s'agissait encore de conquérir l'indigène ; attendez, je vais vous conter cela ; et si le résultat fut bien chétif en apparence, vous penserez à la semence de l'Évangile. D'abord mon jeune homme alla inviter, de ma part, à la prédication, les gens avec qui il avait causé religion et qui lui paraissaient favorablement disposés. Ils vinrent en masse, la plupart uniquement par curiosité, et n'écoutèrent la doctrine que d'une manière distraite. Plusieurs cependant y prêtèrent attention, firent des questions et partirent. Quelques-uns restèrent pour examiner de plus près, s'informer, discuter plus à fond ; ils

donnèrent des signes de sympathie, et laissèrent de l'espoir. Tous s'accordèrent à dire : « Un peu plus tard, si d'autres se font chrétiens...., si on ne vous persécute pas...., il faut que j'en cause avec ma femme, ou mon père, ou mon frère.... »

Un des païens les plus riches et les mieux posés, commerçant sur le *marché*, entra en *pourparlers* avec moi ; au bout de deux jours il adorait ; il a trois petits enfants, beaucoup de parents et d'amis aux environs: c'est une vraie conquête et les «*prémices de la gentilité* » en ce pays. Jugez si j'en suis heureux ! Cet homme a eu besoin de courage pour se convertir ; le *maire* de l'endroit l'avait menacé, s'il se faisait chrétien, de lui susciter quelqu'affaire au prétoire : il n'a pas cédé.

Pour en imposer aux païens, et leur rappeler l'existence des traités qui garantissent la liberté de notre religion, j'eus l'idée d'aller loger chez mon nouveau chrétien, en plein *marché !* Lui, me reçut avec empressement, et devinez quel jour je me suis installé au cœur de ce marché de Cha-Tou, jusque-là si hostile aux chrétiens ? Le premier mars, le premier jour du mois de saint Joseph, notre grand patron ! Impossible de vous dire combien de curieux sont venus me voir, me regarder des pieds à la tête, ouvrir mon bréviaire, palper l'étoffe de mes habits, examiner mon petit autel et mes images, me demander la distance de mon pays, mon âge, s'informer de nos usages, etc... Ces intolérables exhibitions de soi-même, il faut absolument les subir. En Chine, tout passant a le droit d'entrer dans n'importe quelle maison, de s'y asseoir, d'y allumer sa pipe, de découvrir les casseroles sur les fourneaux, de pénétrer dans les appartements les plus intimes, sans autre motif que la curiosité. Parmi *mes spectateurs*, les uns rient de moi, de mon nez, de ma barbe et de mes cheveux blonds ; les autres trouvent de bonnes paroles, et, par politesse, me disent qu'ils ont vu notre église de la capitale;ceux-là, pour faire de la science, débitent sur la situation géographique de la France ou sur nos pratiques chrétiennes les bêtises les plus ridicules.

Enfin, je n'ai subi aucun désagrément, et j'espère que mon

séjour aura raffermi la position de nos fidèles ; c'est aussi un jalon pour l'avenir. Mon nouveau chrétien m'a promis de tenir bon, quoi qu'il arrive. Il élèvera chrétiennement ses enfants et fera de la propagande autour de lui ; il a trois garçons, quelle bonne semence de chrétiens ! Que saint Joseph nous aide et protége mes pauvres chrétiens de Cha-Tou !

Pour revenir à Ta-Pin-Tchang, il faut marcher une grande journée, et traverser une petite rivière encaissée de rives d'un pittoresque *effrayant :* ce sont d'immenses rochers à pic, hauts comme la cathédrale de Beauvais, avec des cavernes, des anfractuosités, des cascades. Par endroits, la rivière est obstruée de grosses pierres qui ont roulé et forment des ponts naturels à plusieurs arches. Les chemins sont affreux, difficiles à trouver, même quand on les demande. Tout Chinois à qui vous demandez votre chemin commence par vous poser une masse de questions : d'où venez-vous, où allez-vous, chez quelle famille, qu'allez-vous y faire, votre pays, votre nom, etc... ? Si vous ne lui répondez, il se refuse à vous renseigner.

La nuit était déjà tombée ; depuis le matin nous n'avions pas mangé un grain de riz, et nous avions encore une lieue et demie à faire pour atteindre Ta-Pin-Tchang. Nous serions restés en route, sans l'assistance d'un chrétien du lieu qui nous servit de guide. Obscurité complète, une route... c'est-à-dire un sentier qui serpente au flanc des collines, à travers les rochers et sur les bordures des rizières. Impossible pour moi de faire un pareil chemin à pied ; ma mule elle-même en tremblait, et je sentais sous mon genou son cœur battre à tout rompre quand il lui fallait descendre l'escalier si glissant. Pourtant à force de tâtonnements et de prudence, nous allions arriver sans encombre. Hélas ! nous comptions sans un petit pont en pierres disjointes jeté sur un torrent desséché ! Il fallait passer : la mule s'engage sur ce malheureux pont large de vingt-cinq centimètres à peine, elle pose un pied, puis deux... et patatras ! une pierre roule, et la monture aussi avec son cavalier ! Nous dégringolons ensemble ; heureusement des

broussailles ont retardé et amorti notre chute ; nous sommes tout de même bel et bien tombés. J'ai pu me relever, pendant que la pauvre bête gisait encore au fond du gouffre, comme incrustée dans les pierres; sa tête seule passait, et elle ne faisait pas un mouvement pour s'aider à sortir. La belle peur que j'avais de lui trouver les jambes cassées ! Le guide alla chercher de la lumière et du renfort ; avec l'aide de deux hommes, et en travaillant une bonne heure et demie à couper les racines, et à déplacer d'énormes quartiers de roche, nous avons pu enfin la dégager.

A Ta-Pin-Tchang vit une bonne vieille, chrétienne depuis vingt-cinq ans, attachée à l'Église aussi profondément qu'il est possible de l'être, et l'un des rares témoins de presque toute l'histoire de notre mission. Elle était riche autrefois, et avait une magnifique maison, largement ouverte aux chrétiens des environs pour leurs réunions, et aux missionnaires ; les nouveaux y venaient apprendre la langue chinoise, les anciens y trouvaient un abri aux époques de persécution. Depuis, la bonne vieille a éprouvé bien des malheurs : sa maison incendiée par les païens, son fils mort ; elle a tant pleuré qu'elle est devenue aveugle, mais sa foi est à la hauteur de ses épreuves, et la pauvre femme demande à la prière ses consolations : elle passe son temps à réciter des chapelets.

De Ta-Pin-Tchang, je suis allé quatre lieues plus loin, à Ta-Ma-Chouy, par des chemins *impossibles*, encore plus impossibles que les autres. Enfin je suis arrivé, mais dans des circonstances fâcheuses : mon hôte a une petite fille de six ans sur le point de mourir. Je l'ai confirmée (1) ; alors la mère, voyant que tout espoir était perdu, a dû se conformer à l'usage chinois, fournir la preuve authentique de sa douleur, le public exigeant autre chose que des larmes et des sanglots. Voilà donc la pauvre femme qui prélude par des soupirs et des plaintes de commande ; puis elle se met à crier, sur un ton dolent et tremblotant, avec une finale de lamentations,

(1) En Chine tous les missionnaires ont le pouvoir d'administrer la Confirmation.

un tas de phrases convenues, toutes coupées par un arrêt de trois grands soupirs. C'est absurde et ridicule, mais c'est de rigueur, même chez les bons chrétiens comme ceux-ci. Le tribut de soupirs et de lamentations payé à l'usage, la femme a repris tranquillement ses occupations, pleurant encore, mais des larmes naturelles cette fois. La comédie recommencera après la mort de l'enfant.

Cela me rappelle une autre scène à laquelle j'ai assisté aussi cette année. Un de nos confrères mourait à Tsen-Y ; le corps déposé dans notre chapelle, les chrétiens organisèrent les prières, qui durent jour et nuit depuis le moment de la mort jusqu'à l'enterrement. Le soir, les femmes demandèrent à prendre pendant deux heures la place des hommes auprès du cercueil. La permission donnée, les soupirs commencent : soudain une *luronne* pousse un premier cri, et toutes de lui répondre par des gémissements, des lamentations à fendre l'âme et à rompre le tympan, des hurlements montés à un diapason suraigu ; elles se tordent, se jettent sur le cercueil, l'embrassent.... C'était une véritable bacchanale, et nous ne pouvions que hausser les épaules.

Tout dans ce pauvre peuple est de convention ; les sentiments naturels sont rares, faibles, étouffés dans leur germe par des superstitions extravagantes, noyés dans une foule d'usages contre nature qui réglementent l'affection comme la douleur, et leur substituent des démonstrations d'émotion de commande. Tel est en particulier ce fameux *culte des ancêtres* dont les écrivains rationalistes se sont tant engoués !

La petite malade mourut après une sorte d'agonie de plus d'un jour, et, comme je l'avais prévu, il y eut aussitôt recrudescence de désespoir. La mère était aidée par ses amies chrétiennes et païennes ; elles se lamentaient à qui mieux mieux ; le chat, les chiens, le buffle, les canards, effrayés ou surexcités par le tapage, s'en mêlaient aussi ; sur un commandement, tout a cessé, et chacun de causer le plus tranquillement du monde, et d'aller à ses occupations. Le cercueil se faisait pen-

dant l'agonie. Pour le dire en passant, les Chinois achètent souvent leur cercueil longtemps avant leur mort ; ils tiennent à en avoir un beau ; un bon fils donne un cercueil à son père et à sa mère au jour anniversaire de leur naissance ; il n'est pas une maison un peu aisée où vous ne voyiez quelques grands cercueils déposés devant la porte, sous un hangar, ou dans la pièce principale, en attendant leur proie. Mœurs chinoises !

Savez-vous un fait que la mort de cette enfant m'a permis de constater une fois de plus ? Morte le matin, le soir, selon les lois ordinaires, elle aurait dû être rigide et pâle, n'est-ce pas ? En Chine on est soumis à cette loi comme partout, sauf les chrétiens. Oui, tout chrétien, pourvu qu'il ne soit pas un pécheur public, reste flexible après la mort et ne perd pas ses couleurs. En particulier, cette pauvre petite fille est extrêmement flexible, plus flexible qu'une personne vivante, parce qu'une personne vivante se raidit quand on veut la manier ; elle a conservé ses couleurs, ses lèvres sont rouges. Des païens et des chrétiens entourent le cercueil ; je leur demande s'ils ont vu souvent cette différence entre les chrétiens et les païens après la mort : les uns et les autres sont unanimes à dire qu'ils l'ont vue toujours. D'ailleurs la chose est tellement connue par ici, qu'on n'y fait plus attention ; seulement les païens, quand ils perdent un des leurs, regardent si le cadavre devient raide ils seraient effrayés s'il ne l'était pas, ce serait pour eux une preuve que leur parent a trahi ses dieux !

LETTRE XXVIII.

Ya-Ky-Kéou, le 1er septembre 1878.

MON CHER AUGUSTE (1),

JE viens de lire des journaux pleins du *centenaire de Voltaire* (2) ; c'est horrible ~~et pourtant consolant ; il faut, en effet,~~ que ~~l'abcès pourrisse pour~~ crever ; ~~l'abcès crevé, notre mal cessera plus vite.~~ La crise est douloureuse au possible, bon signe ! Veuillot a eu un bel article sur cette abominable fête ; oui, Voltaire est fini, ~~*crevé ;*~~ on a vu qu'il était *l'homme ~~de la canaille~~*, il n'y a eu pour le louer que l~~a canaille~~...

Il n'est pas invraisemblable que mes prochaines lettres te trouvent caché aux catacombes : la politique tourne au désordre, et la Révolution devient persécutrice ; ce calme, maintenu à la surface par l'Exposition universelle, est gros de tempêtes Oh ! le triste pays ! On comprend que l'impiété gagne de plus en plus les couches infimes du peuple, et que vos paroisses offrent un spectacle navrant aux regards de leurs pasteurs. Mon Dieu, si nos pauvres chrétiens avaient, comme en France, deux catéchismes par semaine, comme ils s'instruiraient ; et si les chrétiens de votre diocèse avaient la docilité et la simplicité de nos Chinois, quels peuples vous auriez !

Il faudrait en France des chrétiens et des prêtres ~~*radicaux ;*~~ il n'en faudrait que comme cela. Quand la Révolution aura

(1) Son frère.

(2) On se souvient que des Français avaient eu l'idée de célébrer le centième anniversaire de la naissance de Voltaire, huit ans après la défaite de la France par la Prusse, malgré des complications et des menaces de tout genre.

enlevé à l'Église la moitié, les trois quarts, les neuf dixièmes, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de son troupeau, si le dernier centième est *radical*, rien ne sera perdu, parce que ce centième sera la bonne semence d'une France vraiment chrétienne, féconde en apôtres pour elle et le monde entier.

A propos de ce travail de renaissance chrétienne, pénètre-toi bien de l'idée que la *Propagation de la Foi* et la *Sainte-Enfance* ne sont pas des œuvres de surérogation, mais des œuvres fondamentales, essentielles, de première nécessité. Sans elles, que ferions-nous ? Elles nous nourrissent ; elles nous permettent d'organiser peu à peu les districts, les établissements, la prédication par les catéchistes. La *Sainte-Enfance* est la providence de tout notre petit monde, déjà fort nombreux, et qui va pulluler de plus en plus, à cause de la famine du Se-Tchouan : les gens de cette province, voisine de la nôtre, émigrent en masse chez nous, meurent en route, et nous laissent leurs enfants. Hier encore, j'ai acheté une fille de quatre ans, cinquante sous. La pauvre petite ne se doute pas du bien qu'on lui veut ; pendant une heure, après le départ de son père, qui la déposait là froidement, sans un signe ni un mot d'adieu, de regret et de n'importe quoi, elle criait et se débattait pour ne pas rester avec nous. Au soir, je l'ai trouvée assise sur la terre mouillée de la cour, et mangeant des brins d'herbe qu'elle arrachait autour d'elle, suivant l'habitude contractée dans les jours de disette et de misère de ses parents.

Que de ressources il nous faudrait pour recueillir et élever tant de pauvres enfants abandonnés !... Et combien il est nécessaire qu'en France — la patrie de la *Propagation de la Foi* — tous les curés se mettent à nous recueillir des collectes, si minimes qu'elles soient. Les paroisses où la Propagation et la Sainte-Enfance pousseraient quelques racines seraient bénies certainement, puisque les œuvres qui ont pour objet l'apostolat chez les infidèles doivent être les plus agréables à Notre-Seigneur et les plus chères à l'Église. Que nos amis,

que tous nos confrères d'Europe tirent la conclusion pratique, et viennent à notre aide avec les cotisations de leurs enfants. Et quels profits pour eux aussi ! Ces œuvres-là sont comme des flèches qui, tout en atteignant le but visé, se retourneraient contre l'archer qui les aurait lancées ; je me souviens encore du bien que m'a fait, quand j'étais petit, l'idée de m'enrôler dans la *Sainte-Enfance* et de donner mes douze sous par an...

Je termine ma campagne d'été dans le sud-ouest du territoire de Tsen-Y-Fou ; moins de résultats que l'année passée ; la population est éprouvée par une forte inondation qui a ravagé beaucoup de rizières, le riz est cher, déjà la misère est grande, et l'on craint la famine. Les préoccupations de la vie matérielle ont plus de prise sur le Chinois que sur n'importe qui, à cause de son attachement excessif aux biens de la terre ; les chrétiens reçoivent plus difficilement le missionnaire qui leur amène des bouches à nourrir ; lui, doit les aider de sa bourse, passer rapidement et *bâcler* en quatre jours l'ouvrage d'une semaine. Les païens sont encore plus absorbés par la terre; ils n'ont pas l'espérance du Ciel, et il me faut dire cette année le mot de saint Paul : « *Verbum Dei non capit.* » Peu, très peu de conversions ; cependant, j'ai accroché quelques familles, pour grossir les stations fondées ; j'ai pu ouvrir une station nouvelle, petite, il est vrai, mais grande en espérances ; enfin, partout j'ai repassé sur mes vieux sentiers, remis les âmes en bon chemin, corrigé des abus, et constaté ce dont je vous ai parlé si souvent : *l'installation de la foi dans l'âme du nouveau chrétien.* A ce point de vue, la seconde visite est la plus intéressante et porte le coup décisif : elle donne l'esprit chrétien, les idées et les habitudes chrétiennes, toutes choses qui ne poussent pas en une matinée, comme les morilles, mais demandent, avec l'intervention de la grâce intérieure, l'action du temps, et une foule de soins pour écarter les obstacles de toute espèce, capables, jusqu'au baptême, d'entraver ou d'enrayer complètement l'œuvre de la conversion ; il s'en faut que la conversion se fasse en une fois et par un seul acte d'adhésion.

Oh ! le pauvre peuple ! Décidément qu'il est donc *matériel*, incapable de voir ce qui est invisible aux yeux du corps, et de s'intéresser à autre chose qu'aux sapèques ! Je parle et je fais parler aux païens, à ceux qui semblent donner quelque prise ; la mort, le salut, l'alternative du ciel et de l'enfer, — notre grand argument, — la perspective de l'éternité, tout cela ne prend pas sur eux, et on éprouve à les prêcher une résistance à peu près semblable à celle que vous opposent, dans votre triste diocèse, les populations blasées, indifférentes, réfractaires aux vérités de la foi. Vous les prêchez, vous les pressez, vous tirez les grands jeux, comme on dit, et, au bout d'un instant, vous voyez dans les yeux que la pensée de vos auditeurs voyage au pays de la finance ; et s'il arrive que, derrière eux, on laisse tomber à terre ou on pose sur une table un chapelet de sapèques, c'est fini ; tous les cœurs sont pris ; vous aurez beau chanter, votre éloquence glisse comme la pluie sur une toile cirée.

Ainsi va notre ministère : une année, la grâce conquiert beaucoup ; vite il faut en profiter pour grossir le troupeau, car le mouvement ne tardera pas à s'arrêter,vous devrez alors vous hâter d'instruire et de former les recrues déjà faites. Le moment de la grâce conquérante reviendra certainement, il faudra encore en profiter pour progresser en nombre et en qualité. Ces alternatives de vitesse et de ralentissement ne manquent pas d'intérêt ; et, pour moi, je garde l'espérance que le pays tout entier sera gagné à l'Évangile. Je demandais à l'un de nos catéchistes, chrétien instruit et très solide : « A ton avis, dans combien de temps toute la Chine sera-t-elle chrétienne ? » Il répondit : « Dans deux cents ans ! » Il voyait la difficulté. Un ~~imbécile ou un~~ flatteur — quatre-vingt-dix-neuf Chinois sur cent — auraient répondu : « Dans cinquante ans. » Deux cents ans, c'est plus vraisemblable, serait-ce vrai ? Hélas ! il faut entrer dans la vie de ce peuple, ses idées, ses usages, sa vie morale, pour comprendre à quel point il est possédé par le démon et foncièrement imprégné de tout ce que le paga-

nisme renferme de plus mauvais et de plus hostile à l'Évangile.

N'importe, à envisager l'œuvre du côté du temps et du côté de l'espace, on peut, on *doit* espérer. Du côté du temps, nous sommes sûrs que notre travail sera continué, et que le bon Dieu enverra des missionnaires à mesure et en proportion que les besoins se produiront ; *les principes le veulent*, par conséquent c'est certain. Du côté de l'espace, chaque année nous avançons, nous poussons des reconnaissances sur des terrains encore inexplorés, nous finissons par y planter notre drapeau ; des chrétientés nouvelles gagnent du territoire jusque-là sous la puissance exclusive du démon ; chaque année aussi le nombre des âmes qui connaissent Notre-Seigneur augmente dans les pays déjà conquis.

Voilà la raison visible d'espérer, sans compter les raisons invisibles, qui sont les mérites de Jésus-Christ et les prières des saintes âmes qui, en Europe, travaillent pour nous. Elles nous plaignent peut-être, mais en vérité, malgré notre genre de vie si singulier, même au point de vue humain, nous avons encore la meilleure part, et les plus fortes chances d'être heureux. Oui, nous avons plus de vraies joies et moins de vrais soucis que la très grande majorité des curés de vos pays. L'un des premiers éléments de la joie pour un prêtre, n'est-ce pas d'avoir de la besogne utile devant lui, et de sentir qu'il peut l'avancer ? Certes, cet élément ne nous manque pas, pendant que la situation qu'on vous a faite en France vous lie les mains et les lèvres ; l'œuvre que le clergé aurait à faire est grande, immense, et il est au supplice aujourd'hui de n'y pouvoir presque pas toucher. Beaucoup de missionnaires, partis très jeunes, ne savent pas cela ; ils ne voient que dans le lointain l'épouvantable décadence de la France, et croient encore que vous êtes, sous le rapport du ministère, dans un pays de cocagne....

Au moins l'une des grandes consolations du prêtre en France est l'étude des sciences sacrées ; il a le temps, et il doit avoir le soin d'en alimenter son âme. Que le prêtre jeté dans le ministère a besoin de cela !....

LETTRE XXIX.

Héou-Pa, le 8 octobre 1878.

MON CHER AMI (1),

SI tardive qu'ait été votre lettre, elle m'a pourtant fait le plus grand plaisir, pour les bons souvenirs qu'elle réveille chez moi. Vous savez bien qu'un missionnaire n'est pas un tigre, un léopard, une panthère, un loup, un buffle, un vautour, un épervier, une chauve-souris, etc..., mais un homme de chair et d'os, avec du sang et un cœur ; comme il ne trouve plus guère d'affections sur sa route, il aime à se reporter dans le passé vers celles qu'il a sacrifiées pour l'Église et le nom de Jésus-Christ, mais qu'il n'a pas étouffées dans son âme. Ce ne serait d'ailleurs pas une vertu ; et il ne faut pas prétendre cesser d'être homme quand on devient prêtre, puisque Notre-Seigneur s'est fait homme pour devenir prêtre : « *Unde debuit per omnia fratribus similari, ut misericors fieret.* »

Donc, cher Ami, l'éloignement ni le temps ne m'ont fait oublier ce que vous me rappelez ; bien plus, l'isolement moral et intellectuel, avec un tas de misères trop longues à énumérer, m'ont donné, sous ce rapport, un appétit extraordinaire, et ajoutent aux souvenirs la vivacité, le charme, je ne sais quelle poésie. Que voulez-vous ! on n'est pas de fer, et les Chinois auront ma vie, mon dévouement, mes peines, mais ils ne supplanteront pas la patrie dans cet endroit délicat du cœur que Dieu lui-même a fait et réservé pour les affections légitimes.

Je commence par vous rassurer sur la famine que vous

(1) Un jeune prêtre, ancien élève du P. Aubry.

redoutez pour moi. Elle circule un peu partout dans l'Extrême-Orient, son pays de plaisance, et elle n'est pas loin de nous. Si elle venait chez nous, certes nous serions bien malheureux, si loin de l'Europe, et correspondant si péniblement avec elle ; mais le bon Dieu nous a épargné ce fléau : nous avons eu seulement une année agricole très lourde ; en ce moment on rentre la récolte, qui a été bonne. Le Kouy-Tchéou est la plus pauvre des provinces de la Chine, mais la famine y est plus rare qu'ailleurs ; par exemple, quand elle vient, elle fait rafle complète ; cela s'est vu il y a une douzaine d'années.

Viendrez-vous jamais nous aider, avec un bataillon d'amis? Tenez, ça me fait *bisquer* de penser qu'un petit coin comme notre diocèse possède 600 prêtres ; que presque toutes les paroisses de cinq ou six cents âmes ont, pour elles seules, chacune un curé, une église, des écoles, des œuvres ; qu'une foule de prêtres qui avaient de grandes, de généreuses aspirations vers l'apostolat, et l'étoffe pour faire des héros, végètent et moisissent dans des trous où il n'y a rien à faire ; tandis que le dernier d'entre eux par la force, le talent et même le dévouement, aurait nécessairement ici un poste considérable, un district immense, la direction et le fardeau d'œuvres très développées, et procurerait, *par le fait même de sa seule présence* à la tête de ses catéchistes, de ses baptiseurs, le salut d'un très grand nombre d'âmes, ne serait-ce que celui des enfants païens baptisés *in articulo mortis*. La moitié des curés du diocèse devrait venir nous aider ; il en resterait encore assez pour convertir le diocèse, puisque les apôtres n'étaient que douze. Hélas ! la France est si généreuse pour les missions en aumônes : que ne l'est-elle davantage en *hommes !* C'est ma préoccupation et ma douleur continuelle, je ne pense qu'à cela. Il nous faudrait de suite dix missionnaires là où nous en avons un ; on est accablé de besogne ; je ne fais absolument que rouler de chrétienté en chrétienté, passant huit jours dans les plus grosses, cinq jours, trois jours, deux jours dans les autres.

Les stations ne demandent qu'à se multiplier mais qui vi-

sitera, qui instruira, qui soignera les nouvelles stations, si on les fonde ? On est débordé, et tout en ne visitant ses chrétiens qu'une fois par an, on a un mal affreux à venir à bout du travail. Songez donc à l'abondance des ressources spirituelles où vivent les fidèles en France, et voyez nos pauvres chrétiens ! Si vous prenez le district où je me trouve, c'est un espace équivalent au moins à la moitié du diocèse de Beauvais ; les chrétiens, épars à travers cette vaste contrée, reçoivent une fois l'an la visite d'un prêtre déjà fatigué, — c'est son état ordinaire ; — il se hâte de les examiner, de prêcher, de *ramoner*, de gronder, d'arranger les affaires temporelles : voilà tout ce qu'il peut faire pour planter, conserver, accroître la foi dans les âmes ; avec cela il ne faut pas oublier de conserver en soi l'esprit sacerdotal, trop facile à perdre, et de garder son petit trésor de vie intérieure, qui se dissipe si vite dans ce voleur de pays.

Les missions de Chine sont immenses ; notre seul Kouy-Tchéou est grand comme le tiers de la France, et nous sommes vingt prêtres pour parcourir ces immensités, à la recherche de la brebis égarée. Conclusion pratique : fondez, en collaboration avec quelques-uns de nos bons amis, une école apostolique pour fournir des apôtres aux missions. La dernière question est celle de l'argent : la Providence se charge d'en trouver. Vous commencerez par un orphelinat, et, avec du courage et de la confiance en Dieu, vous aurez créé une grande œuvre. On a vu, mon cher Ami, de plus petits personnages que vous, avec leur foi toute seule, faire des choses plus étonnantes.... Si vous n'avez pas le courage d'une pareille entreprise, au moins *dénichez*, parmi vos enfants, les vocations : il y en a, c'est certain, puisque *les principes le veulent ;* dirigez-les vers nous. Vous croyez que je parle pour rire ; pas du tout, je parle sérieusement. La France, la bonne France aujourd'hui éclipsée par la mauvaise, mais encore vivante et active, est si généreuse toujours ! elle est si inclinée à comprendre les œuvres apostoliques ! c'est le sol natal du dévouement, et un bon prêtre a tant de pouvoir sur les âmes chrétiennes ! Si vous

vous gardez de tomber dans la médiocrité, si tout en vous est sacerdotal, dévoué à la cause de Notre-Seigneur et de l'Église, vous ferez des miracles.

J'ose le dire, j'ai une sorte de droit à m'inscrire parmi les clients de l'*œuvre apostolique* de votre ville, puisque Mgr Gignoux, en me permettant de me donner aux missions, a voulu que je reste agrégé au diocèse de Beauvais et que j'y garde mes liens spirituels. Bientôt, j'aurai un autre titre à la charité de vos *dames patronnesses*, car Monseigneur vient de me donner en partage un district ébauché par le Père Müller, un enfant de Compiègne, et pour centre d'opérations la grande ville de Hin-Y-Fou, où il fut massacré et enterré sans cercueil, sans linge et sans prêtre. Le territoire de Hin-Y-Fou est supérieur en étendue au diocèse de Beauvais; il est subdivisé en six cantons et comprend six grandes villes.

Telle sera ma nouvelle paroisse, avec le tombeau du Père Müller pour première pierre de mes œuvres. Je trouverai à Hin-Y-Fou une petite maison, avec un rudiment d'œuvre de la Sainte-Enfance; je devrai bâtir une chapelle, organiser des orphelinats, préparer un établissement et une résidence de missionnaires dans chacune des villes secondaires, etc... Il faut que vous soyez un de mes apôtres là-bas d'une façon ou de l'autre ; songez que j'arriverai avec rien pour fonder tant de choses ! Quelques familles seulement sont chrétiennes à Hin-Y-Fou et dans trois des villes secondaires, et c'est tout, mais c'est le grain de sénevé de l'Évangile. Je m'attends à partir bientôt; quinze jours de marche; mais ici les voyages ne comptent pas. Je n'apporterai qu'un grain de sable dans les fondations de notre édifice catholique, mais j'aurai la joie de mettre ma vie, à défaut d'autre chose, dans ce pilotis sur lequel nos missionnaires travaillent depuis deux siècles à édifier la *société catholique*. Le résultat est bien minime encore ; mais on a fait, depuis trente ans, plus de progrès que pendant deux siècles entiers ; et puis l'Église a de tels antécédents et de telles promesses, qu'il n'est même pas question d'hésiter.....

Et vous, vous voilà engagé dans la milice sainte. Je vous souhaite de prendre l'état sacerdotal bien au sérieux, aussi sérieusement que possible ; et n'oubliez pas qu'il ne peut y avoir ni persévérance ni zèle apostolique sans une vie intérieure forte, abondante, pleine. Vous savez, *c'est dans les principes!* Même le *vouloir* est un don surnaturel ; hélas ! nous voulons tous persévérer, rester dignes de notre vocation, devenir des apôtres ; mais on tombe, si on croit qu'il suffit pour cela des forces et de la volonté humaine, si on néglige d'entretenir et d'augmenter en soi cette vie spirituelle de contemplation et de piété, fondement unique et source nécessaire de l'esprit sacerdotal. Quand on a négligé cela, on a beau chercher autre chose, et s'agiter pour faire des progrès dans la vertu, ou produire des fruits dans les âmes ; non seulement on est stérile, mais il faut tomber : c'est nécessaire, c'est fatal, c'est *logique*.

Soyez donc un prêtre *radical* par vocation : vous avez condamné votre vie à l'austérité, ne cherchez pas des consolations qui seraient un amoindrissement de votre sacrifice et un danger pour votre âme... Soyez un missionnaire en France, à moins que le bon Dieu ne vous dise de venir en Chine ; un moine dans le monde, à moins que Dieu ne vous attire dans quelque Trappe. Et un jour viendra, quand vous aurez encore un peu vécu et souffert par le cœur, où vous verrez clairement, vous *sentirez* surtout, qu'en choisissant le sacrifice, vous avez choisi la meilleure part, même pour la terre.

Aujourd'hui je ne suis pas étonné de vous voir perdre vos illusions ; je ne vous plains pas de les avoir perdues, si, à la place de ces pétales fleuris qui tombent, il reste un fruit solide et précieux pour l'avenir. Il est probable que vous cherchiez l'idéal à votre manière, en venant au séminaire, et voici que Notre-Seigneur vous le présente à la sienne. Ce serait fort agréable d'être un bon prêtre et un apôtre, si tout allait bien autour de nous, et entretenait notre enthousiasme et notre poésie ; mais le réel, le sérieux, le profond, et par conséquent le vrai

idéal, c'est de rester prêtre quand tout va mal, quand rien ne nous encourage, et de garder notre ferveur quand tout nous sollicite à transiger avec le monde, notre zèle quand rien ne nous autorise à espérer des résultats. Venez donc, si vous êtes libre, venez tâter un peu de la vie de missionnaire ; à vrai dire, je trouve qu'elle est l'idéal de la vie et du bonheur pour un prêtre ; mais c'est là qu'il faut s'attendre à toutes sortes de choses vulgaires et fort peu encourageantes ! De loin un missionnaire apparaît comme un homme *surhumain*, qui va de triomphe en triomphe, toujours soulevé par l'enthousiasme. Je l'ai cru moi aussi ; quand j'ai pris, en 1874, le chemin des Missions Étrangères, et, l'année suivante, celui de la Chine, j'étais revenu de cette idée-là ; j'allais comme un chien qu'on fouette, avec un profond dégoût qui a passé dès que j'ai mis la main à l'ouvrage ; maintenant, j'espère avoir saisi et ne plus perdre le vrai côté des choses, et je ne suis pas tenté de regretter ce que j'ai fait.

Tout jeune prêtre qui a un peu de sang dans les veines, doit passer par une épreuve intérieure de deux ou trois ans, vraie torture de l'âme et du cœur, mais d'où il sort plus robuste, parfaitement consolé, éclairé sur ce qu'il a fait en quittant le monde et sur ce qu'il doit faire pour que le monde ne rentre pas en lui, assuré d'être heureux dans son isolement moral et intellectuel, autant qu'on peut espérer d'être heureux sur la terre en attendant le ciel. Songez, le *ciel des prêtres*, le ciel de ceux qui ont donné leur vie à Jésus-Christ !

Vous me demandez de vous parler études. Il faudrait me reposer et me recueillir, chose peu facile, prendre mon temps, et je n'en ai guère. Déjà vous le savez en théorie, l'étude des sciences sacrées est, pour un prêtre placé dans le ministère, l'aliment nécessaire de sa piété et de son zèle, la ressource fondamentale de sa prédication, la préservation de son intelligence et de son cœur contre le monde, l'élément ordinaire où il doit continuer de vivre pour rester prêtre par l'esprit, le cœur, le goût, les conversations, la direction habituelle de ses pensées ;

le seul et indispensable moyen de se diriger selon les idées vraies, c'est-à-dire selon les idées de l'Église, au milieu de cette anarchie intellectuelle de l'Europe qui rend les lectures, les conversations, les relations si dangereuses. A présent, il faut prendre de tout cela la *conviction pratique ;* aucune démonstration spéculative ne vous la donnera, pas plus qu'on ne peut donner à un aveugle-né l'idée des couleurs. A vous de faire de ces *principes*, en quelque position que vous soyez, la règle de votre vie ; le salut est là, et malheureusement, depuis plus de deux cents ans, l'éducation sacerdotale en France n'a pas été assez orientée dans cette direction.

Si l'on veut faire quelque chose en théologie, il faut accepter pour les commencements un travail difficile, ~~geindre et~~ souffrir pendant au moins six mois, travailler sans voir les beautés qu'on vous a signalées, sans goûter cette doctrine compacte et entassée des grands théologiens et des docteurs de l'Église ; mais travailler obstinément, parce qu'on veut terrasser la difficulté, suivre le théologien qu'on adopte, thèse par thèse, phrase par phrase, écrire à sa manière ce qu'on y voit. Quand on a fini un traité, alors la jouissance commence, et le Ciel s'ouvre. Je ne puis vous dire autre chose. J'ajoute seulement qu'on peut dire de la vraie lumière par rapport au prêtre ce que Notre-Seigneur a dit du salut par rapport aux hommes : *Multi vocati, pauci electi* ; trop peu, hélas ! ont l'énergie de continuer.

Vous me rappelez mon conseil de faire de chaque thèse un sujet de méditation ; n'est-ce pas la vraie méthode de l'étude ? Chaque thèse de théologie est l'exposé d'une vérité révélée, d'une *idée divine ;* est-ce que la première étude à faire d'une idée divine n'est pas de nous mettre à genoux devant elle, de l'adorer, de la contempler, d'en faire l'aliment de notre âme en la méditant ? Ce travail a aussi sa difficulté : certaines vérités paraissent sèches, tellement spéculatives, qu'on n'y voit pas matière à un acte de piété. Cette matière s'y trouve pourtant, il faut la chercher ; les premières méditations seront pénibles et arides ; mais, avec le temps et l'exercice, on appren-

dra à trouver ce sentier secret qui conduit au cœur des vérités divines, là où est leur sève et leur douceur. Bossuet a essayé de faire cela dans ses *Élévations* (1), sans succès selon moi, tant au point de vue théologique qu'au point de vue mystique ; son livre n'est pas mystique. Louis Bail a fait un peu mieux avec moins de talent, dans sa *Théologie affective* (2), qui n'est pas encore l'idéal. J'ai connu un séminariste qui prenait chaque jour pour méditation l'énoncé de la thèse dogmatique expliquée la veille : le résultat des premières méditations était néant ; peu à peu le jeune homme s'y mit, son étude et sa piété s'en ressentaient : l'étude en devenant profonde, la piété en devenant solide. Essayez à votre tour ; prenez un traité, étudiez-le d'abord théologiquement, à vos heures d'étude, ne prenez pas d'autre sujet de méditation que la thèse même où vous en êtes. Mais alors débarrassez-vous de ce *bataclan* de syllogismes, d'arguments, de preuves, de numéros, de textes, d'*ergo*, de détails ; mettez-vous en face de la vérité ; contemplez-la, méditez-la, approfondissez-la, comme vous pourrez, en cherchant à la comprendre, et surtout à la sentir, à goûter ce qu'elle renferme de plus intérieur. Ainsi, la lumière se fera tout doucement.... (3)

Ce n'est pas avec des *ah !* et des *oh !* des exclamations et des tournoiements d'yeux, qu'on étudie sérieusement l'Écriture Sainte ; il n'y faut pas chercher de la sensiblerie, ni commencer par l'enthousiasme. Le sentiment et l'enthousiasme viendront peut-être, ils viendront même certainement, si l'étude est approfondie et bien conduite ; mais ils ne viendront évidemment qu'après, surtout si on ne court pas après eux. En toutes choses, il faut être naturel : rien de glacial et d'antipathique comme le sentiment et l'enthousiasme factices. Voyez les commentaires de saint Thomas sur les Épîtres de saint Paul ; jamais une exclamation, pas un *oh !* pas une phrase qui soit pour le sentiment ; tout est *idée*, recherche de l'*idée théo-*

(1) Bossuet, *Élévations sur les mystères.*
(2) L. Bail, *Théologie affective, d'après saint Thomas d'Aquin.*
(3) Sur cette méthode voir Gratry, *Les sources.*

logique ; et tout ce qu'il dit est une mine incroyable de méditations, de considérations pour la piété, et de sentiments qui sortent de là, comme la lumière sort des pièces d'artifice, au moment voulu (1). Quand vous aurez trouvé les *idées*, les sentiments viendront. Le sentiment ne se cherche pas, l'émotion ne se commande pas, l'enthousiasme ne se décrète pas, ne se singe pas : il germe seul, sous la rosée et la chaleur du Ciel, si on en a mis la graine dans le sol ; la graine des sentiments dans l'ordre mystique, ce sont les idées dogmatiques : *Fides radix justificationis !...* Ne soyez toujours pas de cette *École du sentiment* où l'on se bat les flancs pour faire pleurer, ce qui aboutit à faire rire !...

Vous avez vu, à l'exposition, des Chinois, et ils vous faisaient l'effet de bien s'ennuyer ; cette attitude raide, immobile et empesée qu'ils avaient, est la tenue de tout Chinois un peu bien vêtu. Je suis sûr qu'ils ne s'ennuyaient pas ; ils étaient enchantés de poser en beaux habits, devant un étalage d'objets riches et curieux ; ils se pavanaient dans leur dignité, se disant qu'ils étaient vraiment le premier peuple du monde ; ils toisaient les passants, et, sans en avoir l'air, savouraient l'étonnement des curieux qui avaient le *bon goût* d'admirer leurs marchandises. Ces Chinois devaient être de Canton, de Pékin et de Shang-Haï ; ils ne ressemblaient guère aux pauvres gens en loques avec qui nous vivons ici.

(1) Voir la lettre XIV.

LETTRE XXX.

Mao-Pin, le 15 octobre 1878.

MA CHÈRE SŒUR (1),

C'EST aujourd'hui la fête de sainte Thérèse, qui, chaque année, réveille en moi un monde de souvenirs et de bonnes aspirations ; aussi n'attendrai-je pas plus longtemps pour répondre à votre excellente lettre. Vous pensez bien que je suis toujours dans mes grands travaux ; ils ne ressemblent guère aux vôtres, et c'est plutôt de la grosse manœuvre que de fines fleurs de spiritualité. Que voulez-vous ? Un prêtre qui fait des chrétiens ou travaille à former en eux l'esprit de foi, a toujours l'occasion de se sentir en contact avec le Saint-Esprit et les âmes dans lesquelles opère le Saint-Esprit. La grâce coule de ses mains et de son cœur, et il serait vite un saint, s'il savait profiter des mystères qu'il manipule journellement ; comme aussi il deviendrait clairvoyant dans les choses spirituelles, s'il savait seulement se rendre compte de ce qui se fait dans les âmes par sa puissance, et penser aux grâces dont il est le porteur et l'instrument !

Voilà pourquoi, ma chère Sœur, tout en apprenant à mes pauvres déloquetés qu'il y a un Dieu, trois personnes en Dieu, que Notre-Seigneur est Dieu et homme, etc., tout en débrouillant mon gros ouvrage et en tripotant de lourdes et épaisses consciences, je trouve parfois encore l'occasion de jouir un peu. Allez, le bon Dieu est partout, même là où il y a plus de

(1) Une religieuse.

péchés que de vertus ; il faut seulement savoir le trouver, se mettre en rapport avec lui, et ne pas perdre le sentiment de sa présence.

Vous vous figurez, n'est-ce pas, la vie d'un missionnaire jeté, perdu, noyé au milieu de ces pauvres peuples voués à la superstition et à toutes les *diableries* possibles. Je ne vaux rien, je suis peu recueilli, et très peu contemplatif ; cependant il m'arrive souvent, surtout quand je voyage, passant près des villages, et croisant sur les routes une multitude de gens qui ne connaissent pas Notre-Seigneur, de me faire cette réflexion : « Dire que le démon est maître ici, qu'il habite dans toutes ces âmes comme dans sa maison, et que de cette maison il me voit passer, moi qui suis, malgré mes péchés, la maison de Notre-Seigneur ! Dire que, par la force de mon sacerdoce et de Notre-Seigneur qui est en moi, je suis, à cette heure, le seul réceptacle de la grâce, le seul véhicule de Notre-Seigneur qui visite le pays, et que, moi passant par ces chemins, c'est Notre-Seigneur qui vient reconnaître et reconquérir son royaume ! » Que de fois vos Sœurs gardes-malades sont dans une situation analogue, quand elles se trouvent, munies de leur foi, de leur piété et de leur communion du matin, au milieu de familles mondaines, entourées d'une atmosphère de péché et de corruption. Apprenez-leur à trouver Notre-Seigneur en elles-mêmes, comme nous venons de le dire, et à vivre en sa présence ; alors la dissipation, même la perversité de ce monde-là, leur sera utile spirituellement, en les obligeant à replier leur pensée, leur esprit, leur cœur, vers la divine compagnie qu'elles portent partout avec elles. Voilà comment nous pouvons nous servir du mal qui nous entoure pour aller au bon Dieu.

Chère Sœur, vous vous plaignez quelquefois d'avoir des soucis, et de ne pas trouver dans les âmes assez de ressources ; que vous êtes heureuse pourtant ! Voyez donc dans quel milieu vous vivez, combien près de Notre-Seigneur, que de contacts vous avez avec le Saint-Esprit, comme vos occupa-

tions ordinaires sont belles, consolantes, surnaturelles ! Vraiment votre vie ne diffère pas beaucoup de celle de sainte Thérèse, et quelle vie ! Quand vous mourrez, vous n'aurez qu'à vous envoler au ciel ; vous êtes plus près du ciel que n'importe qui, ~~bien plus près que nous qui *barbotons* dans la saleté païenne.~~ Il y a des jours où, repensant à vous, à votre petite maison si calme, si recueillie, si embaumée de piété, si pleine de la présence de Notre-Seigneur, si fermée aux fumées empestées du monde, je me prends à envier votre sort ; je voudrais être votre aumônier, causer encore avec vous de choses intérieures, ouvrir vos âmes à la grande et profonde piété. Malgré tout, notre vie est belle aussi, et une de ses beautés, c'est précisément le sacrifice qu'il a fallu faire de ce commerce si consolant, si attrayant, des âmes capables de s'élever un peu vers Dieu. Sentez-vous cela ?

Avez-vous lu les révélations de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde réunies ? C'est un de ces ouvrages anciens et *succulents* qui sont les trésors de la piété. Pauvres vieux livres aujourd'hui démodés ! Pour vous, ne les abandonnez pas, et donnez-en le goût à vos Sœurs ; qu'elles n'aillent pas se jeter sur les livres modernes ; ceux-là même qui sont excellents ne nourrissent pas les âmes comme les anciens, auxquels leur antiquité donne quelque chose de plus calme, de plus profond, de plus grand. Votre Mère supérieure disait qu'en fait de livres de piété, il faut, à peu d'exceptions près, se borner à ceux dont les auteurs sont des *saints canonisés*, ou de grands théologiens *reconnus par l'Église* (1). Cependant il existe d'excellents livres de piété écrits de notre temps, dans l'esprit des anciens, mais, en règle générale, *vivre avec les anciens*. Si on quitte leur compagnie, on tombe vite dans cette curiosité, cette inquiétude maladive, défaut ordinaire des *dévotes mondaines*. Entre les *ouvrages de piété classiques* et les *ouvrages de piété romantiques*, il n'y a pas à balancer.

Enfin, le premier des livres de piété est l'Écriture-Sainte,

(1) Voir P. Faber, *Tout pour Jésus*.

source où les saints ont tous puisé ; c'est la croix de Notre-Seigneur, que saint Thomas appelait son livre ; et le tabernacle, qui contient la *vie.* Voyez encore : vous avez Notre-Seigneur résidant continuellement et, pour ainsi dire, *condamné à perpétuité* dans votre maison, à deux pas de vous ; vous vivez près de lui, vous pouvez faire votre visite au Saint-Sacrement par vos fenêtres. Moi qui roule la campagne, je n'ai pas de tabernacle, je n'ai la présence réelle de Notre-Seigneur qu'à la messe ; si encore j'étais moi-même un tabernacle, si je savais jouir un peu de la présence intérieure et mystique de Jésus, sans me laisser à tout instant emporter par les préoccupations matérielles ! De temps en temps, je fais en esprit ma petite visite au Saint-Sacrement dans votre chapelle; vous ne m'y voyez jamais, j'y suis pourtant quelquefois.

N'oubliez pas, vous et vos Sœurs, de m'envoyer toujours, en la déposant pour moi devant le tabernacle, une bonne part de vos prières, de vos mérites, de vos sacrifices et de toutes ces bonnes choses spirituelles qui se confectionnent chez vous. Je vis de tout cela, comme on vit de pain ~~et de soupe~~, et si j'en étais privé, je mourrais, comme on meurt quand on ne mange plus.

tions ordinaires sont belles, consolantes, surnaturelles ! Vraiment votre vie ne diffère pas beaucoup de celle de sainte Thérèse, et quelle vie ! Quand vous mourrez, vous n'aurez qu'à vous envoler au ciel ; vous êtes plus près du ciel que n'importe qui, ~~bien plus près que nous qui *barbotons* dans la saleté païenne.~~ Il y a des jours où, repensant à vous, à votre petite maison si calme, si recueillie, si embaumée de piété, si pleine de la présence de Notre-Seigneur, si fermée aux fumées empestées du monde, je me prends à envier votre sort ; je voudrais être votre aumônier, causer encore avec vous de choses intérieures, ouvrir vos âmes à la grande et profonde piété. Malgré tout, notre vie est belle aussi, et une de ses beautés, c'est précisément le sacrifice qu'il a fallu faire de ce commerce si consolant, si attrayant, des âmes capables de s'élever un peu vers Dieu. Sentez-vous cela ?

Avez-vous lu les révélations de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde réunies ? C'est un de ces ouvrages anciens et *succulents* qui sont les trésors de la piété. Pauvres vieux livres aujourd'hui démodés ! Pour vous, ne les abandonnez pas, et donnez-en le goût à vos Sœurs ; qu'elles n'aillent pas se jeter sur les livres modernes ; ceux-là même qui sont excellents ne nourrissent pas les âmes comme les anciens, auxquels leur antiquité donne quelque chose de plus calme, de plus profond, de plus grand. Votre Mère supérieure disait qu'en fait de livres de piété, il faut, à peu d'exceptions près, se borner à ceux dont les auteurs sont des *saints canonisés*, ou de grands théologiens *reconnus par l'Église* (1). Cependant il existe d'excellents livres de piété écrits de notre temps, dans l'esprit des anciens, mais, en règle générale, *vivre avec les anciens.* Si on quitte leur compagnie, on tombe vite dans cette curiosité, cette inquiétude maladive, défaut ordinaire des *dévotes mondaines.* Entre les *ouvrages de piété classiques* et les *ouvrages de piété romantiques*, il n'y a pas à balancer.

Enfin, le premier des livres de piété est l'Écriture-Sainte,

(1) Voir P. Faber, *Tout pour Jésus.*

source où les saints ont tous puisé ; c'est la croix de Notre-Seigneur, que saint Thomas appelait son livre ; et le tabernacle, qui contient la *vie*. Voyez encore : vous avez Notre-Seigneur résidant continuellement et, pour ainsi dire, *condamné à perpétuité* dans votre maison, à deux pas de vous ; vous vivez près de lui, vous pouvez faire votre visite au Saint-Sacrement par vos fenêtres. Moi qui roule la campagne, je n'ai pas de tabernacle, je n'ai la présence réelle de Notre-Seigneur qu'à la messe ; si encore j'étais moi-même un tabernacle, si je savais jouir un peu de la présence intérieure et mystique de Jésus, sans me laisser à tout instant emporter par les préoccupations matérielles ! De temps en temps, je fais en esprit ma petite visite au Saint-Sacrement dans votre chapelle; vous ne m'y voyez jamais, j'y suis pourtant quelquefois.

N'oubliez pas, vous et vos Sœurs, de m'envoyer toujours, en la déposant pour moi devant le tabernacle, une bonne part de vos prières, de vos mérites, de vos sacrifices et de toutes ces bonnes choses spirituelles qui se confectionnent chez vous. Je vis de tout cela, comme on vit de pain ~~et de soupe~~, et si j'en étais privé, je mourrais, comme on meurt quand on ne mange plus.

LETTRE XXXI.

Cha-Tsen-Pa, le 6 novembre 1878.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

VOUS craignez que je ne trouve vos appréciations sur la situation politique et religieuse en France pessimistes et découragées ; ah ! il s'en faut que nos idées diffèrent des vôtres sur ce point. Les lettres et les journaux qui nous arrivent nous montrent sous un bien triste jour les choses qui se passent chez vous. Le remède serait que les événements se précipitassent le plus vite possible : « *Quod facis fac citiùs !* » Pour vous, que faire, sinon rester impassibles, sans négliger votre petit devoir courant, mais sans essayer de fonder des œuvres destinées à durer ? Il semble que ce soit là l'attitude imposée aujourd'hui au clergé de France. Essayer d'arrêter ce mouvement, ce serait vouloir barrer un torrent avec des allumettes. Vous savez si j'ai jamais été de l'école du découragement, mais vraiment, cette fois-ci, l'eau est trop forte, Dieu seul pourrait l'endiguer, il ne le veut pas ; le devoir actuel est de s'instruire par la contemplation des événements.

Bientôt pourtant, les dix années demandées par notre ami de C*** pour le relèvement de la France seront passées. Faudra-t-il, ce jour-là, qu'armé d'un crayon, d'un calepin et de mes bésicles, accompagné d'un notaire pour authentiquer mes notes, je m'en aille dans chaque ville et village de France, sur le seuil de chaque église et salle de théâtre ou de danse, constater arithmétiquement que dix ans de misères n'ont pas en-

core entièrement achevé la conversion du peuple français ? Étudiez, en vue de la comparer avec notre histoire contemporaine, l'histoire de la chute de l'Empire romain : je n'en tire aucune conclusion et ne désespère pas de l'avenir ; entre les deux situations il y a des différences, surtout celle-ci : l'Empire romain, né païen, devait périr dans l'atmosphère chrétienne, quoique converti, autant qu'avaient pu le convertir les empereurs, ses chefs apparents ; de plus, il avait rempli son mandat d'introducteur de l'Évangile. — La France est née chrétienne, l'atmosphère chrétienne est l'air qu'il faut à ses poumons, l'*air natal ;* on peut encore douter que cet air y soit vicié à fond ; il n'est pas certain non plus que la France ait achevé sa mission dans le monde. Je reconnais ces différences, mais on peut signaler aussi des ressemblances, les mêmes phases de la même maladie. Voyez sur cette question ce que Mgr Pie a écrit depuis le Concile et la guerre de 1870 ; il m'a l'air de croire que c'est fini.

En attendant, sauvons nos âmes, et sauvons-en quelques autres. Les craintes des saints, à la pensée des jugements de Dieu, ne sont pas des exagérations, mais un enseignement ; ce qui le complète, c'est leur repos, leur calme et leur espérance. Je n'admets pas la damnation pour les âmes de bonne volonté ; nous pouvons nous tromper sur la manière de procurer la gloire de Dieu, nous sommes infaillibles sur la question de savoir si nous voulons glorifier Dieu, même au prix de tous les sacrifices qu'il aurait à nous demander, et voilà le premier des signes de prédestination.

Tenez, le mot que vous avez mis sur la tombe de votre père : « *Beati qui sperant in Domino,* » est la devise de l'Église dans les temps troublés comme le nôtre, et la solution dernière et ultra-suffisante du problème social. Ne lisez plus la parabole des talents mis au commerce ou enfouis ; cette page de l'Évangile est pour les jeunes prêtres, afin de les habituer à prendre leur vie au sérieux, et à mettre toutes leurs énergies au service de leur mission. Il faut la lire jusqu'à cinquante ans ; à partir

de cinquante ans, il ne s'agit plus de mettre son argent dans le commerce, mais d'en recueillir le fruit. On lit l'histoire de la pêche miraculeuse : nous jetons le filet ; comme les apôtres, nous ne prenons rien ; mais Notre-Seigneur viendra quand nous aurons tout-à-fait fini de compter sur le poisson, c'est-à-dire à l'heure de notre mort ; nous tirerons alors le filet, et il se trouvera que notre pauvre travail, nos désolations, notre tristesse à la vue des péchés du monde, notre bonne volonté, nos désirs, auront eu tout de même quelque résultat ; les poissons, ce seront nos mérites ; nous les emporterons au rivage de l'éternité. Encore faut-il que la pêche soit *miraculeuse :* ou l'Évangile nous a trompés, ou nous trouverons dans notre filet une quantité étonnante de mérites, *sans proportion* avec nos peines et nos fatigues : « *Non sunt condignæ passiones hujus temporis !* »

Lorsque ma lettre vous parviendra, il sera juste le temps de souhaiter *la bonne année ;* je vous souhaite donc une pêche *miraculeuse,* non pas encore celle qui doit être précédée de la mort, mais cette pêche miraculeuse de joie intime et de consolations intérieures, que Dieu donne à ses prêtres fidèles, au milieu des amertumes de ce temps, — et qui sont douces au cœur comme le repos au coin du feu pendant les tourmentes d'hiver. — Mes souhaits ont encore pour objet votre paroisse, vos âmes pieuses, vos pécheurs, les pauvres enfants qui ne font que trop tôt de la politique et de la république : que le bon Dieu les rende plus dociles, leur fasse la grâce de la persévérance, au moins la grâce du retour, et leur garde au fond de la conscience les souvenirs de ce que vous aurez fait pour eux.

L'endroit d'où je vous écris est juste à moitié chemin entre Tsen-Y-Fou et Tong-Tse-Hien. J'y suis chez de bien braves gens, de la meilleure espèce que nous ayons dans ces parages ; vous seriez trop heureux de n'en avoir que de semblables. L'idée que vous vous faites en France des Chinois et de leurs vices est vraie généralement, mais parmi eux on trouve parfois, pas si rarement que vous croiriez, de ces bons types droits,

honnêtes, attachés sans grande vivacité d'affection mais fortement à leur famille, et, quand ils sont chrétiens, à l'Église. Je dis : *quand ils sont chrétiens*, car ces types se rencontrent même parmi les païens, toute proportion gardée pourtant ; le christianisme choisit ceux-là, de préférence, pour les convertir ; il y ajoute les vertus chrétiennes, et corrige une foule de vices familiers aux meilleurs païens. Les Chinois, chrétiens ou non, distinguent très bien ce type à part, et, pour le caractériser, ils ont ce beau nom : *l'homme du devoir*.

La chrétienté de Cha-Tsen-Pa se compose de dix ménages, émigrés du Se-Tchouan depuis douze ans ; à leur arrivée, ils ont acheté des terres à un bon marché extraordinaire, à cause de la dépopulation du Kouy-Tchéou par les invasions de rebelles ; mes bonnes gens ont donc leur petite culture. Venus païens, ils ont trouvé ici le christianisme, et l'ont embrassé. La persécution d'il y a neuf ans ne les a pas ébranlés : ils avaient perdu tout ce qu'ils pouvaient perdre, excepté leurs terres et leur vie, qu'ils ont sauvée en se cachant dans les montagnes. Aujourd'hui ils sont à l'aise. Cette situation est excellente : pas un chrétien qui bronche, pas un qui donne le mauvais exemple ou néglige le gros de ses devoirs ; les enfants sont élevés dans la foi ; tous tiennent certainement, du fond de leur cœur, à leur religion et à leur salut. Quand la chrétienté a été formée, comme elle le fut ici, par des émigrés, la propagande chez les païens indigènes est longue et difficile ; ils se défient et s'empêchent les uns les autres ; il faut attendre que l'étranger soit devenu, en quelque sorte, indigène lui-même par les relations, les mariages, les naissances et un long séjour dans le pays. C'est maintenant le cas ; une bonne famille du lieu, alliée à ces chrétiens, vient de se convertir, et j'espère que ce sera un germe.

J'arrivai, il y a trois jours, sans guide, avec mon fidèle Lao-Tchang, marchant tous deux à l'aventure, puisque ni lui ni moi ne connaissions les routes. Il fallait à chaque instant demander notre chemin ; tantôt on *houpait* un laboureur qui

retournait sa rizière en pataugeant dans la vase lui et son buffle; tantôt on hélait un porteur de fagots sur la montagne : — « Ho ! ho ! grand homme qui portes un fagot,... grand homme qui laboures une rizière, par où va-t-on à Tcha-Tsen-Pa? » — A force de marcher, nous approchions pourtant, du moins nous en avions l'espérance ; déjà nous apercevions des maisons éparses çà et là, à la mode du pays, chacune entourée de ses rizières. Était-ce notre village ? Nous hésitions encore, lorsque tout à coup, sur le bord d'une rizière, trois petits enfants de quatre à six ans, qui barbotaient dans la boue — délices de l'enfance, preuve de l'unité de la race humaine — entendent le pas de la mule, regardent, et, après avoir réfléchi un instant, se mettent à crier en courant vers les maisons : « Voilà le Père ! Voilà le Père ! » — Nous étions donc chez nous ! On ne m'attendait pas si tôt, mais, chez de bons chrétiens, le Père est toujours bien reçu. J'étais trempé, couvert de boue; en trois minutes, la maison est sens dessus dessous, pour me décrotter, me sécher et me réconforter. Ces scènes que je vous décris, la reconnaissance du Père par les enfants, l'accueil des chrétiens, sont les joies et les consolations du missionnaire; elles le reposent bien, allez ! à la fin d'une journée passée à se *ballotter* sur une mule, à travers les montagnes, au-dessus des précipices, par des sentiers étroits, bordés d'épines mouillées et audacieuses.

Par la station de Tcha-Tsen-Pa s'achève, à l'ouest, ma tournée commencée au midi ; j'ai fait une sorte de mouvement tournant autour de Tsen-Y-Fou. Nous avons, dans cette région, des familles chrétiennes disséminées parmi les païens, en sorte que, sans être nombreuses, elles donnent plus de besogne ; mais justement, par suite de leur dispersion, elles formeront, avec le temps, des noyaux de chrétientés. Jusqu'ici, peu de résultats; on sent une résistance intérieure, des préoccupations matérielles plus vives qu'ailleurs, des craintes de persécution datant de neuf et dix ans, et une plus grande hostilité de la part des païens. Il faut arracher les familles une

à une de la masse de perdition, et former peu à peu, avec une patience invincible, le petit troupeau des élus. On convertit un païen, on le *chauffe* bien, on l'instruit, on le prémunit contre le respect humain, les moqueries, les agaceries des païens, contre ses propres tendances et ses faiblesses ; puis on s'occupe d'un autre. — Je le dis constamment aux chrétiens qui se plaignent de la difficulté de convertir les païens: « L'Église ne perd jamais courage, parce qu'elle ne périt pas ; convertissez une famille par an, l'Église avance toujours, et ne recule jamais ; une année elle fait des conquêtes là où l'on veut se convertir; une autre année elle étendra ailleurs ses possessions; le tour de votre pays viendra, nous profiterons de l'occasion ; soyez seulement de bons chrétiens tous, et ne faites pas perdre d'un côté ce que nous gagnons de l'autre. »

Il y a quinze jours, j'étais dans une famille de cultivateurs — les Lieou, dont je veux vous raconter l'histoire. L'année 1800, cette famille assez nombreuse, qui habitait au nord-ouest de Tsen-Y-Fou, se fit chrétienne. Chaque année, un prêtre chinois venait du Se-Tchouan visiter les stations du Kouy-Tchéou, formées de quatre ou cinq cents chrétiens épars de la frontière à la capitale. La famille Lieou était seule dans ces parages, elle fut baptisée, et c'étaient de très bons chrétiens. La persécution de 1810 la dispersa ; plusieurs de ses membres apostasièrent, tout en gardant la foi au fond de leur cœur, et le pays resta cinquante ans sans chrétiens. Durant cette longue période, des prêtres vinrent, du Se-Tchouan et du Kouy-Tchéou, visiter à des intervalles réguliers les chrétientés du nord de la province ; mais la famille Lieou avait été perdue de vue, n'avait plus trouvé à se mettre en relations avec les missionnaires ; elle se croyait abandonnée, ignorant la présence d'autres chrétiens et le passage annuel des prêtres à deux jours de là. La doctrine et les prières s'oublient vite dans un milieu païen où le moindre signe du christianisme est une condamnation à mort, et surtout quand on est apostat. Les vieux, baptisés jeunes, moururent, Dieu seul peut

savoir dans quels sentiments ; les enfants n'ont jamais été chrétiens. Je les ai retrouvés ; une démarche fut tentée auprès d'eux : sans doute elle ne pouvait pas aboutir du premier coup, mais elle donna espoir ; deux d'entre eux seulement, sur quarante qu'ils sont, ont adoré. De la meilleure branche de cette famille Lieou il est resté trois *enfants :* une vieille, née en 1797 et baptisée en 1803, son frère et sa sœur nés, l'un en 1804, l'autre en 1806, et tous deux baptisés à leur naissance. L'aînée, restée toute guillerette, bien saine de corps et d'esprit, comme pour servir de témoin, nous raconta l'histoire de ces temps-là ; c'est très touchant, et, en l'écoutant, je me disais : « Mon Dieu, que la religion chrétienne est donc divine, qu'elle est donc partout la même, partout pleine de miracles ! »

Ces trois pauvres enfants restèrent chez leurs parents jusqu'en 1810, vivant chrétiennement ; la vieille seule, à cette époque, avait assez de raison et d'instruction pour comprendre ce qui se passa, et ce qu'elle perdit quand on l'empêcha de vivre en chrétienne, en lui faisant épouser l'un des fils d'une famille Ou païenne. Son frère n'a que de vagues souvenirs, sa sœur ne se rappelle rien. Les voilà tous trois chez des païens et élevés en païens ; la vieille voulait sauver son âme et ne pas adorer les idoles. On l'y força : « Quand je pleurais, dit-elle, on me battait, on me disait que j'allais attirer le soupçon de christianisme sur la famille Ou ; je pris le parti de ne plus rien dire, et de faire semblant d'adorer les idoles ; mais je pleurais toutes les nuits, et, si j'étais seule, je récitais les trois actes de foi, d'espérance et de charité ; je n'ai jamais manqué un jour de les réciter ; à part cela, j'avais oublié ma doctrine et mes prières. » Son frère se maria, et vécut à peu près en païen : c'était un fort brave homme du reste, mais d'une ignorance presque complète : que peut-on savoir à six ans ! La petite sœur se maria, ne sachant que par ouï-dire qu'elle avait été chrétienne ; l'aînée avait retenu qu'elle s'appelait Marie, que son frère s'appelait Étienne, et sa sœur Anne.

En 1866, les missionnaires firent quelques tentatives à Tsen-

Y-Fou et aux environs; un catéchiste fut envoyé dans les campagnes du nord-ouest de la ville ; le bruit de son passage arriva un beau matin aux oreilles de la vieille : « Depuis plus de cinquante ans, dit-elle, je n'avais entendu parler de la religion que comme d'une chose odieuse et morte ; je croyais qu'il n'y avait plus de chrétiens sur la terre, et j'apprends qu'un homme prêche la religion à quelques lieues de chez nous ! Père, je n'ai pas pu manger un grain de riz ce jour-là, tant j'étais saisie ; mais je ne saurais dire si c'était de joie, du désir ou de la crainte de voir arriver cet homme ! »

Vous connaissez les chemins chinois ; vous savez aussi ce que sont les pieds d'une femme chinoise : ce sont des pieds de chèvre ; jugez comme c'est commode pour marcher ! Eh bien, le lendemain de bon matin, ma vieille part avec ses soixante-huit ans, sur ses petites pattes, pour aller aux nouvelles. Elle arrive ; le catéchiste explique sa religion : un seul Dieu en trois personnes, Jésus-Christ Fils de Dieu incarné, la Sainte Vierge, le péché originel, Adam et Ève, Jésus-Christ mort sur la croix, les sacrements, les prêtres, les évêques et le pape, le *Fa-Koué*, comme elle dit, c'est-à-dire la France. A chaque mot, elle criait, pleurait, arrêtait le catéchiste pour lui dire que c'était bien sa religion et ce que le prêtre chinois expliquait jadis à ses parents. On tint conseil, et le catéchiste vint passer quelques jours dans la famille Ou. Depuis des années, malgré qu'elle n'eût plus guère d'espoir, la pauvre vieille avait souvent parlé de la religion à son mari et à ses enfants, et deux de ses fils m'ont dit que, longtemps avant leur conversion, les exhortations de leur mère avaient mis en eux un petit germe de foi. Elle répétait surtout qu'il fallait *sauver son âme* et *gagner le ciel*, et que *la Religion était nécessaire pour cela*. Lors de la visite du catéchiste, vers 1866, toute la famille devint chrétienne, la vieille, son mari, deux de ses fils habitant avec eux, mariés et pères de nombreux enfants. J'ai trouvé là encore ce bon type qui vous réjouit, vous sourit, et révèle au premier coup d'œil *l'âme chrétienne*.

Est-elle jolie, mon histoire d'*enfants*? J'oubliais deux détails qui complètent la physionomie de la vieille. L'année 1869, Mgr Faurie, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou, dut recueillir tous les documents et souvenirs relatifs aux martyrs que nous ont faits les persécutions antérieures. Les anciens furent interrogés ; la bonne femme Marie Lieou, veuve Ou, était le plus vieux témoin : elle ne savait que l'histoire du martyr Pierre Ou de Long-Pin, mais avait beaucoup de détails sur l'ancienne persécution, puisqu'elle était un demeurant de nos temps héroïques ; son témoignage fut recueilli. A chaque visite, elle vient demander au missionnaire : « Comme ça, c'est donc vrai, mon nom et mon témoignage que j'ai donnés à l'évêque Faurie sont allés à Rome, et le pape les a vus ? » Cette année, la question m'ayant été posée, j'ai répondu : « Mais oui, et ils y seront conservés des centaines d'années; on les a même imprimés dans nos livres, et les chrétiens de notre *Fa-Koué* (France) les ont lus ; tu dois comprendre que l'histoire des martyrs c'est l'honneur de l'Église et de tous les chrétiens. » Si elle est contente, si elle se rengorge, je vous le demande un peu !

L'autre détail m'a été raconté par ses fils. Lors de la persécution de 1869, eux se sauvèrent avec leurs femmes et leurs enfants sur la montagne ; la vieille ne voulut jamais les suivre et s'obstina à rester à la maison, « *pour être martyre,* » disait-elle. Les païens arrivèrent en troupe pour piller la maison et tuer les gens, mais elle les attendit tranquillement, assise devant la porte et disant son chapelet. Les rebelles s'approchèrent, étonnés de la trouver là toute seule et pas du tout effrayée; ils lui demandèrent ce qu'elle faisait, elle répondit : « Je vous attends pour que vous fassiez de moi une martyre ! » Mais le Chinois vénère la vieillesse; ma bonne femme n'eut pas le bonheur qu'elle ambitionnait, les païens respectèrent ses soixante-douze ans, et se contentèrent de piller et de saccager la ferme.

LETTRE XXXII.

Cha-Tsen-Pa, le 19 novembre 1878.

CHER VIEIL AMI (1),

J'AI appris qu'une chute récente avait été la cause, pour vous, d'une aggravation d'infirmités et de souffrances. Oh! que je voudrais vous voir seulement une heure, pour vous parler de votre état intérieur et extérieur ; mais vous dire cela par lettre ! Un peu plus j'y renoncerais ; nous sommes à une si grande distance l'un de l'autre, et il faut un temps si long à nos lettres pour faire le voyage ! Heureusement il se trouve encore à G*** des âmes compatissantes qui vous visitent, vous apportent une bonne parole, une distraction, un peu d'encouragement, et vous montrent que le bon Dieu tient à vous donner une petite compensation ici-bas, et un petit à-compte sur ses consolations éternelles.

D'ailleurs, cher ami, ce que j'aurais voulu vous dire est résumé d'une manière bien saisissante dans ce seul mot de Job : « La main du Seigneur m'a touché. » Si vous compreniez pourquoi la main de Dieu vous touche ainsi douloureusement, cette pensée serait pour vous un adoucissement ; peut-être même arriveriez-vous, comme les saints, à éprouver une sorte de joie intérieure, différente sans doute des joies du monde, bien supérieure et plus délicate aussi. Puisse-t-elle, du moins, vous apporter le calme, l'espérance et la sérénité, dans

(1) Un ami paralytique, habitant une paroisse du diocèse de Beauvais que le Père Aubry avait évangélisée pendant ses vacances de professeur, et où personne ne l'a encore oublié.

votre situation d'infirme toujours en face de son mal, et se voyant vieillir sans avoir désormais à attendre grand'chose de la terre. Si vous saviez méditer! Si vous connaissiez les saints, si vous saviez comprendre qu'ils ont eu, comme nous, une chair infirme, un cœur tourmenté par le besoin d'affection et de bonheur! Et cependant ils ont trouvé la joie, la vraie joie, dans des souffrances plus amères que les nôtres; ils savaient que le chemin de la croix est une voie royale, qui conduit au seul bien qui soit digne de notre cœur et capable de le remplir. Je vous propose, ne serait-ce que comme un exercice d'intelligence, de chercher l'explication de leur bonheur et de leur amour pour leurs souffrances. Si j'étais resté avec vous, j'aurais essayé de faire produire à votre âme quelques-uns de ces fruits exquis de la sainteté, et j'y serais parvenu, car vous avez l'étoffe d'un chrétien au-dessus du vulgaire, et votre maladie vous a préservé de ce qui est, pour la plupart des hommes, obstacles au salut ou attaches terrestres impossibles à rompre. Aujourd'hui, tous ceux que vous avez le plus aimés en ce monde sont au Ciel; votre pensée va souvent de leur côté; n'oubliez pas, je vous en conjure, de sanctifier ce souvenir, et d'utiliser, pour vos chers morts et pour vous, vos douleurs, en les acceptant avec résignation, en demandant à Dieu de vous faire comprendre, *goûter* surtout, nos divines espérances.

Je vous remercie du fond du cœur de penser souvent à moi. Bien souvent moi aussi, quand je voyage par les chemins de nos montagnes et les sentiers bourbeux de nos rizières, quand je vais administrer un malade ou visiter une chrétienté, je me demande : Que fait mon pauvre infirme? Alors je le vois sur son lit, évoquant le souvenir de tous les amis qui l'ont quitté, versant une larme, tirant sa jambe à deux mains, prenant un journal, le laissant pour songer et pleurer encore, poussant péniblement son chariot, se faisant traîner au jardin, visitant ses fruits, exhortant ses abeilles, revenant de nouveau à son lit songer et pleurer. C'est toujours votre vie, n'est-ce pas, telle

que je l'ai connue, en attendant que Dieu la change contre une meilleure. Je ne crains pas pour votre salut, mais je voudrais vous voir mériter une couronne plus belle, glorifier Dieu par une manière plus sainte de souffrir et d'édifier votre entourage. Voilà pourquoi j'ai toujours eu l'ambition de vous voir entrer dans la voie de la piété ; vous y trouveriez certainement le repos du cœur et la consolation que vous cherchez partout. Oh ! le beau mot de saint Augustin, qui connaissait si bien le cœur humain, le savez-vous ? « Seigneur, notre cœur sera tourmenté tant qu'il ne se sera pas reposé en vous » par la foi, par la piété, par la confiance.

Oui, cher ami, pensez toujours au missionnaire, et, pendant qu'il court après le pauvre Chinois pour l'amener à l'Évangile, priez un peu, méditez un peu, et offrez vos mérites et votre patience, pour l'aider à convertir ce peuple si éloigné de Dieu, si enfoncé dans les ténèbres. Cette manière de prier attirera des bénédictions sur vous et les chers défunts que vous pleurez. Croyez que vous n'êtes pas chrétien pour vous seul, et chargé uniquement du soin de votre salut, mais vous êtes responsable du salut de plusieurs autres âmes, et investi d'une sorte de mission apostolique à exercer autour de vous, par le bon exemple, la prière, le sacrifice, l'offrande de vous-même et de vos mérites à Dieu, un zèle discret, patient et énergique. Vous savez, pour les missionnaires, cette idée-là remplit leur vie, et je ne pourrais pas vous parler autrement. Est-ce que ce n'est pas la seule vraie manière d'envisager la vie chrétienne ? Nous ne devons pas au bon Dieu la moitié, ou le quart, ou la centième partie de nous-mêmes, ou une demi-heure par semaine, le temps d'aller entendre vite et vite une messe le dimanche. Nous lui devons *tout*, toute notre vie, toutes nos énergies, toute notre activité et toute notre intelligence ; j'appelle chrétien celui qui, se jetant tout entier au service de Dieu, se dit : « Voyons, je ne dois rien laisser perdre, pour la gloire de Dieu, de ce que Dieu m'a donné; avisons donc au moyen de ne rien dépenser inutilement. »

Je comprends l'isolement dans lequel vous vous trouvez ; mais le bon Dieu voit bien où il veut vous conduire ; ayez confiance en lui pour l'avenir, avec la résolution de le servir *entièrement*, en quelque situation que vous vous trouviez; vous comprendrez plus tard la divine raison de *toutes* vos épreuves et de *toutes* vos souffrances. Chaque vie humaine se déroule suivant un plan de la Providence : il se cache d'abord, afin de nous laisser, avec nos inquiétudes, le mérite de la foi et de la confiance ; mais, à mesure qu'on avance en âge, le plan se découvre et s'éclaire, de manière à récompenser notre confiance et à consoler nos douleurs. Encore une fois, si vous saviez comprendre ce que le bon Dieu veut de vous en vous faisant souffrir comme il le fait, vos chagrins deviendraient des marques de la miséricorde infinie. Les années passent, la jeunesse s'en va, la vieillesse arrive ; on se retrouve alors en face de ses œuvres, vide et désolé si on a travaillé pour le monde, heureux si on a eu la sagesse et l'énergie de travailler pour l'éternité. Saint Paul le dit si bien : « Frères, le temps est court, que faire pour l'employer? A ceux qui possèdent, de vivre comme ne possédant pas ; à ceux qui ont de la peine, d'être joyeux comme s'ils n'en avaient pas ; aux heureux, de ne pas se fier à leur joie, car le monde est une figure qui passe ! »

Donc, confiance encore, confiance toujours ! continuez à servir Dieu humblement, petitement, courageusement et dans la paix ; vous verrez que l'avenir donnera raison à votre confiance.

Il faut bien aussi que vous soyez mon interprète auprès des personnes qui n'ont pas oublié mon nom : notre bonne Melle Forest toujours debout, portant le deuil de tant de monde sans en être abattue, comme un vrai rocher au milieu de l'Océan...; ma vieille sœur Irène, cette bonne compagne de mes courses aux malades ; elle m'en veut peut-être encore de ce que je lui faisais allonger le pas, avec mes grandes jambes; elle avait du mal à me suivre...; et cette dame qui nous faisait d'excellentes galettes, une adroite et zélée pour le bien

s'il en fut...; et Monsieur X***, l'homme droit et honnête par excellence ! Voulez-vous me permettre de vous recommander une bonne et sainte entreprise? La conversion de cet ami si parfait ! Dites-lui que j'étais jaloux de conquérir son âme, et que, si j'étais resté avec vous, j'en aurais certainement entrepris le siége. Dites-lui que j'aurais, au fond de notre pauvre Chine, une grande allégresse d'apprendre un jour que le dernier désir de sa mère et mon souhait le plus ardent ont été enfin exaucés. Pour vous, pauvre et toujours très cher infirme, que Dieu vous bénisse et soutienne votre courage en augmentant votre foi.

LETTRE XXXIII.

Mou-You-Se, le 6 janvier 1879.

BIEN CHERS PARENTS (1),

JE vous ai souvent parlé de Hin-Y-Fou ; depuis longtemps Monseigneur désirait me voir à la tête de ce district immense et à peine ébauché ; le projet se réalise, j'ai reçu ma feuille de route, et je suis parti ! De Tsen-Y à Hin-Y-Fou, vingt jours de marche : « Voilà de quoi faire la belle jambe, » m'écrit Sa Grandeur ! Les chemins sont affreux ; je les arpente à grande vitesse, tantôt monté sur mon excellente mule, tantôt à pied, pour soulager cette pauvre *Fifine* plus éreintée que moi. Je voyage en toute allégresse, car je vais à mon poste et à mon devoir ; j'appréhende bien un peu le pays, qui est neuf, mais à la grâce de Dieu !

Le district de Hin-Y-Fou est le plus écarté, le moins organisé de tous ceux de notre mission ; ça me va, j'espère y travailler un peu ~~les côtes du diable et des païens.~~ Jusqu'ici, ma vie a été très occupée : elle le sera certainement davantage encore ; c'est dans une contrée plus vaste qu'un diocèse de France qu'il me faudra établir des œuvres, bâtir des chapelles, fonder des centres de chrétientés. Quel plaisir de *gambader* à la recherche de la brebis perdue ! Il ne m'est pas défendu de vous dire que mon placement à Hin-Y-Fou suppose une certaine confiance de Monseigneur en moi, car il y a beaucoup de travail, peu de ressources, et tout à faire. En 1860, Hin-Y-Fou possédait une belle chrétienté fondée par Mgr

(1) Son père et sa mère.

Albrand et Mgr Lions ; la rébellion de 1866 a tout détruit. Depuis, le poste ne fut tenu que par des missionnaires de passage et à destination du Kouang-Si ; il s'agit aujourd'hui d'occuper définitivement cette position et d'agir pour notre propre compte.

Vous dire que je ne fais pas beaucoup de projets, ce serait mentir ; tout homme a fait des projets malgré lui, et, par nature, je suis très incliné à la confection des projets. Mais on m'a averti, et je tâche de me mettre dans la tête, qu'en pays de mission surtout, les projets ne se réalisent jamais. Il est donc sage, sinon de s'abstenir d'en faire, au moins de ne pas tenir à ceux que l'on fait. C'est l'expérience universelle, et chacun de nous la renouvelle journellement dans la pratique de sa vie, tantôt à son profit, tantôt à ses dépens.

Par rapport à la France, on serait peut-être dans le vrai en disant que Tsen-Y est à moitié chemin entre Hin-Y-Fou et Paris, car les communications régulières ne vont que jusqu'à la capitale du Kouy-Tchéou ; au-delà, on s'arrange comme on peut, on envoie des courriers, on profite des occasions qui passent. Heureusement le Chinois est très voyageur ; pour un oui, pour un non, il vous entreprend, avec deux cents sapèques à sa ceinture, des courses de huit jours, de quinze, de vingt jours ; en route, pour gagner *son riz*, il porte des palanquins ou des marchandises, puisque tous les transports se font à dos d'homme. Jugez si je puis désormais répondre de ma correspondance ; je ferai mon possible pour ne pas la négliger ; mon devoir est, à ce point de vue, sous la sauvegarde de mon plaisir et de mon besoin, et je ne puis m'habituer à l'idée de vivre sans ces relations si douces ; elles sont, maintenant surtout, une grande partie de ma joie et de mon alimentation spirituelle.

Vous le voyez, chers parents, je m'éloigne encore un peu plus de vous tous, en quittant la région de Tsen-Y ; mais vous savez que votre souvenir est avec moi partout où je vais. Depuis le commencement de ce fatigant voyage, chaque jour

je cause avec vous par la pensée, tantôt au sommet des montagnes, tantôt dans les anfractuosités et au fond des ravins ; en route, je repasse mes souvenirs, plus ces jours-ci que jamais ; le pays est si morne, si désert, qu'instinctivement on sent le besoin de le peupler un peu. Oh oui ! le bon Dieu nous rendra au ciel ce que nous avons quitté ; sans cette espérance, que la vie du missionnaire serait triste, et son isolement désolant !

Un de ces derniers jours, je passais sur la route au pied d'un horrible Bouddha ; il était là, solitaire dans une petite pagode ; fatigué d'une longue marche, et trouvant un abri, je m'assis un instant sur une pierre pour reprendre haleine, pendant que mon fidèle Lao-Tchang, armé d'un couteau, enlevait quelques touffes de la barbe de cette affreuse idole. Il n'aurait pas fallu qu'un païen le vît. Sur ce point nous sommes prudents : inutile de provoquer des représailles ou d'exciter la colère. Cependant, il n'est pas défendu de rire d'un dieu chinois ; c'est ce que j'ai fait avec mon ami Lao-Tchang, et vous êtes invités à faire comme nous.

Enfin, j'arrivai à la dernière station avant Hin-Y-Fou ; mon catéchiste et ma mule, brisés de fatigue, étaient restés en route pour se reposer ; Lao-Tchang seul m'accompagnait ; il ne me quitte pas plus que mon ombre, et sa présence m'est une sûreté. Hélas ! que de fatigues pour gagner Mou-You-Se ! Prenant mon courage à deux mains, je me suis mis à enjamber, après avoir avalé un petit pain, trois œufs et une bonne tasse d'eau fraîche. La nuit arrivait, et nous avions encore à franchir plus de quinze kilomètres, heureusement avec un bon clair de lune, et par des chemins secs, mais dans un pays effrayant par sa solitude, son aridité et ses bêtes sauvages. Représentez-vous le pauvre voyageur, chaussé pour la circonstance de petites sandales de paille à quinze sapèques (un sou et demi) la paire, en longue robe de toile bleue, en caraco noir, suivi d'un Chinois qui porte quelques effets dans une sorte de hotte, et trottant par les chemins escarpés et tor-

tueux des montagnes. On saute d'une pierre sur l'autre, jusqu'à ce qu'on atteigne des vallées très profondément creusées par un fleuve ; on passe le fleuve en barque, et il faut escalader de nouveaux rochers nus et désolés. Quand vous êtes sur quelque sommet plus élevé, aussi loin que s'étend votre vue, vous n'apercevez que des pics de montagnes illuminés par le soleil, ou plongeant leur tête dans les nuages. Vous rencontrez de longues enfilades de Chinois portant des fardeaux ; vous demandez la distance qui vous reste à franchir ; on vous répond : « Six lieues. » Plus loin, nouvelle caravane, et nouvelle question ; réponse aussi décourageante : « Frère aîné, il te reste à faire huit lieues ! »

Le site est absolument sauvage : partout des pics, de sombres rochers émergeant au-dessus des hautes herbes ; on se croirait bien éloigné du monde habité, si on n'entendait par-ci par-là, mais sans rien voir, un hibou gémir, un coq chanter, un Chinois *houper* d'une voix grêle et nasillarde, un loup hurler, une panthère crier, un bœuf mugir. Pour moi, je passe mon chemin, tantôt disant un bout de chapelet, tantôt *ruminant* mes projets de conquête, tantôt calculant mes ressources et prévoyant mes dépenses, tantôt ravigotant mes souvenirs d'Europe ! Je ne suis pas trop hardi, mais avec Lao-Tchang, je n'ai pas peur même de mon ombre, ni des tombeaux en pierre qui bordent la route, et attestent que la contrée a été peuplée autrefois.

Enfin, tirant la jambe, dormant debout, buttant contre les inégalités du sentier taillé dans les rochers et souvent raide comme une échelle, nous arrivons à dix heures du soir au village de Mou-You-Se ; je frappe brusquement à la porte du missionnaire ; il n'était pas couché, mais, loin de m'attendre si tardivement, il en croit à peine ses yeux. Lao-Tchang me fait vite une petite soupe à l'oignon, on cause quelques instants, et je me couche ; mais le sommeil ne vient guère ; il m'a fallu vingt-quatre heures pour me reposer.

Pendant ce séjour à Mou-You-Se, un brave chrétien, baptisé

depuis six ans, vient nous faire visite : « Vous voyez bien cet homme-là, me dit mon confrère ; c'est un de mes fidèles, *vir rectus et timens Deum ;* il était prédestiné à la foi. Depuis longtemps, avant de se faire chrétien, il avait lu nos livres, et, tout en avouant que notre doctrine était bonne, il disait : « J'en prends et j'en laisse, la foi ne vient pas ; en lisant cette doctrine je me dis : Pour ce qui est de lire, je puis lire ; mais il faut me garder de croire, car alors il faudrait me faire chrétien, et accepter ce qui s'ensuit. » — Or, il avait eu plusieurs enfants qui tous étaient morts petits ; un voisin les baptisait à son insu et les envoyait au Paradis. Un jour, un catéchiste se rencontre avec lui dans une maison chrétienne ; le catéchiste désirait faire sa conquête ; il passa la soirée à le presser, à lui montrer la nécessité de sauver son âme. Le brave homme répondit : « Oui, je comprends, c'est vrai, je me ferai chrétien ! » Mais cette réponse est très commune chez les Chinois qui nous entendent ; elle n'a que la valeur d'une politesse, et le païen (lui-même l'a souvent avoué depuis) n'avait alors aucune intention de se convertir. — On se couche ; il s'endort comme les autres, un peu préoccupé cependant, et le voilà qui fait un rêve : Un soleil paraissait à l'horizon et s'élevait dans le ciel, mais petit et pâle ; tout-à-coup, un second soleil apparaît, celui-ci vif et brillant, et monte vers le milieu du ciel. Au moment où le bon païen le regardait en se disant : « C'est étonnant comme celui-ci est plus brillant ; le premier est enfoncé ! » il remarque, au milieu du disque lumineux, le caractère chinois *Sin*, qui signifie *croire* ou *la foi ;* cette apparition le bouleverse et l'éveille brusquement. La foi était entrée soudainement, pour ainsi dire en forçant les portes. Il se lève, ne tenant plus en place, retourne chez lui avertir sa femme : « Je suis résolu, dit-il, à me faire chrétien ; vois si tu veux m'imiter, sinon je te quitte. — Comment ne ferais-je pas comme toi, répond sa femme ? » Et la famille entière se convertit.

LETTRE XXXIV.

Hin-Y-Fou, le 3 juin 1879.

MON CHER AMI (1),

JE comprends, pour l'avoir éprouvé, votre effroi à l'approche du sacerdoce ; mais ce sentiment doit être mêlé de désirs et de joie, et il faut que le désir et la joie dominent. Nous sommes des soldats, nous allons aux combats de Dieu, nous y mourrons à la peine ; mais, dans ces combats, il n'y a ni défaite ni insuccès possibles pour la bonne volonté. Le tout est pour vous maintenant de vous préparer fortement à l'avenir, de bien prémunir votre cœur contre les défaillances de la faiblesse humaine. Vous y parviendrez, si vous apprenez à méditer, à vous tenir uni à Dieu, à aimer Notre-Seigneur et son Église, à devenir un homme intérieur, car tout est là pour préserver la pauvre nature humaine, le pauvre cœur des faiblesses et des chutes, ou simplement des refroidissements auxquels il n'est que trop sujet.

Quant à l'idée qui vous passe par la tête, que peut-être le sacerdoce n'est pas votre vocation, c'est une sottise à mépriser. Vous voulez être un bon prêtre, vous désirez sauver des âmes, vous rendre utile à l'Église, et donner un bon coup d'épaule, selon vos forces, à l'œuvre de Dieu ; tout cela, n'est-ce pas la vocation ? Les prêtres qui tombent n'ont jamais pris leur vocation au sérieux et grandement, comme il faut la prendre. Ils se sont trouvés, au petit et au grand séminaire, sur la route qui conduit au sacerdoce, mais ils ont suivi le courant,

(1) Un élève du grand séminaire de Beauvais.

mollement, sans générosité, sans bons désirs, sans réflexion, trop paresseux pour chercher un autre *métier*. Les prêtres qui deviennent tièdes, l'ont toujours un peu été ; ils ont rêvé une vie bourgeoise, un petit confortable, un petit luxe bête et mesquin. Soyons des radicaux, et que notre vocation soit un peu *emporte-pièce*. Un prêtre radical est celui qui est prêt à tout donner pour Notre-Seigneur et pour l'Église, celui qui a juré dans son cœur de ne jamais sacrifier à la vie bourgeoise, celui qui est résolu à ne prendre aucun repos, tant qu'il verra dans son troupeau des âmes éloignées de Dieu, celui que le respect humain n'empêchera pas d'aller tourmenter les gens, jusqu'à ce qu'ils se soient convertis. Mais, pour devenir un prêtre radical, il faut être un séminariste radical : un séminariste radical est celui qui prend au sérieux sa rupture avec le monde et les affections, celui qui travaille *mordicus* à purifier sa conscience ; il faut qu'à partir du jour où il a pris la soutane, le péché n'ait plus jamais, même une fois par surprise, entrée dans son âme ; il faut qu'il se dise que jamais son vœu de sous-diacre ne sera entamé par une seule faute, car c'est fini, et, une fois qu'on s'est engagé sur le chemin qui aboutit au sacerdoce, on s'est jeté la tête en avant dans un abîme de sacrifices dont on ne remonte plus les bords. Vous êtes tenté, tout le monde l'est ; songez que la tentation bien surmontée vous fortifie et assure votre avenir, comme la faiblesse, si légère soit-elle, vous affaiblit et est une menace de chute pour plus tard. Toutes les fois qu'un sacrifice se présente, offrez-le à Dieu, embrassez-le courageusement et dites : « Mon Dieu, pour assurer mon avenir et ma fidélité jusqu'à la mort ! »

Ne soyez pas un romantique, un rêveur, un poète ; soyez un *homme* qui donne à Dieu sa vie entière, son corps et son âme, et cherche le règne de Notre-Seigneur et le salut des âmes, rien de plus, rien de moins ; qui n'attend et ne désire aucun bien, aucun bonheur terrestre ; qui se défie des joies humaines parce qu'elles sont un danger ; qui s'attend aux pièges du démon et à la tentation des défaillances intérieures, et

s'habitue à la pensée de souffrir et de mourir, plutôt que de pécher jamais gravement.

Craignez surtout de sentir un jour refroidir en votre cœur, au contact du monde et à la vue des obstacles qui entravent l'action du clergé, cette petite flamme de zèle et de piété qui brûle encore en vous et qui, j'espère, grandira toujours jusqu'au sacerdoce. Sortez de l'enfance, quittez les défauts, la légèreté de l'enfant; devenez homme et prenez le sérieux, la fermeté, l'austérité de l'homme, surtout de l'homme sacerdotal. On peut rire, être joyeux, se distraire, égayer les autres, mais il faut rester austère, c'est-à-dire élever son âme au-dessus des pensées basses et vulgaires et des sentiments égoïstes, pédants et mesquins du monde, devenir enfin un *homme de principes.*

Le principal élément de votre formation sera de méditer, sans vous tendre l'esprit, sur ce que vous faites en marchant vers le sacerdoce, sur ce que vous êtes, comparé au sacerdoce, sur ce que vous serez dans le sacerdoce, *grande opus !...* C'est la théologie dogmatique surtout qui, avec l'Écriture-Sainte, forme l'*âme sacerdotale,* en offrant à l'intelligence la notion complète et surnaturelle de Notre-Seigneur et de sa parole : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te,* en donnant à la piété un élément solide et substantiel. Les prêtres qui tombent ou s'affadissent, sont ceux qui n'ont eu que de la rêverie et de la sentimentalité dans l'âme. La *foi,* au degré où elle devient *sacerdotale,* doit être éclairée et développée par l'habitude de méditer la *parole de Dieu,* c'est-à-dire la *théologie;* alors elle s'appelle la *doctrine,* elle est à la fois *science* et *amour,* étude et prière ; elle rend le prêtre bien plus robuste contre le monde, parce qu'elle lui donne le goût des choses de Dieu. Ce goût est le *préservatif du cœur sacerdotal* contre l'atmosphère malsaine où il nous faut vivre. Ayez confiance, ne vous tourmentez pas, pensez tranquillement, gaîment, doucement et sérieusement à tout cela, et vous verrez...

Quand vous serez prêtre et lancé dans le ministère, prêchez la croisade de l'apostolat, élevez-nous des apprentis mission-

naires. Il existe en France une jeunesse si belle, si ardente, si généreuse, si sympathique aux idées de dévouement, et qui cependant perd son temps et gaspille son ardeur à flâner, à se divertir, à faire de la politique, ou pire que cela. Avisez quelques amis instruits ; dites-leur qu'il y a par ici des populations immenses comptant sur eux pour embrasser l'Évangile ; que pour récompense sur la terre, en attendant le Ciel, ils auront, comme nous, la fatigue, le renoncement aux aises de la vie, mais la joie du cœur ; dites-leur enfin que nous les appelons au nom du bon Dieu à venir nous aider. Voilà, mon cher, une belle commission que je vous donne là, mais je vous la donne sérieusement et au nom de Jésus-Christ, puisque c'est à son règne que nous travaillons.

Pauvre pays, pauvre pays de France ! Vous me touchez un seul mot de notre situation sociale ; les lettres et les journaux qui m'arrivent me donnent un peu l'idée de ce qui se passe et de ce qu'on peut attendre de l'avenir. Je conçois ce que vous me dites, la difficulté de faire le bien et les avanies que le prêtre doit subir aujourd'hui. Vous savez que je connais un peu, moi aussi, l'état de notre France ; à vous dire vrai, je crois que le cœur d'un prêtre court incomparablement plus de dangers en France qu'en Chine ; le démon règne ici, et l'atmosphère spirituelle est païenne, mais les séductions du monde nous sont épargnées, ainsi que ces entraînements vers le plaisir, ~~le luxe et la luxure~~, qui sont la perdition de tant d'âmes peu solides et peu préparées. O Dieu, qu'il faut être ferme, austère dans sa vie intime, et impitoyable à soi-même, fidèle à l'habitude de l'union avec Notre-Seigneur, pour rester fort contre cet envahissement continuel de l'esprit mondain ! Mais aussi la récompense de l'âme fidèle est grande et admirable, même ici-bas, et le châtiment de l'âme coupable et infidèle, terrible et profond... Faites-vous trappiste, plutôt que de laisser jamais le démon mettre la main sur votre cœur, ne fût-ce qu'une fois, ne fût-ce que pour une minute, ne fût-ce que dans le secret de votre conscience.

Ne perdons pas l'espérance d'entendre un jour dire sur nous le beau verset de l'Apocalypse : « ... *Virgines sunt; hi sequuntur Agnum quocumque ierit.* » Dites donc un peu, faut-il avoir 20 ans, des rêves de sacrifice, un idéal de sainteté, des aspirations ardentes au don de soi-même, à la virginité perpétuelle, une vocation sainte, une mission de salut, d'apostolat et de consolation auprès des pauvres et des amis du bon Dieu, et aboutir à la ruine ? *Adjuva nos, Deus salutaris noster.* Que le bon Dieu vous fasse mourir jeune, ainsi que tous ceux que j'aime là-bas et moi aussi, plutôt que de nous laisser tomber. Dites aux amis que j'ai envie de leur souhaiter la mort dans mon amour paternel ! Ou plutôt, dites-leur de faire un coup de tête, et d'aller se jeter au n° 128 de la rue du Bac. La belle affaire ! Ces coups-là coûtent bien plus avant qu'après. Je voudrais avoir cent vies humaines à dépenser pour faire cent coups pareils, et tous plus radicaux les uns que les autres ; je me ferais trappiste, bénédictin, ermite, missionnaire dans vingt-cinq pays lointains, aumônier de bagne, capucin, même jésuite ; je ne ferais que des coups radicaux, exprès pour prêcher d'exemple contre l'égoïsme de notre temps. Que les âmes contemporaines sont petites, et les cœurs vulgaires ! C'est pour cela que l'on trouve si peu de persévérance, si peu de nerf pour le sacrifice...

Oui, tout ce que je lis sur la France est bien triste, bien triste ! Nous venons d'apprendre l'élévation de Gambetta à la présidence de la Chambre ; quelle farce indigne et formidable !.... Allez, notre France est malade, et ceux qui croient que vingt ans d'un bon gouvernement suffiraient à lui rendre sa santé intellectuelle, sa sève de vie chrétienne, ceux-là se mettent les dix doigts dans l'œil. Si la France ressuscite, ce que j'espère, et avec exultation, ce ne sera pas soudainement, mais lentement, comme elle a été formée ; la vie lui reviendra comme vient la vie chrétienne, *per modum seminis*, puisque Notre-Seigneur a dit : *Semen est verbum Dei*, et que rien de ce qui doit être chrétien ne peut avoir la prétention de le devenir

autrement qu'en recevant cette semence surnaturelle : *verbum Dei*, un enseignement intellectuel. Cette idée d'enseignement prend en France depuis dix ans, c'est déjà *verbum*, mais je ne vois pas que ce soit encore « *verbum* **DEI.** »

On crie beaucoup contre les journaux et autres moyens de perversion du peuple : on a raison ; mais sous cette cause, qui est elle-même un effet, la racine du mal, où est-elle ? La cause de tout mal, c'est que la source de tout bien est tarie ou insuffisante ; car, à la nature humaine, ôtez le préservatif surnaturel, qui est la foi *installée* dans l'intelligence, maîtresse et règle des autres facultés, ôtez cela, que reste-t-il ? — Lisez la préface de la *Vie de Jésus-Christ* par Louis Veuillot ; il a un mot bien juste pour caractériser la morale produite dans le paganisme par la sagesse humaine dépourvue de la révélation : il appelle cette morale une *quintessence de corruption.* Nos beaux classiques, qui sont le superfin de ce que le paganisme a produit de plus exquis, me font l'effet de ces petites boîtes bien précieuses, où les pharmaciens enferment avec un soin pieux quelque poison admirable et *supraterrestre*, extrait par mille opérations délicates des plus intimes réservoirs de la nature. Leur morale est cela : une quintessence exquise, capable, étant délayée par l'éducation dans les intelligences, de transmettre la peste à toute une génération, sans espoir de détruire jamais le germe de mort qu'on aura inoculé.

Je n'ai plus le temps de vous parler de la Chine et de ma nouvelle et immense paroisse ; un détail seulement : les indigènes de cette partie du Kouy-Tchéou ont des usages singuliers. Comme ils confectionnent des poisons qui, paraît-il, ont une vertu naturelle et diabolique à la fois, et les jettent souvent dans la tasse de leurs convives, il est très reçu, dès qu'on se met à table, de dire à son hôte : « Tu n'a pas mis de poison ? » Il vous répond : « Oh ! n'aie pas peur ! » Cela suffit pour empêcher le poison d'agir. Prendre cette précaution avant le repas, n'est pas une impolitesse. Chaque personne doit, selon l'usage du pays, avoir empoisonné au moins une fois dans

sa vie, et réussi à faire mourir sa victime, sinon elle-même mourra du poison.

Tous les chrétiens de la contrée n'ayant que fort incomplètement quitté les mœurs et idées païennes, on m'a prévenu de porter partout avec moi deux tasses, pour éviter la vaisselle d'autrui et surtout l'empoisonnement. Toutefois je ne crains rien, m'en remettant à la parole de Notre-Seigneur : « *Si mortiferum quid biberint, non eis nocebit.* » Supposé d'ailleurs que ce poison ait une action diabolique, que pourra-t-il contre un prêtre dont la journée commence par la messe ?

Je ne suis ni désolé, ni découragé, ni triste ; au contraire, depuis mon arrivée en Chine, la joie, le calme, ne m'ont pas quitté ; isolé de la France, à quarante lieues de tout confrère, j'ai perdu ce qui console et soutient humainement, mais il me reste le *principal*, ou plutôt *tout*, Notre-Seigneur et sa grâce. Hélas ! malgré la grâce, l'homme est encore faible et fragile ; il lui reste la misère humaine, et sa persévérance n'est jamais assurée ; il est vrai, nous ne rencontrons guère les séductions que nous pouvions trouver en France, mais nous sommes plongés dans un milieu païen où règne le démon ; il faudrait au missionnaire une trempe exceptionnelle, une piété constante, une habitude profonde de l'union à Dieu, une vertu d'airain, un cœur cuirassé contre les défaillances et les découragements. La vocation apostolique n'est pas seulement belle par les sacrifices qu'elle exige et les fruits qu'elle produit, elle est encore la plus féconde en grâces pour l'âme qui l'a reçue ; seulement, l'agitation incessante et les occupations matérielles auxquelles nous sommes astreints, sont un danger pour la vie intérieure, et nous éloignent de ce qu'on peut appeler *le pôle d'attraction de la vie sacerdotale*, la contemplation. Je le sens, j'ai à renouveler souvent mes résolutions à cet égard ; j'y manque plus souvent encore ; priez pour moi, obtenez-moi du bon Dieu qu'il ne me punisse pas de mon manque de courage en me laissant tomber, quand je voudrais tant m'envoler du côté du Ciel ! Cependant je suis bien heureux ;

ma seule inquiétude est la crainte de me laisser trop appauvrir et emporter loin du trône de Notre-Seigneur, hors du *château de l'âme* où il invite ses apôtres à demeurer avec lui toujours, même pendant leurs courses et leurs travaux. Pas d'apostolat sans un peu de contemplation, m'écrivait un de mes amis ; la parole, l'action du prêtre, quand elle n'est pas greffée sur la vie intérieure, est un arbre sans racines, ce n'est qu'une cymbale retentissante ou un airain sonore. Je sais cela en théorie : demandez à Notre-Seigneur que je le mette en pratique.

LETTRE XXXV.

La-Gao, le 25 juillet 1879.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

AVANT de commencer l'exploration de la partie nord de mon district, je profite du passage d'un courrier pour écrire quelques lettres. Ce n'est pas que mon installation soit précisément commode : pour siége un petit banc, pour dossier mon lit, pour pupitre un couvercle de panier en tresses de bambou posé sur mes genoux.

La maison est en roseaux ; elle se compose d'un seul grand appartement carré, qui sert à toutes les créatures et à tous les usages. En ma qualité de *Père*, j'occupe depuis deux jours le meilleur coin et l'unique lit, pas brillant, je vous assure, et je n'y enfonce pas. Le catéchiste couche à terre, près du lit, sur une botte d'herbe qu'on étale le soir. La famille de céans — sept personnes assez stupides — couche pêle-mêle au coin opposé, sur un amas informe de foin, de débris et de chiffons. La mule, attachée à un poteau à deux pas du lit, fait là sans se gêner toutes ses opérations gastronomiques et autres ; elle a pour voisins cinq buffles étendus sur leur fumier parfumé ; un cochon chante sa chanson plus loin ; une demi-douzaine de poules couchent sous le lit ; un chien au milieu du salon ; les pierrots sur les solives du toit ; les rats et les souris partout ; elles viennent grignoter dans mes habits et sur le dos de mes livres ; les moustiques abondent le soir, les puces et les punaises la nuit. Vous voyez, c'est une *arche de Noé ;* la même chambre sert aussi de cuisine à l'espèce humaine ; au

moment où je vous écris, la bonne femme, assise sur une pierre, son dernier-né lié sur son dos, entretient le feu près de la porte, et fait cuire dans une marmite en terre le riz du déjeuner. Il est encore matin ; j'ai dit la messe et catéchisé de bonne heure, afin de permettre aux gens d'aller travailler, et d'envoyer le catéchiste aux environs, à la recherche d'un nouveau chrétien que je ne trouve pas.

Je croyais n'avoir que sept lieues à faire pour venir ici ; j'en ai fait au moins douze, et par des chemins ! ah ! quels chemins ! comme celui du Paradis ! Pour comble d'ennui, la pluie n'a pas cessé de la journée, cela faisait un gâchis ! Enfin, faute de connaître le pays, j'ai allongé ma route. Fan-Ta-Ko, un chrétien dévoué, me conduisait : « Père, me disait-il chemin faisant, les païens me posent des questions assez drôles : « Fan-Ta-Ko, cet Européen à la barbe jaune et au nez barbare nous trompe peut-être ; mais toi, voyons, nous te connaissons : ne nous trompe pas. Dis-nous clairement à quoi ça sert cette religion ; pourquoi l'embrasse-t-on ? — Pour sauver son âme et aller au Ciel après la mort. — C'est curieux, il doit y avoir autre chose ; il y a des secrets ; d'ailleurs tu as peut-être défense de les dire. Voyons, dis-les-moi, à moi seul ; tu le sais, je ne te vendrai pas. — Mais non, pas d'autre secret que celui-là ; fais-toi chrétien et tu verras ; notre religion ne demande qu'à se montrer. — Mais on dit que l'Européen vient affilier le peuple à sa religion pour révolter le pays et le faire conquérir par son empereur (pauvre stupide Grévy !) ; est-ce vrai ? — Il ne s'agit pas de cela du tout. — On dit que les chrétiens ne sont plus obligés à l'impôt, qu'ils refusent de payer leurs dettes, etc. ; que l'Européen arrache le cœur des enfants et les yeux des mourants (allusion au baptême et à l'extrême-onction), etc., etc... »

Le chrétien réfute ces absurdités, et montre que nous ne venons que pour faire du bien. « Mais alors Fan-Ta-Ko, dis un peu, combien d'argent t'a-t-il demandé pour t'admettre dans sa religion ? — Pas une sapèque. — Combien t'a-t-il

donné ? — Rien non plus. » Et il leur explique comme il peut nos sacrifices, notre désintéressement.

Ses interlocuteurs le quittent en hochant la tête ; ils disent qu'il ment, qu'il est déjà perverti, que je le paie pour tromper le peuple ; les autres, qu'il est trompé lui-même, le benêt ! et ne sait pas encore le fin mot de la religion qu'il vient d'embrasser. L'Européen est si rusé! il dit son secret seulement lorsqu'il est sûr de ses hommes. D'autres se demandent si, par hasard, il y aurait quelque chose de vrai dans les réponses de Fan-Ta-Ko, et discutent : — « C'est une religion comme une autre. — Elle est bonne comme les autres. — Elle est meilleure. — On ne peut pas la pratiquer. — C'est défendu par les mandarins. — On l'a déjà anéantie plusieurs fois par la persécution ; gare à ceux qui l'embrasseront ! Ce n'est pas moi qu'on y prendra ! — Que vient faire cet Européen ? On devrait le chasser, le tuer. — Il cherche de l'argent. — Ce n'est pas de l'argent qu'il cherche, puisqu'au contraire il dépense le sien et ne demande rien, c'est assez drôle ! — Et ce Fan-Ta-Ko, embrasser cette religion ! ~~est-il bête~~ ! c'est pourtant un honnête homme, et il soutient d'emblée que sa religion est bonne, que les chrétiens pratiquent ce qu'ils enseignent, et que l'Européen ne veut pas nous tromper ; il a, ~~ma foi~~, l'air convaincu. — Il faut tuer Fan-Ta-Ko. — Oui, frottez-vous-y ; ces chrétiens sont tout-puissants près des grands mandarins ; ils ont à la capitale un grand chef de religion qui fait la pluie et le beau temps. — Avez-vous vu leurs cérémonies ? C'est très drôle ; leur prêtre s'habille singulièrement, se tient debout près d'une table couverte d'un linge blanc, devant des images et un livre, fait comme ceci et cela, pendant que les chrétiens récitent de longues prières. — Et ce Fan-Ta-Ko, qui était comme nous il y a quatre mois, et qui aujourd'hui vient nous chanter qu'après la mort il ira au Ciel et nous autres en enfer, et que nous aurons du regret de ne l'avoir pas écouté ! c'est qu'il a tout l'air d'y croire ! — Avez-vous vu la barbe de l'Européen : il a au moins soixante-dix ans ! — Fan-Ta-Ko dit

qu'il a trente-cinq ans; et ses yeux qui ne sont pas noirs, mais bleus ; c'est curieux, je n'aurais pas cru qu'il y eût des hommes comme cela. — Tu sais bien, moi, j'ai entendu dire par un marchand de Hin-Y-Fou qui a fait le commerce dans les pays lointains, qu'il y a des hommes à figure bleue, verte, mais je n'en ai jamais vu. — Ni moi non plus. — Ni moi non plus. — Celui-ci n'a toujours pas l'air d'avoir peur. — Il a l'air rudement mauvais. — On dit qu'ils sont comme ça deux ou trois cents au Kouy-Théou, et que tout le monde va se faire chrétien. » — Etc., etc...

Tout cela résume et reproduit à peu près les conversations dont je suis l'occasion ; le Saint-Esprit fera son petit travail au milieu de ces appréciations diverses. Fan-Ta-Ko n'est pas très malin, il ne sait encore que peu de chose, mais il prend assez bien la foi, il sait parler, il n'est pas pauvre pour le pays et il est estimé de tout le monde ; il soutiendra donc notre thèse à l'occasion, verra aux environs qui peut mordre à la grappe, entamera les négociations, me tiendra au courant, et dira au catéchiste où il convient de faire une tentative. Par-ci par-là, trois ou quatre personnes auront remarqué et retiendront le mot *sauver son âme, être heureux après la mort ;* je prodigue ce mot. Toujours le lendemain *éternel* de la mort réveille les âmes ; c'est l'arme du bon Dieu, et aussi la nôtre. Ceux que le Saint-Esprit à *préordonnés pour la vie chrétienne* (1) commenceront à se préoccuper un peu de l'idée qui vient de leur apparaître, et à se demander vaguement s'ils sont dans le vrai. Par l'exemple de Fan-Ta-Ko, qui ne paraît pas se repentir, on verra qu'on peut habiter ce pays comme tout le monde, et, sans qu'il en résulte de graves inconvénients, pratiquer cette religion. A mon passage, l'année prochaine, je ne serai plus si étrange ; on dira : « Ah ! voilà l'Européen revenu, allons voir un peu ! » Fan-Ta-Ko sera peut-être prêt pour le baptême, il sera plus hardi, et je serai moi-même plus fort. On aura un peu éclairci la question de savoir au nom de qui et

(1) Act., XIII, 48.

pourquoi je viens ; le catéchiste aura semé quelques notions ; notre langage chrétien sera mieux compris ; deux, trois, cinq, douze chefs de famille demanderont à se faire chrétiens ; j'examinerai leur valeur et leurs motifs ; j'admettrai ceux qui paraîtront bons, j'exclurai ou reculerai les autres. Le bruit se propagera que la religion s'établit ici, ce sera un fait accompli, et me voilà installé dans le pays. Un païen des environs que j'aurai gagné m'invitera à faire station chez lui ; ce sera le commencement d'une nouvelle chrétienté ; elle-même en produira d'autres ; le Saint-Esprit profitera de tout pour diriger les choses, relations de parenté, commérages, curiosité ; en apparence c'est le hasard, en réalité la Providence qui dispose les hommes et les événements pour la propagation et l'établissement du christianisme. Mais fermons cette longue parenthèse et revenons à notre voyage ; nous étions restés égarés et en détresse sur le chemin de La-Gao.

Donc, après mille aventures, glissades dans la boue, noyades dans les marécages, enfilades de montées interminables, nous arrivons, un peu avant le coucher du soleil, dans un pays des plus pittoresques : hautes montagnes parsemées de bouquets d'arbres et de rochers fantastiques, entrecoupées de profondes crevasses encaissant des torrents. Deux passants, à qui nous demandons le chemin, nous indiquent une montagne rocailleuse avec un sentier semblable à une échelle. Hélas ! faut-il encore grimper là-haut ! Je grimpe en tirant ma mule par la bride. Là-haut, c'est une mer de rochers ; des vagues pétrifiées, des falaises de pierre, rien que des pierres. A mi-côte, un torrent bondit et écume à travers des rochers ; en bas, une belle vallée verdoyante, bien cultivée, sillonnée de ruisseaux formant de petites cascades, émaillée d'arbres ; au milieu des rizières, de pauvres chaumières noires, enfumées, et qui n'égayent pas le paysage comme nos blanches maisonnettes d'Europe. — *Le Chinois ne fait que gâter la nature.* — Descendons jusqu'au torrent. Le chemin est encore une échelle.... dont les échelons roulent sous le pied. Enfin on descend tout

de même. Mais La-Gao ? Et la maison chrétienne ? Personne pour nous renseigner. Fan-Ta-Ko va voir aux environs ; au bout d'une demi-heure il revient : « Là-bas un homme m'a dit que c'est à droite. » Bon, allons à droite. La nuit tombe, et nous ne trouvons rien. Au loin, sur une colline, un enfant ramène un buffle : on *houpe* pour lui demander le chemin, il ne sait pas. Un homme, qui passe sur l'autre rive du torrent, nous donne une direction différente de la première ; nous la prenons encore. Un chien nous indique par ses aboiements le voisinage d'une maison ; Fan-Ta-Ko y court, il tombe dans l'eau, et rapporte cette réponse compliquée : « On t'a trompé, mon frère aîné ; retourne sur tes pas, traverse un torrent, monte par-ci, descends par-là, tourne un vallon, côtoie une colline, suis une ravine, et tu as devant toi La-Gao. » Sur la foi de ces renseignements, nous refaisons notre route sans plus de succès. Allez donc retrouver votre chemin dans le pays le plus accidenté du monde, où il y a des creux et des bosses partout, et pas un sentier droit.

Heureusement, le temps est redevenu beau ; mais il fait nuit, et la lune n'éclaire que les sommets des montagnes ; les bas-fonds en deviennent plus obscurs. Il y a bien des maisons sur la côte ; de la vallée, on les devine, on ne les voit pas. Nous appelons ; des chiens répondent, mais de si loin que c'est décourageant, et puis les échos nous empêchent de nous guider sur leur voix.

Nous sommes au pied de la falaise de rochers, sur les rives du torrent, nuit serrée, que faire ? Nous nous asseyons par terre, le catéchiste et moi ; Fan-Ta-Ko pose sur l'herbe mon bagage ; la mule se met à brouter, je voudrais bien en faire autant ! Depuis six heures du matin, je n'ai mangé que cinq à six petites pêches vertes cueillies en chemin, et bu l'eau des fontaines. Nous nous résignons à coucher là, en nous précautionnant contre le tigre et la panthère, assez communs dans ces parages ; en somme, précautions fort inutiles ; si les fauves venaient, ils ne nous avertiraient pas, nous ne pourrions le sa-

voir et nous défendre qu'une fois bel et bien mangés ! Un danger plus immédiat, c'est que je n'ai pas un fil de sec sur moi : la nuit est fraîche, le pays humide, la journée a été très chaude et orageuse, à la garde de la Providence ! J'ai une lanterne en papier huilé, et une chandelle de graisse de bœuf, mais rien pour l'allumer ; impossible de voyager la nuit à travers des fouillis pareils, il faut nécessairement se décider à rester.

Fan-Ta-Ko part seul à la découverte encore une fois, nous l'attendrons..... Il est parti depuis une heure, pas de nouvelles ; deux heures se passent, toujours pas de nouvelles. Le paysage, vu au clair de la lune et après des pluies d'orage, est ravissant ; mais des gens égarés et affamés n'ont guère le goût d'admirer des paysages, de faire de la poésie, et de regarder par où la Grande ourse a tourné sa queue. Pourtant, chose curieuse, c'est dans ces moments-là que les vieux souvenirs se représentent à l'imagination avec plus de vivacité et de fraîcheur ; assis sur mon rocher, ~~pendant que je décollais ma chemise de mon dos et épongeais mes habits,~~ je me suis rappelé ce temps où, jeunes séminaristes, nous étions deux avec vous sur un banc du petit bois de votre jardin, à Orrouy, faisant de l'astronomie plus ou moins scientifique, ou plutôt de la rêvasserie à propos d'étoiles. Du reste, la vue des astres, dans le calme d'une belle soirée, me fait toujours penser au pays ; je me dis que les mêmes étoiles vont luire sur la France, que mes amis les verront et les regarderont comme moi ; si seulement on pouvait par là se faire des signaux ! A continuer cette rêverie, les regrets du pays viendraient vite, et la contemplation des étoiles a des dangers particuliers ; décidément, il vaut mieux me contenter d'espérer le ciel, et regarder la terre. Sur la terre, la petite caravane, campée au milieu des broussailles et des rochers, me rappelle à la réalité de la situation.

Et Fan-Ta-Ko ? Le catéchiste, qui n'est pas un rêveur, et désire un souper et un abri, n'est occupé qu'à houper ; les chiens aboient, mais ce n'est pas aux chiens qu'on parle. Enfin, bien loin, dans une anfractuosité de la montagne, un cri humain nous

répond ; sans doute c'est notre homme qui revient. Pour le guider vers nous, nous crions à notre tour de cinq minutes en cinq minutes. Enfin le voici, accompagné du chrétien qu'il cherchait; il va nous conduire coucher dans une maison païenne à un kilomètre. Mais pour y arriver, et sans lumière, quel ouvrage ! A peu près comme d'aller à Sainte-Anne d'Auray avec des pois dans ses souliers. Il faut d'abord descendre, sans chemin, à travers les pierres et les épines, jusqu'au torrent. Le chrétien de La-Gao marche devant, chargé de mon bagage ; je viens après, puis Fan-Ta-Ko, et le catéchiste tirant ma mule ; on s'assied sur un talon, les deux mains à terre, et, avec la jambe libre, on tâtonne devant soi. Nous sommes pourtant au torrent, mais il faut le passer, et vous savez bien qu'on ne s'est pas amusé à y faire un pont ; on saute d'une pierre à l'autre, un vrai plaisir, quoi ! La lune a cessé de briller, du reste elle a bien fait, puisqu'elle ne pouvait pas nous être utile. Avec un petit bâton pour sonder le terrain, je m'aventure sur la première pierre ; je manœuvre du bâton, de la main et du pied, pour trouver la seconde ; je l'ai trouvée ; après, il faut chercher la troisième, et ainsi de suite. Je ne suis tombé qu'une fois et sans me mouiller; j'étais déjà trempé au dedans par la sueur, sur les épaules par la pluie, depuis les pieds jusqu'à la poitrine par la rosée ; d'ailleurs je ne suis pas tombé dans l'eau. Le torrent est passé, mais le catéchiste, resté de l'autre côté, tire en vain la pauvre mule, entêtée comme les gens de son espèce ; elle a déjà eu plusieurs fois affaire à des passages semblables : elle se défie et refuse d'entrer dans l'eau. Yang-Se retourne pour aider ; on tire, on pousse, on appelle, on crie, on tape ; la mule rue, hennit, se débat, recule, avance, enfin elle passe, et nous sommes au complet. On enfile des sentiers encore plus boueux que les autres, on barbote, on enfonce, on glisse... Nous arrivons chez le païen, qui ne nous attend pas. Il faut le faire lever ; il hésite à nous recevoir ; le Chinois a diverses raisons pour se défier des arrivants de nuit, et celui-ci fait des façons, d'autant plus que nous sommes amenés par

un chrétien peu connu de lui. Je pensais à la scène de la joie parfaite de saint François et du Frère Léon, dans les *Fioretti ;* mais il y avait des différences : le païen ne nous disait pas d'injures, et je n'étais pas extrêmement joyeux. Enfin nous sommes reçus tant bien que mal ; pour moi, je laisse mes hommes se faire un lit et un souper chez le païen, et, allumant ma lanterne, je pars avec Yang-Se coucher chez lui à une demi-lieue plus loin. Il n'était pas encore tout à fait minuit ; j'avalai une jatte d'eau pour faire croire à mon estomac que je lui avais donné quelque chose, et je me couchai. Tout cela c'était avant-hier ; je me suis réveillé hier matin en parfaite santé.

Je loge donc dans le plus misérable taudis, mais à mon poste : le matin j'étale sur le lit le strict nécessaire pour dire la messe ; il n'y a ni table, ni planche pour en improviser une, mais Notre-Seigneur n'en est pas à son coup d'essai pour descendre dans les étables. La maison est isolée, assez haut perchée, sur le penchant de la montagne, au-dessus du grand torrent que vous savez, et en face des nombreux ruisseaux qui arrosent l'autre versant de la vallée. Le paysage est splendide, surtout le soir, au clair de la lune ; et si je n'avais guère le goût de l'admirer avant-hier, hier, par la plus belle soirée du monde, j'ai pu me régaler ! Rien de plus calme, de plus paisible : devant moi, la vallée et les montagnes dont les crêtes, éclairées par la lune, se dessinent sur le ciel en zigzags et en pointes. La vallée est dans l'obscurité, mais l'ombre est sillonnée par des myriades de petites mouches luisantes : on dirait des étincelles ; pas d'autres bruits que les mugissements du torrent, le cri des cigales, l'aboiement de quelque chien dans le lointain ; la terre s'efface, l'âme se sent attirée par toutes les lumières qui scintillent au firmament, elle monte comme pour chercher là-haut les vivants, — *Terra viventium !*

Et cependant le devoir est en bas ; dans les vallées que voici, et de l'autre côté de ces montagnes, il y a des fourmilières d'hommes ; chacun d'eux a une âme, un ange gardien,

un droit aux mérites de Jésus-Christ, une place préparée au ciel ; et c'est moi qui leur apporte, de la part de Notre-Seigneur, la lumière qui leur montrera le chemin du salut, — *Lumen ad revelationem gentium*... Et tout ce peuple est là, dans cette ombre qui enveloppe la contrée, travaillant, mangeant ne parlant que des misérables intérêts de la terre, naissant, mourant, se livrant à ses superstitions devant d'horribles idoles, esclave du démon, livré au péché, ne pensant pas à l'éternité, vivant de peine, sans espérance et sans consolation, sans foi et sans amour. Pauvres gens ! ils ignorent absolument l'unique nécessaire de la vie ; ils ont leur part d'intelligence et de dons naturels, une vocation à la foi, et tous les besoins de l'âme ; malgré cela, ils n'ont d'autre pensée d'avenir que de traîner leur misère quelques années encore, pour mourir au milieu d'une famille qui ne saura pas les pleurer, et, après, aller occuper un trou parmi les tombeaux de la montagne. Que de fois ce texte de l'Écriture m'est revenu à la pensée : « *Illuminare his qui in umbra mortis sedent ;* » méditées ici, ces paroles ont quelque chose de saisissant. Ce voile de mort, je le vois étendu devant moi sur ce pays ; il semble que je le touche !

Mon Dieu, que c'est triste un peuple qui n'est pas chrétien ! Et que veulent donc faire de l'Europe ceux qui travaillent avec tant d'acharnement à lui enlever sa foi ? Mais quelle mission que la nôtre, pauvres prêtres perdus, noyés dans ces populations immenses, dépositaires pour elles des trésors de Jésus-Christ, des richesses de sa rédemption ! (1) C'est la grâce et la vie qu'elles nous demandent et tirent de nous, quand elles viennent à la foi. Elles sont cause qu'une circulation de sève surnaturelle s'établit entre le ciel et elles par notre âme à nous ; rien que cette pensée devrait me servir de méditation perpétuelle, et me tenir jour et nuit dans l'union à Dieu, *tout imbibé* de sa présence, pénétré du sentiment de mon néant et de ma gloire !

(1) Voir Ephes., III., et toute l'Épître.

Oh oui ! ma vocation était de venir ici ; c'est ici que je puis être utile. Que Dieu me fasse la grâce d'y mourir, même s'il faut souffrir en attendant la mort. Si je meurs à Hin-Y-Fou, j'ai choisi et montré aux chrétiens l'emplacement de ma tombe à un kilomètre de la ville, à deux cents pas du Père Müller, mon prédécesseur... ; là seulement je me reposerai...

LETTRE XXXVI.

Yang-Tchang-Gao, le 31 août 1879.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

VOUS me plaignez d'être là-bas seul et loin de tout confrère. Pour moi, à quoi cela tient-il ? L'isolement ne m'est nullement pénible ; pourtant je suis souvent deux mois sans lettres de France, sans nouvelles des confrères. Il faut bien s'habituer à cette vie, et prendre goût à la besogne qui vous écrase ! Oui, mais quand il arrive des lettres qu'on n'attend plus, on sort comme d'un rêve, on se retrouve tout Français, et le plaisir est incomparable. Le missionnaire a encore d'autres consolations qui alimentent son espérance et son courage. Écoutez plutôt, voici l'une de mes grandes jouissances.

On vient me chercher, avant l'Assomption, pour un chrétien mourant à l'extrémité du district, à trois jours de marche forcée. La station, qui s'appelle Ta-Chan (grande montagne), est une des rares chrétientés datant du siècle dernier. Son éloignement des villes, sa position dans une profonde vallée au milieu des montagnes, l'a préservée des persécutions, des incursions des rebelles, et des causes de démoralisation particulières aux centres populeux. Les habitants ne sortent guère de leurs rochers, ils voient rarement des étrangers, s'occupent de leur culture, sont pauvres, simples et très bons chrétiens : *O fortunatos nimium !* Ta-Chan compte trente familles chrétiennes. Voilà donc de braves gens, à l'une des extrémités les plus écartées du monde visité par l'Évangile; ils ignorent

tout de l'Europe, ils ne m'ont jamais vu, mais ils savent que je vais venir, et des enfants ont été apostés sur la montagne pour guetter mon arrivée.

A peine eurent-ils entendu le grelot de ma mule au détour des rochers, et aperçu mon large chapeau semblable à un *couvercle à lessive*, qu'ils se mirent à crier : « Voilà le Père, voilà le Père ! » Et tous les chrétiens d'accourir sur le bord du sentier, de me saluer au passage et de m'accompagner ; mon malade en était aussi ; je craignais tant de le trouver mort ! Il m'enterrera peut-être, mais enfin il avait été en danger. Les visages sont épanouis, on ne me connaît pas, *on me reconnaît.* Détail trivial qui m'a touché : les chiens du pays ne voient guère d'autre étranger que le missionnaire ; ils suivent ses moindres mouvements ; mule, bagage, barbe, saluts des chrétiens, ils observent tout. Généralement les chiens des païens sont très méchants après nous ; or, à Ta-Chan, tous les chiens, et ils sont nombreux, accompagnaient leurs maîtres venus à ma rencontre. Eh bien ! loin d'aboyer, ils me firent accueil ; ils remuaient la queue, s'empressaient autour de moi et de la mule, se mettaient à courir joyeusement devant nous. Que voulez-vous ? C'est un ensemble d'émotions délicieuses qui font oublier la faim et la fatigue.

J'arrive ; vite, on prend mon bâton, mon *couvercle à lessive*, mon bréviaire ; tout est à mon service, on attend mes ordres, je me sens en famille ; on sait ce que je viens faire, ce que je pense, ce que j'aime, ce que je recommanderai. « Ah ! que le Père est fatigué ! — Le Père veut-il se laver les pieds ? — Le Père boira-t-il du thé ou de l'eau fraîche ? — Le Père a bien faim. — Vois comme le Père a sué. — Le Père a-t-il de quoi changer, pour qu'on lui lave ses habits trempés de sueur et pleins de poussière ? etc., etc. » L'un m'apporte de l'eau, un autre des pêches presque bonnes, un troisième du thé ; celui-là déshabille la mule et lui donne à boire ; celui-ci rapporte une brassée de branches et de feuillages secs pour faire du feu et cuire le riz ; la plupart restent autour de moi à me regar-

der ; c'est parfois incommode, mais toujours bien touchant. Puis on viendra me dire confidentiellement les petites affaires et les ennuis du lieu : — « Père, les païens nous menacent et nous injurient, est-ce vrai qu'on détruira encore la religion ? — Père, mon fils va un peu de travers et ne m'écoute pas ; il viendra te voir ce soir : je te prie de lui donner un avis. — Père, tel chrétien a donné un scandale dans l'année ; il faut le gronder un peu, vous ; il ne nous croit pas. — Père, j'ai une dispute depuis six mois avec un tel : entends notre affaire, et dis-moi si je n'ai pas raison. — Père, mon bœuf est mort, je suis bien malheureux. — Père, mon chapelet est cassé à trois places et a perdu des grains. — Père, une médaille ! — Père, une image ! »

Il faut répondre à tout cela, raccommoder le chapelet et aussi les âmes... Le soir, la présence du Père est, pour les gens de la vallée, l'occasion de se réunir : ils arrivent de partout, et quelle joie de les entendre chanter, d'une seule voix, d'un seul cœur : « *Je crois en Dieu... Notre Père... Je vous salue, Marie...* » Voilà la grande famille catholique, voilà l'Église avec sa foi et son unité d'un bout du monde à l'autre, et jusque dans ces petits recoins si écartés ! Un missionnaire observateur jouit assez souvent d'un spectacle pareil ; en vérité, peut-il s'ennuyer ?

Après l'Assomption, j'ai repris mon vol pour visiter le sud du district ; partout on écoute la *doctrine* avec bienveillance et sympathie. Ici même, à Yang-Tchang-Gao, j'ai fait quelques bonnes captures : mon hôte d'abord, un grand gaillard de cinquante ans, honnête, intelligent et de bonne famille, et puis six ménages dispersés dans les environs. Les adhésions seraient plus nombreuses, si je n'étais très sévère par principes, pour assurer la solidité et la bonne direction des œuvres dans l'avenir ; je ne veux admettre que lentement, et après enquête, des familles soigneusement choisies ; il faut des mois pour planter les premiers jalons, des années et bien des courses pour faire une besogne sérieuse et tant soit peu définitive. Si

je pouvais fonder sur ce territoire un bon réseau de fortes et solides chrétientés, capables de résister aux orages et à l'épreuve du temps !... Mon Dieu, quand la conquête de ce pauvre peuple chinois sera-t-elle achevée ? Le sera-t-elle jamais ? Ce doute est mon tourment. N'importe ! j'y travaille toujours, et si imperceptible que soit l'action d'un seul homme pour entamer un pareil bloc, son travail accélère le résultat.

Je lisais ce matin en saint Prosper que, dans la totalité du genre humain, est une autre totalité, inférieure en nombre, appelée par l'Écriture la *plénitude*, l'*universalité du genre humain:* c'est l'universalité des hommes qui seront sauvés ; ceux-là seuls comptent ; les autres ne comptent pas, ils sont des fruits secs, des hommes manqués, *vasa interitûs*. Eh bien ! mes pauvres chrétiens, comme perdus dans la masse païenne, sont ici le vrai genre humain, puisqu'ils concourent à compléter le nombre des élus ; ils sont misérables, d'une nature inférieure, n'importe ! Ils composent ici le royaume de Dieu, l'Église vivante ; ils sont des parcelles, des molécules, des gouttes de sang dans le corps mystique de Jésus-Christ ; enfin ils forment le vrai peuple chinois, celui qui est élu pour le ciel, appelé à fournir son contingent à l'armée des saints, et destiné à habiter le ciel. Voyez-vous, il faut bien se consoler d'une manière ou d'une autre ! Dans vos tristes paroisses du diocèse de Beauvais, l'impiété gagne du terrain de jour en jour, les fidèles se font de plus en plus rares ; pourquoi vous désoler outre mesure et vous inquiéter ? Vous avez la conscience de *faire votre possible*, et quand il ne resterait en tout que deux ou trois bonnes âmes, vivant encore de la vie chrétienne et recevant la grâce par vos mains, il faudrait dire comme votre missionnaire chinois : « Ici, ces âmes sont le royaume de Dieu, elles sont l'Église vivante, et je ne perds pas mon temps. »

Telles sont les pensées que je rumine bien des fois par jour en trottinant sur les routes, chez les chrétiens, quand ils me laissent seul pour aller à leur travail, le soir, si je reste inoccupé ou si la fatigue ne m'endort pas ; en somme, je me trouve

encore assez heureux. Au petit bonheur ! on finira toujours par vieillir, et on viendra à bout de mourir.

LETTRE XXXVII.

Hin-Y-Fou, le 15 novembre 1879

MA CHÈRE SŒUR (1),

VOS sacrifices, les mérites dont vous ornez votre âme par la grâce de Dieu, les actes d'amour que produit votre cœur sous l'influence du Saint-Esprit, vous donnent le droit de vous dire, en regardant les saints, ces géants de l'ordre surnaturel, une sainte Gertrude, une sainte Thérèse, tant d'autres enfin : « Encore un petit pas de fait pour me rapprocher de mon idéal ; quel bonheur ! » Toutefois, les actes isolés ne suffisent pas pour nous rendre semblables aux saints. Ce qui constitue la sainteté, c'est un état habituel de prière, d'union à Dieu, d'amour de Notre-Seigneur, d'abnégation de soi-même ; le surnaturel inspire toute la vie des saints, il est comme le sol fertile sur lequel le Saint-Esprit sème, arrose, cultive, fait pousser, fleurir et fructifier chacun des actes particuliers. Cela revient à dire : il faut viser à ce point fondamental, l'union à Notre-Seigneur *par l'intelligence* comme *par le cœur.*

Vous autres femmes, vous voudriez ne vivre que par le cœur, faire de la piété une affaire de sentiment ; au contraire, l'homme ne vivrait que par l'esprit, et aurait une tendance marquée à tourner sa piété en raisonnements. Justement, votre chère Sœur X***, si pleine d'expérience en ces matières, me disait cela un jour. C'est vrai, et voilà pourquoi Dieu a soumis les femmes aux hommes, même dans les choses spirituelles ; mais il a voulu

(1) Une religieuse.

que les hommes subissent toujours quelque peu, souvent à leur insu, l'influence des femmes. L'homme fournit *les principes*, ce qui soutient la piété et la rend solide, forte ; en même temps, il apprend, au contact des âmes qu'il dirige, à donner à sa vie spirituelle quelque chose de plus mystique et de plus tendre. Dans ces âmes *géantes*, sainte Gertrude, sainte Thérèse, la piété est faite d'intelligence aussi bien que de cœur, et leurs écrits présentent une admirable *connaissance des principes*, une *lumière de doctrine*, une philosophie, qui les rendent aussi attrayants pour les hommes que pour les femmes. D'ailleurs, toute sainteté vraie, *complète*, est un travail du cœur aussi bien que de l'intelligence, qui aboutit à la transformation de l'un et de l'autre. Le travail de l'intelligence consiste à nous instruire à fond de la science de Dieu, de la doctrine chrétienne, des principes de la foi et de la vie intérieure ; à rendre notre foi *éclairée ;* à méditer les vérités révélées et les raisons de la conduite de Dieu sur nous ; à nous nourrir des pensées qui remplissent l'Écriture et les livres des saints ; enfin à orienter notre esprit du côté du ciel, de telle sorte que toujours et de lui-même il regarde les choses à la lumière d'en haut, — *Scientia sanctorum.*

Je vous demande un peu, cette habitude une fois prise, peut-on avoir le temps et le goût de penser au monde, à ses niaiseries? Peut-on se laisser séduire par toutes ces bagatelles de néant auxquelles cependant des âmes se laissent prendre, comme des alouettes au miroir ? Les âmes, que Notre-Seigneur appelle les oiseaux du ciel, *volucres cœli !*

Chère Sœur, n'abaissons jamais notre regard ni notre vol vers le monde : *c'est une figure qui passe*, dit saint Paul (1) ; *ce n'est qu'une figure*, et encore elle *passe ;* comment donc s'y attacher, s'y fixer? Je m'imagine sainte Gertrude toute plongée dans le surnaturel, si élevée au-dessus du monde par ses pensées et ses affections, qu'elle ne songeait même plus à le mépriser et à s'apercevoir de son existence.

(1) I Cor., VII, 31.

La mort si douce, si édifiante, de notre bonne sœur M*** a été précieuse devant Dieu; la voilà arrivée où son cœur l'avait devancée depuis longtemps, et, là-haut, elle ne cessera pas de vous aimer et de travailler pour vous. Plus une famille religieuse a de membres au Ciel, plus elle a sur la terre le pied solide, la vie durable et le travail fécond. Réjouissez-vous donc : votre couvent a déjà donné beaucoup d'élus à Notre-Seigneur, chaque Sœur qui vous meurt saintement augmente vos espérances d'avenir, et ce trésor de mérites sur lequel vit une congrégation religieuse. Dites-le à vos compagnes pour les encourager à grandir en piété, en humilité, en dévouement, en renoncement, en pureté et en charité. Les grands ordres ont des saints canonisés, c'est une immense richesse ; mais je me demande s'il n'y aurait pas quelque chose de meilleur encore, par exemple, savoir dire au bon Maître : « Seigneur, nous n'avons rien de glorieux, nous ne méritons pas que vous nous mettiez en lumière, ni que le Pape entende jamais parler de nous, mais donnez-nous l'humilité ; laissez-nous bien obscures dans notre petit coin, les dernières de toutes en toutes choses, excepté en amour ; ~~ne nous~~ envoyez ~~pas des princesses, mais~~ les enfants des pauvres ; faites qu'elles nous apportent toujours et que nous acquérions de plus en plus l'esprit de pauvreté et d'obscurité ; c'est notre vocation depuis que nous sommes au monde. » Croyez-le, ma Sœur, cet esprit-là, dans un couvent, vaut mieux que la gloire, les postes élevés, et dix saintes canonisées.

A propos de religieuses, on m'a envoyé une *vierge* chinoise pour garder mon orphelinat. C'est une bonne fille, intelligente et instruite, pieuse à la façon chinoise, qui consiste à réciter de longues prières, robuste et décidée, à grosse voix et à forte poigne, ~~fumant la pipe comme un sapeur~~. Elle me sera bien précieuse pour l'éducation des enfants et l'instruction des femmes ; mais n'allez pas lui parler méditation : elle ouvrirait une bouche et des yeux ! Essayer de raffiner cette pauvre nature chinoise, incapable d'enthousiasme et d'élan,

fermée à l'*intelligence* des choses divines, ce serait vouloir tailler de belles sculptures dans une carrière de sable.

Hier, je retrouvais dans un livre une image représentant la Sainte Vierge, l'Enfant-Jésus et saint Jean-Baptiste ; savez-vous le souvenir qu'elle m'a rappelé ? Un jour de Saint-Jean-Baptiste que j'étais chez vous, vous me l'avez donnée pour ma fête; j'y écrivis aussitôt le mot du Précurseur aux Juifs qui lui demandaient ce qu'était Jésus : « *Oportet illum crescere, me autem minui ;* » et, après avoir délibéré sur le sens à donner à cette parole, nous avons arrêté celui-ci : une fois consacrés à Dieu, nous devons diminuer, nous effacer, disparaître, faire que Jésus devienne *nous* et nous remplace en tout. « *Oportet illum crescere, me autem minui.* » Depuis ce temps-là, le mot de saint Jean-Baptiste est entré dans mon trésor spirituel, et je le médite souvent ; il faut bien nourrir mon pauvre cœur, et je suis encore friand, allez, quoique devenu Chinois et réduit aux citrouilles vertes cuites à l'eau et au sel. Pour l'âme, c'est un peu la même chose ; je suis éloigné de tout confrère, seul et encore seul au milieu de mes Chinois. Cependant, la solitude ne me pèse pas ; je suis joyeux quand je vois un confrère, tranquille quand je n'en vois pas : la compagnie et la conversation des gens du pays n'est pas dissipante.

Demandez seulement au Sacré-Cœur pour moi la grâce de faire beaucoup de conversions et d'établir de bonnes, de solides chrétientés; offrez-lui pour nous vos mérites, vos dévouements, vos sacrifices : c'est de l'argent comptant qui tombe dans le trésor de l'Église ; dans ces régions arides et désolées, nous n'avons que cela pour nous soutenir nous-mêmes, et communiquer un peu de vie aux âmes ; sans les mérites produits en pays chrétiens, il nous faudrait mourir de consomption et de misère intérieure : hélas ! ce serait vite fait !

LETTRE XXXVIII.

Hin-Y-Fou, le 16 décembre 1879.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

MALGRÉ les menaces de persécution et les vexations des païens, favorisés par la connivence secrète des autorités, chinoises, le mouvement de conversion au christianisme s'accélère. De toutes parts m'arrivent des députations ; des populations entières demandent le baptême ; je suis littéralement débordé.

Dans un seul village, 43 familles d'un seul coup se sont faites chrétiennes. Depuis six mois, ces braves gens réclamaient ma présence ; enfin, un beau jour, ils arrivent avec leurs grands cornets, leur tam-tam et leurs flûtes criardes, voir et emmener le *grand homme* **Mô**, chef de la religion qu'ils veulent embrasser. Ils arrivent à la chrétienté que je visitais ; j'entends leur effroyable tintamarre : « Qu'est-ce que c'est ? — Ce sont les gens de Ouen-Pang qui viennent prier le *Père* d'aller chez eux les prêcher et les baptiser. — Le Père refuse ces honneurs et ce tapage. Que les gens de Ouen-Pang s'en aillent tous, sauf deux plus instruits ; ceux-ci répondront à mes questions, et je verrai ce que j'aurai à faire. »

Grande déception pour des païens d'apprendre que la religion chrétienne n'aime pas le vacarme,et qu'une fois chrétien, on devra renoncer au plaisir d'étourdir et d'éblouir autrui ; enfin, on cède. Mes deux hommes viennent seuls : « Pourquoi voulez-vous être chrétiens ? — Grand homme, le voici : nous adorons *le démon* (sic) ; parfois il se montre au ciel sous la

forme d'un grand dragon (ce sont simplement, je pense, des nuages de forme allongée), pour nous faire peur et réclamer des tributs ; il faut alors lui offrir des poules, des têtes de bœufs et autres victimes, sous peine de subir des fléaux. Lassés de cette servitude, nous voulons renoncer au culte du *démon*, mais si nous n'adorons pas un autre esprit plus puissant qui nous protége contre lui, le *démon*, se voyant abandonné, et nous sachant sans défenseur, ne manquera pas de se venger. Ayant appris que le grand homme prêche dans ces pays *la religion du Seigneur du Ciel*, nous avons pensé que le *Seigneur du Ciel* est l'esprit le plus puissant. Si le grand homme consent à nous admettre, nous éviterons les coups de la malice de notre ancien dieu. — Vous ne vous êtes pas trompés, le démon n'est qu'un serviteur désobéissant et puni du Seigneur du Ciel, vous faites bien de le quitter ; mais avez-vous pensé aux obligations qu'impose la religion du Seigneur du Ciel ? Il faut faire ceci, cela, éviter ceci, éviter cela... » Enfin une instruction sur les devoirs du chrétien. On parlemente; j'interroge, je donne mes avis, j'envoie les délégués proposer mes conditions à leurs concitoyens. Deux jours après, ils m'apportent une promesse de fidélité, et je me rends chez eux. Les insignes du culte idolâtrique sont arrachés, brûlés et remplacés par des inscriptions chrétiennes ; je donne de l'eau bénite pour servir de protection contre le démon ; je passe huit jours, avec un catéchiste et un bon chrétien des environs, à instruire et à exhorter, et bientôt j'ai l'ineffable consolation d'entendre ces pauvres Chinois, jadis terrifiés par leur idole, chanter joyeusement : «*Notre Père qui êtes aux cieux.... Je vous salue, Marie... Je crois en Dieu le Père tout-puissant, etc.* »

Une fois chez eux, j'ai voulu étudier plus complètement le motif de leur conversion. On dit qu'il n'y a pas de peuple sans religion ; comme c'est vrai ! Voilà donc des populations très peu éclairées d'ailleurs, mais chez lesquelles un instinct surnaturel a tellement gravé cette nécessité d'une religion, que, sentant le vice de la leur et voulant y échapper, elles n'osent

pourtant en secouer le joug qu'en adorant un autre Dieu. Encore resteraient-elles fidèles à leur démon, si le missionnaire ne les admettait pas au nombre de ses fidèles; une foule de villages repoussés par moi sont restés adorateurs du diable. Vous pensez si leur culte est celui de l'amour et de la confiance. — « Pourquoi adorez-vous le diable et lui offrez-vous des victimes ? — Parce qu'autrement il nous nuirait, il nous enverrait des calamités de toutes sortes, à nous et à nos animaux : la famine, des maladies, la mort. » — C'est le culte de la peur et de la haine, triste et lugubre s'il en fut.

J'admirais, chez ces pauvres gens, comme la religion chrétienne se fait de suite prendre au sérieux, et donne immédiatement, sans aucun étalage extérieur, une grande et grave idée d'elle-même, au point qu'en deux jours on voit, dans les catéchumènes, un changement et comme un réveil. Mon premier soin est d'affirmer la nécessité de croire du fond du cœur la doctrine, et le caractère *intérieur* de notre religion ; je montre qu'elle ne consiste pas principalement en pratiques extérieures, inscriptions sur la porte et les murs, saluts faits le soir à la tablette des ancêtres ; mais dans le changement du cœur, des habitudes intimes, des idées, la correction des vices, la pratique des vertus, l'amour de Dieu. Tout cela est absolument nouveau et d'abord très étonnant pour eux ; mais, loin de les choquer, ces idées ouvrent vite la porte de leur âme. Aimer Dieu, avoir confiance en Dieu ! Leur amour sera bien faible, mais il chassera la crainte dans laquelle ils ont vécu, et qui était le seul sentiment que mît en eux leur religion monstrueuse: *Charitas foras mittit timorem* (1). Les devoirs frappent par leur rectitude et leur gravité ; je ne dis pas qu'on y sera bien fidèle en tout et toujours, mais la conscience les comprend, les approuve et les accepte. Dès les premiers jours aussi, naissent, dans les cœurs des nouveaux chrétiens, cette confiance et ce respect pour le *Père* dont je vous ai déjà parlé souvent. N'est-ce pas merveilleux ?

(1) I Joan., IV, 18.

Si je pouvais vous montrer bien au large ce qui se passe à l'ouverture d'une chrétienté, non pas les cérémonies extérieures sans doute, mais la progression des idées, des sentiments, cette *révolution* morale enfin dont nous sommes la cause et les témoins ! Pour moi, je ne connais pas de preuve plus éclatante, plus touchante, plus miraculeuse, de la divinité du christianisme ; rien ne s'explique naturellement : je vois, je *palpe*, j'analyse la grâce de Dieu s'emparant de ces pauvres âmes, pour produire en elles une foule de phénomènes que n'importe quel homme d'ascendant, d'éloquence, de génie, est incapable de susciter, et qui germent là tout d'un coup ! Impossible d'y rien comprendre, si on n'admet pas l'existence d'une force surnaturelle apportée par le prêtre, et qui travaille toute seule.

Ordinairement, aux débuts d'une station, j'éprouve une sorte de terreur à la vue de tout ce qu'il y aurait à faire pour rendre les gens chrétiens, leur donner la foi ou l'augmenter, leur apprendre les devoirs et le sérieux de la religion. A mon départ, sans avoir fait moi-même grand'chose, je m'aperçois qu'on a avancé d'un bon pas ; le progrès s'est opéré tout seul. Les gens ont entendu la doctrine : elle agit d'elle-même en fermentant dans les âmes, le courant invisible de la grâce, la sève surnaturelle coule de l'Église dans ce nouveau membre incorporé à elle, et il produit des œuvres saintes, comme un rameau greffé donne ses fleurs et ses fruits (1).

Avant de venir en Chine, je me suis souvent demandé comment procéder pour donner la foi. Le voici : il ne faut pas procéder ; moins on cherche à faciliter l'entrée de la foi, mieux elle entre. L'homme a conscience de son état de déchéance et du labeur nécessaire pour se relever ; la religion, qui le réhabilite, est faite d'obligations morales difficiles et de mystères : il faut la proposer telle qu'elle est. Des païens veulent devenir chrétiens ; je leur dis : « Vous voulez vous faire chrétiens, mais y pensez-vous ? C'est une grande affaire ! Vous aurez

(1) Voir Rom., XI, 16, 17.

regret d'être entrés dans une pareille religion : elle nous impose des devoirs nombreux, pénibles ; aurez-vous la force de les accomplir ? En outre, on doit croire du fond du cœur notre doctrine; le pourrez-vous ? Certainement il est nécessaire pour tous les hommes de se faire chrétiens, parce qu'il faut sauver son âme ; mais, pour sauver son âme, il faut être *bon* chrétien, et c'est rude ! Allons, retournez chez vous, réfléchissez davantage, tenez conseil avec votre famille ; si vous gardez votre désir, vous reviendrez dans huit jours, un mois, trois mois, six mois. » Et ce moyen est le meilleur, sinon le seul bon ; il est très rare qu'il décourage des postulants sérieux à l'adoration.

Ce qui précède résout une question dont je causais quelquefois.... au temps jadis : à quel point de départ *théorique et logique* faudrait-il se placer pour amener à la foi un païen instruit, de bonne foi, sérieux, mais décidé à ne se rendre qu'à la démonstration scientifique de la vérité chrétienne ? Ce point de départ n'existe pas ; jamais un païen ne se convertira par cette voie. Tout est SURNATUREL dans le christianisme, tout y défie la sagesse et la raison. La présence du christianisme quelque part attire l'attention, prêche d'elle-même ce qu'il faut prêcher pour amener les âmes de bonne volonté à l'idée de devenir chrétiennes ; le Saint-Esprit fait le reste par une opération invisible. Pour ce qui est de la conversion *première*, le missionnaire a surtout pour office de tenir un registre et d'y inscrire les noms de ceux que le Saint-Esprit lui amène ; son travail personnel commence après la conversion *première* proprement dite.

31 décembre. — Je suis retenu à Hin-Y-Fou par les affaires contentieuses du district et la maladie qui visite l'orphelinat. Un des garçons est à l'agonie et mourra peut-être demain, pour mes étrennes. A ce propos-là, voyez l'égoïsme, le sans-cœur des Chinois, même chrétiens : tous se sauvent quand je parle de soigner ce pauvre petit ~~qui salit ses vêtements et sa couverture~~ ; je suis réduit à le laver moi-même ; ses com-

pagnons le retournent et le manipulent gaîment, rient de ses misères, chantent et ne pensent qu'à jouer. Les chrétiens et le catéchiste viennent le voir, mais ils le laissent ~~geindre,~~ agoniser, ~~appeler, croupir dans ses ordures~~ ; eux, causent, s'amusent et mangent, sans prêter l'oreille à ses plaintes. Vainement j'essaie de me faire aider par eux ; leur dureté me révolte tant que, pour me soulager, je suis obligé de leur crier des injures en français. — Les affreux bonshommes ! Au moins je puis commander aux camarades de l'enfant de le nettoyer et leur défendre de jouer près de lui. Hier, il parlait, encore, et j'avais placé plusieurs enfants auprès de lui pour le garder, pendant que j'irais à mes occupations ; ils se mirent à chanter leurs leçons, selon l'usage des écoles chinoises ; mais le malade interrompait leurs chants par ses cris ; j'accours : « Qu'y a-t-il ? — Nous chantons, et Gniou-Pao (le malade) ne veut pas que nous chantions. » Pauvre petit ! il pleurait et me regardait d'un air suppliant ; ces chants le trépanaient. J'aurais volontiers étranglé toute la bande, et le plus grand reçut de ma main une ~~danse~~ correction dont il se souviendra. Triste, triste, triste peuple ! Il lui manque l'Évangile, et, quand il l'aura, ce sera encore un triste peuple : il lui manquera toujours ces dons exquis que Dieu a faits aux peuples d'Europe, et pour lesquels nous oublions de remercier sa miséricorde.

Ah ! c'est ma joie de penser que je mourrai seul, sans une attention délicate et affectueuse, sans un ami, sans une main française pour m'épargner le contact des Chinois, sans même un prêtre pour m'adoucir les dernières heures et me rassurer contre l'éternité ; je serai entouré d'affreux Chinois qui me soigneront comme vous savez, et m'apporteront ma tisane, leurs deux pouces sales plongeant dans la tasse ; je les entendrai rire et manger de l'autre côté, se disputer mes habits ; ils me laisseront mourir dans la saleté, troublant mon agonie avec leurs prières stridentes, et, jusqu'au dernier quart d'heure, me tourmenteront de leurs demandes d'argent ! Si le P. Michel ou quelque autre voisin, accouru pour m'assister, n'arrive

qu'une demi-heure après ma mort, juste pour me changer et empêcher les Chinois de toucher ma carcasse; si j'ai ce bonheur-là, je mourrai vraiment en missionnaire, et j'aurai trouvé la joie parfaite de S. François d'Assise!

Un missionnaire ne peut pas perdre son âme, s'il a de bons désirs. *Les bons désirs !* ce que le cœur de l'homme peut produire de plus exquis, et ce qui plaît le plus à Dieu. Le tout n'est-il pas de conserver son trésor intérieur d'aspirations saintes et sa volonté de travailler au royaume de Dieu ? Avec cela, ayant donné à la première des œuvres de l'Église notre vie entière, notre avenir, nos ambitions et la sève de notre jeunesse, n'avons-nous pas toute assurance de pardon? En France, même dans le milieu recueilli où j'ai vécu, je craignais pour mon salut, je me sentais toujours à un millimètre du péché. Ici, je ne vaux pas mieux que là-bas, moins peut-être, mais je me sens attelé au chariot du bon Dieu pour porter l'Évangile : cela me donne un fonds de joie que les soucis quotidiens ne sauraient atteindre, ni la crainte de l'enfer troubler. Est-ce que la vie du missionnaire n'est pas remplie d'actes qui impliquent la charité parfaite, incompatible avec le péché ?...

A Dieu, priez pour moi, et vive le Sacré-Cœur !

LETTRE XXXIX.

Hin-Y-Fou, le 30 décembre 1879.

MONSEIGNEUR (1),

QUOIQUE pressé et surpris par le commissionnaire qui portera ce papier dans la direction de la capitale, je ne puis laisser passer le *Ko-nien* français sans vous envoyer l'expression de mes souhaits de nouvel an.

Dans l'année qui va finir, vous avez trouvé des consolations à Tsen-Y et ailleurs ; la moisson y est plus avancée que chez nous, mais j'ai achevé de copier aujourd'hui même la correspondance de mon compatriote et prédécesseur ici, M. Müller (2) ; à chacune des lettres reviennent ces mots comme un refrain : *in patientiâ;* et aussi : *je travaille pour l'avenir.* Enfin, sa lettre datée du dix-neuf mars, fête de *notre* saint Joseph, — la dernière qu'il ait écrite avant sa mort, et qui, adressée à Mgr Faurie, devait, selon sa recommandation, être « lue au passage par Mey-Ly-Eul-Ouy-Tchou-Kiao (3), » — commence par ces mots : « Vive S. Joseph ! *In spe constituit me.* » Sans se douter qu'il va mourir, il rend compte à son évêque de son administration financière pour l'année qu'il a passée ici, de l'état de la chrétienté, de ses projets, de la situation politique, qui est très inquiétante, mais ne l'empêche pas d'espérer beaucoup. Sa mort n'a pu être une déception, et quand on lit ces trente-quatre lettres, que je viens de copier avec un

(1) Mgr Lions, évêque de Basilite, vicaire apostolique du Kouy-Tchéou.
(2) M. Müller, né à Compiègne (Oise), mort à Hin-Y-Fou en 1866.
(3) Nom chinois de M. Lions, qui devait succéder à Mgr Faurie.

plaisir indicible, on ne peut pas ne pas espérer à son tour pour un pays en faveur duquel nos anciens ont tant travaillé, tant prié.

Je ne suis qu'une *ganache*, mais trouvant après cela, dans S. Jean, ce mot de Notre-Seigneur : « *Alii laboraverunt, et vos in labores eorum introistis,* » j'ai pensé que c'était dit pour moi, puisque Notre-Seigneur s'adressait à tous les missionnaires. Je me suis représenté les labeurs que la chrétienté de notre pauvre Hin-Y-Fou a déjà coûtés à Mgr Albrand, à vous, Monseigneur, à M. Müller, à M. Renault, et j'ai conclu que l'heure avait sonné de récolter : « *Videte regiones quia albæ sunt jam ad messem.* » Beaucoup d'indices annoncent que le temps est enfin venu de faire quelque chose, et si mon orgueil est jamais tenté de s'attribuer ce qui se fera, je relirai les lettres de M. Müller et le mot de l'Évangile, et me souviendrai que les autres ont eu le travail, moi la récolte.

M. Müller dit qu'il rassemble ici les restes d'Israël, qu'il travaille comme les Juifs reconstruisant leur temple, *in angustiâ temporum, in spem contra spem,* — toujours la patience et l'espérance ! Il dit encore qu'en ce temps-là, vivait à Tchen-Lin-Tchéou un prophète ; tout en criant sans cesse contre lui, il semble l'aimer beaucoup. Or, ce prophète ne cessait de lancer *onus* par-ci, *onus* par-là ; en particulier, pour la malheureuse expédition de Sin-Tchen-Hin-Y-Fou, il avait lancé des *onus* à tout casser ; cependant, invité à maudire, il n'avait trouvé sur ses lèvres, comme Balaam, que des bénédictions.

Eh bien, Monseigneur, aujourd'hui que le prophète est devenu notre patriarche, et que ses prédictions sur l'issue de l'expédition de Hin-Y-Fou se sont réalisées, le temps des *onus* est passé, celui des bénédictions revenu plus que jamais. Envoyez-moi les vôtres et prophétisez encore ; dites-moi que les restes d'Israël tant de fois dispersés vont être rassemblés pour toujours, qu'ils auront la paix, qu'ils refleuriront, et que les travaux des anciens ouvriers de Hin-Y-Fou produiront du fruit.... dans la patience. Non pas ma patience, à moi qui n'ai plus qu'à tirer les marrons du feu, mais la leur.

Nous autres de la jeune France, recueillant l'histoire des temps héroïques de la mission, nous sommes honteux de nous voir dans de belles maisons, bien nourris, bien vêtus, bien chauffés, défendus contre les voleurs et les persécuteurs, établis dans de petits districts de quelques lieues de long que nous parcourons sur de belles mules de prix ; tandis que les anciens ont tant souffert, tant combattu ! Le bon Dieu sait pourtant que ce qui nous a attirés en mission, ce ne sont pas les belles maisons et les belles mules, mais le récit des souffrances et des travaux de nos anciens, et le désir d'en prendre notre petit part. Il nous fera donc miséricorde à cause de nos bons désirs, et ne dédaignera pas de se servir de nous pour établir, autour des tombeaux de nos prédécesseurs, des œuvres durables et fécondes, quand nous aurons rejoint les vieux sur la montagne (1), ou bien au Lao-Kin-Tang de Kin-Kia-Tchong.

Plus tard, Monseigneur, quand nous irons *faire le tapage* à la capitale, je vous dirai mes indices de la maturité de la moisson ; ce soir, je n'ai plus que le temps d'ajouter un mot. Le district même du *fou* de Hin-Y-Fou n'avait à peu près rien donné jusqu'à présent, et n'avait pas une seule station recevant la visite du Père ; il fallait aller chez les *Miao-Tse* noirs de Tchen-Fong, chez les *Y-Kia* de Tse-Hen, pour trouver de vraies stations chrétiennes qui pussent compter. Ce n'est pas *ma faute*, je ne l'avais pas prévu, mais aujourd'hui j'ai deux stations solidement établies dans de bons endroits du Hin-Y-Fou, deux autres avec lesquelles je suis en pourparlers pour aller les visiter et les organiser, et ces quatre stations sont des centres d'où les bénédictions du prophète de Tchen-Lin se répandront dans tout le pays d'alentour.

Vous voyez, Monseigneur, qu'on n'est pas trop à plaindre ; j'attends M. Michel, mon voisin, à la fin du La-Yue ; et puis, dans trois mois, on aura la joie d'aller encore une fois remonter auprès de vous les poids de son horloge spirituelle, boire

(1) Lieu des sépultures.

un bon coup de sauce *ravigote*, faire endêver le P. Gréa et toute l'administration, crier contre le conseil qui ne donne jamais assez d'argent, et puis on reviendra encore au travail, et ainsi de suite jusqu'à ce que nous allions prendre notre retraite là où il n'y a plus de tentations ni de misères.

En France, dans un milieu assez recueilli et préservateur, je n'ai jamais pu m'imaginer que le Ciel était pour moi ; je suis venu en mission comme un chien qu'on fouette, tourmenté, du moins jusqu'à Shang-Haï, plus que je ne puis dire, de la pensée de ne pas achever le voyage ; et depuis que je suis arrivé, jamais je n'ai été si heureux, si confiant pour mon avenir éternel.

Donnez-moi, s'il vous plaît, Monseigneur, une petite place dans votre cœur et vos prières, et recevez, avec mes souhaits bien respectueux, l'expression de ma vénération toute filiale.

LETTRE LX.

Hong-Tou, le 13 mars 1880.

CHER VIEIL AMI (1),

C'EST en tournée apostolique qu'est venue me surprendre bien agréablement votre excellente lettre, à Hong-Tou, où je passerai huit jours, logé dans un petit grenier en planches au-dessus de mes hôtes. L'appartement, ouvert de tous côtés sur l'intérieur de la maison, est une sorte de *poulailler-Robinson;* j'y monte par une échelle ; une botte de paille pour dormir, une table pour écrire et un escabeau forment l'ameublement. Tout en écrivant, je surveille les chrétiens, qui, en bas, étudient à haute voix le catéchisme et les prières ; parfois il me faut crier : « Ohé ! vous n'étudiez plus ! Vite à l'étude ! — Un tel, tu ne fais que causer et rire ! — Un tel, tu viens de faire une erreur dans ta doctrine ; tu prends les sept péchés capitaux pour les sacrements ! — Où est passé un tel que je ne vois plus ? » Après je reprends mes écritures, qu'il faut interrompre de nouveau pour *ramoner* mon monde ; puis, je descends faire une instruction, et je remonte à mon grenier. Il serait un paradis, si le foyer de la cuisine n'était juste au-dessous, en sorte qu'à chaque instant je suis comme perdu dans un nuage de fumée où j'ai peine à me retrouver moi-même.

Avant-hier, un cultivateur, dont la chaumière se voit d'ici, venait adorer. Ce matin il me raconta son histoire : « Père, j'ai toujours cru à un être qui nous est supérieur, à une vie

(1) Voir la note de la p. 281.

future, et à la nécessité d'obtenir le pardon de nos péchés. Il y a seize ans, j'étais à Hin-Y-Hien, au service d'un riche cultivateur païen; un Père vint un jour du Yun-Nan visiter les chrétientés de ce pays ; je l'entendis, la doctrine me parut bonne, et je me fis chrétien, pour trouver dans la religion la rémission de mes péchés et le salut de mon âme. Mais, peu après ma conversion, la persécution éclata, on tua plusieurs des principaux chrétiens ; mon maître, un des instigateurs de la persécution, me contraignit à apostasier ; je n'avais guère encore la foi, et voyant la religion proscrite, j'apostasiai. La rébellion reprit avec fureur en même temps que la persécution, et on fut des années sans voir aucun prêtre européen. Revenu à Hong-Tou, mon lieu natal, je me souvenais encore de la *religion chrétienne*, mais je ne me rendais pas bien compte qu'elle était la seule bonne et nécessaire au salut, lorsqu'arriva par ici un prédicant d'une de ces religions ou *sectes secrètes* répandues dans la Chine et appelées le *Nénuphar-blanc*, l'*Eau-claire*, etc... ; celui-là était de la secte de l'*Eau-claire ;* il m'entreprit avec plusieurs autres, et j'entrai dans sa religion, mu par cette considération qu'elle avait pour but d'*effacer les péchés*. Le prédicant me fit prêter serment, et me voilà sectateur de l'*Eau-claire :* on adore les mêmes idoles que le reste du peuple, on obéit à quelques prescriptions morales, bonnes quoique fort incomplètes, on croit à la vie future et à la rémission des péchés, mais vaguement ; pas de sanction, pas d'explication sur l'origine et la fin de l'homme, et toutes ces questions auxquelles la *religion chrétienne* répond si bien : qui nous a créés, quelle puissance supérieure nous gouverne, d'où nous vient le pardon des péchés, notre sort après la mort, etc... — Je n'étais pas satisfait, et j'avais des doutes. Une chose m'inquiétait encore : la *religion de l'Eau-claire* est secrète, et le prédicant vient en cachette, prêche en cachette, nous défend de dire son nom et son passage, ne nous parle ni de son domicile ni des chefs qui l'envoient, tire de chaque famille une somme annuelle proportionnée à la fortune

de chacun, disant toujours que c'est pour construire un temple à l'*Eau-claire*, très loin d'ici, comme celui de la Capitale. Père, toi qui es allé à la Capitale, l'as-tu vu ? — Non, il n'existe rien de pareil, et c'est bien un temple à l'eau claire qu'on vous bâtit ! — Le prédicant nous dit encore que notre argent sert à l'usage que voici : tous les ans, au passage de cet homme, je dois lui déclarer mes péchés, les infractions aux commandements de la religion de l'*Eau-claire ;* pour chaque péché, je verse une somme, laquelle, portée à la Capitale, est consacrée à l'achat d'un poisson vivant, destiné à être jeté au fleuve et rendu à la liberté dans *l'eau claire*, pour la rémission de mes péchés. Je crois bien que le prêtre de l'*Eau-claire* ne fait rien de tout cela. Qu'en pense le Père ? — Je pense qu'on vous attrape, et que votre argent sert à lâcher des poissons, non pas dans l'eau claire, mais dans le bec du prédicant; non seulement des poissons, mais du vin et de la bonne viande de porc, choses pourtant interdites aux sectateurs de l'*Eau-claire* pendant toute leur vie. »

Je prouve au pauvre homme l'absurdité de ces pratiques, et lui fais comparer l'*Eau-claire* avec notre foi, qui nous donne la solution satisfaisante et complète des problèmes posés par notre raison, et nous révèle un Dieu tout-puissant, créateur : nous l'offensons, mais il nous pardonne moyennant *notre repentir*, non pas pour *notre argent* dont il n'a que faire ; je lui montre la rectitude et la simplicité de notre morale, qui ne cherche pas midi à quatorze heures, et n'invente pas des prescriptions arbitraires, mais rappelle à l'homme ce que déjà sa conscience lui dit. Ces explications entrent bien dans l'esprit du Chinois, elles le frappent et lui semblent pleines de bon sens. — Voyez-vous le christianisme fait pour tous les hommes ? Les Chinois sont hommes de courte intelligence et de jugement étroit ; leurs soi-disant philosophes, leur éducation stupide, les préjugés qui règnent dans leur pays, les religions bizarres, arbitraires et monstrueuses qui y pullulent, ont répandu partout des croyances absolument dénuées de bon

sens, elles tiennent les intelligences littéralement prisonnières et incapables de rien voir de droit, d'élevé, de simple. Rien n'est facile à réfuter comme leurs systèmes ; je ne m'en donne guère la peine : des expériences quotidiennes m'ont appris que notre doctrine chrétienne a seule le privilége *d'obtenir et de produire la foi* dans les âmes *ex opere operato*. D'abord l'intelligence humaine est naturellement sympathique à la vérité chrétienne ; le missionnaire qui la prêche communique sa propre certitude et sa conviction ; puis à nos effets s'ajoutent l'action de la grâce et le travail du Saint-Esprit, qui donnent l'accroissement aux germes que nous semons ; enfin la parole de Dieu porte en elle-même une vertu intrinsèque et efficace.

La maison de mes hôtes est adossée à celle d'un païen qui a deux femmes ; il vient de me donner un beau spectacle ; jugez-en : cet homme est sorti dans sa cour, a tué un poulet de deux mois, l'a mis par terre au milieu de son sang, une ficelle attachée à la patte ; il a pris une tasse d'eau et un sabre de bois ; debout devant le poulet, il aspirait une gorgée d'eau, la crachait loin de lui en agitant son sabre sur la tête du poulet; ensuite il prononçait des paroles à voix basse, et, aidé de son fils, prenait la bête, une petite mesure de riz, quelques légumes, et s'en allait sur la montagne. Mon hôte me donna l'explication de cette scène étrange : une de ses femmes était malade; d'après les idées païennes, un démon la tourmentait et voulait sa vie ; il fallait donc la débarrasser de ce démon. Pour l'attirer hors de la maison, on lui avait tué un poulet sur le pas de la porte ; une fois là, on le chassait plus loin en l'aspergeant, en lui donnant des coups de sabre, en lui disant des malédictions ; forcé de se réfugier sur la montagne, on lui portait là le poulet et d'autres comestibles pour qu'il s'y trouvât bien et y restât toujours. — « Mais, dis-je au chrétien, si le diable ne mange pas ce qu'on lui sert, qui le mangera ? — Les gens le mangeront pour lui. — Avez-vous jamais vu un cas où la nourriture ait disparu mangée par le démon ? — Jamais, on la cuit là-haut et on la mange sur place. — Alors pourquoi dire que

c'est pour la nourriture du démon ? — Les païens prétendent que, le démon étant un esprit, on ne peut savoir s'il mange oui ou non. — On sait bien qu'il ne mange pas, puisque la nourriture reste. » — Mes hôtes se moquent de ces pratiques stupides ; jadis ils en faisaient autant, sans conviction, mais pour se conformer à l'usage et aux traditions; le Chinois est si borné que le diable a peu de frais à faire pour lui imposer son adoration.

Maintenant, cher ami, parlons de moi, puisque vous me demandez si affectueusement de mes nouvelles ; sans doute la vie du missionnaire n'est pas brillante, mais je n'en connais pas de plus féconde en vraies joies intérieures ; surtout, je sens en moi un fonds de calme et de bonheur que rien n'altère. Mon isolement moral est complet ; de loin en loin arrivent des nouvelles de France, quelquefois un confrère ; précisément, j'ai reçu dernièrement la visite de mon plus proche *voisin;* — il n'est qu'à trente lieues d'ici. — Depuis six mois je n'avais vu figure française, ni entendu un mot de la douce langue de la patrie, sinon mes *grosses injures* aux Chinois, quand je suis en colère ; je les dis en français, pour n'offenser personne. Mon voisin a passé huit jours ici ; nous avons chanté, j'ai fait de la brioche et un pâté effroyables et qu'il a trouvés délicieux ; un chrétien m'avait donné un canard, je l'ai préparé aux navets ! De vraies délices ! Chaque matin nous prenions notre chocolat. Vous pensez si un bavard comme moi, condamné à des six mois de silence sur une foule de choses dont il aime à se mêler et ne peut souffler mot à des Chinois, en avait à conter ! Mais voyez comme on se fait à l'isolement : le confrère partit tout réconforté, et ne me laissa pas attristé du tout, je suis cependant très lié avec lui, et sa visite me faisait grand plaisir ; que voulez-vous, je sentais les journées gaspillées, je n'avais plus le temps ni de penser ni de rien faire. Vive encore la solitude ! Elle ne m'a jamais pesé, aujourd'hui elle me devient un besoin, et la société des Chinois m'en laisse jouir complètement.

Je vis beaucoup avec mes souvenirs de France ; mais le bon-

heur pour un prêtre n'est-il pas de se voir utile et chargé des âmes ? Sans lui, elles n'auraient ni espérance, ni ressource de salut, ni moyen de recevoir la parole de la foi, et quitteraient la vie sans même avoir entendu parler de Dieu et du Ciel. Comment ne pas prendre ma vocation ~~au sérieux et~~ par le grand côté, quand je me sais jeté dans un district qu'il faut douze jours de marche pour traverser, au milieu des païens que Jésus-Christ me donne à sauver ? quand je songe que seul ici, imperceptible comme une fourmi au pied d'une montagne, je dois réaliser le règne de Dieu en moi ; que je suis, misérable pécheur, le tabernacle de la grâce, le réservoir de la vie surnaturelle, et le ciboire où Notre-Seigneur se met pour visiter ces pauvres populations si éloignées de son Évangile ? Cette pensée m'accompagne partout ; lorsque je rencontre les païens, que je traverse les villages et aperçois au loin les hameaux perdus dans les plis des montagnes et les sinuosités des vallées, je me dis : Si peu que je ~~vaille~~, Notre-Seigneur est en moi, il bénit et appelle tout ce monde-là ; partout où je passe, je devrais semer une traînée surnaturelle capable d'éclairer et de toucher les âmes.......

Et vous, cher ami, vous êtes donc toujours solitaire, vous aussi, toujours infirme ! Et puis, la vieillesse arrive, vous avez doublé le cap de la soixantaine. C'est assez, dites-vous, pour ce que vous faites sur la terre : un instant ! Le bon Dieu, qui ne vous prend pas encore, sait mieux que vous à quoi vous pouvez être utile. N'est-on utile que lorsqu'on peut labourer, tailler des pierres et porter des fardeaux ? De nombreux amis visitent votre maison, vous voient souffrir, mais espérer les compensations éternelles, reçoivent de bonnes paroles ; pensez-vous être entièrement inutile à leur âme, et n'avoir pas un petit apostolat à exercer autour de vous ? Voyez donc où s'en va notre pauvre société française ; faites-le remarquer aux hommes sérieux, il y en a plusieurs dans G*** ; si j'y étais resté (1), j'aurais voulu les entreprendre, les grouper et leur

(1) Le P. Aubry n'avait fait dans cette paroisse qu'un séjour de deux mois ; les habitants auraient voulu le garder comme vicaire.

dire : « Allons, organisons quelque chose et travaillons à faire le bien, à nous éclairer nous-mêmes. » Mais j'avais une vocation qui me sollicitait depuis l'enfance, et à laquelle je devais obéir ; je ne vous le disais pas à G***, je portais pourtant dans ma tête mon projet tout arrêté. N'avais-je pas en France ce qu'il me fallait pour être heureux et m'y attacher à jamais? Eh bien, j'ai été tourmenté vingt ans par la pensée de quitter tout ce que j'aimais au monde, et d'aller travailler au fond de la Chine à étendre le royaume de Dieu. Est-il autre chose de sérieux sur la terre que de travailler pour le bon Dieu, nous préparer une sainte mort et assurer notre avenir éternel ?

Pour vous, cher vieil ami, que la pensée de cet avenir soit le premier adoucissement à vos souffrances ; vous aimez à contempler la création, elle vous élève à Dieu, je le sais ; mais saint Paul a dit cette belle parole : « Nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, nous ne sommes que des voyageurs, et le monde une figure, une figure qui s'évanouit...... » Cette doctrine est impitoyable, pourtant c'est la loi de la vie humaine, et saint Paul connaissait le cœur humain et le langage qui lui convient. Courage donc, confiance aussi ! Votre pauvre vie a été flétrie dans sa fleur ; votre vieillesse n'est pas réchauffée par l'affection des enfants, cependant le bon Dieu ne vous a jamais laissé sans amis ni consolations, et votre foi vous donne des espérances immortelles. Que ne travaillez-vous tout doucement, discrètement, avec le cœur plus encore qu'avec l'esprit, à communiquer un peu votre foi et votre espérance autour de vous ? Ce serait encore une consolation de vous sentir utile de cette façon-là, comme vous l'êtes déjà par l'exemple de votre résignation et de votre patience.

Continuez aussi à offrir vos souffrances et vos mérites pour mes œuvres, priez et recommandez à nos bons amis de prier pour les missions ; et moi, en bénissant mes chrétiens, je me souviendrai de leurs bienfaiteurs d'Europe ; il me semble que ces associations d'intentions plaisent à Notre-Seigneur ; pour lui les distances n'existent pas, et il aime à voir les rapports

spirituels s'établir entre les membres les plus éloignés de sa grande famille catholique. Je suis toujours heureux de rappeler à mes pauvres fidèles, si isolés du reste du monde, que, par toute la terre, il y a des chrétiens, que nous formons une seule famille, et qu'il faut prier les uns pour les autres. Leurs prières à eux ne se trompent pas de chemin, quand il s'agit de rendre à leurs amis de France ce qu'ils savent bien devoir à leur charité.

A Dieu, cher vieil ami ; vous avez gardé la foi, ne perdez jamais l'espérance ; nous nous retrouverons un jour dans la joie ; alors plus de peines ni de larmes. Pensez toujours au pauvre missionnaire, et dites à ceux qui vous parlent de lui qu'il n'a pas perdu la mémoire du cœur.

LETTRE XLI.

Long-Kéou, le 24 Mai 1880.

CHER AMI (1),

MERCI, non pas d'avoir tardé cinq ans à m'écrire, mais de n'avoir pas permis à ces cinq ans de silence d'effacer de votre cœur mon pauvre souvenir. Plus d'une fois, je vous ai envoyé des bonjours qui signifiaient : « Voyons, m'oubliez-vous ? » Vous n'aviez pas, dites-vous, les mêmes droits que d'autres à mes lettres ; si fait, mais je voulais vous voir commencer ; les missionnaires doivent être particulièrement discrets : ils apportent en Chine leurs vieilles affections, et n'en glanent plus de nouvelles ; le Chinois, hélas ! ne remplace personne. Mais les amis demeurés en France, entourés de tant de sympathies, entraînés dans le tourbillon de la vie européenne, peuvent nous oublier, et nous courons risque parfois de troubler leurs joies comme des revenants importuns.

Mon ami, vous me demandez si je me rappelle ces entretiens que nous avons eus ensemble ? Dites-moi, est-ce qu'on oublie cela, et la confiance n'est-elle pas faite pour ouvrir et conquérir à jamais notre cœur ? La première fois que nous avons causé un peu intimement, c'était sur ces bords du Thérain que j'arpentais si souvent, et où ma pensée me ramène toujours ; est-ce ma faute si vous m'avez dit ce jour-là un tas de choses intimes qui vous ont gagné mon amitié en une demi-heure ? Après, nous avons eu d'autres conversations, pas

(1) Un curé.

beaucoup, pas assez, mais toujours pleines d'un grand charme pour moi ; puisque vous voulez bien vous les rappeler, gardez-moi une petite place dans votre cœur et un souvenir fidèle comme le mien.

C'est vrai, nous n'avons fait que nous entrevoir à peine, mais nous nous sommes trouvés en communion d'idées, et voilà le ciment indestructible de l'amitié. Écrivez-moi donc, et vous verrez si les peines, les fatigues, les préoccupations, les labeurs de la vie apostolique m'empêcheront de vous répondre, et si vous avez moins de droit à mes lettres que n'importe qui.

J'ai vécu assez dans notre diocèse de Beauvais pour apprécier tout ce qu'un curé peut avoir à y souffrir. Sans doute, à l'heure présente, un vertige s'est emparé des âmes ; le vide se fait de plus en plus à l'église et autour du prêtre ; cependant mon patriotisme est encore à l'espérance : la terre française a toujours été féconde en chrétiens, la foi y germera quand même. Mettez bien la crainte de Dieu et la pensée du salut dans le cœur des enfants : certainement la plupart vous abandonneront, quand viendront les entraînements de l'adolescence, mais il est si rare que les impressions de l'enfance et du catéchisme s'effacent entièrement ! Ces impressions-là m'ont fait prêtre et m'ont donné, à l'âge de neuf ans, la pensée de l'apostolat. Soyez un prêtre *radical;* que la foi et la *conviction* éclatent sur votre visage, et vous donnent des paroles de feu quand vous prêchez, je ne dis pas seulement à l'église, en chaire, mais dans les maisons, au lit des malades, dans les rues, partout : douce et familière prédication de la conversation, la plus efficace et la plus persuasive de toutes !

Vous savez, j'ai été un peu curé de Montmille (1), j'y allais aux grandes fêtes. Le plus fidèle, et presque le seul fidèle chrétien de la paroisse, était un vieux bonhomme de soixante-dix ans qui n'avait jamais de sa vie abandonné les sacrements.

(1) Montmille, village près de Beauvais, sanctifié par le martyre de saint Lucien et de ses compagnons.

Il me dit la raison de sa persévérance, extraordinaire pour le pays : « Quand j'étais enfant, nous avions un bon curé ; il me fit faire ma première communion ; en ce temps-là, les fidèles étaient bien peu nombreux. M. le curé me dit : « Pierre, est-ce que toi aussi tu oublieras le bon Dieu ? » Je lui ai promis que non, et ce souvenir m'est revenu toutes les fois que j'ai été tenté de laisser mon devoir. » — J'ai fait la même remarque en prison (1) ; mon troupeau n'était pas précisément du premier choix, mais si je pouvais gagner quelques-uns de ces malheureux, c'était toujours ceux dont l'enfance avait été un peu soignée, et qui avaient entendu la parole d'un saint prêtre, avant d'arriver à l'âge où le cœur s'endurcit.

Allez, cher petit père, rien de ce qui sortira de bon de votre bouche ne sera perdu ; une parole que vous aurez dite et dont vous n'aurez pas vu le fruit, ira se graver, à votre insu, dans telle ou telle âme pour y produire son effet longtemps, longtemps après, quand vous serez mort peut-être, ou bien quand votre orgueil ne pourra plus vous attribuer à vous-même ce que le bon Dieu aura fait par vous. Si vous n'avez que dix âmes fidèles, groupez-les, fortifiez-les, sanctifiez-les ; Dieu n'est pas seulement honoré par le nombre des chrétiens, il l'est surtout par l'intensité de leur amour. Il faut avoir un peu étudié théoriquement dans les livres et pratiquement au confessionnal le *Traité de la grâce*, pour savoir quel rayonnement de foi et de piété est produit par une âme vraiment chrétienne pour le salut des gens de son entourage. Que ceci soit votre consolation et votre espérance : j'ai cru longtemps qu'étendre le royaume de Dieu, c'était faire beaucoup de conversions ; c'est bien une des manières, en effet ; mais maintenant, je sais que rendre une *seule* âme plus chrétienne, faire entrer en elle un peu d'amour et d'esprit de sacrifice, et surtout commencer par soi-même l'œuvre de la sanctification, c'est encore le meilleur moyen de travailler au règne de Dieu....

(1) Le P. Aubry joignait à ses fonctions de directeur au grand séminaire de Beauvais celles d'aumônier des prisons.

Vous voulez dônc que je vous parle de mes Chinois.... Hier j'arrivais à Long-Kéou, village païen qui m'avait envoyé une députation de pères de famille ; les braves gens qui demandent à se convertir ne savent même pas s'il y a un Dieu, ni pourquoi on se fait chrétien ; ils ont entendu dire au bourg voisin que notre religion est bonne et qu'on l'embrasse pour *sauver son âme ;* cette expression n'a pas pour eux un sens trop précis, pourtant elle leur donne une certaine idée vague d'un intérêt supérieur à leurs affaires temporelles. Arrivé au logis qui m'est préparé, je commence, suivant mon habitude, par une hécatombe des signes superstitieux : papiers rouges, papiers jaunes, papiers blancs, papiers découpés à jour, en franges, en drapeaux, en poissons, en serpents, papiers couverts de caractères cabalistiques ou de grossières images de dieux monstrueux. Les gens collent ces papiers ou les suspendent par des ficelles au-dessus des portes, au dehors, au dedans, à la fenêtre, — s'il y en a une, et c'est rare, — aux meubles, aux murs, aux colonnes, aux solives, au toit, partout ; le vent, qui a l'entrée et la circulation libres dans les habitations chinoises, vous fait onduler tous ces papiers-là comme un champ de pavots. Un de mes orphelins de la Ste-Enfance se charge de l'exécution : le voyez-vous grimper partout, arracher ces sales fanfreluches, débusquer les araignées, qui de leur vie n'ont eu pareille alerte; il a un plaisir, mais un plaisir ! — « Père, encore un diable là-bas ! Père, encore deux ! Attends, toi, je vais te brûler ! » — Les nouveaux chrétiens rient de ces plaisanteries de l'enfant, eux qui, le matin même, étaient encore païens, officiellement du moins. Le Chinois tient peu dans le fond et pas du tout par le cœur à ses religions fausses, aux bizarres superstitions qu'elles lui imposent et qui, d'ailleurs, ne l'obligent pas à corriger ses vices. S'il les garde, ce n'est donc pas par un principe de foi ou par attachement à ses dieux : c'est par superstition et par *peur des maléfices du démon*. Quelle tendre dévotion ! Voilà *l'unique sentiment religieux* que j'aie pu encore découvrir chez le Chi-

nois païen : mes expériences ne sont pas pour démentir cette remarque si souvent faite, que le vrai sentiment religieux ne se conserve nulle part en dehors du christianisme. Les bonzes, horribles et répulsifs personnages du reste, entretiennent soigneusement dans le peuple la peur et la superstition ; ne sont-ils pas marchands de rites superstitieux ? On va leur demander pour cent sapèques de superstition, une chandelle rouge, une nuit de chants funèbres avec tam-tam, telle ou telle pratique devant la statue grimaçante de leur idole, ~~comme en France on va chez la sorcière chercher pour vingt-cinq sous de bonne aventure~~. Le ministère des bonzes est tout juste aussi relevé que cela. C'est si vrai que les anciens livres, fort vénérés ici, surtout ceux de Confucius, et où se trouvent certaines prescriptions morales, sont ceux où il n'y a pas trace de religion *positive*, et je ne sais si on peut appeler religion naturelle les vestiges rares et effacés de croyances dogmatiques en Dieu, en la vie future, qu'à force de bonne volonté on finit par y pêcher. Pour moi, ces livres me sont suspects de nihilisme.

Dès le soir de mon arrivée à Long-Kéou, adoration des principaux chefs de famille, sermon sur la nécessité d'être chrétien, de sauver son âme, etc... L'instruction est absolument familière et entrelardée de « Entends-tu, un tel ?... As-tu compris cela, un tel ?... » Le Chinois interpellé s'empresse de répondre affirmativement ; je lui demande alors d'expliquer: il ne manque pas de dire qu'il n'a pas compris. L'instruction faite, les chrétiens sont interrogés sur la doctrine ; ils se gardent bien d'avoir retenu ce qui a été dit, pourtant je répète trois ou quatre fois les choses importantes, en ajoutant toujours : « Retenez bien cela, le retiendrez-vous ? » Ils répondent invariablement : « Père, *lâche ton cœur*, nous ne l'oublierons jamais. » (Lâche ton cœur signifie : ne sois pas inquiet.) — « Allons, prenez le petit catéchisme. » Je chante à gorge déployée la première question : « Pourquoi es-tu chrétien ? » — On répond sur le même ton : « Pour adorer Dieu et sauver

mon âme. — Comment adore-t-on Dieu ? etc... » En deux jours, les gens qui ont la meilleure mémoire savent le petit catéchisme; les autres en ont gardé quelques bribes. C'est une besogne humble et très fatigante; il faut la faire plusieurs fois le jour ; si vulgaire et si impatientante qu'elle soit, elle ne m'a pas encore assez blasé pour m'enlever toute joie et toute émotion, quand je vois entrer nos grandes vérités chrétiennes dans ces pauvres âmes.

Mon triomphe est une instruction sur l'Église qui procède à peu près ainsi : « Comment êtes-vous venus à la religion ? L'an dernier, vous avez entendu parler d'une nouvelle religion établie dans les environs ; vous avez interrogé un de vos amis qui l'avait embrassée ; il vous a envoyés au catéchiste. Vous lui avez dit : « Frère aîné, d'où vient ta religion ? qui t'envoie nous prêcher ? de qui relèves-tu ? qu'est-ce que ta religion ? » Il vous a répondu : « Je dépends d'un prêtre *Mô* chargé de cette région et qui réside à Hin-Y-Fou. » Eh bien, voici le prêtre *Mô*, c'est moi. Demandez-moi comme au catéchiste : D'où vient ta religion, qui es-tu, qui t'envoie? Je vous réponds : Nous sommes vingt-quatre prêtres de ma religion disséminés sur divers points du Kouy-Tchéou; nous avons pour supérieur un évêque qui réside à la capitale : c'est lui qui nous envoie, c'est de lui que nous relevons. Allez trouver l'évêque, posez-lui les mêmes questions qu'à mon catéchiste et à moi ; il vous dira qu'il relève, comme les autres évêques, d'un pape qui est à Rome et gouverne tous les chrétiens du monde ! » — J'explique alors comment le pape vient de Dieu seul par Jésus-Christ ; puis : « Vous croyez qu'il n'y a de chrétiens que sur le territoire de Hin-Y-Fou ? Il y en a à Tchen-Lin-Tchéou, à Gan-Chouen, à Tsen-Y-Fou, au Kouang-Si, au Yun-Nan, au Se-Tchouan, à Pékin, etc., etc. Il y en a en Mongolie, en Cochinchine, en Corée, au Japon, dans l'Inde, en Amérique, en Égypte, en France, etc. » Tous ces noms de royaumes leur sont absolument inconnus, mais leur font un effet! surtout quand je leur énumère ceux que j'ai traversés pour venir jusqu'à eux;

je leur dis que partout j'ai vu des chrétiens, et que le christianisme est la seule religion dont les membres se trouvent dans les *dix mille royaumes* (expression chinoise) qui se partagent le monde... — Allez au Yun-Nan, au Se-Tchouan, à Pékin, au Japon, dans l'Inde, en Égypte, en France; voyez-y des chrétiens: ils vous reconnaîtront comme leurs frères, vous êtes de la même famille ; écoutez leurs prières : ce sont les vôtres; leur doctrine, leur foi, la vôtre; pas un *ty-ty* de différence ; voyez leurs mœurs, leurs usages, leur conscience, même chose ; comme vous ils prient, apprennent la doctrine, obéissent à leur prêtre, font maigre le vendredi et le samedi, espèrent le salut... Pas une religion qui offre ce spectacle. Moi, prêtre, cette année, à Pâques, je vais, pour la première fois, visiter des chrétiens qu'on vient de me confier; ce sont de vieux chrétiens ; ils ne me connaissent pas, je ne les ai jamais vus ; j'arrive, je suis leur *père* et ils sont mes enfants ; ils ont de suite confiance et savent que je ne les tromperai pas ; ils me comprennent, savent ce que je leur veux, et je sais à peu près les diverses choses qu'il peuvent avoir à me dire. Trouvez-moi cela dans une autre religion. » — Cette vue d'une communion de foi et d'usages n'est-elle pas faite pour encourager mes pauvres chrétiens, perdus dans ces replis de montagnes, si éloignés du reste du monde ?

A Dieu, cher ami, ne soyons pas tristes, nous marchons vers la jeunesse éternelle ! Pour moi, il me semble que je ne vieillirai pas, du moins de cœur et d'âme ; et quand je vous reverrai, eussé-je quatre-vingt-dix-neuf ans, je veux encore vous montrer qu'un missionnaire garde sa jeunesse toute sa vie ! Cependant vive la France toujours et quand même ; c'est la terre du cœur, des affections profondes et de la vraie générosité. Il m'arrive quelquefois, pendant que je dis mon bréviaire sur ma mule, de rencontrer du regard, sur le penchant d'une montagne ou au fond de quelque ravin, un groupe de maisons mêlées à des arbres, offrant un peu de ressemblance avec nos hameaux de l'Oise ; vous ne vous imaginez pas la révolution que ça me

fait dans le sang, le regret incommensurable qui m'envahit, et l'espèce de sanglot que je sens monter. Soyez tranquille, c'est l'affaire d'une demi-minute ; plus on est vieux missionnaire, plus on est sujet à ces crises-là ; je n'en suis pas moins joyeux ordinairement, et si le sacrifice coûte plus à certaines heures, je chante comme le petit mousse :

« *C'est au ciel que j'espère,* »
« *Que j'espère un peu d'amour !* »

LETTRE XLII.

Sin-Tchen, le 2 juin 1880.

MON CHER PÈRE (1),

VOUS devez vous croire oublié, et les apparences vous donnent raison ; ma dernière lettre se perd dans la nuit des temps... Pourquoi suis-je resté si longtemps sans vous écrire, quand j'écrivais à tant d'autres ? Voici : je voulais continuer mon travail sur *La Méthode de théologie* (2), et vous en expédier des bribes. Chaque jour je me disais : Je vais m'y mettre, je vais trouver des loisirs, rédiger mes idées ; je n'écrirai pas à mon vieux moine sans lui envoyer quelques pages. Hélas ! venez en Chine et vous verrez ! Si la vie de l'homme est une milice et un voyage, quel nom faudra-t-il donner à celle du missionnaire ?... Encore, notez qu'ayant des forces, et de grandes jambes, j'ai reçu pour paroisse des espaces dont l'immensité est pour moi une angoisse et un tourment de tous les instants, car il m'est impossible d'y suffire. Sans plus d'explications vous tirerez vous-même de ce qui précède l'excuse de ma conduite.

Mon impression sur l'Encyclique de Léon XIII (3) est absolument la vôtre. Vous avez bien deviné que j'exulterais en lisant ce grand document ; je m'en suis régalé ! Quelle conclusion à tout le travail scientifique et philosophique des cinquante dernières années, pour ne pas dire des trois derniers

(1) Un religieux.
(2) Étude magistrale qui sera publiée.
(3) L'encyclique *Æterni Patris* recommandant l'étude de la philosophie de S. Thomas d'Aquin, publiée le 4 août 1879.

siècles ! Cette Encyclique est faite pour nous consoler de beaucoup de déboires ; ce qu'on a souffert se tourne en joie, quand on se voit ainsi encouragé dans ses convictions les plus intimes. Allez, nous en verrons bien d'autres, et il y a longtemps que je vous ai dit : Je ne lis plus rien où je ne trouve une confirmation de *nos principes ;* je n'entends plus parler d'un mouvement social, philosophique ou scientifique, survenu en Europe, sans y saisir immédiatement le côté par où nos idées romaines l'expliquent, le relient à toute la suite de l'histoire moderne, l'utilisent comme preuve expérimentale de nos théories. Soyons humbles, la vérité n'est pas le produit spontané de notre intelligence ; si nous la possédons, nous n'avons pas à nous en attribuer le mérite ; mais nous ne pouvons pas la lâcher par humilité, ni nous priver de la joie que donne sa possession certaine, envers et contre tous les gens qui la combattent, de bonne foi ou non.

Visiblement, Léon XIII n'a pas encore dit son dernier mot en matière d'études et de formation intellectuelle ; l'encyclique sur S. Thomas est une *première antienne !* Vous dirai-je ce qui m'y paraît le plus important? Vous allez reconnaître une de mes ~~marottes~~ redites : le Souverain-Pontife rattache explicitement et directement la restauration des études à la question sociale, afin d'indiquer qu'en fait de restauration politique on ne fera jamais rien de bon si on ne remonte jusqu'à cette source première de toute vie sociale : LES IDÉES. Enfin, nous y sommes, et voilà le mot que j'ai cherché partout. Pour entreprendre logiquement et solidement la restauration sociale, il faut commencer par refaire, sur l'ancien type catholique, les *études chrétiennes.* La désorganisation sociale a commencé par la déviation et par l'introduction d'un *principe naturaliste* dans les idées. Léon XIII nous donnera le développement de cette thèse, et quand on l'aura comprise, on sera sauvé ; n'y eût-il que le clergé à la comprendre, il est le sel de la terre et la lumière du monde.

Voyez-vous, mon Père, Léon XIII sera cause de mon en-

durcissement et de mon obstination dans certaines vieilles idées que vous savez. Je ne souhaite plus qu'une chose, c'est que les pièces pontificales soient appliquées en France dans la pratique des études sacerdotales : je dis *dans la pratique*, DANS LA PRATIQUE, DANS LA PRATIQUE, c'est-à-dire dans un système entièrement inspiré par elles, pour le fond et la forme. Là est le germe de la régénération sociale, vraie, solide et durable que tout le monde appelle ; nous n'en saluerons l'aurore qu'au jour où cette application PRATIQUE aura commencé. ~~Le reste ne sera jamais que de la farce.~~ Henri V arrivât-il à monter sur le trône, eût-il un avénement triomphal, dix ou vingt ans du règne le plus prospère, s'il n'y a pas cette régénération intellectuelle au-dessous de la régénération politique tentée par lui, ce sera toujours à recommencer ; ce beau règne nous fera reculer pour mieux sauter, et nous connaîtrons encore l'amertume des déceptions.

Observez un peu : qui donc aura lu l'encyclique ÆTERNI PATRIS sans pousser des cris d'enthousiasme, et lui prodiguer toutes les louanges THÉORIQUES du monde ? Essayez de dire alors : « Eh bien, si l'encyclique est ce comble de perfection que vous venez de proclamer, appliquons-la *pratiquement*, crions moins, et suivons la direction du Pape ! » Recueillez précieusement la réponse, pesez-la, méditez-la, creusez-la ; creusez, méditez et pesez aussi les réflexions que vous entendrez faire sur la difficulté, l'impossibilité, vu ceci, vu cela, d'appliquer *pratiquement* le système d'études indiqué par Léon XIII. Après, vous me direz si ce qui règne dans une foule d'esprits réputés *romains* ~~« *jusqu'à la haute gamme*, »~~ n'est pas positivement et tout ~~bêtement~~ *le gallicanisme pratique !* Que m'importe que le gallicanisme soit détruit dans le missel, le bréviaire, les ornements de l'autel, la forme des surplis : la racine de toute vie sacerdotale, c'est la forme de la foi semée dans les intelligences ; tant que le gallicanisme est là, vous n'avez coupé que la houppe de l'arbre. Or, on est gallican aujourd'hui dans les études, si on n'y fait pas entièrement ré-

gner saint Thomas. — Est-ce faire régner saint Thomas que de ne pas donner ses livres aux élèves comme base d'étude *quotidienne* et *ordinaire*, comme *nourriture habituelle ?* Suffit-il d'introduire, fût-ce tous les jours, à la fin d'une thèse, une phrase, deux lignes empruntées *matériellement* à saint Thomas, et de les donner comme un argument de la thèse, mais argument tenant sa toute petite place, occupant son petit casier *comme les autres, pas plus grand que les autres ?* Est-ce là restaurer les études philosophiques et théologiques d'après saint Thomas ? Voilà pourtant comme on a traité saint Thomas en France depuis de scinquante ans : les manuels en font foi ; c'est ainsi qu'on l'étudie encore généralement ; et cela équivaut à zéro, à moins que zéro, pour deux raisons : on rapetisse et on fausse le grand docteur — *qui adulterant verbum* — et on prend prétexte des mutilations qu'on lui fait subir pour dire qu'on l'étudie !

A propos de l'effet produit par l'encyclique, quelqu'un m'écrit : « *On achète des livres romains et scolastiques ; saint Thomas est en honneur : Léon XIII le met à la mode !* » Vous sentez la petite intention maligne. C'est vrai : en France, les choses les plus sérieuses sont affaires de *mode*. On achète les volumes de saint Thomas, éditions de luxe, papier satiné, vergé, collé, reliures riches ; on les aligne sur les rayons de jolies bibliothèques en chêne sculpté ; et, pendant que saint Thomas dort là, tout étonné de sa parure mondaine, les possesseurs de ses œuvres lisent des romans, des poésies, des revues libérales... Ça fait bondir ! Ne vaudrait-il pas mieux mépriser franchement la scolastique ? Ah ! si j'avais les loisirs de ces beaux messieurs ! Tout ce que je puis faire ici, c'est de ne pas me laisser abrutir, et de suivre de loin, comme je peux, le mouvement d'idées qui se fait en Europe. Votre triste état social révèle l'action de Dieu, qui condamne irrésistiblement à la pourriture ce qui est rationaliste, la nature volontairement découronnée de la grâce, et garde précieusement dans les petits coins, les âmes humbles et saintes, ce germe de vie

chrétienne, *la foi ;* et la foi triomphera du monde, lorsque le travail de décomposition aura cessé : « *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* »

Vous du moins, gardez la vérité dans sa pureté, comme Léon XIII la montre ; quand même vous seriez seul, vous l'auriez sauvée du déluge d'erreurs qui nous submerge, votre intelligence serait son refuge, et par vous elle demeurerait la suprême ressource du monde. Toute raison entamée par le faux pourrira dans son entier, si la mort lui laisse assez de temps pour aller jusqu'au bout de la *logique de l'erreur* ; c'est comme une citrouille : une fois piquée, c'est fini... Qu'il est donc essentiel de prémunir fortement son âme contre le danger le plus terrible de notre siècle et de notre pays : l'erreur à l'état de tendance vague, à l'état de miasme insaisissable, mais répandu partout !

Je m'abrutis moins que vous ne pensez ; cependant, je le sais bien, le suprême sacrifice, même le devoir du missionnaire, est de s'abrutir ! Faire le sacrifice des ressources de son intelligence avec celui des forces de son corps, n'est-ce pas cela ? « *Obsecro vos, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem... rationabile obsequium vestrum* (1). » Ce sacrifice, je le ferai tout de même, peu à peu, autant que Dieu me le demandera ; j'ai encore un tas de projets de travaux qui mourront avec moi, et descendront dans les fondations sur lesquelles sera bâtie un jour ici, je l'espère, la société chrétienne. En attendant, ma consolation est de contempler et d'étudier toujours. Il m'est difficile de travailler avec suite, de rédiger et de finir quelque chose d'un peu étendu, mais je lis tout ce que je puis attraper, surtout je réfléchis, et la méditation me découvre une foule de choses que je voudrais avoir le temps de vous écrire, ou l'occasion de verser dans d'autres intelligences. Ce dernier bonheur m'est à jamais refusé ; vous qui le possédez encore, appréciez-le : c'est une des jouissances les plus grandes et les plus élevées que Dieu ait mises à

(1) Rom., XII, 1.

la disposition de l'homme, former les autres à son image!

J'étudie pour moi, pour préparer mon âme à être *capable de Dieu* dans l'éternité, pour baigner mon cœur dans la lumière surnaturelle, et faire passer dans mon intelligence quelque chose de ces trésors infinis de science et de sagesse cachés en Jésus-Christ. La terre est le lieu des commencements ; l'éternité me console de ne pouvoir plus communiquer un peu de ce que je vois, pense et sens. Ah ! si vous saviez tout ce que j'ai trouvé depuis que nous nous sommes quittés ! Quand mon étude n'aurait pour profit terrestre que de me rendre apte à mieux dire à Notre-Seigneur : « *Esto nobis prægustatum mortis in examine !* » ce seul mot vous ouvre de tels horizons du côté du ciel, que les entrevoir vaudrait la peine de contempler toute sa vie. On en arrive à un état d'intelligence qui fait de votre vie un ravissement intérieur perpétuel. Pour moi, loin de perdre mon enthousiasme du temps jadis, je vis au contraire d'enthousiasme du matin au soir ; je ne vois, je ne lis, je ne médite rien où je ne trouve presque de suite le VERBE DE DIEU !

Sans ce réconfort céleste, notre situation actuelle en Chine serait désolante : les inquiétudes sont vives, nos souffrances aiguës ; et si les choses restent ce qu'elles sont depuis un an, nous sommes perdus ; à la première débâcle révolutionnaire en Europe, nous aurons une persécution comme l'Extrême-Orient n'en a pas vu encore de pareille ; jamais, en effet, la haine infernale des idolâtres et des autorités n'aura eu plus de motifs, jamais il n'y eut tant de chrétiens, tant de missionnaires, tant d'œuvres, enfin tant d'éléments réunis pour faire l'assaut de cette misérable société païenne pourvoyeuse de l'enfer ! De plus, le démon aura à se venger de nous avoir vus travailler vingt ans à peu près en paix sous la protection des traités. Sans doute, Dieu nous garde *ut pupillam oculi ;* on ne nous touchera pas sans sa permission ; mais n'entrerait-il pas dans les vues de sa miséricorde sur la Chine, de féconder cette pauvre terre avec nos souffrances et notre sang ? Notre mort

serait encore un appel aux vocations apostoliques : *Sanguis martyrum, semen christianorum.* Oh ! que c'est donc vrai !

Vous autres, retenez ceci, et dites-le à qui veut l'entendre : si on nous faisait passer *le goût du riz,* vous auriez le devoir de faire entendre à la jeunesse européenne ce cri de notre sang. Croyez bien que les désirs les plus ardents de mon âme appelleraient pour moi cette belle destinée, si je m'en sentais tant soit peu digne ; mais, quand je pense aux martyrs, aux vrais martyrs de Jésus-Christ et de son Église, à ce que nous savons de cette piété, de cette pureté, de cette charité qui leur ont mérité la couronne, je suis honteux d'avoir osé la rêver : « *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni !* » Voyez-vous ce malotru, ce grossier que vous avez connu, le voyez-vous ambitionner de s'incorporer à la belle cohorte des martyrs, *martyrum candidatus exercitus ?* Est-ce assez absurde, assez grotesque ? Mais, comme disait dernièrement un de mes chrétiens au mandarin qui le faisait lier et battre, et adjugeait son petit patrimoine à des païens : « J'ai un derrière, c'est pour qu'on tape dessus ; un cou, c'est pour la chaîne ; des mains et des pieds pour qu'on les mette aux ceps ! Votre prédécesseur m'a estropié pour me faire apostasier, voyez ma main infirme ; vous adjugez mon bien aux païens : je n'apostasierai pas pour cela ! » Réjouissons-nous d'être de ceux que S. Pierre introduira au ciel en disant : « *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magnâ.* » Hélas ! serait-il possible qu'avec toutes nos peines et nos fatigues nous perdions encore notre âme ? Que nous sommes petits et misérables à côté des grands missionnaires d'autrefois, *qui Ecclesiam plantaverunt sanguine suo !*

A Dieu ; cette lettre est pour notre brave Père X*** comme pour vous : entre nous trois tout est commun. Rien de profond, de fécond, de solide comme les amitiés intellectuelles, surtout quand les études saintes ont été le terrain sur lequel elles ont poussé, et quand, contractées à Rome, elles ont reçu, comme disait le P. Freyd (1), *le ciment romain.* Il est des noms, des

(1) Le R. P. Freyd, de sainte et douce mémoire, était le supérieur du grand séminaire français à Rome pendant le séjour du P. Aubry.

choses et des figures que j'oublie, ou dont le souvenir va s'effaçant dans mon âme, comme les photographies que j'ai apportées de France. Mais nos souvenirs d'études, avec ceux d'Orrouy, de Ribécourt et quelques autres, font partie de mon tempérament et de ma nature ; pour les détruire, il faudra me détruire. Plus j'avance dans la vie, plus ils m'émeuvent et m'enchantent, et ils sont ma richesse et ma ressource dans ce pauvre pays, où il faut faire une énorme dépense de forces intérieures, sans presque pouvoir refaire ses provisions.

Vous autres religieux, vous voilà, vous aussi, dans une situation étrange, sans domicile sûr, tellement qu'on ne sait où vous trouver (1)..... Vraiment, c'est ce qui s'appelle être *in statu viæ ;* bonne position, puisqu'elle vous empêche de faire votre nid nulle part, et vous oblige à vous imprégner de ces pensées de S. Paul : « *Non habemus hic manentem civitatem..... præterit figura hujus mundi.* » Quels mots saisissants de vérité pour nous missionnaires, sans lendemain, sans famille, sans compagnie, sans amis ; pour vous religieux, chassés et sans autre domicile fixe que la vaste enceinte de l'Église catholique et le giron de votre saint fondateur.....

(1) Allusion aux décrets du 29 mars.

LETTRE XLIII.

Sin-Tchen, le 4 juillet 1881.

CHER PÈRE ROUX (1),

AVANT-HIER je traversais la route de la capitale ; la Providence a voulu que ce fût le jour et le moment où le P. Chanticlair passait aussi : un quart-d'heure avant ou après, il était trop tard. Sa rencontre me réconforta et me fit du bien. Depuis quatre jours j'étais tout malade de dégoût, me voyant en face d'une position embarrassante et sans issue vraisemblable à Pou-Gan-Tin. Nous nous arrêtâmes à causer longuement chez un chrétien ; le P. Chanticlair savait mes tribulations : « Voyons, me dit-il, prenons au hasard un chapitre de l'*Imitation*, pour savoir le mot de Dieu sur votre situation. » Il ouvre le livre et tombe sur je ne sais plus quel terrible chapitre où Notre-Seigneur m'avertit que je n'ai pas de paix à espérer sur la terre, que ce que j'ai souffert n'est encore rien : « *Ad futura certamina te præpares.* » Le pauvre confrère en était saisi. Quand je vous dis que, dès mon enfance, je me suis senti voué au malheur ! Et avec tout ça je suis heureux !

Votre cathéchiste *Lo*, survenant un instant après le départ du P. Chanticlair, me guérit net de mes appréhensions ; c'est fini, je vais tenter l'expédition de Pou-Gan-Tin (2). Nous avons causé ; il m'encourage à partir, modifie mon plan sur plusieurs points et vient avec moi ; j'emmène en outre une petite escorte. Je veux vous remercier du fond du cœur de m'avoir cédé ce catéchiste, et Notre-Seigneur acquittera la dette de ma reconnaissance.

---

(1) Confrère du P. Aubry, son plus proche voisin en Chine.

(2) Voir la lettre suivante. Page 358.

Je ne crois pas que mon voyage à Pou-Gan-Tin soit long. Dites au P. Michel (1) que je suis heureux de le sentir enfin auprès de moi et de le savoir guéri ; qu'il ne m'en veuille pas si je n'ai pas bu son vin ; sachant la prochaine visite de Monseigneur, il était plus sage de thésauriser un peu ; nous nous *revengerons* à Hin-Y-Fou. Ah ! quand je serai sorti de mes peines, et que je vous verrai tous réunis à Hin-Y-Fou, quelle noce nous ferons ! On mangera toutes les poules et tous les œufs réservés pour les grands jours.

J'écrirai de Pou-Gan-Tin au P. Gréa ; peut-être lui dirai-je de mettre provisoirement un de nos nouveaux confrères à Hin-Y-Fou ; il garderait la maison et les enfants pendant que je passerais quelques mois là-bas, afin de bien habituer ces populations farouches à voir mon nez, mes yeux glauques et ma barbe rouge. Si je meurs dans cette expédition, le P. Michel versera dans son gosier toutes les *larmes de Médoc* que j'ai gardées et dira : « Ce pauvre *Mô* (2) était bien méchant, mais il avait de bons désirs. » Mon Dieu, qu'on est donc tranquille quand on est mort ! Encore faut-il mourir proprement ! Bon père Michel ! je ne suis guère plus crâne que lui pour la santé; un jour bien, deux jours mal ; il faudra user sa bête comme ça ; avec un pareil district et une besogne toujours croissante, comment ne pas s'éreinter ? Le pénible, c'est d'avoir tant d'orphelins, et d'être obligé de courir si loin d'eux. Ah ! que nous sommes de petits grains de poussière, comparés à S. Paul ! Mais il faut avoir été missionnaire pour comprendre ce qu'il entend par ses *tribulations*.

Tenez, j'en ai une bien triste à vous raconter : il y a quelques semaines, au retour de mes stations, prévenu que Ly-Mong-Lin, l'ennemi acharné de mes chrétiens, avait fait des siennes, j'obtins sa mise en prison. Sa femme accourt, fait tapage, et trouve porte close deux jours de suite ; le troisième, accompagnée d'une complice, elle trouve moyen de pénétrer

(1) Autre *voisin* du P. Aubry, et son confesseur.
(2) Nom chinois du P. Aubry.

dans la cuisine, après s'être administré une forte dose d'opium; — elle s'en vanta (1). On ne voulut point la croire : soudain l'opium agit avec violence, la malheureuse se dit repentante et demande à se confesser. J'accours, mais déjà elle avait perdu connaissance ; impossible de la confesser. Je l'extrémise vite et vite ; on lui fourre dans la gorge tous les remèdes possibles, rien n'y fait : elle meurt me laissant là ses trois enfants. Le soir, les partisans de Ly-Mong-Lin obtiennent son élargissement ; aussitôt le persécuteur vient pleurnicher près du cadavre et trouve sur lui une lettre rédigée d'après mes ordres, et dans laquelle je faisais dire à cette femme : « Jadis j'étais pieuse, et je voulais sauver mon âme ; c'est toi qui m'a mise dans le mauvais chemin, c'est toi qui m'as inspiré la résolution de m'empoisonner pour effrayer le Père ; je ne pensais pas mourir, et voilà que Dieu m'a punie. Malheureux, convertis-toi, élève chrétiennement nos enfants et fais pénitence jusqu'à ta mort, ou tu seras puni plus sévèrement que moi, etc... »

Cet écrit impressionne Ly-Mong-Lin ; il avoue ses torts envers les chrétiens et promet de se convertir ; la vierge a entendu ses aveux, et me dit : « Cette fois il est converti ! » Je réponds : « Oui, pour deux jours ! » Et de fait il continue sous main à vexer mes pauvres chrétiens et à tout oser contre nous.

Par moments, quand je considère ce qui se passe, je sens venir une persécution générale ; j'en ai comme l'intuition Peut-être aurai-je l'honneur de donner ma vie pour l'Église: *Hosanna in excelsis!* Ma seule inquiétude est de me voir si peu, si mal préparé au martyre. Père, gardons notre cœur et notre conscience bien nette pour recevoir cette terrible visite ; oui, elle sera terrible. Si chacun de nous est seul pour la recevoir, ne perdons pas la présence intérieure de Notre-Seigneur dans nos âmes : lui sera notre compagnon, et ce sera au fond

(1) Dans cette partie du Kouy-Tchéou la vengeance la plus éclatante qu'on puisse tirer d'un ennemi, c'est de s'empoisonner et de mourir chez lui. L'ennemi est par là désigné à la vengeance et aux fureurs populaires.

même de notre cœur que nous ferons notre visite au Saint-Sacrement, quand nous nous verrons entourés de bêtes féroces. Si j'y passe le premier, c'est au Père Michel que j'ai demandé d'écrire à mes parents et à mon curé ; la seule pensée de leur peine serait ma principale angoisse avec la pensée de mes pauvres orphelins. Vous allez rire de me voir ainsi faire du sombre ; c'est que toutes les nuits je suis dans ces idées-là ; que n'êtes-vous venu me voir !

A Dieu, je vous embrasse fraternellement.

LETTRE XLIV.

Hin-Y-Fou, le 14 juillet 1881.

CHER MONSIEUR LE DOYEN,

VOTRE lettre du 29 mars m'est arrivée il y a douze jours; un peu plus elle restait pour toujours sans réponse ; vous allez comprendre pourquoi, mais répondons d'abord à votre chère lettre.

Il semble, en effet, que les jours qui s'annoncent seront plutôt des jours de tribulation que des jours de joie ; n'importe ! après tout un peu plus, un peu moins de souffrances, cela ne change pas le caractère essentiel de notre vie terrestre, qui est une épreuve, une *passion.* Aussi est-il dit de toutes les âmes sauvées : « *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magnâ !* » Quel mot ! et, une fois au Ciel, comme nous comprendrons que les vies en apparence les plus heureuses n'ont été qu'une tribulation !

Vous croyez que je vais trouver trop poussé au noir votre tableau de la démoralisation de nos paroisses de l'Oise. Non, j'ai assez vécu là-bas pour comprendre cela, et vous savez que, tout en conservant une grande espérance pour un *avenir lointain*, j'ai toujours cru et dit que, dans *l'avenir prochain*, on irait de mal en pis, et que le mouvement de descente s'achèverait fatalement, irrésistiblement, malgré les efforts des bons, des médiocres, des indifférents, et de ceux d'entre les mauvais qui voudraient enrayer et contenir dans de certaines limites cette décadence. C'est une loi de l'histoire : il faut que les mouvements nationaux s'achèvent, comme il faut qu'une maladie ait son cours, dût-elle même aboutir à la guérison.

La phase actuelle du mal est la *perversité*, ce qu'il y a de plus grave, de plus irrémédiable, parce que c'est l'abus de la grâce, le péché contre le Saint-Esprit.

Maintenant, mon histoire, mais rappelez-vous nos conventions : je vous écris pour vous seul et quelques intimes ; la réclame et la publicité me font horreur, et je serais particulièrement peiné que ce récit fût imprimé. Vous jugerez vous-même ce qu'il conviendra d'en communiquer à mes parents, qui pourraient s'effrayer inutilement.

Prenez, sur la carte du Kouy-Tchéou, la ville de Pou-Gan-Tin, dans la partie nord-ouest de mon district : cette ville est à moi comme Paris est au roi, c'est-à-dire qu'elle fait partie du terrain sur lequel j'ai charge d'âmes et où je dois établir nos œuvres. Mon prédécesseur y fit une tentative en 1877, et obtint quelques conversions dans les campagnes, au nord de la ville. Les gens de Pou-Gan-Tin ont une mauvaise renommée de férocité, d'injustice, d'audace et de brigandage ; il n'est donc pas étonnant qu'ils soient particulièrement hostiles à une religion qui condamne et proscrit tous les vices. Donc, ils nous détestent cordialement, et les notables, qui ont dans les villes chinoises une sorte de puissance illimitée, mal définie par les lois, sans contrôle et sans frein, sont nos ennemis mortels. Dès que l'on connut la présence de chrétiens sur le territoire, leur perte et la destruction de la religion fut résolue. La persécution éclata en février 1878. Treize chrétiens furent tués, tous les autres pillés, et la défense d'embrasser le christianisme fut notifiée aux habitants des campagnes, sous peine de pillage, d'expulsion, de mort, le tout exécutable par la partie païenne du peuple sous la direction des notables.

Nous avons bien pour nous et nos fidèles les traités de 1860, dont la loi chinoise garantit l'exécution, mais, pour ces populations, la loi est lettre morte, et le pouvoir en Chine a très peu d'action sur elles ; d'autre part, il est plein de mauvaise volonté pour nous : en réalité il n'y a guère espoir d'ob-

tenir justice et protection. Jugez quel obstacle formidable à la persévérance des nouveaux chrétiens, à la conversion des païens !

Monseigneur, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France à Pékin, obtint un ordre d'arrêter et de punir deux des principaux coupables, d'obliger les notables à faire réparation aux missionnaires et aux chrétiens, et à garantir à ceux-là la liberté de circuler, de prêcher, d'établir leurs œuvres, à ceux-ci la liberté de vivre selon leur foi. Le gouverneur envoya un commissaire à Pou-Gan-Tin pour assurer l'exécution de ces mesures, informer sur les faits, déterminer le châtiment des coupables et la réparation à faire aux victimes. Mon prédécesseur s'adjoignit à ce commissaire ; un soulèvement populaire provoqué par les notables les empêcha d'entrer en ville, du moins ils ne le purent qu'après de longs pourparlers ; on leur dit de belles paroles, on promit tout ; eux partis, la situation resta la même.

Arrivé à Hin-Y-Fou en janvier 1879, et chargé de Pou-Gan-Tin, je reçus les plaintes des chrétiens toujours opprimés ; je réclamai du mandarin l'exécution des ordres de ses chefs. Mené par les notables, et d'ailleurs leur complice, il répondit poliment, mais ne fit rien. En 1880, Monseigneur écrivit au gouverneur, et nous obtînmes l'envoi d'un nouveau commissaire. Les négociations durèrent sept mois, le commissaire montra une réelle bonne volonté pour nous, mais il n'obtint que des réponses évasives, et la populace le chassa en janvier 1881. Aucun changement par conséquent. Nouvelle réclamation au gouverneur et au mandarin du lieu ; il fut réglé que ce dernier exécuterait lui-même les ordres de Pékin ; il répondit de la liberté et de la sécurité des chrétiens.

Et pourtant, à Pâques, il n'avait encore rien fait, et les chrétiens étaient toujours sous le pressoir. Me trouvant près de Monseigneur pour notre réunion annuelle, je tins conseil avec lui pour en finir avec cette hypocrisie et ces lenteurs calculées des païens, éclaircir la situation, et tâcher de visiter ces pau-

vres chrétiens si abandonnés. Nous avions toutes raisons de croire que je serais mal reçu, mais Monseigneur ne pouvait pas croire qu'ils osassent rien faire de grave.

Vous vous demandez peut-être pourquoi tant d'obstination à exiger le châtiment des persécuteurs ; pourquoi attendre, pour visiter les chrétiens et revenir prêcher publiquement sur un territoire, d'y avoir obtenu les satisfactions qui nous sont promises. Rappelez-vous que notre situation en Chine est réglée par la loi depuis le traité de 1860 ; l'incognito, le secret n'est plus possible ; nous sommes donc obligés de revendiquer hautement et légalement la liberté pour nous et nos chrétiens, et tant qu'on ne nous l'accorde pas en fait, nous ne pouvons pas abandonner la partie. Or, nous avons conquis la liberté de haute lutte dans beaucoup de villes et de territoires de la province ; ce sont les postes et districts fondés ; il y a encore des misères, des vexations, des persécutions locales ; des coups de main y sont encore possibles, mais enfin nous sommes victorieux. Au contraire, il existe un plus grand nombre de villes et de territoires où nous n'avons pas encore pénétré ; il s'agit pourtant d'en forcer l'entrée tôt ou tard, ce que nous essayons de faire chaque année ici ou là. — Je dis ville et territoire, parce que nous ne possédons vraiment droit de cité sur un territoire que si nous l'avons dans la ville qui lui sert de chef-lieu. — Mais les populations nous sont naturellement hostiles, surtout les notables et les mandarins locaux, toujours très fermement résolus à nous fermer la porte par quelque moyen que ce soit, — fût-ce le crime ; ils ont ordinairement pour eux l'aide cachée des grands mandarins. Ceux-ci répondent à nos réclamations par de belles assurances, et, sous main, encouragent les mandarins locaux et les populations à nous repousser, en leur promettant l'*impunité*, le coup une fois fait. D'accord avec Monseigneur, je suis résolu à ne pas lâcher Pou-Gan-Tin, et à user de toutes mes ressources, d'autant que cette ville est importante sous bien des rapports.

Je partis donc aussitôt après la fête du Sacré-Cœur, patron

de mon district, non sans avoir mis sous la protection du Cœur de Notre-Seigneur toute mon entreprise et ses conséquences. De Sin-Tchen, où j'ai droit de cité et où je m'arrêtai pour prendre des mesures et informer d'avance et en secret, j'allai en trois jours de marche un peu précipitée sur Pou-Gan-Tin; je voulais arriver brusquement et empêcher que personne pût me précéder en ville pour aviser les notables, qui n'auraient pas manqué de soulever une émeute. Dès mon entrée sur le territoire de Pou-Gan-Tin, je reçus bien quelques insultes, chemin faisant : « *diable d'Europe... homme-chèvre... homme à tête de chèvre...* etc, » mais cela ne compte pas. Je passais vite, et finalement j'arrivais dans la ville le 6 juillet, sans encombre. On ne m'attendait pas ; les gens sur le pas de leurs portes ouvraient de grands yeux et se disaient : « Dis donc, n'est-ce pas un Européen ? N'est-ce pas un *diable d'Europe ?* D'où vient-il ? Que vient-il faire ? etc... » En une demi-heure toute la ville fut au fait de l'événement : elle était haletante d'étonnement et de fureur. Moi, j'allai droit au prétoire du mandarin, lieu inviolable où l'on ne peut vous toucher sans offenser le mandarin lui-même et le compromettre gravement. Le mandarin était en course dans la campagne, et ne devait rentrer que le lendemain matin. En prévision du danger qui paraissait imminent, je demandai un gîte dans le prétoire même, — fort piètre baraque, je vous assure ; — le substitut du mandarin me répondit : « Je ne puis prendre cela sur moi, je vais aider le Père d'Europe à trouver asile dans une auberge. » On chercha ; toutes les auberges se fermèrent sous divers prétextes. On expédia un homme au mandarin ; lui, m'envoya ses politesses et protestations, avec ordre à ses gens de me préparer un coin dans une pagode d'idoles : c'était une ruse pour m'exposer à la fureur de la populace, tout en ayant l'air de me protéger ; une pagode n'est pas un lieu inviolable, mais une sorte de lieu public.

J'allai donc du prétoire à la pagode vers dix heures du soir ; on avait disposé un petit trou de chambre en planches mal

jointes, avec des portes et des fenêtres de papier. Cinq chrétiens de Sin-Tchen, venus pour me protéger, couchèrent sous la remise où se trouve la statue du dieu entourée de toutes sortes de mannequins monstrueux. Cette nuit-là même, le mandarin dut correspondre avec ses gens et les notables à mon sujet, et j'avais à peine quitté le prétoire que les notables y étaient venus en corps : démarche bien significative à cette heure indue et dans la circonstance. Sans doute on prit une résolution de connivence avec le mandarin, et je pus entendre de ma pagode le tam-tam que l'on battait par les rues pour rassembler le peuple, et les rumeurs sourdes de la foule qui se réunissait sur une place publique écartée. Un de mes chrétiens de Sin-Tchen, que je faisais voyager et loger à part pour qu'on ne le reconnût pas, assistait à toutes ces scènes. A minuit, la réunion se tint; — ces sortes de meetings sont dans les usages de la contrée, quand il y a un coup de main à faire, une résolution à prendre ou à exécuter. Là il fut décidé par acclamation que la religion catholique ne pouvait avoir droit de cité, ni un Européen droit de séjour dans le pays, et que le lendemain on se porterait à ma pagode, on me battrait et on me tuerait. Sur ce dernier point on s'accorda en principe, mais on ne s'accorda pas sur le mode du supplice, et c'est une des causes naturelles auxquelles je dois d'être encore vivant. Je parle des *causes naturelles*, car j'ai une foule de raisons de voir en toute cette affaire la main de Dieu : Notre-Seigneur veut sans doute que je vive encore un peu pour me préparer mieux à la mort, et, s'il lui plaît, au martyre.

Les uns voulaient me tuer dans la pagode même, les autres me tuer dans la rue ; ceux-là me traîner jusqu'à la place du marché, en dehors de la ville, théâtre ordinaire des exécutions officielles ; ceux-ci voulaient me livrer à quelques gaillards spécialement payés pour ce genre de besogne ; d'autres, enfin, pensaient me laisser massacrer par la foule. Leur avis prévalut en pratique, vous allez le voir ; pourtant, chaque parti prit des mesures particulières pour se débarrasser de moi, en

sorte que j'avais quatre ou cinq chances d'y passer. Ce n'est pas pour me vanter d'avoir été courageux, mais, comme Turenne, qui dormait sur un canon la veille des batailles, je passai une très bonne nuit. Il faut dire que j'étais extrêmement fatigué, et que j'ignorais en partie le danger ; le matin même, quand je connus le projet des gens de la ville, je n'imaginai pas qu'ils osassent jamais l'exécuter.

Aussitôt levé, j'entendis encore le tam-tam, et les crieurs hurlaient partout, — mes gens me l'ont dit : — « Ce matin, portez-vous à la pagode, on va battre l'Européen. » Les enfants commencèrent ; il faut connaître l'insolence et l'audace de l'enfant chinois pour se figurer ces scènes de sauvagerie ; d'abord ils jetèrent une grêle de pierres sur mon appartement, puis entrèrent par bandes et se mirent à m'insulter. Mes chrétiens et moi avions décidé, pour ôter le plus petit prétexte aux violences, de tout supporter sans dire un seul mot ; vous pensez si j'étais obligé de me mordre les lèvres et de me tenir à quatre ! A sept heures, le substitut du mandarin local vint me voir en tenue officielle, soi-disant par politesse, et s'installer près de la porte de la pagode, dans une avant-cour donnant sur la rue, comme pour me protéger ; donc il connaissait le complot, et, s'il n'agissait pas pour moi, il était complice. Sa complicité fut bientôt évidente, et, en réalité, lui, son chef et les notables, persuadés que j'allais être tué, ne prirent aucune précaution pour cacher leur jeu.

La visite du substitut fut le signal de la débâcle ; lui parti, on m'apporte à déjeuner ; mais la populace de lancer des poignées de terre sur mon riz, je me passe de déjeuner. Les injures redoublent, on envahit ma chambre, on touche mes effets, on me crie sous le nez : *Diable d'Europe ! Homme-chèvre ! Tête de chèvre !* avec le cri « Me-he-he... » pour imiter le bêlement de la chèvre (1). La foule augmentait de moment en moment : une trentaine de gredins prêts à tout,

(1) Il paraît que de temps immémorial et par toute la Chine *Tête de Chèvre* et *Me-he-he* sont l'insulte ordinaire contre les chrétiens.

comme il y en a dans les villes chinoises, sont apostés avec de grands couteaux à l'entrée de la pagode par les partisans du meurtre dans la pagode ; les notables, vêtus de longues robes de toile bleue, armés de leurs éventails, arrivent et se rangent avec calme et solennité dans *l'atrium* de la *haute-maison*, — c'est la remise du dieu au fond de la pagode : — cet atrium, élevé comme une scène de théâtre, domine les deux ailes de la pagode : l'une d'elles renferme ma chambre qui ouvre sur la cour intérieure. Les notables s'installent là debout,froids comme marbre, s'éventent, se font des saluts, et donnent les signaux à la foule. J'avais fait ramasser vite et vite ma couverture, mes habits, ma chapelle, mes livres et mes papiers, et l'homme qui portait le ballot avait pu s'esquiver, sans doute parce qu'on avait résolu de ne pas me piller dans la pagode ; il sortit facilement de la ville, comme un de ces porteurs de marchandises si communs sur les routes chinoises.

Pour moi, j'avais caché mon bréviaire dans ma poitrine, le livre de la prière devait être plus que jamais mon consolateur et mon compagnon ; j'étais seul dans ma petite chambre, assis sur le plancher qui, avec quelques poignées de paille, m'avait servi de lit. La porte est ouverte, je suis entouré de figures hideuses et féroces ; les insultes pleuvent, pourtant les coups n'ont pas commencé ; les notables font un signe avec leurs éventails fermés : aussitôt on démolit la cloison de la chambre, et on se met à me traîner dehors ; sans me laisser faire plus longtemps, je me lève et franchis le seuil de l'appartement. Aussitôt une immense clameur retentit : « A l'œuvre, tapez, tuez-le ! » Pourquoi ne fit-on rien encore ? Je ne suis pas de petite taille, je n'ai pas le regard timide, et quand je prends mon air grave, il paraît que j'impose le respect. Dire que le cœur ne me battait pas, ce serait mentir, du moins pour l'extérieur je n'ai pas bronché, et mon assurance fut pour quelque chose dans mon salut pendant toute cette matinée.

Je sors donc lentement, sans mot dire, la tête droite, les

yeux fixés sur la foule : on voudrait bien m'expédier, mais il est visible que chacun hésite, il faut que quelqu'un commence, et personne n'ose commencer. Arrivé dans l'avant-cour, je croise le substitut du mandarin, raide, compassé, baissant les yeux à mon approche ; évidemment il ne criera pas à la foule : « Prenez-le, battez-le, tuez-le ! » Évidemment il ne me dira pas d'injures ; mais il y a des signes discrets, et le plus sûr des signes qu'un mandarin puisse donner à la populace en pareille circonstance, c'est de la regarder faire, de demeurer impassible, et de ne rien répondre à ces milliers de regards qui semblent demander : « Pouvons-nous aller de l'avant ? » Je lui demande son aide : pas de réponse, visage de marbre ; sûr que je vais être tué, il ne prend pas la peine de cacher beaucoup sa complicité. Sa seule précaution est de ne faire aucun signe extérieur, de ne dire aucun mot assez compromettant dont on puisse se servir plus tard contre lui.

Je me remets à marcher lentement dans la direction de la rue ; au milieu de l'avant-cour, bondée d'une foule hurlante et menaçante, je rencontre le premier mandarin du lieu en grande tenue ; — ces gens-là prennent la grande tenue dans les cas graves. — Je lui dis un mot ; lui, m'invite d'un geste poli à retourner à la maison inférieure, comme s'il avait une communication à me faire. Juste au début de l'émeute, il m'avait envoyé une lettre officielle pour m'annoncer que l'ancienne affaire était conclue depuis trois jours, moyennant une indemnité — dérisoire — d'environ 200 francs ; qu'il avait envoyé cette somme à son supérieur de la capitale, avec l'ordre de la remettre à Monseigneur, et l'attestation écrite que les chrétiens et le missionnaire jouiront désormais de la plus entière liberté. Je lui fais une réponse évasive, sachant très bien qu'une pareille conclusion de l'affaire est inacceptable, mais ne voulant pas, par l'expression de mon refus, provoquer les fureurs de la foule. Déjà la veille, au prétoire, j'avais entendu le substitut exposer l'affaire à l'un de mes hommes ; celui-ci se garda d'exprimer son mépris, mais répon-

dit : « C'est cela, c'est cela ! » selon la politesse chinoise toute faite de mensonges et qui ne s'engage à rien. Il est providentiel que ce jour-là le mandarin ait été absent ; je n'aurais certainement pas pu m'empêcher de lui dire ma pensée, et c'eût été donner un prétexte à la colère de la population : aujourd'hui, je suis fort devant les grands mandarins, et puis affirmer, sans mentir à ma conscience — avant tout il faut être chrétien — que je n'ai pas dit aux païens un mot qui pût les surexciter ! — « Je n'ai pas refusé d'adhérer à leur proposition, et s'ils avaient voulu la paix, je la leur apportais ! Ils ont attesté par écrit que j'étais libre de circuler, de prêcher, etc.. ; leur conduite montre comme cette assurance était sincère ! » — C'est beaucoup de pouvoir produire de pareilles affirmations devant cette *justice* chinoise menteuse, hypocrite, formaliste, et qui ne cherche qu'à nous mettre dans notre tort.

Donc le mandarin m'expliquait sa conclusion, et la foule nous entourait vociférant, hurlant contre moi ; je me plaçai entre le mandarin et son substitut, les tenant tous deux par les habits ou par les bras, — on fait cela dans les grandes circonstances, pour partager l'inviolabilité des fonctionnaires. Y eut-il un signal donné ? Fut-il donné par les mandarins et par les notables ? Après une courte hésitation due à l'arrivée du premier mandarin, j'entends crier partout : « Commençons, frappons ! » J'empoigne mes deux mandarins et les serre contre moi, non certes par tendresse ! Mais la foule nous presse de plus en plus. Heureusement je la domine de la tête, et puis j'ai bien harponné mes deux mandarins ; s'ils pouvaient s'écarter, mon affaire serait faite en trois minutes, le temps de m'écharper. Je dis et répète aux mandarins qu'ils me doivent protection et sont responsables ; ils ne répondent pas grand' chose. Nous restons là peut-être une heure ; je vois les notables donner les signaux et même les ordres à diverses reprises, et aussitôt la foule de se rapprocher encore et de se ruer sur moi. Des bêtes féroces me hurlent dans l'oreille : « Nous allons te tuer, diable d'Europe ! Nous ne voulons pas

de ta religion ! Nous ne voulons pas de chrétiens ici ! Nous ne voulons pas que les diables d'Europe viennent nous prêcher leur religion ! Tuons-le, tuons-le ! » Un coup de poing m'arrive, puis deux, puis une grêle. Je fais remarquer au mandarin qu'on me bat en sa présence sans qu'il me protége. Un homme me tire par ma natte de cheveux, il va me terrasser, et je suis perdu si je tombe ; mais je fais face vivement à mes agresseurs et repêche les deux mandarins qui m'échappaient. Je leur dis que je vais me réfugier au prétoire : ils répondent qu'ils m'en refusent l'entrée et que j'ai à sortir de la ville ; c'est encore de leur part une grande faute dont je profite pour les charger devant leurs chefs. Je leur dis qu'ils doivent me conduire eux-mêmes hors de la ville ; le premier mandarin me promet l'escorte de ses satellites, chose peu rassurante, les satellites étant ce qu'il y a de plus éhonté, de plus dépourvu de conscience ; ceux de Pou-Gan-Tin, entre tous, sont les pires ennemis des chrétiens.

Je reprends ma marche vers la rue ; il me faut fendre les rangs pressés de cette foule menaçante qui encombre la cour ; pas un regard de pitié ! A Paris, qui devient chinois pourtant, j'imagine que les otages devaient rencontrer sur leur *voie douloureuse* quelque visage ami : ici, rien, rien, absolument rien que des regards sataniques ! Il y a du monde jusque sur les murs, sur les maisons, partout. Grâce aux deux mandarins, que je ne lâche pas, je puis atteindre la porte extérieure de la pagode, je la franchis et n'ai plus qu'un escalier à descendre pour être dans la rue. Le gros de la foule se trouve ainsi derrière moi dans l'enceinte de la pagode, et ne pourra sortir que lentement : c'est ce qui me sauvera encore. Je descends ; la foule, voyant que je vais lui échapper, se précipite sur moi avec de grands cris, et me bouscule avec mes deux mandarins. Le premier est renversé, je le ramasse et le relève aussitôt. La foule dans la rue était moins serrée, et un de mes chrétiens avait pu amener ma mule non loin de l'escalier : traîner jusqu'à elle le mandarin, lâcher l'homme, enfourcher la bête et

partir au galop fut l'affaire d'un instant. En détalant, je vis la populace qui sortait à grands flots de la pagode pour me poursuivre.

Pendant ce temps-là — je le sus plus tard — les mandarins et les notables étaient rentrés pour se concerter et attendre le résultat de la chasse qu'on me donnait. Un seul de mes hommes était près de moi et conduisait la mule ; les autres étaient partis en avant, pour sauver mon bagage, m'ont-ils dit, plus encore sans doute pour sauver leur peau. Cependant, l'un d'eux, nouveau chrétien de Sin-Tchen, intelligent et adroit, était resté en arrière, observant, recueillant les noms et les documents, et aussi contenant la populace : c'est lui qui m'a sauvé la vie dans la circonstance que je vais raconter. Au moment où j'étais monté sur ma mule, ce brave homme avait entendu le mandarin dire à la foule : « Conduisez le prêtre européen hors de la ville ! » Mot à double sens; — pour moi : « Je te donne une escorte assez nombreuse qui te défendra, tu n'as rien à dire et ne pourras pas m'accuser ! » — pour la foule : « Chassez-le et tuez-le sur la place du marché ! » Le peuple répond : « Oui, oui ! » et se lance à mes trousses, comme une meute enragée.

Me voici dans la rue. Devant moi, peu de gens et pas des plus hardis, ceux qui n'avaient pas osé entrer dans la pagode; mais la foule furieuse est sur mes talons, et une grêle serrée de pierres, de tuiles, de moëllons commence à me tomber sur le dos. Par malheur, la porte de la ville est très loin, et, pour l'atteindre, il me faut à un moment changer de chemin, et enfiler une ruelle montante et difficile qui passe devant le prétoire. Eut-on l'idée que j'allais m'y réfugier ? Un cri se fit entendre : « Arrêtez-le, faites-le retourner, conduisons-le à la place du marché, c'est là qu'on le tuera ! » Devant les maisons regardaient des habitants relativement paisibles qui n'avaient pas pris part à l'émeute ; je leur disais : « Barre la rue derrière toi, empêche qu'on me suive ! » Les uns se détournaient froidement, les autres me regardaient avec une antipathie visible;

d'autres riaient, certains me jetaient des pierres ou de la terre. Le sang ruisselait sur ma figure: j'avais reçu au front plusieurs morceaux de tuiles dont je porte encore la trace ; mon épaule droite était fortement contusionnée. Un furieux, prenant la bride de la mule, me fit retourner sur mes pas jusqu'à l'autre rue, ce qui me sépara de mon compagnon unique, et me ramena au milieu de la foule. La foule me poussait vers le marché. Jugez quelle angoisse ! me voir seul, sans savoir où j'allais, ni si je trouverais une issue !

Vous vous étonnez, bien sûr, de me voir fuir la mort, malgré mon désir du martyre. Attendez, et pour le moment, prenez-moi tel que j'étais, désirant fort bêtement échapper. J'aperçois la porte de la ville et la place du marché — lieu de mon supplice. — Que faire ? Revenir en arrière ? Impossible, je suis trop en vue, trop exposé aux pierres. Me dérober par quelque cour ou jardin ? C'est peu probable, essayons pourtant. Je quitte la mule, un goujat la prend et la conduit au grand trot vers le marché ; j'avise une cour grande ouverte et m'y précipite. Il y avait là des femmes et des enfants ; j'ai beau leur dire : « Ne craignez pas ! » ils se mettent à hurler de peur. D'ailleurs la foule m'arrache de cette cour et me rejette dans la rue pour me pousser au marché. Je me cramponne à la haie d'un jardin : on me tire encore, et la haie me reste dans les mains. Je suis littéralement *assommé* de pierres ; la foule me cerne de toutes parts, impossible d'avancer. On me saisit par la natte, plusieurs fois j'ai failli être renversé et foulé aux pieds. Était-ce définitivement l'heure et le lieu de ma mort ? Je fis mon acte de contrition ; j'avoue humblement que je n'y avais pas encore pensé. Savez-vous mon tourment ? C'est que mon bréviaire et ma méditation se trouvaient en retard. Ah ! je me souviendrai de ce saint Norbert (office remis) que nous faisions ce jour-là.

Maintenant que j'analyse après coup mes impressions, je me souviens d'avoir ri en voyant une femme s'étaler tout de son long dans un de ces ruisseaux infects qui sillonnent les

rues chinoises ; je revois un petit garçon de huit ans, assez beau pour un Chinois, aux vêtements proprets, au minois sympathique, qui avait une pierre dans chaque main pour me lapider, parce qu'on lui avait dit que les *diables d'Europe* viennent arracher les yeux et le cœur des enfants. Je le vois, dans un de mes moments d'arrêt, arrêté lui-même devant moi comme stupéfait, mais ne lâchant pas ses pierres. Pauvre petit, si son père était chrétien et me recevait dans sa maison, au bout d'un jour nous serions une paire d'amis; il viendrait du matin au soir me tourmenter pour voir mes images et mes objets européens ! Encore un souvenir : les coups que j'ai reçus ne sont pas doux, mais, tout le temps de la scène, je n'en ai éprouvé aucune douleur ; la cause *naturelle* est probablement les préoccupations, l'anxiété; on m'aurait tué, je crois, sans que je sentisse la souffrance.

Cependant on crie avec plus de rage que jamais : « Au marché, au marché ! » Et me voilà encore poussé par la foule ; mais cette fois c'est une torture plus pénible que n'importe quel supplice : on commence à me déshabiller. Monsieur Müller, massacré à Hin-Y-Fou en 1866, fut entièrement dépouillé après sa mort, jeté nu hors de la ville, au bord d'un chemin ; une pauvre chrétienne d'ici me raconte souvent qu'elle alla chercher le cadavre, l'entoura d'une toile grossière, et le fit enterrer là sans cercueil. Je crus qu'on allait m'infliger une humiliation semblable, même avant de me tuer : on arrachait mes habits pour aller plus vite ; mon bréviaire tombe à terre, je puis encore le ramasser et le cacher vite dans ma manche. Déjà ma grande robe grise est à moitié ôtée ; heureusement on s'arrête; je puis la rajuster encore, tout en avançant vers le marché. Nous y sommes enfin, et je puis mesurer de l'œil l'espace qui me sépare du lieu où je vais donner le spectacle de ma mort, les cris de la foule ne me permettent pas d'en douter. Tout à coup, j'aperçois, à l'une des extrémités de la place, dans la direction de Hin-Y-Fou, mon guide, qui a retrouvé la mule et qui me fait signe d'arriver. La foule débouche sur la

place, des pierres m'arrivent par-dessus les murs; heureusement le chrétien de Sin-Tchen a la bonne inspiration de haranguer les gens qui se pressent à la porte de la ville ; il les arrête un instant, ce qui me permet de prendre une résolution. Avec mes grandes jambes, en quelques secondes je suis au bout de la place, j'enfourche ma mule, et me voilà parti au grand galop sur la route de Hin-Y-Fou. La foule me poursuit encore l'espace d'un demi-kilomètre; elle hurle, lance des pierres qui ne m'atteignent plus : je suis sauvé !

L'adresse du chrétien de Sin-Tchen, ses objurgations, l'absence des notables, qui n'étaient plus là pour donner leurs ordres, firent hésiter la foule un instant ; je dois mon salut à ce moment d'hésitation sur le marché, comme je l'avais dû déjà à l'hésitation des notables à la pagode, mais, cinq minutes plus tard, c'était fini ! A deux lieues de la ville, je fais l'appel de mes gens et de mes bagages : rien ne manquait qu'une couverture et quelques vêtements perdus dans la bagarre.

Mandarins et notables attendaient impatiemment dans la pagode la nouvelle de ma mort ; ils furent fort déçus de me savoir échappé. Le mandarin, craignant d'être accusé par moi, m'envoya d'abord trois satellites, soi-disant pour me conduire et me protéger, m'apporter ses politesses et offres de service ; ils arrivèrent au milieu de la nuit au village où je couchais. Plus tard encore, deux autres satellites rapportèrent ma couverture en loques, et demandèrent avec empressement si on m'avait volé autre chose.

Je me reposai à Sin-Tchen le dimanche dix juillet, et me voici revenu à Hin-Y-Fou. Il ne me reste que deux ou trois bosses avec blessures au front, une douleur à l'épaule droite, et des *ressouvenirs* de pierres dans le dos et la poitrine quand je tousse. J'ai dépêché un homme à Monseigneur ; Sa Grandeur agira *légalement*, et tâchera de profiter de ma débâcle, pour mieux assurer l'entrée du christianisme et l'installation de nos œuvres dans ce district.

Vous direz que c'est peu glorieux d'avoir en définitive évité

le martyre, mais d'abord « *homo sum et nihil humani a me alienum puto ;* » puis j'avais peut-être cinq ou six mille hommes et enfants à mes trousses, et j'étais seul ! On n'est pas fort contre un *peuple,* et en Chine on gâte tout en tenant tête aux émeutes : il faut se tenir droit, calme, en imposer, s'esquiver lentement, et, une fois hors de la foule, jouer des jambes. Aurais-je dû attendre et provoquer le martyre ? Non ; on nous fait un devoir de fuir et on a raison. J'avoue du reste que, pendant toute la scène, il ne me vint pas à la pensée que la mort vers laquelle on me traînait pût être le martyre ; je la trouvais si prosaïque, si peu idéale ! Je m'y sentais bien peu préparé, et la pensée de l'éternité me faisait peur ; enfin le souvenir de mes parents et de vous tous, de mes œuvres et de mes chrétiens, de mes orphelins, me faisait désirer d'échapper. Au fond eût-ce été un martyre en règle ? Je n'en sais rien, mais je sais bien que je souffrais pour l'Église, pour la propagation de la foi ; et le chrétien de Sin-Tchen me disait avoir entendu un des notables les plus influents et les plus ardents lui dire sans le connaître : « Ce prêtre d'Europe vient ici prêcher et bâtir une église ; nous ne voulons pas cela ! »

Aujourd'hui, je ne regrette pas d'avoir eu la vie sauve, mais j'espère pouvoir, quelque jour encore, souffrir davantage et témoigner avec mon sang que notre foi est la seule vraie : — « *Pro nomine Jesu contumeliam pati.* » — Je suis revenu de Pou-Gan-Tin avec l'intime conviction que ce sont là des prémices, et que je finirai par quelque tour comme ça ma pauvre vie. Cette conviction, je l'ai eue, dès l'enfance, mais plutôt sous forme de désirs dont je n'espérais pas la réalisation. Quand j'entendais, à Saint-Lucien, à Beauvais, à Rome, lire à la fin du repas: « En tel lieu, un tel trucidé pour la foi, » je pensais : « Et dire que ça ne soit pas pour moi ! » Aujourd'hui vraiment les chances se rapprochent, j'ai l'espoir, et même mon *arrière-train* a crainte que ça n'arrive. Chose curieuse : pensant à l'éventualité pour moi d'un supplice infligé par des païens, je m'étais toujours demandé comment *l'arrière-train* supporterait la souf-

france physique ; la réponse de Notre-Seigneur est venue ce jour-là, et j'ai vraiment fait mon apprentissage : des émotions intérieures que vous devinez, aucune douleur physique !

J'ai rapporté la résolution de me préparer un peu mieux que je n'ai fait à cette grâce ineffable du martyre ; je vois bien que Dieu est délicat dans ses choix, et exige une grande sainteté de ses *élus*. J'ai manqué mon coup, mais à plus tard ! L'avenir est long : cette affaire est une preuve qu'il y a encore place pour le martyre au Kouy-Tchéou, et j'ai d'autant plus d'espoir de finir par là ma vie, que je suis destiné à être toujours occupé à des besognes fatigantes et lointaines d'avant-garde et de combat. C'est là qu'il y a des chances ! Donc *en avant ~~deux~~ !* ~~Dites-un peu,~~ si j'allais vous obliger à vous agenouiller devant mes autels, c'est moi qui rirais bien de vous voir enfin me respecter un *~~brin~~ !* peu !

Aujourd'hui, je ne vous dirai pas mes autres tribulations ; depuis six mois surtout, je suis sous le pressoir en voyant mes chrétientés menacées, tourmentées et de plus en plus persécutées. Mon espérance, c'est que j'ai pu donner à mon district le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur pour patron spécial ; il faut donc que *ça marche*, mais en passant par la voie des souffrances, comme Notre-Seigneur lui-même. D'ailleurs, je vois combien les vexations des païens sont utiles aux chrétiens, et combien mes peines servent à me détacher de tout, à me faire comprendre et *sentir* que Notre-Seigneur est toute mon espérance. Il n'a pas manqué jusqu'à présent de me soutenir et de me fortifier ; je l'ai remarqué : chaque fois que j'ai été plus accablé, il m'a fait découvrir, dans mon bréviaire, l'Évangile et mes autres livres, quelque bon texte cent fois lu et relu, mais dont je n'avais pas encore goûté le suc, et qui, une fois découvert et compris, me sert de nourriture et de tonique. C'est comme si un ange me montrait ces textes du doigt, ou comme si Dieu me parlait tout à coup au milieu de mes angoisses. Elles étaient rudes parfois ; je devais succomber sous le fardeau, mais de saintes âmes qui priaient pour moi m'ont servi de

contre-forts. J'ai eu un bon mois du Sacré-Cœur... Si je pouvais seulement avancer un peu autour de moi l'œuvre de l'Évangile, et après, aller porter ma *carcasse* dans quelque coin encore barbare, pour y servir, par une mort comme celle que je viens de manquer, de première pierre à l'Église, ne serais-je pas bien heureux ?

A Dieu ! Vive la joie que j'ai et les pommes de terre que je n'ai pas !

LE lecteur aura remarqué dans les dernières lettres du missionnaire ce que saint Paul appelle d'un mot intraduisible « *Responsum mortis,* » la réponse de la mort à nos projets, le sentiment très vif et toujours présent de notre impuissance et de notre faiblesse. L'ouvrier de Dieu avait arrosé de ses sueurs et de son sang le sol confié à son zèle; déjà il lui semblait entrevoir la moisson, et la mort allait le coucher sur son sillon avant qu'il ait eu le temps de lier les premières gerbes. Le Père Aubry le pressentait, il le laissait deviner à ses chers parents et à ses amis de France. Appelé, comme il l'a dit, au RADICALISME DU SACRIFICE, il avait tout donné, s'était donné lui-même aux âmes, mais Dieu exigeait encore de lui l'immolation de toutes ses espérances, de ses rêves les plus saints, « *Responsum mortis !* »

J.-B. Aubry accueillit la mort comme la messagère de Dieu ; à ses avertissements il n'eut à répondre que la parole de l'Écriture : « Seigneur, puisque ce n'était pas assez pour moi du sacrifice de ma famille, de mon pays, de mes études et de mon repos, — *holocautomata non tibi placuerunt,* — me voici pour accomplir pleinement votre volonté, « *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* » La lettre que l'ami (1) du P. Aubry écrivit à son frère dit bien ce que fut cette mort, ce qu'eût été cette vie !

(1) Le Père Paul Michel.

LETTRE XLV.

Hin-Y-Fou, le 27 septembre 1882.

Monsieur le Curé (1),

De tout son district, votre cher frère affectionnait plus spécialement la partie de Tsé-Hen, précisément parce que c'était la plus persécutée. Outre que sa vie y a été plusieurs fois en danger par le fait de la haine des païens, les souffrances morales et physiques qu'il a endurées sont sans nombre et sans mesure. Il a dû vous écrire les malheurs qui, depuis deux ans, sont venus fondre sur cette chrétienté naissante. Les néophytes ont été les uns dépouillés de leurs terrains, chassés de leurs maisons, plusieurs emprisonnés, battus et torturés de la manière la plus barbare. Tous étaient menacés. Les mandarins et les satellites, avec leur rapacité et leur haine insatiable, ont fait tous leurs efforts pour obtenir l'apostasie de ces nouveaux chrétiens ; ils n'ont pas réussi, grâce aux exhortations de votre frère. Mais lui, pouvait-il voir d'un œil indifférent de si profondes afflictions ? Pour les consoler, il leur montrait un visage calme et plein d'encouragement, tandis que son cœur saignait. Il leur faisait entrevoir un avenir plus heureux, et les plus noirs pressentiments agitaient son esprit. Que d'efforts n'a-t-il pas tentés pour leur faire rendre justice ! Mais en Chine la justice semble ne plus exister pour les chrétiens. Enfin, en décembre 1881, les mandarins ayant complètement donné gain de cause aux païens, l'iniquité étant consommée, la rage de ces

(1) Lettre du Père Michel au frère de J.-B. Aubry.

ennemis du nom chrétien parut s'endormir. Votre frère, repoussant toute appréhension, armé de son zèle indomptable et de la confiance en Dieu, partit pour relever tant de ruines ; il alla consoler ses chrétiens découragés.

Du 25 juin jusqu'au 7 septembre, jour de sa rentrée à Hin-Y-Fou, il a parcouru 24 stations. Du 21 au 30 août, il a fait, pour se confesser au Kouang-Si, un voyage de six jours, aller et retour. En cette saison, dans toute la contrée où il a séjourné, la chaleur est intense et malsaine. Les voyages continuels qu'il a dû faire pour visiter un si vaste pays, où il n'y a presque pas de routes, et par un temps de pluies quotidiennes, lui ont occasionné des fatigues incroyables. Voici d'ailleurs comment il raconte lui-même ce qui lui est arrivé le 10 juillet :

« Je suis arrivé ici avant-hier, bien tard dans la nuit, sans lumière, n'ayant avec moi que Où-Lao-San et Yan-Kiu-Yuen : seul je savais les chemins, et pas bien sûrement. La journée ayant été toute pluvieuse, ces chemins étaient d'autant plus affreux qu'ils le sont d'ailleurs en tout temps. A Loûng-Pîn, première erreur de route, je pris à gauche ; il a fallu ensuite, pour rejoindre la route, traverser les rizières ; je me suis mis nu-jambes et on a barboté ; arrivé dans un détour près d'ici, deuxième erreur de route : j'ai pris trop à droite ; cela m'a conduit dans des vallons déserts, à hautes herbes ; la nuit arrivée, j'étais trempé, pas de chemin. Yan-Kiu-Yuen rôde à la découverte, moi et Ou-Lao-San cherchons à sortir de là ; nous errons par les broussailles, les rochers, les chemins creux et pleins d'eau et d'amas de boue : Lao-San tient un bâton et tâte le chemin pas à pas, je le suis par derrière, tenant le bout du bâton et traînant ma mule qui a peur. On tombe d'un trou dans un autre : quelle soirée ! Enfin, découragés, nous nous asseyons sur une pierre et, pendant que ma mule broute au hasard, nous attendons le retour de Yan-Kiu-Yuen, qui est allé chercher secours. Bien longtemps après, nous commençons à percevoir un cri lointain ; je réponds de

toutes mes forces. Peu à peu le cri se rapproche, et nous apercevons le reflet des torches que les hautes herbes nous empêchent de voir. Enfin les chrétiens arrivent, et, en nous éclairant, nous révèlent à nous-mêmes notre triste état. »

Remarquez que cet accident s'est souvent renouvelé pour lui ; ajoutez à toutes ces fatigues le peu de soin qu'il prenait pour sa santé et les soucis continuels qui agitaient son esprit. Il écrivait le 1er septembre : « Le plus grand tourment, la plus grande peine de la vie de missionnaire, c'est l'inquiétude au milieu de laquelle il lui faut vivre sans un seul moment de relâche, et qui tombe sur lui de tous côtés : du côté des chrétiens, on a peur qu'ils soient mauvais et ne remplissent pas leur devoir ; du côté des catéchistes, on craint qu'ils n'instruisent pas les chrétiens ; du côté de la maison et des enfants de la Sainte-Enfance, impossible de dire mes transes sur ce point ; sitôt que m'arrive un courrier de Hin-Y-Fou, je tremble d'apprendre que les enfants sont malades, qu'il y en a de morts ; du côté des païens, peur de la persécution, des troubles, des mauvais bruits, des injustices ; du côté des mandarins, enfin, crainte qu'ils ne vexent mes chrétiens et ne leur cherchent chicane, comme c'est leur habitude. »

L'âme la plus forte, le corps le plus robuste, ne pouvaient tenir contre de telles épreuves. Appelé à Hin-Y-Fou le 7 septembre, pour une affaire injuste que lui suscitait un mandarin, il fit deux journées en une et arriva bien fatigué, très tard dans la nuit. Dès le lendemain, il sentit les premières atteintes de sa maladie. Mais laissons-le encore une fois parler lui-même ; vous verrez que la piété a toujours été son soutien : « Ce 8 septembre, fête de la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie, j'ai bien besoin de sa protection et surtout de la force qu'elle sait mettre au cœur de ses enfants. Quand je suis comme aujourd'hui fatigué, non seulement de corps, mais de cœur et d'esprit, j'éprouve encore une joie intime et profonde à me reposer l'âme dans une pensée de piété. Tout est là, et puisque je suis prêtre et missionnaire, je n'ai d'espoir et

ne vis que pour le ciel ; toute autre chose compte pour peu devant moi. »

Dans les jours qui suivirent, votre frère mit tous ses comptes en règle, et écrivit des notes sur toutes ses affaires. Dès le 12, il ne put plus célébrer la sainte messe. Sa maladie consistait dans une fièvre pestilentielle, suite de trop grandes fatigues et de son trop long séjour dans le Tse-Hen. Il y avait un an et quatre mois qu'il affrontait généreusement à Pou-Gan le martyre du sang, et Dieu lui avait réservé le martyre du dévouement à ses chrétiens. Dès le mercredi 13, ses catéchistes le pressaient de m'écrire pour m'inviter à venir le voir. Ce cher confrère, croyant encore à son rétablissement, ne voulait pas m'imposer inutilement ce voyage de près de 50 lieues. Ce ne fut que le jeudi au soir que, ne pouvant plus tenir la plume, il ordonna à son pharmacien de m'envoyer un courrier exprès. L'envoyé partit en toute hâte et arriva chez moi le dimanche au soir. Depuis quelques jours, un confrère, M. Roux, se trouvait avec moi. Il devait le lendemain rentrer dans son district, mais, comprenant la gravité de la situation, et par affection pour votre frère, il voulut m'accompagner. Nous partîmes le lendemain à marche forcée. Ah ! pourquoi notre voyage n'a-t-il pas eu la promptitude de nos désirs ! Dès le vendredi 15, votre frère ne quitta plus le lit. Le feu intérieur qui le minait l'a toujours laissé calme. Il souffrait beaucoup, mais sa patience a édifié tous ceux qui l'ont approché. Il avait continuellement à la bouche des paroles de résignation. Il consolait ses chrétiens, qui se lamentaient d'avoir à quitter si tôt un si bon père. Un de ses catéchistes, nommé Lou, s'est tenu à son chevet jusqu'à l'instant fatal, lui donnant les soins les plus assidus. C'est à lui qu'il a transmis ses dernières volontés, en lui disant : « Quand le P. Michel sera venu, tu le prieras d'écrire à mes parents bien-aimés, à mon frère et à mon curé. » Il lui disait encore : « Peut-être, sans le vouloir, j'ai offensé mon vicaire apostolique et mes confrères ; tu prieras le Père de leur demander pardon en mon nom. »

Il en est venu jusqu'à prier les chrétiens qui l'assistaient de lui pardonner les offenses qu'il aurait pu leur faire. Et les chrétiens répondirent : « Le Père ne nous a fait que du bien : venu pour nous, c'est à cause de nous qu'il meurt si tôt. » Dès le dimanche soir, votre frère ne put plus parler, mais il conserva parfaite toute sa connaissance, répondant par signes à tout ce qu'on lui demandait, souriant quand on lui prononçait les SS. Noms de Jésus, Marie, Joseph ; il embrassait continuellement son crucifix, ses yeux étaient fixés avec amour vers le ciel. Le mardi, de grand matin, sa respiration devenant difficile, les catéchistes et la vierge qui dirige l'école des filles se mirent à genoux autour de son lit. Ils récitèrent les prières des agonisants. Ils l'appelaient de temps en temps, et chaque fois il répondait par un léger soupir. Enfin, vers 8 heures du matin, votre cher frère, ayant conservé sa connaissance jusqu'au dernier instant, les yeux tournés vers le Ciel, la croix en main, l'habit de Marie sur le cœur, a rendu sa belle âme à Dieu. C'était le mardi 19 septembre.

Ses catéchistes ont lavé son corps, l'ont revêtu de ses plus beaux habits, de sa plus belle aube et de la chasuble, puis l'ont exposé dans l'endroit le plus honorable de la maison. Depuis ce moment, les prières des enfants de l'orphelinat et des chrétiens accourus de tous côtés n'ont pas discontinué. Le lendemain, le cercueil étant prêt, on le transporta à l'église. C'est là que nous l'avons trouvé.

Il nous restait encore un jour et demi à faire quand, arrivés dans un marché, nous avons appris cette foudroyante nouvelle. Depuis mon séjour en Chine, je n'ai jamais éprouvé une douleur si indicible. Nous étions là perdus au milieu de cette foule païenne qui nous regardait stupidement, ne comprenant rien à notre malheur. Ah ! quel moment ! mon Dieu, excusez-moi si j'ai presque murmuré. Dès notre arrivée, notre premier acte fut de prier auprès du cercueil de votre frère et notre ami. Les enfants et les chrétiens vinrent nous saluer ; leurs larmes disaient bien la perte qu'ils avaient faite ; c'était trop

d'émotion ; ne pouvant plus nous contenir, nous avons pleuré et pleuré longtemps.

L'enterrement eut lieu le samedi 23 ; la longue file des enfants et des chrétiens en deuil, chantant leurs prières, s'est déroulée avec ordre dans cette grande ville. Une foule immense mais silencieuse stationnait le long des rues. Le cercueil venait après les chrétiens. Enfin les deux missionnaires suivaient en chaise. Ainsi le veut l'impérieuse coutume de Chine. Toutes les cérémonies de notre Mère la Sainte Église étant accomplies, nous avons confié à la terre ce précieux dépôt. Son tombeau se dressera à l'endroit désigné par lui-même, en face et à un millier de pas de celui de M. Müller, lui aussi enfant de Beauvais.

TABLE DES MATIÈRES.